
Vie de
L'Empereur Charles V
Tome Troisième
III



LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

TROISIEME PARTIE.

Enrichie de Figures en Taille-douce.



A BRUSSELLES,

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire, proche la Steen-Porte. 1715.

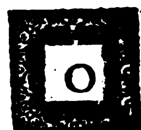


LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE I.

Années 1541. 1542. 1543. 1544.

ARGUMENT.



Rdre du Pape de lui faire une Relation de l'entreprise d'Alger: Memoires fournis à l'Auteur par ses Amis: Relation envoyée au Pape par le Secretaire Magnalotti: Recit du debarquement de l'Armée à Alger: Charles la range en ba-

taille : Incommoditez causées par les Arabes : Signal de la Bataille : Grand nombre de Chevaliers de Malthe accourent à cette entreprise : L'Armée Chrêtienne investit Alger : Description de cette Ville : On commence à l'assieger : On fait couper la tête à un Espion : Grande pluye & froid : Action courageuse de Colonne & de Spinola : Des Chevaliers de Malthe. On veut surprendre Alger : les Turcs par leur diligence font manquer l'entreprise : Carnage qu'ils font des Chrétiens : Les Chevaliers en grand peril, sont secourus : Chevaliers & Soldats de Religion tuez : Tempête furieuse : Les Galeres souffrent plus que les Vaisseaux, & pourquoi : Resolution temeraire : Exemple de la Galere de Malthe, nommée *la Bâtarde* : Nombre des Vaisseaux perdus & des gens tuez par les Arabes en cette occasion : Grands objets de compassion : Galeres de Doria coulées à fonds : Courage de Charles V. dans les disgraces : Action de ce Prince d'une éternelle memoire : Action de Doria pleine de zele pour l'Empereur : Lettre qu'il lui écrit : Charles suit les avis qu'il lui donne : Il fait tuer les

les chevaux pour donner à manger aux Soldats qui mouroient de faim: Marche de l'Empereur, & de l'armée: Combien ce voyage fut perilleux & incommode: Il s'embarque avec l'armée: Autre tempête, & perte: Il arrive à Bugia: Le Roy de Cuco l'envoye visiter: Il arrive en Espagne: Apprend que Perpignan est assiegé: Envoye le Prince Philippe son Fils pour le secourir: Levée du Siege: Deplaisir des François: François I. envoye un Ambassadeur au Turc pour le solliciter à la Guerre: Charles-Quint arrive à Madrid: Lettre qu'il écrit au Pape: Termes de sa réponse: Octave Farnese va en Espagne: Instances de l'Empereur au Pape pour l'Assemblée d'un Concile: On le publie pour la Ville de Trente: Particularitez: Charles remet le Gouvernement de l'Espagne à son Fils Philippe: Il travaille à le marier avec Marie Infante de Portugal: Part pour l'Italie: Honneurs qu'on lui fait à Genes: La Duchesse de Parme sa Fille le va trouver, & caresse qu'il lui fait: Le Cardinal va à Genes: Il traite avec l'Empereur des affaires de son Oncle: A-

bouchement du Pape & de l'Empereur : Suites de la Conference : Plaintes de l'Empereur au Pape contre François I. Du Pape contre Charles-Quint : Ils se radoucissent & puis se séparent : Charles V. arrive à Spire : Mulei Hassen lui demande du secours : Reponse qu'il lui fait : Son armée contre le Duc de Cleves : Il va assieger Duren : Prise de cette Ville, avec plusieurs particularitez : Le Duc recourt au pardon de l'Empereur, l'obtient, & comment : Ligue entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre : Barberousse se met en mer : Lettre de Solyman à François I. Courses & prises des Turcs sur les côtes d'Italie : Donne l'alarme à Rome : L'Ambassadeur de France accompagne Barberousse : Remarque sur l'alarme des Romains : Barberousse conduit son armée à Marseille : François I. le caresse & le régale : Les François & les Turcs assiegent ensemble Nice : Lévent le Siege : Les Genois prennent l'épouvante : Les François fort blâmez, & dequoi : Nôces du Prince Philippe : Siege de Landrecy : Secours de François I. Charles V. se dispose à donner Bataille : Fait lever le Siege :
Retraite

Retraite honorable : Pasquinade curieuse contre ces deux Princes : Veritables desseins de Charles-Quint : Il va à Cambrai, & à quelle intention, à Spire pour la Diete : Resolution qu'on y prit contre François I. Lutheriens contens d'un Decret publié en leur faveur : Catholiques mécontens : Charles & François également accusez de perfidie : Barberousse part de France avec son armée : Il est caressé des Genois par politique : Dommages faits au Prince de Piombino par les Turcs : Autres dommages en d'autres lieux : Barberousse va attaquer Salerne : Il est battu de la tempête : Saccage la Ville de Lipari, & celle de Policastro : S'en retourne à Constantinople & meurt : Guerre de l'Empereur & du Roy d'Angleterre contre la France : De quoi Charles est accusé : Sujets de crainte qu'il donne de tous côtez : Prelude de la paix, fort agréable à François I. & pourquoi : Charles-Quint signe la paix : Parole considerable de ce Prince : Opinions differentes, & réjoüissances au Sujet de cette paix : Sedition au Perou, avec plusieurs particularitez : Déroute du Marquis du Guast

dans le Milanois : Amours de Charles-Quint avec la Plombes, qui fut mere de Don Juan d'Austriche, avec plusieurs remarques curieuses : L'Amour des femmes en un Prince : Jusqu'où cette passion peut être permise : Comment les Princes se rendent malheureux : Exemples loüables de l'Empereur Charles V.

Ordre du Pape pour un journal exact de cette entreprise 1541.

LE Pape Paul III. avoit chargé *Antonio Magnalotti*, qui étoit allé en Afrique en qualité de Secretaire du Legat *à latere*, qui devoit accompagner l'Empereur à l'entreprise d'Alger, de faire un journal exact de tout ce qui s'y passeroit, pour lui en donner avis. Magnalotti avoit été Capitaine de Cavalerie, & avoit fait cinq Campagnes lors des guerres d'Italie, avec la réputation de bon Soldat : mais soit qu'il ne trouvât pas dans cette profession la fortune qu'il cherchoit, ou qu'il crût y parvenir plûtôt par la Croix que par l'épée, ou qu'il voulût reprendre ses études, où il avoit fait d'assez grands progrez, ou par quelque autre raison, il quitta la profession des Armes, & embrassa l'état Ecclesiastique, quoi qu'il n'en eût pas encore prit l'habit quand il fit ce voyage. Le Pape avoit fait choix de lui pour accompagner le Legat en Afrique, persuadé qu'il ne pouvoit trouver personne

sonne qui fût plus capable de lui faire une bonne relation de tout ce qui s'y passeroit, parce qu'il sçavoit & les termes de l'art Militaire, & le stile du Cabinet.

Lorsque je pris la résolution de donner au Public l'Histoire de Philippe II. & pendant que je travaillois à cet ouvrage, j'écrivis à plusieurs de mes amis, pour les prier de vouloir m'aider à rendre service au public en me donnant quelques lumieres. Un de ceux à qui je m'adressai fut Don Emanuël *Pancalbo* de Turin, qui entre autres memoires me donna celui dont je me sers aujourd'hui, que je n'ai pas trouvé occasion d'employer dans l'Histoire de Philippe II. Il m'assura le tenir d'une main desinteressée, & qu'il avoit été tiré des Archives du Duc de Savoye. J'ai douté si je me devois servir de ce seul memoire sur ce fait, mais ayant consideré qu'il contient des choses de consequence, & des plus considerables, de la vie de Charles V. quoi que le succez ne lui en ait pas été favorable, & que l'on a diversement écrit sur ce sujet, j'ay crû en devoir donner toute la connoissance possible à mon Lecteur. Ce que j'ai écrit dans un autre Livre touchant le succez de l'entreprise de Charles en Afrique, je l'ai pris de divers Auteurs. Ce que j'en rapporte ici, n'est autre chose que la relation même que j'ai reçûë du Seigneur Pancalbo. *Memoires envoyez à l'Auteur.*

nealbo. Au fonds j'ai crû ne devoir pas m'en rapporter à cette seule relation, & qu'il y falloit joindre ce que j'en ai dit ailleurs. Je suis persuadé que la diversité qui se trouvera entre l'un & l'autre, ne déplaira pas à mes Lecteurs, parce que chacune a des choses particulieres. Les Evangelistes, (cela soit dit sans profanation) quoi que parfaitement d'accord quant au fond, ne laissent pas de rapporter chacun des choses differentes.

RELATION

Du succez de l'entreprise de Charles-Quint sur Alger l'an 1541. envoyé au Pape Paul III. par le Secretaire Antonio Magnalotti.

1541. TRes-Saint Pere. Aprés avoir baisé les pieds de Vôtre Sainteté avec la plus profonde humiliation de mon cœur, je lui dirai que la premiere chose que nous avons faite, Monseigneur le Legat & moi, aprés être arrivez moitié morts en cette Ville de Cartagene, ç'a été de rendre graces à Dieu de nous avoir sauvé d'un si profond abîme de malheurs; & ensuite de mettre la main à la plume, non sans larmes, pour satisfaire à nôtre devoir envers V. S. en lui faisant sçavoir

sçavoit ce qui se passe en païs éloïgnez, ce que je ne doute pas qu'elle n'attende avec impatience. Ainsi me remettant à ce qu'en apprendra V. S. par les lettres de Monseigneur le Legat, je ne vous parlerai que du succez de l'armée Navale destinée contre Alger. Il est certain que la Mer n'en avoit jamais vû jusques ici de plus nombreuse, de plus florissante, ni qui eût de plus grands Capitaines & de meilleurs Soldats. Armée qui méritoit d'être commandée par un Empereur tel qu'est l'invincible & tres-pieux Charles V. Prince digne d'une meilleure fortune, & qui l'auroit eû sans doute, si Dieu dont les jugemens nous sont cachez, n'en avoit autrement disposé.

Débarquement. Je diray donc à V. S. que l'Armée étant arrivée prés d'Alger que l'on vouloit attaquer, fut accueillie d'une tempête des plus terribles que l'on ait jamais vû, & obligée de combattre contre des vents contraires & furieux, pendant deux jours entiers & sans relâche. Au troisiéme, la Mer s'étant un peu appaisée, on commença à débarquer les Troupes en bon ordre, au Levant de la Ville. Le Prince Doria, homme de grande experience, commanda de faire avancer soixante Galeres soûtenuës par les plus grands Vaisseaux, pour recevoir les Soldats qui y étoient, ne portant que leurs armes, & peu de munitions pour les Mous-

quetaires, sans vivres, ni bagage, pour l'embarras. Ainsi on les porta plus facilement à terre sur des esquifs, & des barques. Cela fut heureusement executé, & la Cavalerie Arabe, qui d'ordinaire n'est point armée, & qui s'étoit avancée pour s'opposer à la descente, fut attaquée par les nôtres, qui d'abord en jetterent plusieurs à terre à coups de mousquet; les autres prirent l'épouvante, & loin de faire aucune resistance, se sauverent dans les montagnes voisines. Mais quoi que les nôtres eussent la descente libre, ils ne pûrent pourtant pas gagner la terre ferme, où ils pussent marcher à pied sec dans ces marais, & ils furent obligez de se mettre dans l'eau jusqu'au genou pour les plus grands, parce que les Barques ne pouvoient pas s'approcher assez de la terre. Nos Soldats passerent pourtant avec tant de courage & d'adresse, que l'Empereur qui les voyoit aller, se mit à leur crier du grand plaisir qu'ils lui faisoient, *Courage, courage, mes chers Compagnons, vous aurez les premiers la gloire de cette action, & nôtre premiere récompense.* Il n'étoit pas possible que ces Soldats ne fissent bien leur devoir, étant animez par l'exemple du Chevalier Frere George Schiling grand Baillif d'Allemagne, qui étoit à leur tête.

Charles met Ce commencement de bon succés fit concevoir de grandes esperances. L'Empereur laissant

laissant le soin de l'Armée Navale à Doria, prit pour lui celui de l'Armée de Terre. Il ne fut pas plûtôt debarqué, qu'il monta à cheval, avec les principaux Seigneurs de sa suite, ayant à sa gauche Don Ferrante Gonzague, qui faisoit la fonction de Lieutenant General de Sa Majesté Imperiale. Il rangea l'Armée par Nation en trois Corps, pour empêcher les jalousies ordinaires en telles occasions. Le premier fut composé d'Italiens, ausquels l'Empereur voulut que fussent incorporez les Chevaliers & Soldats de Malthe commandez par le Grand Baillif, qui faisoient en tout dix mille hommes de pied. Le second étoit composé d'Espagnols, tous bons & vieux Soldats, la plûpart pris des Troupes de Naples, de Milan, & de Sicile, aussi au nombre de 10000. Le troisiéme étoit composé d'Allemans, au nombre de sept mille, mais comme on y joignit jusques à quatre milles Bourguignons Volontaires, & autres gens qui étoient à la suite de la Cour, il trouva que ce Corps fut plus nombreux que les autres. *l'Armée en bataille 1541.*

Les Cavaliers montoient à cheval à mesure qu'ils étoient débarquez. Chacun de ces Corps d'Armée avoit trois pieces de Campagne, pour épouvanter & battre les Arabes, qui ne manquerent pas de faire des courses, & d'incommoder beaucoup les Chrétiens. Il *Incommodités causées par les Arabes.*

ne fut pas possible d'achever en ce seul jour le débarquement des hommes & des chevaux; cependant avant que l'obscurité de la nuit fût arrivée, il y eut vingt-cinq mille hommes à terre; qui furent obligez de passer la nuit sous les Armes, à cause des Arabes qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Gonzague voyant que l'Empereur craignoit, qu'il n'arrivât du désordre, passa la nuit sous les Armes comme les autres, & alla plusieurs fois à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers à la poursuite des Arabes, dont il fit un grand carnage. Le lendemain au point du jour, on commença à mettre à terre le reste d'Armée, avec tant de diligence, que les hommes & les vivres furent débarquez avant midi; & pendant que les Soldats se rafraîchissoient un peu, on travailla à débarquer l'Artillerie & les Munitions, pour commencer le Siege de la Place, que l'on avoit donné ordre d'investir.

Signal de bataille. Les Espagnols avoient l'avantgarde. Les Italiens le Corps de Bataille, où étoit l'Empereur avec les Gens de sa Cour, & un grand nombre de Gentilshommes Volontaires. Les Allemans faisoient l'Arriere-garde.

Les Arabes de leur côté se mirent en Bataille aussi, & faisoient connoître qu'ils la vouloient donner, se confians sur ce qu'ils

étoient

étoient plus forts en nombre. En même temps ceux de la Ville sortirent, & se camperent sur une colline, avec quelques pieces de Canon. Je ne dois pas oublier de dire ici à V. S. quoi que je suppose qu'elle en est déja informée, qu'il y eut si grand nombre de Chevaliers de Malthe Volontaires qui accoururent à cette expedition, que le Grand-Maître & le Chapitre furent obligez de nommer des Commissaires pour choisir ceux qui devoient aller à cette guerre. On en choisit quatre cens des plus courageux, chacun ayant deux Valets capables de porter les armes. Si on ne se fût servi de ce moyen, ils y seroient tous accourus, & la Religion auroit été desertée.

Chevaliers de Malthe

L'Empereur ordonna que le Corps des Chevaliers s'étendît le long de l'Escadron à la gauche du Corps de Bataille, pour faire front à la Cavalerie ennemie. Ils étoient armez les uns de cuirasses, les autres de corselets, les autres de bons casques, ou de piques. Ils portoient de belles manches à franges d'or & de soye, avec des éguillettes ferrées proprement. Ils étoient tous habillez d'une même maniere, de Satin, de Damas, ou de Velours cramoisi, avec la Croix blanche de l'Ordre sur l'habit, qui faisoit un objet fort agréable. Ainsi vêtus, & rangez en bon ordre au flanc de la Bataille, & à la vûë des Ennemis, ils faisoient

briller leur croix, & faisoient paroître un certain air de majesté, qui jettoit la terreur dans le cœur des Barbares, autant qu'il encourageoit les Chrêtiens.

L'Armée autour d'Alger

Quoi que les Arabes fissent tous leurs efforts pour incommoder nos Troupes par leur Artillerie, cependant on y donnoit si bon ordre, qu'ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal. L'Avantgarde Espagnole s'avançoit courageusement vers la montagne, sur laquelle les Turcs & les Maures, qui étoient sortis de la Ville, s'étoient postez. Ceux-ci voyant que leur dessein ne réüssissoit pas, se retirerent dans la Ville par ordre d'Assan-Aga qui les commandoit, & qui vouloit reserver ses Troupes pour la défense de la Place. Cependant l'Armée Imperiale s'alloit camper autour d'Alger, qui avoit des deux côtez deux grands & profonds fossez naturels, que deux rapides torrens, qui descendent des Montagnes voisines, & qui se vont jetter dans la Mer, avoient creusez: & ces fossez étoient si profonds, que l'on ne les pouvoit passer à pied, ni à cheval. De l'autre côté l'Armée étoit couverte de la Montagne, laquelle étant bien gardée, lui servoit de Rempart. Il ne sera pas inutile que je fasse ici à V. S. une petite description de la Ville d'Alger.

Description d'Alger

Cette Ville appellée par les Anciens *Julia Cesarea*, est située sur le bord de la Mer d'A-

d'Afrique ou de Lybie, aux côtes de la Barbarie, vis à vis de l'Espagne, entre le * vent Grec & la Tramontane. La Mer lave les murailles de la Ville de ce côté là, qui s'éleve vers la montagne, entre le vent *a* Grec & le *b* Lebeche. La montagne est rude & inaccessible, & rend la Ville imprenable de ce côté là, étant d'ailleurs fortifiée par une muraille, en forme de dents saillantes, qui la défend contre la petite Artillerie, la grosse n'en pouvant approcher. Cette muraille s'étend le long de la quatriéme partie de la Ville du *Maestral* au *Syroc*, depuis un Bastion jusques à l'autre, & forme ainsi avec les autres murailles, qui regardent vers la montagne, une espece de Citadelle, appellée par les Arabes *Alcazaba*, ou, comme d'autres l'écrivent, Alcazara, c'est-à-dire, *Château*. Au couchant il y a une grande tour en forme de clocher, où le Vice-Roy, ou le Gouverneur fait sa demeure. Tout auprés il y a une porte, destinée à faire entrer du secours dans la

place

* *C'est ce qu'on appelle sur l'Ocean*, Nord-est.

a *Termes usitez sur la Mediterranée, sur l'Ocean on appelle ce vent Nord, ou selon d'autres, Nord-est.* b Lebeche, *vent de Lybie ou d'Afrique, qu'on appelle sur l'Ocean Sud-Oüest. Voyez les Relations du Levant, Thevenot, &c.*

place en cas de besoin. La Citadelle est flanquée de deux Bastions bien armez & bien défendus, l'un au *Maestral*, & l'autre au *Syroc*.

Continuation 1541. Depuis l'un de ces Bastions qui regarde le *Maestral*, ou Nord, la muraille de la Ville s'étend la plûpart du côté du midy, jusques à la Mer. Elle est encore flanquée de deux autres Bastions, l'un vers le milieu, & l'autre vers l'angle de la muraille du côté de la Mer. Au milieu des deux Bastions est la principale porte de la Ville, appellée par les Maures *Bebelvet*, d'où on sort au a *Maestral*. L'autre partie des murailles s'étend depuis le Bastion d'Alcazaba au *Syroc*, flanquée aussi de deux Bastions, entre lesquels il y a une autre porte nommée Beb-Azon. Là est le plus grand concours de gens, à cause que le marché s'y tient. Il y a enfin la muraille du côté de la Mer, qui va en droite ligne du *Syroc* au *Maestral*. Au milieu presque de cette muraille, il y a un bras de Mer; à l'embouchûre duquel la terre s'élargit un peu, & fait un coude qui forme comme une presqu'Isle. C'est-là le port, ou le Mole d'Alger, que l'on a fait avec beaucoup de travail, & la presqu'Isle lui sert d'Arsenal. Ceux qui vont per Mer à

a *Nord-Oüest, Voyez Voyages de Thevenot, sur l'Ocean.*

à Alger, voyent la Ville de bien loin, dans une fort belle perſpective, en forme de triangle, dont le plus grand angle s'étend le long du bord de la Mer, l'autre vers la Terre ferme, & le troiſiéme fait un angle obtus en s'élevant vers la montagne.

Commencement du ſiege.

L'Empereur ayant aſſemblé ſon Armée autour de la Place, ſes Ingenieurs l'aſſûrerent qu'il l'emporteroit en peu de temps infailliblement en la battant du côté de la Mer; à cauſe que les Turcs manquoient de gros Canon pour mettre ſur les Vaiſſeaux, & que les Chrêtiens en avoient de ſi grands, qu'ils pouvoient faire de larges brêches aux murailles. Les Eſpagnols furent poſtez au haut de la Montagne, qui eſt comme au dos de la Place. Les Allemans prirent leur camp dans les petites montagnes qui ſont vers le milieu, à côté de la Tente de l'Empereur. Les Italiens, parmi leſquels étoient, comme nous l'avons dit, les Chevaliers de Malthe, qui étoient commandez par la Perſonne même de l'Empereur, furent poſtez du côté de la Mer, où ils étoient derriere une élevation de terre, qui les couvroit du Canon de la Place. Tout ce premier jour fut employé à ſe camper & ſe loger avec beaucoup d'incommoditez & perte même des Eſpagnols, qui étoient ſans ceſſe harcelez par les Arabes, qui étoient dans des

des lieux élevez au dessus d'eux, jusques à ce que le courage de Don Alvaro de Sande les en chassa, & les obligea à s'éloigner.

Espion. Le même jour fut découvert un Espion venant d'Alger, qui demanda avec empressement d'être conduit devant l'Empereur. Quand il fut auprés de lui, il lui dit qu'il étoit là pour lui donner avis qu'il ne devoit pas assiéger la Ville de tous côtez, mais se contenter de l'attaquer du côté de la Mer, afin de donner occasion anx Mores d'executer le dessein qu'ils avoient fait d'abandonner Assan-Aga qu'il n'aimoient pas, & de s'enfuïr du côté de la terre. Mais les interpretes reconnurent par ses discours qu'il y avoit de la trahison en cet homme là : sur cela le Conseil de guerre lui fit donner la question. Il avoüa sans se faire beaucoup tourmenter qu'il avoit été envoyé par Assan-Aga, aprés quoi on le fit étrangler aux pieds de Gonzague, & on lui coupa la tête que l'on mit au haut d'une pique à la vûë do la Ville.

Pluye froide. Vers la minuit, & comme l'Armée n'avoit pour toute couverture que le Ciel, il se leva un orage terrible. L'air s'obscurcit en un moment. On ne voyoit que tonnerres & éclairs, & il tomba une grosse grêle pendant plus de demi heure, qui causa un des plus grands froids qu'il puisse faire ; l'Empereur lui-même en fut fort incommodé,

dé, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de débarquer les Tentes. L'Armée Navale souffrit beaucoup aussi de cet orage, car cette pluye froide comme glace, avec un vent extrêmement froid durerent toute la nuit. Les Arabes en eurent leur part. Cependant trois Compagnies, que l'on avoit postées pour garder un Pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la Ville, ne pouvant resister au froid qu'il faisoit, tomberent presque toutes transies de froid à terre. Les Turcs & les Mores s'en étant apperçûs au point du jour, firent une sortie, attaquerent ces Soldats à l'improviste, & en firent un si grand carnage, qu'il ne s'en sauva que bien peu, & sans qu'il leur en coûtât rien. Les plus courageux d'entre eux, ou les plus temeraires, au nombre d'environ 300. oserent bien aller jusques aux flancs de la Garde qui étoit autour de l'Empereur, ce qui jetta l'épouvante bien chaude par-tout, parce qu'on n'étoit pas en état de faire aucune resistance, à cause que la grande pluye avoit éteint les méches & mouillé la poudre dans les charges; & tellement détrempé la terre, qu'il y avoit de la boüe jusqu'à demi jambe.

Celà n'empêcha pourtant pas Camille Colonna, & Augustin Spinola, tous deux Colonels, voyant que la personne de l'Empereur étoit en grand danger, & que l'Armée *Action hardie*

mée entiere alloit périr, d'assembler les Troupes Italiennes de leurs Regimens, de monter à cheval, & d'animer si bien les Soldats, que malgré la grande incommodité des boües, ils marcherent vers l'Ennemi, le poursuivirent, & en firent retirer la plus grande partie. Car les Ennemis qui n'étoient pas moins incommodez que les autres du froid, ne pouvoient pas, non plus que les autres, gouverner leurs chevaux. Les Chevaliers de Malthe qui combattoient à pied, & qui étoient, comme nous l'avons dit, incorporez parmi les Italiens, coururent les premiers pour soûtenir la resolution courageuse des deux Colonels, & le firent avec tant de valeur, que s'étant mêlez parmi la Cavalerie ennemie, leurs Enseignes à la tête avec leurs lances & leurs piques, ils en tuérent plusieurs, & en demonterent d'autres pour leur sauver la vie. Entre autres l'action d'un Chevalier François, nommé F. Nicolas de Villegagnon, fut digne d'une particuliere loüange. Voulant ouvrir le passage aux autres, par une impetuosité naturelle à sa Nation, un Turc bien monté courut à lui, & le blessa d'un coup de lance au bras gauche. Villegagnon ayant manqué son coup de pique contre lui, sans perdre courage, & pendant que le Turc vouloit tourner son cheval pour lui donner un second coup, lui qui étoit grand

de

de ſtature, & extrêmement fort, voyant que le cheval de ſon Ennemi s'étoit engagé dans les boües, ſauta hardiment ſur ſa croupe, jetta le Turc à bas, & le poignarda; ce qui ſervit d'exemple aux autres, à faire la même choſe, de ſorte qu'on fit un grand carnage des Ennemis.

Diſcours de Gonzague. 1541.

Pendant que les Chevaliers & les Soldats de Malthe étoient occupez à cette action glorieuſe, le Vice-Roy Don Ferrante Gonzague ayant reçu avis de ce qui ſe paſſoit, donna des éperons, & courut en diligence vers le grand Baillif Schiling, & le Commandeur de Savignac Enſeigne de la Religion, & ſe mit à crier, *à vous, à vous, Meſſieurs les Chevaliers, animez d'une ardeur ſi heroique. Conſiderez qu'il ſe préſente ici une occaſion de faire en preſence de l'Empereur, une des plus glorieuſes Actions que l'on ait jamais vû, ou plûtôt de continüer celle que vous commençâtes l'année paſſée, lors que vous entrâtes dans un Convent pêle-mêle avec les Infidelles vos Ennemis. Il ne s'agit plus de les attendre & de les battre ici, il faut les pourſuivre, & entrer dans Alger en ſe battant avec eux. Vous ne ſauriez jamais rien faire de ſi capable de rendre immortelle la reputation de vôtre Ordre, que de finir ainſi une telle guerre contre les Barbares, ſans Artillerie & preſque ſans armes, aujourd'hui*

d'hui que l'agitation violente de la Mer ne vous permet pas de les pouvoir débarquer, & que le mauvais temps empêche nos Ennemis de se servir des leurs.

On veut surprendre Alger,

Les Chevaliers animez par ce discours se mirent à crier, *Vive Dieu, vive Charles, vive la Religion de Malthe*, & pleins d'ardeur & de feu, ils marcherent gayement, l'Enseigne de la Croix blanche devant eux, vers la porte d'Alger, pêle-mêle avec les Turcs qu'ils menerent toûjours battant. Gonzague dépêcha le Regiment de Colonne, pour combattre en cette occasion sous les enseignes de Malthe, afin que les Ennemis, à cause du grand nombre ne s'apperçussent pas du dessein, & de la résolution des Chrêtiens, qui étoit d'entrer dans la Ville, & qu'ils ne s'avisassent de fermer la porte avant que les Chevaliers s'en fussent rendus maîtres.

Dessein évanoüi.

Le Vice-Roy avoit résolu d'aller en personne avec le reste de l'armée pour leur donner du secours dés qu'ils seroient arrivez à la porte, & tont étoit prêt pour cela; mais le rusé Assan-Aga sçût lui rompre ses mesures, car ayant reconnu de loin les Chevaliers à leurs habits, il fit lever le Pont-levis & fermer la porte, se mettant peu en peine de laisser dehors tant de malheureux Turcs, qu'il sacrifia à la fureur des Chrêtiens. Action digne d'un grand Capitaine,

puis

puis qu'il vaut bien mieux perdre quelques Soldats que de laisser perir une Ville entiere. On ferma la porte justement lors que les Chevaliers y étoient déja arrivez, & l'on dit même qu'ils la pousserent avec leurs piques, & leurs halebardes lors qu'on la fermoit; je ne cacherai pas à V. S. que l'on assure même que le Chevalier F. Ponce de Billinguer Sieur de Savignac, François de Nation, planta son poignard dans la porte, action bien hardie.

Carnage des Chrétiens.

Assan-Aga s'étant apperçu que le nombre des Chrêtiens n'étoit pas grand, crût qu'il en auroit bon marché s'il attaquoit vigoureusement leur Arriere-garde, & comme la pluye avoit cessé, & que le vent sec & froid de Septentrion étoit renforcé, eut moyen de se servir de l'Artillerie qui étoit sur les murailles de la Ville. Il en fit conduire la plus grande partie vers le Pont, & ainsi, non seulement il incommoda la retraite des nôtres, mais il en fit même un grand carnage; car ayant armé ses meilleurs Soldats Turcs & Maures d'Arbalêtes de fer (arme tres-utile, parce qu'on peut s'en servir même en temps de pluye) il sortit à cheval à leur tête pour les mieux encourager, donna une terrible attaque à nos Gens, & fit un grand carnage des Chrêtiens, qui étoient en tel desordre, qu'ils ne se reconnoissoient plus les uns les autres,

&

& ne sçavoient plus qu'étoient devenuës leurs enseignes.

On va au secours des Chevaliers

L'Empereur averti que la plûpart des Italiens, qui étoient des Troupes nouvelles, se laissoient tuer sans se défendre, ou qu'ils prenoient la fuite, & que par-là les Chevaliers demeuroient exposez à la Boucherie des Barbares, envoya les Allemans pour les secourir. Lesquels animez par les discours de l'Empereur, firent efforts pour se tirer des bouës, avec d'autant plus de courage, qu'ils commençoient à se pouvoir servir de leurs Arquebuses, avec lesquelles ils repousserent les Turcs avec perte de leurs gens, & délivrerent les Chevaliers qu'ils voyoient prêts d'être accablez par le grand nombre des Ennemis. Le Baillif Schiling qui étoit Alleman, ravi de ce que ceux de sa Nation avoient fait une si belle action, les encouragea davantage, & poursuivit les Ennemis si vigoureusement, qu'il crût pouvoir entrer dans la Ville pêle-mêle avec Assan-Aga, qui avoit donné ordre de laisser ouverte la porte par laquelle il étoit sorti; mais il fut si fin, qu'il courut en toute diligence vers la porte, & commanda aux plus agiles de le suivre. Il ne fut pas plûtôt entré, qu'il la fit fermer, se souciant fort peu de sacrifier encore jusques à trois cens hommes de ses Troupes qu'il laissa dehors.

Quoi que la perte que firent les Turcs

& les Arabes en cette occasion fut bien grande, celle que fit l'Armée Chrêtienne, sur tout à l'égard des Chevaliers, le fut bien davantage. Entre les plus considerables furent tuez ceux-ci, Frere Ponce de *Savignac*, Frere Diego di *Contreras*, Castillan, F. Lopez *Alvarez*, Navarrois, F. Joan di *Pennas* Castellan, F. Pierre de *Ressay*, & F. Jean *Babots*, tous deux François: F. Charles de *Gueval*, Provençal, F. Jean *Pinart* François, F. Joseph *Della Casa*, Italien: F. Jean-Marie *Cavalcante*, Italien: De plus trois Chapelains, deux Italiens, & un Espagnol, & plus de trois cens cinquante Soldats, sans compter ceux qui moururent ensuite de leurs blessures, ou qui furent estropiez. On croit enfin qu'il y fut tué soixante & quinze Chevaliers.

Perte des Chevaliers

J'ay du déplaisir, tres-Saint Pere, d'être obligé d'affliger encore davantage Vôtre Sainteté, par la relation de la triste & malheureuse journée de l'entreprise d'Alger arrivée le vingt-huit Octobre 1541. (telle que je ne sçai si le Christianisme en a jamais eu de plus affligeante) car il semble que la Terre, la Mer, l'Air, les Vents eussent conspiré ensemble pour favoriser les Barbares, & mortifier les Chrêtiens, à cause de leurs pechez, & peut-être en particulier pour punir l'orgueil, & faire évanoüir les grandes esperances que l'on

avoit fondées sur nôtre Armée ; telles que l'on ne s'attendoit pas à moins qu'à remporter la Victoire en tous lieux, & planter la Croix de Jesus-Christ dans toute l'Afrique, lors que l'on n'y a pas pû acquerir seulement un pouce de Terre.

Tempête. Pendant que les choses alloient si mal sur la Terre, & que le sang de nos gens formoit d'aussi gros torrens que les pluyes du Ciel, il se forma sur la Mer aprés un quart-d'heure d'obscures ténebres, une si horrible & si furieuse tempête, que le bon vieillard Doria avoüa qu'il y en eût jamais eu de si grande, en quelque autre Mer que ce fût. V. S. pourra juger dans quel découragement devoit être, non seulement l'Empereur, mais toute l'Armée Chrêtienne, si maltraitée sur la Terre, de voir l'Armée Navale, non pas batuë des vents, & de la tempête, mais presque engloutie & ensevelie sous les ondes. Tantôt on voyoit les Vaisseaux élevez jusques aux nuës, & un moment aprés abîmez dans le centre de la Mer, jusques-là, que pendant plus de demi-heure, plusieurs fois on crût tous les Vaisseaux perdus sans ressource. Je puis bien assurer V. S. qu'il y en avoit beaucoup plus de ceux qui recitoient le *De profundis*, pour ces malheureux, que de ceux qui disoient un *Miserere mei Deus*, en leur faveur.

Quoi

Quoi que la tempête affligeât toute l'Armée Navale, il est pourtant vrai que les Galeres furent plus maltraitées que les Vaisseaux, & sur tout ceux de haut bord, qui par la pesanteur de leurs Ancres resistoient mieux à l'impetuosité & à la furie des ondes, au lieu que les Galeres pour être basses, étoient tantôt couvertes de montagnes d'eau, & puis sortant de ces abîmes elles donnoient de furieuses estrapades à leurs cables, & de grandes secousses à elles-mêmes. Souvent on voyoit des torrens d'eau courir de la poupe à la proue, & puis ces eaux, battuës des vents & de la furie de la Mer, alloient se rompre, écumer, & devenoient aussi blanches que la neige. Les Mariniers qui étoient à la Chiourme & ceux des Galeottes, à demi noyez avoient les mains & les nerfs tellement engourdis de froid, qu'ils ne pouvoient donner aucun secours, ni être secourus des autres, & dans une si rude épreuve, ils étoient forcez de se voir perir d'une maniere digne de compassion.

Les Galeres sont plus maltraitées que les Vaisseaux.

En un mot les Galeres furent réduites à une telle extrémité, que les Officiers & les Matelots jugerent qu'il n'étoit plus possible de les gouverner, ni de résister plus longtemps à une si furieuse tempête, d'autant plus qu'ils voyoient que les cordages leur alloient manquer: & que s'ils venoient à

Grande misere où elles sont réduites. 1541.

se rompre la nuit, il n'y auroit plus aucun moyen de sauver personne de tous ceux qui y étoient, ni de les empêcher d'être miserablement noyez. On craignoit encore pis, sçavoir que la furie de la Mer, qui faisoit de ses ondes de hautes montagnes, ne les allât briser contre des écueils, & ne mît en mille piéces les Vaisseaux, les Armes & les Hommes. Cela seroit arrivé aussi, s'ils fussent allez donner contre les côtes.

Resolution téméraire.

C'est ce qui força plusieurs Galeres à prendre la résolution, pour se sauver au plûtôt, d'ôter les fers aux forçats, de mettre toutes les voiles, & d'aller le long de la côte, afin que la violence du vent les fit donner à travers quelque endroit plus proche de la terre, & que du moins quelques-uns des plus heureux se pûssent sauver sur quelque débris des Vaisseaux. Cette pernicieuse & desesperée résolution fut suivie par un certain nombre de Galeres, qui perirent toutes miserablement, & furent brisées contre des écueils, ou des bancs de sable, où la force terrible des vents les portoit; ainsi plusieurs innocens, qui n'avoient pas consenti à une telle résolution, payerent aux dépens de leur vie, la témerité de ceux qui l'avoient prise.

Exemple de la Ga-

Ce mauvais exemple (ce qui est digne d'être remarqué) faillit à être imité par les Matelots de la Galere, appellée la *Bastarde de*

Mal-

Malthe, qui ayant navigé depuis vingt *lére*
ans, & essuyé plusieurs tempêtes, avoit *Bâtar-*
été plusieurs fois réparée & radoubée; mais *de.*
comme elle étoit vieille, elle étoit par conséquent moins en état que les autres, de resister à l'horrible impetuosité des ondes de la Mer. Frere François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçu du dessein des Matelots, mit l'épée à la main, & avec une colere aussi furieuse que la tempête, dit à haute voix sur la poupe : *L'Epée que je tiens sera ensanglantée du sang du premier qui osera être d'avis d'executer une action si témeraire. La Religion m'a donné le Commandement de cette Galere, pour la conserver, & non pas pour la détruire, & il faut ou perir par la tempête, ou attendre nôtre salut de la misericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui.* Aprés quoi ayant remis l'épée au fourreau, il fit de grandes promesses de la part de la Religion, & de lui-même, qui étoit fort riche, de recompenser largement tous ceux qui se distingueroient dans cette occasion, & qui auroient assez de courage pour resister aux malheurs qui les accabloient. Par cette action glorieuse il sauva la Galere, quoi que pendant tout le temps que dura la tempête, il eût fallu employer cinquante hommes que l'on relevoit d'heure en heure pour pomper & empêcher qu'elle ne coulât

à fonds par la grande quantité d'eau qui y entroit.

Perte de gens tuez sur les côtes par les Arabes

Le dessein des Mariniers & autres personnes qui étoient dans les Galeres, de sauver leurs gens par cette résolution temeraire ne leur réussit pas, je le dirai encore une fois; & l'Empereur s'en étant apperçu, pour empêcher que les autres Galeres & & Vaisseaux ne suivissent un si mauvais exemple, souffrit que tous ceux qui s'étoient jettez à terre par cette voye, fussent mis en pieces par la Cavalerie Arabe, qui avoit accouru, & s'étendoit par tout le long des côtes. Il est certain qu'il ne se seroit pas sauvé un seul de ces gens-là, si l'Empereur qui voyoit tout ce qui se passoit, ne se fût apperçû que la Galere de Jannetin Doria, Neveu d'André (qu'il aimoit comme s'il eût été son propre fils) par les secousses des autres Vaisseaux qui donnoient tout à travers, avoit déja échoué sur un banc de sable, où elle alloit être la victime de la furie des Barbares: ce qui l'obligea d'envoyer en diligence Don Antonio d'Arragon avec trois compagnies d'Italiens pour lui donner du secours, & le délivrer des mains des Arabes; ce qui réussit heureusement à l'entiere satisfaction du Prince, de Doria son Oncle, & de Sa Majesté Imperiale.

On a déja fait le dénombrement des Vaisseaux

ſeaux qui ont peri par cette horrible tempête, & on en envoya un Extrait hier au ſoir à Monſeigneur le Legat, ſçavoir quinze Galeres, & plus de quarante petits vaiſſeaux Eſpagnols, & trois Navires des plus grands. Enfin depuis le matin juſqu'au ſoir, on perdit plus de cent cinquante vaiſſeaux, & plus de ſept mille ſix cens hommes noyez, ou tuez par la Cavalerie des Maures ſur les côtes; outre que tous les autres vaiſſeaux furent moitié fracaſſez, & que l'on y perdit encore toute l'Artillerie deſtinée à battre Alger, avec preſque toutes les Munitions de guerre & de bouche. Que peut-on ajoûter à cela? ſinon que toute la plage depuis Alger juſqu'à *Corcellis*, étoit couverte de corps morts d'hommes & de chevaux, & débris de vaiſſeaux, en telle ſorte que je puis aſſûrer Vôtre Sainteté, qu'il ſeroit difficile de décider, ſi le Ciel a verſé à proportion plus de pluye, que les yeux ont verſé de larmes à la vûë d'un ſi triſte ſpectacle: & qu'il n'y en a pas un ſeul entre tous ceux qui ſe ſont ſauvez, qui n'ait crû être infailliblement perdu; auſſi eſt-il vrai que la moitié de ceux qui allerent à cette entrepriſe, y ont peri, ou par la tempête, ou par l'épée des Barbares.

Navires perdus.

Pendant ces trois jours, on conſuma tous les Vivres que l'on avoit débarquez, ſans eſperance d'en avoir ailleurs, ni quoi

que ce fût pour manger, la Mer ayant tout englouti. Où est-ce que l'on a jamais vû de plus grands objets de compassion ? Sinon que l'on y ajoûte que c'en étoit encore un plus grand, de voir plus de quatre cens malheureux plus ou moins dangereusement blessez, qui n'avoient pas de quoi, je ne dirai pas avoir le couvert quelque part, ni de lieu où se retirer, mais non pas même où asseoir le pied sur un morceau de terre seche. Je puis assûrer Vôtre Sainteté que j'ai vû, lors que nous allions d'un côté & d'autre avec Monseigneur le Legat, cinq Chevaliers de Malthe, & plus de trente Gentils-hommes Volontaires de differentes Nations, verser leur sang dans les boües & y perir sans leur pouvoir donner aucun secours.

Charles, ferme dans les disgrace.

Cependant l'épouvante & la crainte d'être encore plus exposez à la barbarie des Infideles, avoit saisi le cœur de toute l'Armée, & particulierement des blessez, se voyant sans Artillerie, ni Munitions de guerre ni de bouche, & hors d'état de pouvoir ni se défendre, ni prendre Alger, pour s'y rafraîchir un peu, en sorte que les plus courageux tomboient dans le désespoir; & il est vrai, que l'Empereur seul dans toute l'Armée de terre fit paroître un courage invincible, autant que plein de compassion pour les malheureux. Il méritoit assûrément

ment une meilleure fortune, & d'être loüé non seulement des hommes, mais des Anges. Il alloit par tout consolant & encourageant tout le monde, tantôt à cheval, & souvent même à pied & dans la bouë, & l'on peut dire que ce fut l'unique consolation qui resta à l'Armée, dans l'abîme de malheur & de desespoir où elle se voyoit.

Une de ses actions digne de l'immortalité.

Je supplie Vôtre Sainteté de me permettre de lui raconter une action de l'Empereur des plus glorieuses, des plus genereuses, & des plus dignes d'être imitées, qu'aucun Monarque ait jamais faites. Son Maître d'Hôtel lors qu'on débarquoit les Vivres, avoit mis à part pour la Table & la bouche de l'Empereur, certaines provisions dans des caisses & des paniers. Charles ayant appris qu'il ne restoit pas même un seul moreeau de pain, que ce qu'on avoit reservé pour sa bouche, voulut aller lui-même avec son Maître d'Hôtel voir en quoi cela consistoit : aprés qu'il l'eut vû, il lui dit, *Miserable que tu es, comment veux tu que je me réjoüisse, que je mange & que je boive, pendant que tant de mes Compagnons meurent de misere au milieu des boües?* A l'instant il fit porter tous ces Vivres devant lui, & les fit distribuer à un grand nombre de blessez & de malades, ce qui lui attira mille benedictions de tous ceux qui le virent.

» si avec toute la diligence possible, & sans perdre un seul moment, vous ne prenez la résolution de vous retirer, & de vous servir de l'unique moyen que je vous presente, Vôtre Majesté se met en un danger inévitable de perir, & toute l'Armée avec vous, aussi-bien que les restes de l'Armée Navale, qui ne subsiste que par miracle. Je vous supplie de considerer, que ce peu de Vaisseaux qui nous restent, ont été tellement mal-traitez & brisez, qu'ils ne sçauroient résister à la moindre tempête, & que nous sommes dans la saison où il en arrive de si grandes, & de si frequentes, qu'elles se suivent presque l'une l'autre. Je prie Vôtre Majesté, pour laquelle j'ai un vrai amour, de s'en rapporter à ma longue experience, qui me fait connoître par la constitution de l'air (conjecture qui ne fut que trop veritable) que le temps se prépare à former une tempête plus terrible, que celle que nous avons soufferte. Ainsi je supplie vôtre Clémence tant vantée, de ne pas s'obstiner à vouloir combattre contre la rigueur de l'Hyver, la fureur de la Mer, la rage des Vents, & peut-être encore les decrets du Ciel. On peut remettre cette entreprise à un temps plus favorable, & en attendant, vous retirer en diligence par

terre

terre vers le Cap de *Matafous*, où je vous « irai prendre par Mer. C'est-là mon sen- « timent, prêt pourtant à suivre les ordres « qu'il vous plaira me donner, au peril de « mille vies, étant vôtre tres-obéïssant « Serviteur, «

Andre' Doria.

Cette Lettre donna beaucoup de joye à l'Empereur. Il ne l'eut pas plûtôt lüe, qu'il se mit à penser combien il lui en avoit coûté de n'avoir pas suivi en cette entreprise les conseils d'un homme qu'il faisoit gloire d'appeller son Pere. D'ailleurs il sçavoit par experience, combien ce Prince étoit habile à prévoir les tempêtes. Ainsi il renvoya le même Porteur, aprés lui avoir fait un Présent de douze Ducats, & le chargea d'un petit Billet pour Doria, par lequel il approuvoit le conseil qu'il lui donnoit, & lui faisoit sçavoir qu'il le vouloit exactement suivre.

Charles se dispose à suivre cet avis 1541.

Cependant l'Empereur faisant reflexion à ce que l'Armée si fatiguée par tant de disgraces, & par la faim qu'elle avoit soufferte, n'auroit pas la force de marcher si loin, & d'ailleurs qu'elle seroit exposée à combattre contre les Turcs & les Arabes, devenus non seulement hardis & insolens, par le naufrage de l'Armée Chrêtienne, mais aussi plus

Considerations.

fortes

On fait alte.

On marcha en cet ordre pendant cinq milles, toûjours sur les côtes de la Mer, tirant vers le Levant, jusques à ce qu'on arriva au bord d'un torrent nommé *Alcaras*, qui s'étoit extrêmement enflé non seulement par les grandes & continuelles pluyes qui étoient tombées, mais sur tout par les ondes de la Mer, qui étant poussées par les vents, arrêtoient le cours des eaux du torrent, & l'empêchoient de se décharger. On fit sonder les guez, & on trouva qu'il étoit impossible de les passer à pied, ni à cheval ce jour-là. Ce qui obligea l'Empereur de faire camper l'Armée sur le bord en forme de triangle, du mieux qu'il se pourroit, selon la nature du lieu. Ils étoient couverts d'un côté de la Mer, & de l'autre du Torrent lui-même. Je ne dois pas oublier de dire que plusieurs des nôtres qui furent assez hardis pour entreprendre de passer à gué, furent entraînez par la rapidité du Torrent, & miserablement noyez.

On passe le Torrent

Mais comme les Arabes harceloient continuellement nos Troupes, nos Arquebusiers se tenoient aussi sur leurs gardes, & s'acquirent beaucoup de réputation : car non seulement ils firent reculer les Arabes par leurs escaramouches, mais ils en tuérent beaucoup sans perdre que peu des leurs, & ce fut une chose étonnante, que les Turcs, les Arabes, & les Maures, pour le moins

quatre

quatre fois plus forts en nombre que les autres, d'ailleurs tous gens frais, connoissans fort bien le Païs, & forts en Cavalerie, ne fissent plus d'effort contre eux, & plus de mal, ou plûtôt, qu'ils ne les défissent entiérement; il est vrai qu'ils ne pouvoient pas, parce que ceux-ci étoient protegez du Ciel. Cependant les Ingenieurs & les Travailleurs furent occupez toute la nuit, à choisir parmi ce débris des Vaisseaux, des pieces qui leur pussent servir, comme des vergues, & des mats, qui étoient sur la plage, avec quoi ils firent un Pont, sur lequel on fit passer assez commodément le jour suivant, les Italiens & les Allemans. Les Espagnols ayant trouvé un gué plus haut, passerent le Torrent.

On arrive à vûë de l'Armée Navale.

Assan-Aga averti que l'Empereur passoit le torrent avec son Armée, rappella les Turcs, laissant aux Arabes & aux Maures le soin de poursuivre les Chrêtiens, ce qu'ils firent pendant quelques heures, mais voyant qu'ils ne faisoient pas de progrés, ils se retirerent comme les autres. Le soir de ce jour-là l'Armée arriva au bord d'un autre torrent qu'elle passa sans beaucoup de peine, parce qu'il n'étoit pas si enflé que l'autre; mais comme la nuit étoit déja venüe quand ils eurent passé, l'Armée campa à l'autre bord, laissant le fleuve derriere elle, ce qui leur donna quelque repos de corps & d'es-

d'esprit, quoi qu'il fit grand froid, parce que les Ennemis s'en étant retournez sur leurs pas, comme nous l'avons dit, ils n'avoient plus rien à craindre, que pour la nuit suivante, en allant vers la Mer, où ils se devoient reposer quoi qu'avec beaucoup d'incommodité. Le lendemain troisiéme jour de leur marche ils arriverent au cap de Matafus, où la joye de l'Armée de Terre fut grande de se rejoindre avec l'Armée Navale. On assit les camps & les logemens au bord de la Mer. Mais la nuit les Chrêtiens furent fort étonnez d'entendre un grand trepignement de chevaux. On découvrit que c'étoient des Arabes, qui revenoient pour tâcher de les harceler lors de l'embarquement, & d'attaquer ce qu'ils pourroient.

Embarquement. Doria n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il courut faire la reverence à l'Empereur, qui le reçût & l'embrassa comme si c'eût été son Frere. Il fit porter avec lui des vivres, dont l'Empereur, & les plus grands Seigneurs de sa Cour avoient si grand besoin, qu'ils n'avoient presque rien mangé depuis trois jours. Mais on leur porta dequoi se rafraîchir, & se dedommager des fatigues & de la souffrance de leur voyage. Cependant Doria s'en retourna donner les ordres necessaires pour l'embarquement, que l'on commença ce jour-là même, & qui dura

jusques

jusques au soir du lendemain. Les Espagnols, & les Chevaliers de Malthe furent les derniers à s'embarquer ; comme c'étoient les plus vieilles & courageuses Troupes, il fallut les opposer aux Arabes, contre lesquels ils se défendirent si bien, qu'ils les forcerent de se retirer, aprés quoi les Espagnols & les Chevaliers s'embarquerent. L'Empereur ne fut pas plûtôt embarqué, que voyant qu'il n'y avoit plus de place, il fit jetter tous les chevaux dans la Mer, & commença par les siens, pour donner exemple, ce qui ne laissa pas de lui faire de la peine, parce qu'il en avoit de tres-beaux, & de grand prix,

L'embarquement achevé, & départ.

A peine l'Armée fut-elle embarquée, qu'un peu plus d'une heure aprés Soleil couché, il se leva des vents de * *Ponent* & *Maestral*, qui firent beaucoup craindre les Pilotes & les Matelots, parce que l'Armée étoit alors justement prête à doubler le Cap de Matafus, où les Vaisseaux sont en seureté contre toutes sortes de vents hors ces deux là, parce qu'ils y sont couverts par une longue suite de rochers fort hauts, en forme d'arc, en tirant sur le Nord. Cependant ils furent plus heureux qu'ils ne l'avoient esperé, en ce que la plus grande impetuosité des vents s'alloit rompre & briser contre

tre

* *d'Oüest, & de Nord ou Nord Oüest.*

tre des basses qui ne paroissoient pas, & qu'ainsi ils ne leur faisoient pas d'autre mal que celui de causer une grosse marée qui les incommodoit pourtant beaucoup.

On met à la voile, & on part.

L'Empereur aprés avoir tenu Conseil avec Doria sur le sujet du voyage, commanda de mettre à la voile, ayant préalablement fait faire les prieres ordinaires par son Chapelain. Le Prince ne perdit pas un moment à executer cet ordre, parce qu'il lui tardoit beaucoup de s'éloigner de ces plages dangereuses & ennemies : mais comme l'armée commençoit à voguer, il arriva qu'un des plus grands Navires alla donner contre un écueil qui ne paroissoit pas, vers la pointe du Cap de Matafous. Le vent qui étoit violent le poussa avec tant de force, que le Vaisseau se mit en pieces, & que tout l'équipage composé de plus de quatre cens personnes fut noyé, sans qu'on en pût sauver un seul. Ce qui faisoit grand pitié à ceux qui étoient dans les autres Vaisseaux de voir plusieurs de ces malheureux monter sur les gabions, sur quelque débris du Vaisseau, & au haut des mats, criant misericorde, & secours. L'Empereur fit bien détacher quelques Brigantins, mais ils n'y furent pas en temps, & ils furent tous noyez & abîmez dans la Mer avant qu'on pût les secourir ; ce qui renouvella le souvenir du cruël naufrage que l'Armée avoit fait quel-

que

que temps auparavant devant Alger, où ce navire seul se pouvoit vanter de n'avoir point été mal-traité.

Bien peu s'en fallut que la Galere de la Réligion de Malte nommée la *Catarinetta* commandée par Frere Jean *Barientes* ne tombât dans un semblable malheur, car un violent coup de Mer lui rompit le timon, & l'obligea de baisser ses voiles; & comme le Vaisseau sans timon étoit prêt de donner contre la terre, Dieu le sauva comme par miracle, par le moyen de deux hardis matelots, qui descendirent dans l'eau tous nuds & attachez avec des cordes, quoi qu'il fît un froid horrible; ils remirent un autre timon, qu'on avoit de reserve, faisant entrer avec leurs mains avec beaucoup de peine & peril de leur vie le crampon du timon, dans les pitons. *Barientes* qui la commandoit encore donna douze Ducatons d'Hongrie à chacun de Matelots, & ensuite les presenta au Grand-Maître & au Chapitre, qui leur donnerent des Emplois, qui étoient au dessus de leur condition, mais beaucoup au dessous de ce qu'avoit merité une Action si genereuse. *Peril d'une Galere.*

Ensuite les vents se renforcerent tellement, qu'ils changerent la marée en une si furieuse tempête, qu'ils crûrent être tous perdus sans ressource, & que les Officiers même n'en voyoient point d'autre en une *Autres pertes.*

pe[illegible]e

telle occasion, que d'implorer la misericorde de Dieu. Jusques-là que l'on entendit dire à Doria, toûjours intrepide dans les plus grands perils, *Seigneur, je ne vous recommande que la seule vie de l'Empereur mon Maître.* On perdit en cette occasion un gros Vaisseau de Genes nommé *la Caracca Fornara*, chargé de Vivres, sans qu'on en pût rien sauver; ce qui incommoda beaucoup les autres Vaisseaux, qui furent contraints d'essuyer la tempête, & quoi qu'il n'y eût pas d'autre perte que celle dont nous venons de parler, il n'y eut point de Vaisseau qui ne fût beaucoup endommagé, & la plûpart eurent leurs Mats rompus, & leurs voiles déchirées.

Charles arrive à Bugia & est visité.

Aprés tant de revers de fortune, & toûjours en crainte de se voir à tout moment abîmez dans la Mer, finalement Sa Majesté Imperiale, avec les petits restes de cette Armée Navale, composée de Vaisseaux, & de gens sans nombre lors qu'il étoit allé sur les plages d'Alger, arriva au Port de Bugia, où étoient déja venuës trois Galeres de Malthe, à demi brisées. Il alla loger au Château, én attendant que les vents s'appaisassent. Pendant que Sa Majesté Imperiale y étoit, avec ces tristes restes de son Armée, le Roi de *Cucco* (un de ces petits Seigneurs des Montagnes de Mauritanie, qu'ils appellent Rois en leur langue,

&

& qui à peine seroient appellez Barons dans la nôtre) envoya offrir à l'Empereur un grand secours de Munitions de guerre & de bouche, d'argent, & de Troupes, s'il vouloit avec son Armée retourner à Alger lui faire la guerre & l'assieger. Il promettoit de donner ce secours en peu de jours, & de le continuër jusques à ce que la Ville fût prise.

Ambassadeurs de Cuco. Gonzague.

L'Empereur faisant reflexion au peu de foy que l'on pouvoit ajoûter aux Maures, & que ce n'étoit que la passion qu'ils avoient de chasser les Turcs d'Alger, qui les obligeoit à promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir, outre que ce qui lui restoit de son Armée n'étoit pas en état d'entreprendre un tel siege, renvoya ces Ambassadeurs, aprés les avoir bien caressez, & regalez. Déja le jour precedent il avoit congedié Don Ferrant Gonzague Vice-Roy de Sicile, avec ordre de s'en retourner avec les trois Galeres de Sicile. Il avoit aussi congedié le Grand Baillif d'Allemagne qui commandoit les Galeres de Malthe, qui firent le voyage ensemble jusques à Trapani.

Il arrive en Espagne.

Quand la Mer fut calmée, & par un bon vent sa Majesté Imperiale ordonna l'embarquement, qui se fit le seize Novembre, que l'on mit à la voile pour aller à Cartagene. Le voyage fut trop heureux pour ne les faire pas souvenir des disgraces du premier.

mier. L'Empereur ne s'arrêta qu'un ſeul jour à Cartagene, par l'impatience où il étoit d'aller à Occagna, pour y voir ſes filles. Il partit le lendemain pour y aller, aprés avoir donné congé, avec les plus grandes démonſtrations de tendreſſe, à Doria, qui devoit prendre le chemin de Madrid avec Monſeigneur le Legat, où ſa Majeſté Imperiale ſe rendra en ſon temps, & cependant nous ne partirons d'ici de trois jours. Voila, Saint Pere, ce que j'ai crû vous devoir écrire pour ſatisfaire à l'ordre que vous m'aviez donné, de vous faire la Relation de cette entrepriſe : Je ſuis, en me proſternant aux pieds de Vôtre Sainteté, avec toute l'humilité, dont je ſuis capable,

De Vôtre Sainteté,

Le tres-fidelle & tres-obéiſſant

ANTONIO MAGNALOTTI.

De Cartagene le 19. Novembre 1541.

Perpignan. 1541. Je ne doute pas que mon Lecteur ne ſoit bien aiſe d'avoir vû la Relation ci-deſſus, s'il veut prendre la peine de la confronter, avec ce que j'en ai dit à la fin de la deuxiéme partie de cet Ouvrage. Cependant

dant je lui dirai, que l'Empereur allant d'Occagna à Madrid, trouva en chemin un Courrier qui lui portoit la nouvelle, que François I. pendant qu'il étoit en Afrique, avoit assemblé de grandes forces pour assieger Perpignan, avec résolution d'attaquer la Ville & la Citadelle en même temps, comptant qu'il les trouveroit dépourvûës, l'un & l'autre, parce que l'Empereur en avoit tiré les vieilles Troupes Espagnoles, pour son entreprise, & y en avoit mis de nouvelles, & moins qu'il n'y en avoit auparavant. Cette nouvelle donna tant de déplaisir à ce grand Monarque, qu'il ne fit pas difficulté de dire, que l'Action de François I. de s'être prévalu de son absence & d'une telle occasion pour lui faire la guerre, & de se vanger de lui comme il l'avoit fait autrefois, l'affligeoit plus, que toutes les disgraces que Dieu avoit permis qui lui fussent arrivées dans son entreprise.

François I. avoit fait dessein de faire executer cette entreprise par le Dauphin son fils, & de lui donner absolument le commandement du siege. Mais comme il n'avoit pas beaucoup d'experience dans les armes, il le fit accompagner de ses plus grands Capitaines. L'Empereur ayant appris que le siege étoit formé, & que la place étoit vigoureusement attaquée, fut sur le point, à cause de son importance, de l'al- Assiegé & secouru.

ler ſecourir en perſonne ; mais aprés y avoir mieux penſé, il jugea qu'il ſuffiſoit d'y envoyer Philippe ſon fils, quoi qu'unique, voulant qu'il apprît de bonne heure le mêtier de la guerre. Ce Prince qui n'avoit pas encore quinze ans, fut accompagné dans cette premiere expedition militaire, de plus de huit cens Gentils-hommes volontaires, de ſix Grands d'Eſpagne, & de quatorze Barons qualifiez ; de ſorte qu'on ne pouvoit comprendre comment on avoit pû aſſembler en ſi peu de temps un ſi grand nombre de Perſonnes de qualité. Le Prince partit ſuivi de toute cette Nobleſſe, avec deux mille Chevaux & cinq mille Hommes de pied. A peine fut-il arrivé au voiſinage de cette place avec ce ſecours, que le Dauphin aprés avoir tenu Conſeil de guerre, réſolut de ſe retirer, & de ne pas ſe commettre avec des Troupes fraîches. La honte de cet affront que les François reçurent devant Perpignan, modera un peu la joye qu'ils témoignoient de celui, comme ils diſoient, que l'Empereur avoit reçu devant Alger. Mais ces deux cas étoient bien differens, car le Dauphin reçût cet affront de Philippe, & des Eſpagnols, au lieu que celui de Charles Quint, fût un coup du Ciel & des vents, & il eſt aſſuré que ſans la tempête, il auroit pris Alger, & fait bien d'autres progrez.

Quoi

Quoi qu'il en soit de ce qui arriva à Perpignan, il est vrai que Charles reçut autant de joye, de voir de si heureux commencemens des Armes du Prince son fils, que les François en eurent de chagrin. Il faut qu'il ait été grand, puis que Dupleix, qui semble par sa longue Histoire n'avoir voulu faire qu'une satyre continuelle contre Charles-Quint, & un continuel Panegyrique de François I. n'a pû trouver de couleurs pour couvrir la honte de cette Action ; car il dit ces propres paroles en parlant du siege en question ; *sa Majesté trompée par son esperance, envoya ordre au Dauphin de lever le siege, & de s'en retourner en France, aprés avoir demeuré environ deux mois devant la Place, y avoir perdu un grand nombre de bons Soldats, & avoir fait inutilement de grosses dépenses, succez ordinaire aux entreprises mal dirigées.* Avec tout cela il ne laisse pas de dorer la pilule ; car la verité est que ce siege fut levé, non par ordre de François I. mais par le secours que le Prince Philippe y conduisit, qui obligea le Dauphin à décamper au plus vîte, comme tous les autres Auteurs le disent. Aufond ces deux Monarques qui étoient en concurrence, méritoient chacun ce revers de fortune pour leur apprendre à mettre des bornes à leur vaine ambition. *Déplaisir des François.*

Cependant l'Empereur fit assembler les

Provisions de guerre. Etats d'Arragon, dans la Ville de *Mouson*, où le Prince Philippe fut reconnu seul legitime heritier du Royaume, & en prit incontinent la qualité de Gouverneur. Charles-Quint passa toute cette année en Espagne, non pas comme autrefois en Fêtes, Joûtes, & Tournois, mais à donner les ordres nécessaires dans tous ses Royaumes & Etats, pour faire les preparatifs nécessaires pour la guerre qu'il alloit avoir, non seulement contre François I. mais aussi contre le Turc, qui vouloit profiter du malheur qu'il avoit eu à Alger; & déja les pauvres Napolitains, & Siciliens se preparoient à se voir engloutir par Assan-Aga.

Ambassadeur à la Porte. François I. ne pensoit à autre chose qu'à faire la guerre à Charles V. & à chercher les moyens de se vanger de l'affront qu'il avoit reçû en la personne de ses Ambassadeurs qui avoient été tuez. Pour cet effet il envoya en Ambassade à la Porte, *Antonio Polino* Italien, homme d'un esprit subtile, intriguant, maître passé à trouver des tours & détours, avec ordre de porter Soliman, à attaquer vigoureusement par Mer & par Terre les Etats de l'Empereur, selon le Traité qu'ils en avoient fait. Polino eut ordre de passer à Venise, pour tâcher de mettre la Republique dans les interêts de son Maître. Cet Ambassa-

deur obtint tout ce qu'il voulut à Constantinople, mais le Grand Visir ne pût s'empêcher de lui dire, *qu'il ne comprenoit pas comment il pouvoit naître des haines si grandes entre les Princes Chrêtiens, que pour se vanger les uns des autres, ils voulussent d'un Ennemi tel que le Turc.*

L'Empereur hâta son voyage de Madrid, pour y chercher les moyens de réparer du mieux qu'il seroit possible, les brêches qui avoient été faites à son Armée Navale, qui avoit coûté des sommes immenses, & épuisé ses Magazins, ses Arsenaux, ses Revenus, & ses Garnisons; & comme il voyoit que la guerre que le Turç & François I. étoient prêts à lui faire seroit fort violente des deux côtez, & que ses Peuples étoient épuisez d'argent, il fut obligé de chercher les moyens d'y pourvoir adroitement, ce qu'il fit heureusement, en donnant les ordres nécessaires. Il crut cependant être obligé, avant toutes choses, de témoigner au Pape l'affection Filiale qu'il avoit pour lui, ce qu'il fit en lui envoyant un Gentil-homme, pour l'informer de toutes les funestes disgraces qu'il avoit eu dans son entreprise; il choisit pour cela *Don Indico Della Cuerta*, Gentil-homme ordinaire de sa Chambre, qui avoit toûjours été auprés de lui pendant l'entreprise, afin de le mieux informer de bouche de tout

Charles arrive à Madrid.

ce qui s'étoit passé. Il lui ordonna de partir de Madrid le deux de Janvier, & d'aller en poste avec toute la diligence possible porter la Lettre suivante au Pape.

A Sa Sainteté Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre.

CHARLES

Par la Divine Misericorde, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite salut & longue vie.

» TRes-saint Pere. J'envoye à Vôtre » Sainteté, avec cette tres-humble » Lettre, *Don Indico Della Cuerta*, Gentil-» homme auquel j'ay beaucoup de con-» fiance, afin qu'il ait l'honneur de baiser » vos tres-saints pieds de ma part, & qu'il » vous rende compte du malheureux suc-» cez de mon Armée Navale, comme en » ayant été témoin oculaire. Cependant » je supplie Vôtre Sainteté d'être persua-» dée, que si parmi les Chrêtiens, les » bonnes & sinceres intentions sont prises » pour l'effet, comme je n'en doute pas, « je puis au milieu des plus grandes dis-» graces qui me sont arrivées, avoir la conso-

consolation, & me donner sans vanité, «
la gloire, non seulement d'en avoir eu «
de bonnes & de droites, & un zele peu «
commun en cette entreprise; mais en- «
core de n'avoir eu d'autre vûë que d'ai- «
der à la propagation de la Foy, & de «
travailler au bien general de toute la «
Chrêtienté; qui ne refusera pas, comme «
j'espere, de me rendre ce témoignage, «
puisque l'experience a fait voir, que les «
effets ont répondu à mes bonnes inten- «
tions, par les dépenses immenses que «
j'ai faites, pour les provisions nécessaires «
à une telle entreprise. Dieu n'a pas vou- «
lu que ma volonté fût faite, mais la «
sienne, à laquelle je me soumets hum- «
blement. De mon côté, je remercie Vô- «
tre Sainteté de ce qu'elle a bien voulu «
tant contribuer par son zele, & par des «
effets réels à un armement si considera- «
ble, & je prens beaucoup de part à l'af- «
fliction qu'elle a ressentie de ce malheur «
commun, en qualité de Pere universel; aux «
pieds sacrez duquel je m'humilie demeu- «
rant. De Madrid le premier Janvier «
1542. Vôtre tres-devot, & tres-obéis- «
sant Serviteur & Fils, «

CHARLES.

Lettre du Pape à Charles V 1542.

Déja le Pape avoit été informé du malheureux & funeste succez de l'Empereur en Afrique, par Don Pietro de Toledo Vice-Roy de Naples, qui l'avoit appris par un Vaisseau qui s'étoit sauvé de la tempête. De sorte que le Pape n'eut pas plûtôt appris par cet Envoyé à Rome ces fâcheuses nouvelles, qu'il avoit résolu d'envoyer en Ambassade en Espagne vers l'Empereur son petit Neveu, Ottavio Farnese, Gendre de Charles V. pour lui témoigner l'affliction qu'il avoit ressentie, & la part qu'il prenoit au malheur arrivé à toute la Chrêtienté, aprés tant de dépenses, de fatigues, & de perils évidens de la vie & sacrée personne de l'Empereur. Ottavio partit effectivement bien-tôt aprés; la Lettre du Pape à Sa Majesté Imperiale contenoit entre autres choses, celles-ci : *Si les Princes pouvoient accomplir tous leurs desseins, ils oublieroient qu'ils dépendent d'une providence, qui se reserve à disposer de tout ce que les hommes projettent sur la terre. Vôtre Majesté Imperiale a fait tout ce qu'un Empereur Pieux, Chrêtien, & Protecteur de la Foy, pouvoit faire contre des Infidelles; & cette action, mon bien aimé Fils, quoi qu'elle ait eu un succez fâcheux & sinistre, ne laissera pas de faire beaucoup d'honneur à vôtre zele. Au fonds, Dieu seul est Maître des vents, & peut seul mettre un frein, ou l'ôter aux flots.*

flots de la Mer : & nous devons le remercier du bien qu'il nous fait, & pour l'amour, ou bien du mal même quand il nous l'envoye. Sangro ajoûte, qu'entre autres choses que le Pape disoit à Charles V. dans sa Lettre avec beaucoup de tendresse pour le consoler du mauvais succez de l'entreprise d'Alger, il y avoit ceci. *Je rends graces tres-humbles à ce grand Dieu, d'avoir sauvé & garanti d'un si horrible naufrage, vôtre invincible Personne, tant nécessaire à l'Eglise & à la Chrêtienté.*

Quant à ce qui regarde Ottavio Farnese en particulier, plusieurs Auteurs ont dit, qu'il n'alla point en Espagne de la part du Pape son Oncle, pour faire compliment de sa part à l'Empereur, sur le mauvais succez de son entreprise, où sa Personne avoit couru tant de dangers ; mais qu'au premier avis qu'il eut de ce malheur, il crut être obligé d'aller en Espagne, tant pour lui-même, que de la part de son Epouse, pour visiter leur Pere dans cette triste occasion. Sandoval, Ulloa, Sangro, & Paul Jove assûrent, que le Pape se servit de cette occasion pour faire faire son compliment à Charles V. qui trouva fort mauvais, à ce que dit Sangro, que le Pape ne lui eût pas envoyé un Legat exprés dans une si triste conjoncture. Quoi qu'il en soit, l'Empereur reçut avec beaucoup de joye son Gen-

Ottavio Farnese va en Espagne.

dre, qu'il aimoit beaucoup, & lui fit mille caresses, quoi qu'il fût venu avec une suite de cent personnes, ce qui est hors de saison en de telles occasions. Il fit sçavoir aux gens de sa Cour, aux Officiers, & aux Grands, qu'ils lui feroient plaisir, de lui rendre les plus grands honneurs; honneurs qui sont dûs au Gendre d'un Empereur, & au Neveu d'un Pape.

Charles presse la tenuë du Concile 1542.

Les Auteurs ne sont pas d'accord aussi, au sujet du Gentil-homme que l'Empereur envoya au Pape, ni quant au motif de son envoy. Car les uns disent, au regard de la personne, que ce Gentil-homme s'appelloit Alvaro Semigola; d'autres Don Pietro Pimentes: d'autres, comme je l'ai dit, & comme les Auteurs les plus approuvez le nomment: d'autres ne le nomment pas. Quant au dessein de son envoy, on prétend que ce Gentil-homme ne fut pas envoyé par l'Empereur au Pape pour lui faire part du mauvais succez de l'entreprise, parce qu'il sçavoit que le Legat le lui avoit assez fait sçavoir, ou qu'il n'auroit pas été nécessaire de le lui faire sçavoir par autre que par son Ambassadeur résident à Rome; mais qu'il avoit été envoyé à Rome en toute diligence, afin de solliciter de bouche le Pape, conjointement avec l'Ambassadeur, de vouloir publier sans plus differer une Bulle pour la convocation du Concile. Cependant

pendant la Lettre de l'Empereur au Pape, ne contient rien de cela; je veux pourtant bien croire qu'il fut envoyé pour l'une & l'autre de ces deux raisons; ce qui est assez apparent.

Il est pourtant tres-certain, que Charles avoit fort à cœur cette assemblée du Concile. Car il voyoit approcher la fin du terme de la Treve qu'il avoit faite avec les Lutheriens, par laquelle il leur avoit promis qu'il procureroit au plûtôt la convocation d'un Concile, pour mettre fin à tous les differens de Religion; & ainsi il falloit qu'il cherchât de bonne heure les moyens de les contenter, pour éviter de plus grands troubles. D'ailleurs à son arrivée en Espagne, il avoit trouvé des Lettres fort pressantes du Roy Ferdinand son Frere, des Electeurs, & de plusieurs autres Princes, par lesquelles ils le prioient instamment, de vouloir employer son crédit auprés du Pape, pour la convocation du Concile sans y apporter plus de délai; puis qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de donner une entiere tranquillité à l'Allemagne & à l'Eglise, qui autrement demeureroient exposées plus que jamais aux plus grands desordres. *Raisons.*

L'Empereur qui sçavoit cela mieux que personne, & qui étoit entierement porté pour le Concile, fit tout ce qu'il pût auprés du *Le Pape se détermine à le contenter.*

du Pape pour l'obtenir, & comme il se devoit assembler une Diete à Spire pour les affaires de l'Empire, il pria sa Sainteté en même-temps de lui envoyer la Bulle de convocation du Concile, afin qu'il la fit publier dans la Diete : Il lui fit sçavoir aussi, que les Lutheriens vouloient absolument que ce Concile s'assemblât dans une Ville Imperiale, & qu'il jugeoit que la plus propre seroit la Ville de Trente, qui étoit comme au milieu, entre l'Italie & l'Allemagne, & que l'on y parle les deux langues. Le Pape pour faire plaisir à l'Empereur, ou pour ne pas l'affliger davantage, ou plûtôt pour ne le pas joüer plus long-temps, comme il l'avoit fait jusqu'alors, par des délais d'un mois à autre, & d'un an à autre ; ayant appris d'ailleurs qu'il se préparoit à aller en Italie, résolut de le contenter, du moins en apparence, s'il n'avoit pas l'intention sincere de tenir ce qu'il lui promettoit ; il publia donc la Bulle de la convocation du Concile le premier de Juin 1542. afin que l'ouverture en fût faite dans la Ville de Trente, au premier Novembre suivant.

On envoye les Bulles. Le Pape envoya deux Originaux de cette Bulle, l'une au Roy des Romains, qui avoit en main l'autorité de l'Empereur en Allemagne, afin qu'il en donnât avis à tous les Princes & Villes libres de l'une

&

& de l'autre communion ; & avec ordre de nommer les Deputez qui y devoient assister de leur part. L'autre Original fut envoyé à Charles V. qui tenoit le timon de cette affaire, & qui à la verité avoit un peu trop, depuis plusieurs années, ému les eaux de cet étang. Le Pape pour s'acquerir davantage l'affection de Charles, témoigna souhaiter avec beaucoup de passion la tenuë du Concile, & faisoit semblant de solliciter l'Empereur d'inviter sans perdre du temps, selon qu'il étoit porté par la Bulle, tous les Princes Chrêtiens, pour les obliger, autant qu'il seroit possible, de se trouver en personne au Concile, ou que du moins ils ne fissent pas difficulté d'y envoyer leurs Archevêques, Evêques, Abbez, & autres Ecclesiastiques, de temps en temps, & en nombre, pour donner leur avis sur les affaires de la Religion. Par cette Bulle le Pape invitoit particulierement, l'Empereur, le Roy de France, & le Roy des Romains. On envoya à ce dernier une Bulle en original. Toute la Chrêtienté se réjoüit de la convocation du Concile.

Ville de Trente.

On ne sçauroit desavoüer que cette Convocation du Concile ne fit beaucoup de plaisir à Charles V. d'autant plus qu'il voyoit, que les Lutheriens n'y pourroient plus apporter d'obstacle, puis qu'il se devoit assembler à Trente. Cette Ville est située

tuée dans l'endroit où la Marche Trevisane, Province appartenante à la Serenissime République de Venise, & l'Allemagne sont jointes ensemble par le moyen des Alpes. Elle est située dans un large & beau vallon, qui en rend la perspective fort agréable. Au Septentrion elle est arrosée de la Riviere d'Adige, qui tombant des Montagnes forme son lit dans la plaine, & puis reprenant sa rapidité, elle passe entre d'autres montagnes, & se va rendre à Veronne, où aprés avoir fait le tour du vallon, une partie passe au milieu de la Ville, & l'autre auprés. Ainsi cette Ville est comme une des portes de l'Allemagne, & c'est aussi le nom qu'elle se donne, également estimée des deux Nations, & l'on y parle communément les deux Langues, l'Allemande & l'Italiene. Elle n'a qu'un peu plus d'un mille de circuit. La Citadelle n'est guere plus que médiocre, & il est surprenant qu'il y ait dans un si petit espace tant de Palais considerables, & de Convents. A l'Orient il y entre un petit ruisseau, sur lequel il y a plusieurs moulins à Soye, & à Bled. L'Hyver le froid y est extrêmement rude, à cause des glaces continuelles; & l'Eté les chaleurs y sont excessives, à cause que le Soleil donnant sur des rochers, il se fait une réverberation, sur tout vers le midi, qui embrase l'air d'alentour.

Le

Le Pape pour faire plus de plaisir à Charles V. y envoya trois Legats, qui devoient faire l'ouverture du Concile, sçavoir le Cardinal Parisio, Polo, & Morane, qui avoit été élevé depuis peu à la Pourpre. Ils y arriverent le vingt Novembre 1543. Peu de jours aprés arriverent les Ambassadeurs de l'Empereur, Monsieur de Granvele, & son Fils, qui étoit Evêque d'Arras, Don Diego Mendozza, alors Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale à Venise, & Don Jean d'Aguilar Ambassadeur aussi de l'Empereur à Rome. Arrivez à Trente, ils furent fort surpris d'y trouver si peu de personnes de ceux qui devoient avoir voix dans le Concile. Ils s'en plaignirent beaucoup au Legat, & le firent sçavoir à Charles V. qui entra en quelque soupçon contre le Pape, croyant qu'il n'agissoit pas avec droiture & sincerité, quand il s'agissoit d'obliger les Prelats de se trouver au Concile. Les Ambassadeurs de l'Empereur ne voyant point arriver, non seulement les Evêques d'Espagne, qui étoient fort éloignez, mais non pas même ceux d'Italie qui étoient voisins, s'en retournerent, & dirent tous fâchez, qu'ils n'avoient pas été envoyez à Trente pour y assister à un Synode, mais à un Concile. La tromperie du Pape se découvrit bien-tôt aprés, par la Bulle qu'il publia, qu'à cause de la guerre

Legats & Ambassadeurs.

l'Empereur & François I. il ne jugeoit pas à propos de tenir le Concile, ordonnant aux Legats & aux Evêques qui y étoient de s'en retourner, & à ceux qui étoient en chemin pour y aller, de ne pas passer outre.

Charles va en Italie.

Charles pour être mieux à portée de s'opposer aux desseins & attentats de François I. qui lui avoit fait déclarer la guerre à son de Trompe, en des termes fletrissans, & injurieux à sa réputation, prit la résolution d'aller en Italie, au commencement de May 1543. Pour cet effet il déclara son Fils Philippe Gouverneur de tous ses Royaumes en Espagne; & quoi que pendant quatre mois qu'il le garda auprés de lui, où il l'occupa dans les affaires difficiles, il le reconnût prudent, sage, & de bon sens, bien qu'il n'eût que seize ans, il ne laissa pas de lui donner trois Ministres & principaux Conseillers, pour gouverner le Royaume avec lui, sçavoir le Cardinal de *Tavera* Archevêque de Tolede, le *Duc d'Albe*, & le Commandeur *Don Francisco de los Cebos*. Il leur recommanda, de travailler en son absence, comme à la principale affaire, à conclure au plûtôt qu'il seroit possible le mariage du Prince Philippe son Fils avec D. Marie de Portugal, Fille de D. Jean troisiéme son Cousin germain. Aprés avoir donné ces ordres, il alla s'embarquer à Bar-

celone,





MARGUERITE DAUTIGHE
Duchesse de Parme

celone, où il avoit fait venir une nombreuse Armée Navale, commandée par Jannetin Doria. Il emmena avec lui Ottavio Farnese son Gendre, avec plusieurs Grands, & Gentils-hommes volontaires.

La Mer fut plus favorable à l'Empereur en ce voyage qu'en celui d'Alger. A Genes le grand André Doria le reçût dans son Palais, avec une magnificence Royale, selon sa coûtume. Le Senat lui fit tous les honneurs possibles, car il fut en corps, le Doge à leur tête, le visiter, & lui offrir tout ce qu'il pourroit souhaiter d'eux, & qui seroit au pouvoir du Senat. Il trouva à Genes *Pierre Loüis Farnese* Fils du Pape, qui l'avoit envoyé là pour lui faire la reverence, & qui l'attendoit depuis cinq jours; avec lui étoit venuë aussi Marguerite, pour embrasser son Pere, & aller au devant de son Epoux. L'Empereur lui donna beaucoup de marques de tendresse, & lui fit connoître par les riches & considerables Presens qu'il lui fit, combien il avoit de joye de la voir. Quand il se separa d'elle, on dit (du moins le Manuscrit que m'a donné Don Pietro Ronquillo le dit ainsi) que l'Empereur lui fit ce discours, *Ma Fille, je vous ai mariée avec un homme qui n'est pas Prince, mais je le trouve fort honnête homme, & son humeur est fort à mon gré*; à quoi Marguerite répondit, *Mon cher Empereur*

Il est reçû & visité à Genes.

& Pere, la qualité de Prince est bonne pour l'ostentation, mais elle ne fait pas le plaisir du mariage. Je ne doute pas que l'Empereur n'entendît ce que cela vouloit dire, & qu'il n'en fit quelque petit souris.

Le Cardinal Farnese sollicite l'Empereur.

Peu de temps aprés arriva à Genes le Cardinal Alexandre Farnese Neveu du Pape, avec une suite pompeuse de Prélats & Gentils-hommes, en qualité de Légat *à latere*, pour faire compliment à l'Empereur de la part de son Oncle, & lui parler des Decimes qu'on levoit sur les Ecclesiastiques, qui devoient être envoyées au Roy Ferdinand, selon que le Pape l'avoit fait promettre par son Nonce dans la Diete de Spire, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs. Mais la principale affaire du Legat étoit de negocier un abouchement entre le Pape & l'Empereur; il lui protesta que son Oncle souhaitoit avec passion de conferer avec lui de bouche sur les affaires de la Chrêtienté & du Concile, & qu'il jugeoit cette conference si necessaire, qu'il croyoit que Sa Majesté Imperiale ne lui refuseroit pas cette satisfaction; que pour lui il le souhaitoit tant, que nonobstant sa vieillesse, il ne laisseroit pas de le venir trouver à Bologne.

Réponse de Charles

L'Empereur n'eut pas de peine à s'appercevoir que le Pape ne demandoit cette conference, que pour tâcher de le détourner par quelques propositions de paix, de la

guerre

guerre contre François I. & le Duc de Cleves, dequoi il ne vouloit oüir parler, qu'aprés avoir déchargé sa colere sur eux, qui avoient été les Aggresseurs, & qui l'avoient sensiblement offensé en son honneur. Pour donc empêcher cette conference, l'Empereur répondit aux instances pressantes du Cardinal, qu'il étoit si pressé de faire le voyage d'Allemagne, qu'il ne pouvoit se détourner aucunement de son chemin jusqu'à Bologne; mais que pour lui montrer qu'il ne refusoit pas la conference par aucun mépris, ou autre raison semblable, qu'il vouloit bien donner cette satisfaction à Sa Sainteté, & ne lui pas refuser ce qu'elle demandoit, pourvû qu'elle voulût bien se rendre en quelque lieu que ce fût sur sa route.

Le Pape n'eut pas plûtôt reçû cet avis par un Courrier, qu'il accepta l'offre de l'Empereur; il fut conveuu que leur abouchement se feroit dans un Village du Diocese de Cremone appellé *Bosseto*, où Charles devoit necessairement passer. Ainsi le bon Pape, sans considerer le tort qu'il faisoit à sa dignité, qu'il avilissoit par cette démarche, puis que c'étoit un Pere qui couroit aprés son Fils; sans avoir égard à sa vieillesse, ni à la longueur du chemin, ni aux grandes chaleurs qu'il faisoit, laissant le soin du Gouvernement de Rome entre les mains du Cardi-

Abouchement du Pape & de l'Empereur.

Cardinal Carpi, s'en alla à Bosseto avec une moindre suite que le Cardinal son Neveu n'en avoit quand il alla à Genes. Il y arriva au temps dont on étoit convenu, de même que l'Empereur, accompagné du Cardinal Farnese, qui avoit déja envoyé à Bologne la plus grande partie de son équipage.

Conference. Ces deux Monarques arriverent au lieu marqué le vingt-trois Juin, le Pape le matin & l'Empereur le soir, & logerent dans un même Palais, ce qui fut trouvé à propos pour une plus grande commodité, quoi qu'ils y fussent logez à l'étroit. Le lendemain jour de S. Jean Baptiste, le Pape celebra la Messe, l'Empereur lui presenta de l'eau avec beaucoup d'humilitée. Aprés la Messe ils allerent dans l'Appartement du Pape, où ils eurent leur premiere conference, dans laquelle Charles V. reconnut bien-tôt la verité de ce qu'il avoit soupçonné, que le Pape n'avoit d'autre dessein que de le porter à faire la Paix avec François I. car ce fut la premiere chose qu'il mit sur le tapis. Le Cardinal Grimani, plus ardent que le Pape, qu'il avoit mené avec lui, comme un homme fort habile dans les affaires, y fit tout ce qu'il put. Mais l'Empereur, pour couper court, lui déclara *qu'il n'y avoit point de consideration qui le pût obliger de pardonner à un homme qui*

avoit

avoit voulu user de surprise contre lui, lors qu'il venoit de combattre pour l'interêt commun de la Chrêtienté, non seulement contre les Turcs, mais même contre les vents.

L'Empereur s'étendit beaucoup sur les sujets de plainte qu'il avoit contre François I. même avec une certaine aigreur qui faisoit voir qu'il étoit fort éloigné de tout accommodement. Il se plaignoit particulierement, de ce que ce Prince avoit fait tous ses efforts par ruses, cabales, & argent, pour corrompre les Princes d'Allemagne, même ceux qui lui étoient les plus affectionnez, pour les obliger à quitter son parti, & à prendre les armes contre lui, en leur proposant des Traitez fort avantageux; comme il y avoit réüssi à l'égard du Duc de Cleves, avec lequel il fit alliance, & pour le mieux mettre dans ses interêts, & le porter sans raison à ruïner ses propres affaires en Flandres, il lui donna une pension. Il ajoûta, que pour montrer la perfidie de ce Prince, il suffisoit de considerer l'alliance qu'il avoit faite avec les Turcs, dont les Infideles mêmes avoient été scandalisez. *Plaintes contre François I.*

Aprés cela, il s'étendit sur les sujets de plainte qu'il avoit contre le Pape lui-même, en ce que quoi que sa Sainteté fût bien informée des Traitez que ce Roi avoit faits avec Solyman, & qu'il en eût vû les pernicieux effets, & les dommages irreparables *Contre le Pape.*

tiens, vous les tournez contre les Turcs ! Quel triomphe n'en feront pas les Anges mêmes dans le Ciel, si par vôtre moyen ils entendent chanter parmi les hommes les douces & melodieuses paroles qu'il ont autrefois chantées. *In terra pax hominibus. Paix en Terre parmi les hommes.*

Charles V. va à Spire.

L'esprit de Charles V. étoit trop irrité pour écouter de telles propositions. Ainsi ces conferences se rompirent sans rien conclurre sur ce qui regardoit la France, mais ils se séparerent contens l'un de l'autre sur toutes les autres affaires qu'ils traiterent. L'Empereur partit pour l'Allemagne par le chemin le plus court, qui est celui de Trente, & sans s'arrêter en aucun lieu, il alla droit à Spire, aprés avoir donné ordre aux Officiers de son Armée, qu'on avoit envoyez de tous côtez pour lever des Troupes, de se rendre à Bonne, où il vouloit faire la revûë de l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, dans la campagne voisine de cette Ville, & où il avoit ordonné à toutes les milices qui venoient d'Espagne & de Naples de se rendre.

Muleassen demande du secours.

Trois jours aprés qu'il fut arrivé à Spire, il reçut un Courrier qui lui avoit été dépêché par *Muleassen* Roi de Tunis, que l'Empereur avoit rétabli dans son Royaume, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais Barberousse se prévalant de la perte que l'Empe-

l'Empereur avoit faite à Alger, qu'il croyoit irreparable, & par consequent, qu'il ne seroit pas en état de secourir ce Prince, il l'attaqua & le chassa en peu de temps de son Royaume. L'infortuné Muleassen, aprés avoir couru grand danger par une tempête, arriva en Espagne, où il alloit demander du secours à Charles V. mais il le trouva parti pour l'Italie, & comme on lui dit qu'il pourroit encore le trouver à Genes, il y alla ; mais ne l'y ayant pas trouvé, pressé par l'état de ses affaires, il s'en retourna en Afrique, aprés lui avoir envoyé un Courrier de Genes, ou, comme d'autres veulent, de Naples, avec une longue Lettre en Espagnol, dans laquelle il l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé dans la guerre que lui avoit faite Barberousse, & comment il l'avoit chassé de ses Etats, aprés avoir fait un grand carnage des Espagnols qui y étoient en Garnison, & le prioit de lui donner du secours, lui representant qu'il étoit de l'interêt & de la gloire de sa Majesté Imperiale de le maintenir dans un Royaume, d'où il avoit chassé Barberousse, pour lequel il avoit fait tant de dépenses, été en personne en Afrique, & qui étoit devenu fief de la Couronne d'Espagne par un Traité si avantageux aux Chrêtiens. Mais l'Empereur, qui venoit de recevoir un si grand échec sur Mer, ne pensa qu'à la guerre qu'il

avoit sur Terre, & répondit à Muleasses en peu de paroles. *Qu'il étoit très-fâché de sa disgrace, & de l'impossibilité où il étoit de pouvoir faire alors ce qu'il souhaitoit.*

Armée contre le Duc de Cleves. 1543. Cependant l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, selon les ordres de l'Empereur, se trouva au temps marqué aux environs de Bonne, Ville située sur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Dés que Charles sçût qu'elle étoit arrivée, il y alla en personne; & comme le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté Imperiale vouloit faire la revûë d'une Armée florissante, il y accourut une foule de gens de toutes parts. L'Empereur fit cette revûë à la satisfaction de tous ceux qui la virent, & il voulut que les Soldats reçeussent la premiere montre en sa presence. L'Armée étoit composée de 4000. hommes de pied Italiens, levez par Don Camille Colonne, & Antoine Doria. Trois mille cinq cens Espagnols qui avoient été tirez des Troupes de Naples & de Sicile, & qui devoient être commandez par les Mestres de Camp *Don Louis Perez de Vargas*, & *Don Alvaro de Sande*. Quinze mille Allemans choisis du Comté de Tirol. Deux mille chevaux Allemans, n'ayant pas été possible d'en trouver davantage, parce qu'ils ne vouloient pas porter les armes contre le Duc de Cleves, & que presque toute la Cavalerie avoit

mar-

page .74. To .3.



marché en Hongrie pour la guerre contre le Turc. Six cens Chevaux-legers Italiens & Albanois, commandez par François d'Este Frere du Duc de Ferrare, avec tous les autres chevaux venus d'Espagne à la suite de l'Empereur, & quantité de Noblesse de Castille & d'Arragon. Cela faisoit ensemble le nombre de 25700. hommes, sans y comprendre 500. Volontaires. A cette Armée il s'en joignit une autre que le Prince d'Orange mena des Païs-Bas, forte de 14000. hommes de pied, & 4000. chevaux. Ainsi les deux Armées jointes pour cette entreprise, faisoient 7600. Chevaux compris les Volontaires, & 36. mille hommes de pied. L'Empereur la commandoit en Personne, & avoit sous lui trois Generaux, sçavoir *Don Ferrante Gonzaga* son Lieutenant General, *Don Stephano Colonna* Mestre de Camp General, & le *Marquis de Marignan* General de l'Artillerie.

L'Empereur partit de Bonne le 20. Aoust à la tête de cette florissante Armée, marchant vers Duren, à dix mille de Bonne. C'est une petite Ville, mais extrémement bien fortifiée, ce qui fit qu'on jugea necessaire de s'en rendre Maître : & comme l'Ingenieur qui avoit été envoyé pour la reconnoître rapporta qu'il seroit trés-difficile, & presque impossible d'en venir à bout, la *On marche vers Bonne.*

plûpart des Officiers furent d'avis, quelque besoin qu'on eût de cette Place, de la laisser & de ne pas se perdre en tentant l'impossible. Mais l'Empereur declara, *qu'il vouloit l'attaquer; quand il lui en devroit coûter la vie.*

Siege de Duren. Aprés avoir campé son Armée autour de la Ville, il commença par envoyer un Heraut au Seigneur de Flattes qui en étoit Gouverneur, lui faisant offrir un Traité & des conditions honnorables, s'il vouloit lui remettre la Place avant qu'il l'assiégeât. Mais Flattes qui étoit homme de courage, & qui voyoit que la Place étoit forte, qu'elle étoit pourvûë des choses necessaires, répondit fiérement: *Qu'il avoit du déplaisir que l'Empereur connût si peu son courage, que de lui proposer une telle lâcheté, qu'il étoit résolu de le faire paroître en répandant son sang pour le service de son Maître, & pour la défense de la Place.* Charles V. reçût cette réponse avec moderation, & se contenta de dire, *que cela étoit bien dit, mais qu'il ne sçavoit pas, s'il seroit bien fait.* En même temps il prit avec lui son Lieutenant General Gonzague, & fut avec lui reconnoître la Place, & pour ne perdre pas un moment, le soir même il fit ouvrir la Tranchée, & conduire les approches avec tant de diligence, que cette même nuit les Batteries furent dressées: l'Artillerie commença

mença à jouër le lendemain au point du jour, mais avec peu de succés, parce que les Digues couvroient en telle sorte les murailles, qui étoient de terre depuis la moitié de la hauteur, que les coups de Canon ne les pouvoient presque pas toucher.

Cependant sur le soir, au rapport de Paul Jove, les Italiens & les Espagnols qui avoient été commandez pour l'assaut, las d'attendre davantage, s'avancerent vers la bréche, avec tant de courage ou de temerité, comptant pour rien d'avoir passé le premier fossé sur la digue, qu'ils se jetterent dans le second, où il y avoit tant d'eau, que les Soldats de mediocre taille en avoient jusqu'au col : mais c'étoit le moindre obstacle à surmonter, en comparaison de la peine qu'il y avoit de s'approcher sur les ruïnes, qui étoient fort hautes, & défenduës avec beaucoup de courage par Flattes & ses gens. Les Officiers qui furent de cette attaque ont avoüé n'en avoir jamais vû de si vigoureuse. On ne voyoit que feu de tous côtez, par les décharges continuelles de l'Artillerie & de la mousqueterie, des Grenades, & d'un nombre infini de Bombes que l'on faisoit jouër. D'ailleurs le bruit & la confusion des cris lugubres empêchoit qu'on ne pût discerner la voix de ceux qui démandoient du secours, & qui perissoient dans l'eau, ou par le feu, ou par les blessures;

& les Officiers ne laissoient pas au milieu de ces tristes fruits de la guerre d'animer incessamment les Soldats, promettant de grandes récompenses aux braves, & menaçant les lâches des plus grands châtimens.

Prises, sac incendies. Les Officiers avoient pris beaucoup de plaisir à ce qu'ils ont dit depuis, de voir ces deux Nations l'Italiene & l'Espagnole se disputer en presence de l'Empereur, à qui témoigneroit plus de courage, & de mépris de la vie, animez par la propre bouche de Charles V. qui promettoit une bonne récompense à tous ceux qui se distingueroient en cette occasion; ce qui ne contribua pas peu à leur faire vaincre des difficultez d'ailleurs insurmontables. Mais enfin ils emporterent la Place par la mort de Flattes qui fut écrasé sous les ruïnes d'une maison, & aprés y avoir perdu au delà de 600. hommes tant Italiens qu'Espagnols, car la perte fut à peu prés égale entre ces deux Nations. Adriani dit pourtant qu'il n'y eut que 200. Soldats de tuez en cette occasion. Les Soldats outrez de ce qu'on avoit tué tant de leurs Camarades, entrerent dans la Place avec tant de furie, qu'ils passerent tous les Habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge, & assouvirent leur avidité par le pillage. Le lendemain matin il s'alluma, on ne sçait comment, un feu si grand, qu'en peu d'heures

res, à cause du grand vent qu'il faisoit, il consuma tout, même la plûpart de ce que les Soldats avoient pillé, quoi que l'Empereur y fût accouru en personne pour le faire éteindre.

Le païs se soumet. Adriani seul entre les Historiens, avance que l'incendie étoit arrivée par ordre de l'Empereur, qui voulant jetter la terreur dans toutes les Terres du Duc, avoit ordonné de mettre le feu à la Ville. Il est vrai que les Habitans de Juilliers Capitale de la Duché, au voisinage de Duren, envoyerent douze Députez à l'Empereur pour lui presenter avec la plus grande soûmission du monde les clefs de leur Ville, ce que firent aussi tous les autres lieux d'alentour. Il n'y eût que les seules Villes de Ruremonde & de Venlo qui ne le firent pas d'abord: Mais l'Empereur n'eut pas plûtôt fait dresser ses Batteries contre ces Places, que pour éviter le malheureux sort de Duren, elle se remirent à sa clemence. Ceux de Venlo demanderent seulement cinq jours pour en donner avis au Duc leur Maître, ce qui leur fut accordé; & le Duc, qui avoit résolu de recourir lui-même au pardon de l'Empereur, leur ordonna de lui porter les clefs, & de le reconnoître pour Maître.

L'Duc recourt au pardon. Ce pauvre Duc mal conseillé se voyant ainsi pressé, & sa Duché aux abois, résolut de faire comme ces vieux pecheurs obstinez,

 qui

qui ne recourent à Dieu que lors qu'ils ont la mort sur les lévres. Accompagné du Duc Henri de Brunswic, & des Ambassadeurs de l'Electeur de Cologne, qui ayant pitié de lui s'offrirent de le presenter à l'Empereur, & de lui obtenir sa grace, alla au camp. L'Empereur le reçut assis & couvert, & avec un visage severe & émû. Le Duc se presenta devant le Trône de Charles V. en habit de simple Gentilhomme, se mit à genoux, & fondant en larmes lui dit ces paroles. *Tres-Auguste Empereur, je viens me jetter à vos pieds, ou pour recevoir le châtiment, qu'il plaira à vôtre juste ressentiment de faire de mes fautes; ou pour recevoir de vôtre clemence quelque rayon de grace & de pardon.*

Il obtient son pardon.

Il n'y eut personne de ceux qui assisterent à cette action, qui étoient tous gens de la premiere qualité, en grand nombre, & particulierement entre les Princes, qui ne versât des larmes, de voir l'horrible chute de ce malheureux Prince; voyant en lui une image de ce qui leur pouvoit arriver. Et comment auroient-ils pû voir, sans en être touchez & penetrez jusqu'au fond de l'ame, un tel objet? Un Duc si puissant, qui avoit de si grandes alliances, si courageux, & si considerable entre les plus grands Princes, soûmis & prosterné aux pieds de l'Empereur, ou plûtôt de son Ennemi?

nemi ? Lui qui un peu auparavant, avoit publié des manifestes si fiers & si orgueilleux contre lui, & qui aprés avoir assemblé des forces si considerables, appuyé par d'autres Puissances, l'avoit menacé de le reduire à une fortune mediocre, contraint aprés cela de mandier avec tant de soûmission sa grace auprés de lui ? Qui pouvoit voir cela sans être penetré de compassion ?

Pendant que le Duc prononçoit les paroles ci-dessus à genoux, & pleurant de confusion de voir les yeux de tant de Princes attachez sur lui ; l'Empereur contre sa coûtume lui répondit d'un air fier & dédaigneux. *Si vôtre faute n'étoit aussi grande qu'elle est, & que tout le monde le sçait, la clemence qui m'est naturelle, ne me permettroit pas de vous voir si humilié & mortifié à mes pieds sans en être touché de quelque compassion. Vous pouvez juger vous même combien vôtre faute m'a offensé, puis qu'elle m'avoit obligé de faire serment en presence de mes Officiers, de ne vous pardonner jamais ; non pas par un motif de vengeance, mais pour satisfaire à l'obligation où je suis de soûtenir l'honneur & la Majesté de l'Empire, que vous avez tant offensée, & la gloire de la Nation Allemande, afin d'ôter à l'avenir aux autres l'envie d'imiter jamais vôtre exemple. Cependant je veux bien manquer plûtôt à mon serment, que de ne pas*

Réponse de Charles

exercer ma Clemence envers vous, quoi que je n'eusse rien fait contre la Justice, quand j'aurois exercé sur vous ma vengeance. Jugez combien est grande la Clemence que j'exerce aujourd'hui envers vous, puis qu'exact observateur de ma parole, je puis me résoudre à violer mon serment.

Fin de cette ceremonie

Aprés avoir prononcé ces paroles, l'Empereur se leva, & reprit cet air de Majesté doux & gracieux qui lui étoit naturel. Le Duc s'approcha, & lui embrassa & baisa les genoux : l'Empereur lui tendit avec beaucoup de bonté la main pour le relever, & lui permit de la baiser, ce qu'il fit pourtant à genoux. En même temps on entendit crier par-tout dans la grand' Sale où ils étoient, *Vive nôtre tres-Auguste Empereur ! Vive la Clemence de nôtre Invincible Cesar !* Cette action se passa environ midi, le 7. Septembre : mais le soir auparavant le Duc avoit signé les Articles du Traité suivant.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Invincible Empereur Charles-Quint, & Guillaume Seigneur & Duc de Cleves, le 7. Septembre 1543.

I. QUe Sa Majesté Imperiale avoit bien voulu par sa Clémence naturelle accorder le pardon au Seigneur Guillaume Duc de Cleves, tant pour lui que pour les siens.

II. Qu'il déclaroit avoir été porté à le lui accorder à la recommandation, & par les pressantes sollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henry Duc de Brunswic qui l'en avoient prié.

III. Que pour faire davantage jouïr le Duc Guillaume des effets de sa Clémence, & montrer ausdits Seigneurs Electeurs, & Duc de Brunswic le cas qu'il faisoit de leur recommandation, Sa Majesté Impériale vouloit oublier entiérement toutes les offenses qu'il avoit reçûës dudit Duc, desquelles il témoignoit avoir tant de repentir.

IV. Que ledit Duc Guillaume feroit à l'avenir une profession constante de la Religion

gion Catholique, Apostolique & Romaine, dans laquelle avoient vêcu tous ses Predecesseurs.

V. Que s'il étoit survenu quelque changement dans son Païs, il s'obligeoit de bonne foy à remettre toutes choses en leur premier état.

VI. Que ledit Seigneur Duc Guillaume promettoit pour toûjours, tant pour lui, que pour ses Descendans, obeïssance & fidelité, comme les autres Princes à l'Empire, à Sa Majesté Imperiale, & au Roy des Romains, sans leur donner à l'avenir aucun sujet de mécontentement.

VII. Qu'il promettoit de renoncer à present & à l'avenir, à l'alliance qu'il avoit faite avec les Rois de France & de Danemarc, & à toute autre qu'il pourroit avoir faite, & de n'en faire plus à l'avenir.

VIII. Qu'il ne feroit jamais de Ligue avec quelque Prince que ce fût sans en donner avis à Sa Majesté Imperiale, & au Roy des Romains, & sans les y comprendre.

IX. Qu'il renonçoit alors & pour toûjours tant en son nom, que de ses Successeurs & Heritiers, à toutes prétentions de quelque nature qu'elles fussent sur la Duché de Gueldres.

X. Qu'il s'engageoit d'assister l'Empereur de toutes ses forces, pour réduire toutes

les

les Villes & lieux de ladite Duché de Gueldres, qui ne voudroient pas lui rendre l'obéissance qu'elles lui devoient.

XI. Finalement que les deux Forteresses de Heinberg, & de Sistard, demeureroient au pouvoir de l'Empereur ou du Roy des Romains pendant le temps de dix ans, aprés quoi elles seront restituées audit Duc.

Charles, Roy d'Angleterre

En vertu de ce Traité, que quelques-uns disent avoir été signé, non pas devant, mais aprés la céremonie du pardon, l'Empereur rendit au Duc sa Duché & tous ses païs, hors les deux Forteresses de Heinberg & de Sistard, que Sa Majesté Imperiale trouva à propos de retenir, conformément au dernier Article du Traité, comme un gage de la fidelité du Duc. Mais avant que d'aller plus avant, il ne sera pas hors de propos, de retourner un peu sur nos pas pour dire une chose dont l'intelligence est necessaire à ce que nous avons à dire ensuite. Déja l'Empereur avant que de quitter l'Espagne, pour affoiblir son Ennemi François I. & se rendre plus puissant lui-même, avoit travaillé sourdement, & par les intrigues des principaux Ministres de sa Cour (gens toûjours prêts à faire ce que veulent leurs Maîtres.) à détacher le Roy d'Angleterre de l'amitié & de l'Alliance qu'il avoit faite

avec

» prises, contre tes Ennemis. Tu auras soin
» de ton côté, aprés avoir heureusement
» executé tes Entreprises, de renvoyer mon
» Armée à Constantinople avant la rigueur
» de l'Hyver. Prends garde que ton Enne-
» mi ne te trompe. Il n'aura jamais de paix
» avec toi, que lors qu'il t'aura reconnu par
» experience, capable de lui faire une bon-
» ne guerre. Dieu veüille rendre heureux
» tous ceux qui font cas de mon amitié.

Barberousse prend Regge. 1543.

A la tête de cette formidable Armée, Barberousse mit à la voile le vingt-cinq Avril; étant arrivé au Fare de Messine, aprés avoir jetté l'épouvante dans la Poüille, il donna aussi l'alarme à la Ville même de Messine. Il ne lui fit pourtant pas de mal, car il porta ses armes contre Regge Capitale de la Calabre; & l'ayant trouvée abandonnée de ses Habitans, il la fit brûler. Ensuite il prit & saccagea le Château, & à la sollicitation de Paulin, il donna la liberté à soixante Espagnols qui le gardoient, & particulierement à Don Diego Gaëtano, qui en étoit Gouverneur, & à toute sa famille; mais ayant jetté les yeux sur une de ses filles, qui n'avoit que dix-sept ans, il la trouva fort à son gré, & la reserva pour assouvir sa volupté; ensuite il l'obligea à embrasser la Religion Mahometane, & l'épousa. Le Pere de la Fille ayant appris celà, alla la voir à Portococolle, où il fût splen-

splendidement reçû & reconnu pour Beau-Pere de Barberousse, qui le renvoya chargé de presens ; & qui sçait si cet homme ne fût pas bien aise de voir que sa Fille eût fait une si belle fortune ?

Il fait des courses jusques à Naples, & donne l'alarme à Rome.

Barberousse partit de Regge, & passa l'embouchure de l'Isle de Capri le 24. Juin, & fit des courses sur les toutes côtes. Lors qu'il fût vers Gaëte & Ostie, il jetta une si grande consternation dans tout le Royaume, que les Habitans ne se croyoient pas en sûreté même sur les Monts Apennins, où ils transporterent leurs Meubles avec beaucoup de précipitation. Mais la consternation fut plus grande à Rome que nulle part ailleurs. Tout le Peuple étoit résolu de prendre la fuite, & l'on n'entendoit qu'une confusion de cris de voix de ceux qui emportoient leurs Meubles. Durant cette consternation le Cardinal de Carpi, Gouverneur de Rome en l'absence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur à Bossette, reçut une Lettre de l'Ambassadeur Paulin, qui rassura les plus timides. Par cette Lettre il prioit le Cardinal d'assûrer les Romains, qu'ils n'avoient rien a craindre. Que l'Amiral du Grand Seigneur ne pouvoit rien faire sans son avis ; que lui (Paulin) avoit ordre du Roy son Maître de ne faire aucun mal qu'aux seuls Ennemis de la France ; & que loin de vouloir rien entreprendre

contre

contre les Sujets de Sa Sainteté, & du Saint Siege, le Roy son Maître étoit prêt de répandre son sang pour leur défense. Carpi ayant reçû cette Lettre, monta à cheval, & la portant dans la main, alla dans toutes les ruës de la Ville, asseurant le Peuple, qu'ils n'avoient rien à craindre, qu'ils étoient en seureté autant qu'ils l'eussent jamais été, & qu'on n'en vouloit aucunement aux Sujets de Sa Sainteté, comme le Roy de France venoit de l'en faire assurer; ainsi les plus timides reprirent courage, & la consternation cessa.

Nouvelle crainte. Mais ce calme ne dura que la moitié d'un jour & une nuit, car le lendemain au matin, sans que l'on ait jamais pû sçavoir sur quoi fondé, il se répandit un bruit de toutes parts, que la seureté que leur avoit promise l'Ambassadeur Paulin, n'étoit qu'un artifice pour les tromper, & les endormir; afin de les surprendre plus facilement; de sorte qu'il y eut plus de consternation & de confusion que jamais; jusques-là que l'on disoit hautement que le Cardinal Carpi les trahissoit, dequoi il fut si effrayé, que de peur d'insulte, il n'osa plus se montrer en public. On voyoit les femmes prendre confusément la fuite, emportant leurs petits enfans sur les bras, ou les menant par la main, pour s'aller refugier à Sabine, Tivoli, & aux montagnes voisines; les hommes

mes portoient les Meubles. Les Religieuses sortoient de leurs Convents, pour aller chercher quelque seureté dans les Montagnes, & les Barons Romains assembloient tout ce qu'ils pouvoient de gens capables de porter les armes, pour se défendre contre les Barbares. Il y a des Historiens qui disent que cette seconde allarme commença justement lors que l'Armée Turque étoit entrée dans l'embouchure du Tybre, pour faire provision d'eau, dont ils manquoient.

Barberousse arrive à Marseille.

Aprés avoir fait provision d'eau, ils remirent à la voile pour Marseille, où Barberousse fut reçû avec tant de magnificence, que hors la maison du Roy, les honneurs qu'on lui fit n'étoient en rien moindres, que ceux que l'on fit à l'Empereur Charles V. Il fut même logé dans le même appartement, que ce Prince avoit occupé passant à Marseille. Paulin alla en poste à Paris pour apprendre de la propre bouche du Roy, ce qu'il vouloit qu'on executât. François I. envoya une magnifique Ambassade à Barberousse, & lui fit present d'un grand Buffet garni de vases d'argent. Barberousse envoya vers le Roy son Lieutenant Agasan, & pour present un cheval de fort grand prix, avec des harnois à la Turque fort riches. De toutes les Provinces il accourut une foule incroyable de gens à Marseille pour voir, non seulement l'Armée

Nava-

Navale, la plus belle que la Mer eût jamais vûë, mais aussi, le faste & la magnificence de Barberousse, qui avoit à sa suite plus de cinquante Officiers ou Gentils-hommes, superbement habillez à la Turque, avec de riches Turbans sur la tête, & plus de trente Pages. Outre le cheval, il fit encore present au Roy de huit Mores parfaitement beaux à leur maniere, qui plûrent beaucoup à la Reine.

Prise de Nice 1543.

Paulin de retour de Paris porta les Instructions & les ordres pour tout ce qu'on devoit entreprendre, sçavoir, que l'Armée Navale Chrêtienne, consistant en vingt-deux Galeres & dix-huit Vaisseaux, se devoit joindre à la Turque, pour aller attaquer ensemble la Ville de Nice. C'est une Ville en Provence qui appartient au Duc de Savoye, mais depuis long-temps enviée & muguetée par les François, parce qu'elle est une des Clefs de leur Païs de ce côté-là. Barberousse commandoit en Chef les deux Armées, quoi que la Françoise fût ordinairement commandée par son Amiral & Paulin. Cette formidable Armée, qui couvroit tellement la Mer, qu'on auroit dit que c'étoit une Ville mouvante, étant arrivée devant Nice, jetta une telle consternation parmi les Habitans, que voyant bien qu'ils n'étoient pas en état de se défendre, ils s'enfuïrent vers les Mon-

tagnes

tagnes plus éloignées, de sorte que les François & les Turcs y entrerent, & la saccagerent à l'envi, avec beaucoup de barbarie.

Mais François I. n'en vouloit pas tant à la Ville mal fortifiée, & défenduë par une méchante Garnison, qu'à la Citadelle, qui passoit pour imprenable. Il crût pourtant en venir à bout, la croyant mal pouvuë, & incapable de resister aux efforts de deux si puissantes Armées Navales. Le Roy n'eut pas sujet de se plaindre des Turcs, ni des François, qui l'assiegerent vigoureusement, & commencerent à la battre par Mer & par Terre avec tant de furie, qu'il sembloit qu'ils vouloient enlever les montagnes de rocher, sur lesquelles elle est bâtie. Mais ils trouverent une si vigoureuse résistance, que le Siege traîna en longueur, parce que Barberousse n'en vouloit pas avoir le démenti, & que François I. avoit ordonné de la prendre à quelque prix que ce fût. Cependant le Marquis de Guast, Gouverneur de Milan, qui sçavoit de quelle importance étoit à l'Empereur cette place, & qui avoit sur pied une formidable Armée, courut en personne à son secours. Dés que les Turcs & les François le virent approcher, de rage ils mirent le feu à la Ville, aprés l'avoir entierement pillée, se rembarquerent, & s'en retournerent à Marseille,

On assiege la Citadelle.

seille, & à Toulon, où la plus grande partie de l'Armée se retira. André Doria & Don Gartia de Toledo, qui avoient joint les deux Flottes, l'Italienne & l'Espagnole, se presenterent comme s'ils eussent eu dessein de donner Bataille, mais ils ne firent qu'escarmoucher, ce qui confirma les soupçons qu'on avoit répandus, que Barberousse & Doria étoient d'intelligence : quoi qu'il en soit, ils auroient pû se battre & ne le firent pas.

Genes allarmée.

Barberousse de retour à Marseille, où il fut bien reçû & bien logé, demanda qu'on lui donnât au Printemps les Munitions de bouche & de guerre nécessaires pour l'Eté suivant, ce que l'on fit largement. Ainsi on fit de nouveaux projets pour la Campagne suivante. Quoi que Paulin eût assûré la Ville de Genes, qu'elle n'avoit rien à craindre, elle ne laissa pas de vivre dans de continuelles allarmes, & de faire les provisions nécessaires pour se défendre en cas de besoin, car il leur fâchoit de voir l'Armée Turque passer l'hyver à Toulon.

Plaintes generales

Cependant on parloit diversement là-dessus dans toute l'Europe. Les Espagnols & Partisans de Charles V. étoient comme des enragez contre François I. On publioit même des Ecrits atroces contre une telle iniquité & impieté, d'avoir appellé les Turcs à leur secours, de les avoir reçûs, & logez

logez dans leurs Ports pour donner l'alarme, opprimer, & ruiner la Chrêtienté. Les François de leur côté accusoient violemment l'Empereur, d'avoir l'avidité d'engloutir la France, d'avoir fait alliance avec un Roy Persecuteur du Saint Siege, afin de mieux réussir dans son dessein, & d'avoir réduit le Roy tres-Chrêtien à la nécessité de demander du secours au Turc, aucun Prince Chrêtien n'osant lui en donner, de peur de devenir la victime de l'Empereur, qui travailloit à ruïner la France, afin de pouvoir plus facilement élever la Maison d'Austriche à la cinquiéme Monarchie du Monde. Mais les Personnes désinteressées, & tant de Peuples, qui se voyoient ruïner & mettre en pièces par les brigandages des Turcs, de Charles V. & de François I. donnerent mille maledictions aux dissensions, inimitiez, querelles, ambition, avidité, guerre, peu de foy & de conscience de l'un & de l'autre, qui ruïnoient l'Eglise & toute la Chrêtienté.

Les François même la blâment. Les Historiens François, bien que naturellement idolâtres de leur Nation, & de leur Monarchie, qui à la verité méritent infiniment d'être estimées, & qui ont accoûtumé de passer adroitement & de couvrir d'une belle apparence jusqu'à leurs plus grands défauts, (entre lesquels excelle Dupleix) ne laissent pas de desapprouver 1543.

cette

cette action ; car aprés avoir parlé de la Ligue de l'Empereur avec les Anglois & les Allemans Luthèriens, pour faire la guerre à la France, & de ce que François I. avoit envoyé à Constantinople le Baron de la Garde, pour y conclurre une Ligue avec le Turc, il fait là-dessus la réflexion suivante : *Voila une belle conduite du Roy tres-Chrêtien, & du Roy Catholique : pendant que celui-ci fait des Traitez avec les Heretiques Anglois & Allemans pour faire la guerre à la France, l'autre se ligue avec le Turc contre l'Empereur. Tels furent les fruits de leurs passions ; mais ils n'étoient l'un & l'autre que des instrumens en la main de Dieu, pour les châtier l'un par l'autre.*

François I. plus blâmable que Charles V.

Il est vrai que cet Ecrivain, qui en cela parle en Theologien, ne lâche ce mot de censure contre François I. que pour avoir lieu de rendre plus odieux Charles V. Je croi pourtant, pour dire la verité, qu'il sçavoit mieux qu'il ne disoit ; car enfin la conduite de François I. ne peut pas être comparée à celle de Charles, que je ne pretends pas entierement disculper. Il est certain que le Roy d'Angleterre n'auroit jamais pensé à se separer de l'Eglise Romaine, s'il n'avoit été assûré que François I. se ligueroit avec lui ; & que les Lutheriens n'auroient jamais tant fait les fiers avec l'Empereur leur Maître en Allemagne, s'ils

s'ils n'avoient été assûrez de l'appui, du secours, & de la protection de François I. Et si ces deux Princes eussent été bien ensemble, les Lutheriens & les Calvinistes auroient été aussi-tôt détruits que nez, & les Turcs n'auroient jamais fait de si grands progrez sur les Chrêtiens. Mais il faut avoir la bouche fermée, & laisser faire la Providence. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas faire plus de honte à la memoire d'un aussi grand Prince que François I; mais on ne sçauroit jamais approuver l'alliance qu'il fit avec les Turcs, ni empêcher qu'elle ne fasse du tort à sa memoire. Les hommes se peuvent servir pour leur défense des autres hommes, mais il ne faut jamais y employer les Ennemis de Dieu.

Il sembloit que l'Espagne ignorât les afflictions & les disgrâces dont l'Allemagne, l'Italie, & la France étoient accablées; car on ne pensoit qu'à célebrer les Nôces du Prince Philippe, alors âgé de seize ans, selon l'ordre que l'Empereur en avoit donné. Elles furent célebrées à Salamanque le quinze Novembre. L'élite de la Noblesse & des Grands de Castille & de Portugal y assista. L'Epouse étoit Donna Maria, Fille de Don Jean III. Roy de Portugal, Cousine germaine du Prince Philippe son Epoux, & il y eut cela de particulier en ce mariage, que l'on n'a peut-être jamais plus

Nôces du Prince Philippe.

vû, ou du moins fort rarement, que l'Epoux & l'Epouse étoient nez en une même année, en un même mois, en un même jour, & en une même heure, chose tres-rare. Le Pape donna la dispense pour la parenté. Don Ferdinand Alvarez de Tolede fut envoyé sur les Frontieres du Royaume, pour recevoir la Princesse, accompagné de deux Grands, vingt-quatre Comtes, Marquis ou Vicomtes, & quarante Gentils-hommes, qui avoient chacun leur train particulier.

Siege de Landrecy

Cependant l'Empereur en Allemagne, pensoit bien plus à la guerre, qu'aux réjoüissances d'Espagne ; car aprés avoir donné la paix au Duc de Cleves, aux conditions ci-dessus rapportées, il envoya incontinent son Armée, commandée en Chef par Gonzague son Lieutenant, pour assieger Landrecy, & il alla à Cambray en attendre l'évenement. Le siege fut commencé fort vigoureusement. On dressa trois batteries qui firent un grand effet sur les Fortifications, qui étoient nouvelles & faciles à s'ébouler. Mais comme la Garnison étoit extrêmement forte, & que le jour qui préceda le siege, les Ducs de Nevers & d'Aumale, avec plusieurs autres Capitaines de réputation, s'étoient jettez dans la Place pour la défendre, & que d'ailleurs l'hyver approchoit, le siege traîna si fort en lon-

gueur,

gneur, qu'on eut le temps de lui donner du secours.

Cependant François I. avoit déja assemblé un bon corps d'Armée, pour envoyer du secours au Duc de Cleves, qu'il croyoit prêt à se bien défendre. Il croyoit d'ailleurs qu'il seroit appuyé par quelques Princes d'Allemagne. Mais quand il vit que tout cela avoit si mal réussi, & qu'il eût appris le siege de Landrecy, il grossit son Armée, & y alla lui-même en personne, s'assûrant de faire lever le siege, fondé sur ce qu'il y conduisoit des Troupes fraîches, & courageuses, & que celles de l'Empereur étoient fort fatiguées. L'Armée étoit forte de trente-sept mille hommes, sçavoir, douze mille Suisses, cinq mille Allemans, douze mille François, & huit mille hommes de Cavalerie, en l'ordre suivant. François de Bourbon Comte de Saint Pol, & l'Amiral commandoient l'Avant-Garde; dans laquelle étoient une partie des Suisses & des Allemans. Dans le corps de Bataille, qui étoit le plus considerable, étoient le Roy & le Dauphin. L'Arriere-Garde étoit commandée par les Ducs de Vandôme & de Guise. Il n'y eut point de poste marqué pour la Cavalerie legere, qui couroit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour découvrir la marche des Ennemis.

François I. va à son secours.

L'Empereur qui étoit à Cambray, n'eut

 pas

Charles se prepare à donner Bataille.

pas plûtôt appris le dessein de François I. qu'il alla se mettre à la tête de son Armée devant Landrecy, avec une ferme résolution de donner Bataille, croyant bien que François I. venoit pour le même dessein. Il fut encouragé à l'entreprendre, par un renfort de cinq mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui avoit menez. Les Auteurs Espagnols & d'autres assûrent, que l'Empereur s'étoit approché un jour de François I. & lui avoit presenté la Bataille, mais qu'il ne l'avoit pas voulu accepter. Paul Jove au contraire, Mezerai, & autres Ecrivains François, & entre autres Monluc, qui commandoit un Regiment de Cavalerie dans l'Armée de François I. soûtiennent, que ce fut François I. qui la presenta à Charles V. qui ne fut pas d'humeur de l'accepter, en quoi il y a de l'abus, ou de la flatterie.

Le siege levé.

Autant que j'en ai pû découvrir la verité dans les Auteurs desinteressez, François I. estima qu'il devoit être content, d'avoir obligé un si puissant Ennemi à lever honteusement le Siege. Le Roi voyant donc que les Imperiaux avoient travaillé toute la nuit à la construction d'un Pont sur la Riviere, pour le pouvoir attaquer plus facilement, aprés avoir mieux pensé à tout, prit la résolution de partir cette même nuit-là; ou du moins une heure avant le jour du

len-

lendemain, ce qu'il executa avec si peu de bruit, qu'il s'aquit plus de gloire par cette retraite, que par le secours qu'il avoit donné à Landrecy, & pour avoir forcé une si puissante Armée à decamper de devant cette Place aprés six semaines de Siege. En effet, il prit si bien son temps, & trompa si bien l'Armée de l'Empereur, qu'il se retira à la face des Imperiaux, chose qu'ils croyoient du tout impossible. Mais parce qu'on a parlé de cette retraite comme d'un miracle, je crois être obligé d'en rapporter quelques particularitez.

Retraite glorieuse.

François I. fit semblant toute la nuit de faire faire des travaux pour se fortifier dans son camp. Pour mieux tromper l'Ennemi, il fit allumer des feux en plusieurs endroits, en sorte qu'il sembloit à la lueur du feu, que les pieces de bois qu'il avoit fait planter pour les soûtenir, étoient autant de Soldats. Le Capitaine Salazar qui avoit été envoyé pour reconnoître les François y fut trompé lui-même, au rapport de Paul Jove, qui loüe beaucoup ce stratagême. Le soir le Roi fit mettre en état l'Artillerie & le bagage avec une grande diligence. On ôta les sonnettes des mulets de charge, & sans trompettes ni tambours, on les fit marcher sans bruit vers Guise. A minuit, on fit partir l'Infanterie avec beaucoup de prudence, aprés avoir recommandé aux

Capitaines de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Une heure avant le jour la Cavalerie suivit à grands pas, & l'on garda un renfort considerable pour l'arrieregarde. Il est certain que cette retraite fut fort glorieuse à François I. & que les Espagnols même ne pûrent s'empêcher de lui donner des éloges, d'avoir executé son dessein de faire lever le Siege à la face de l'Empereur, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, & d'avoir sçû s'en retourner si habilement chez lui sans avoir perdu un seul homme. C'est ici la sixiéme fois que Charles V. a eû la honte d'avoir manqué ses entreprises, depuis qu'il étoit Empereur jusques à l'année presente.

Pasquinade curieuse.

Tout l'Europe fut dans l'étonnement d'apprendre ce qui venoit d'arriver en cette occasion, chacun faisoit le signe de la Croix, comme parlent les Catholiques, par la surprise où il étoit : & personne ne pouvoit comprendre comment il étoit possible, que ces deux grands Monarques, qui avoient disputé de l'Empire, qui avoient vécu en continuelle jalousie l'un de l'autre pendant 24. ans. Qui n'avoient jamais manqué de sujets de disputes & de querelles, qui n'avoient jamais rien tant souhaité que de se faire le plus qu'ils pourroient de mal l'un à l'autre. Qui faisoient un jeu de devenir parjures & perfides l'un envers l'au-

tre

tre dans tous les Traitez qu'ils faisoient ensemble. Qui ne cherchoient jamais que les moyens de se tromper réciproquement. Qui se menaçoient tant l'un l'autre, & se diffamoient par des calomnies & des écrits publics. Qui s'étoient fait la guerre en tant de lieux. Qui sembloient être nez pour disputer à qui auroit le premier rang entre les gens courageux. Qui de loin s'étoient si souvent donnez défis pour se battre en düel, & qui étoient alors si proche l'un de l'autre, & chacun à la tête d'une formidable Armée, se fussent ainsi separez sans donner un seul coup, je ne dirai pas d'épée, mais non pas même de poing en l'air, pour faire voir du moins aux Etoiles qu'ils avoient des mains. Aussi Pasquin accoûtumé depuis long-temps à découvrir au public les méchancetez les plus cachées, dit là dessus une chose qui plût à tout le monde, car interrogé par Marphorio pour quelle raison l'Empereur & François I. ne s'étoient pas donné Bataille devant Landrecy, il répondit, *& pourquoi voulez vous que les Maîtres se battent sur terre, puis que leurs serviteurs André Doria, & Ariadene Barberousse ont fait serment à S. George, & à Mahomet, de ne se point battre sur mer?*

Veritable dessein de

Il est certain, autant qu'on peut compter sur ce que disent les Auteurs, que l'Em-

Charles V.

pereur témoigna un fort grand déplaisir de ce mauvais succés, & qu'il accusa avec beaucoup de ressentiment tous ses Officiers de lâcheté. Il y en a pourtant qui assûrent que cette censure apparente n'étoit qu'une feinte, & qu'au fonds l'Empereur étoit bien aise de ce qui étoit arrivé, parce que son principal dessein étoit bien de tenter la prise de cette Place, mais de ne rien risquer, ayant besoin de ses Troupes pour donner du secours au Roi Ferdinand son Frere, qui étoit opprimé plûtôt qu'attaqué par la fureur des Armes de Soliman en Hongrie, où il avoit déja perdu tant d'hommes & de Places, & laissé toute la Chrêtienté; qu'ainsi il ne jugea pas à propos de donner, ni d'accepter la Bataille, dont l'évenement est toûjours incertain; & quand il auroit remporté la Victoire, cela ne se pouvoit faire sans répandre beaucoup de sang de ses propres Troupes, ce qui auroit animé davantage le Turc contre le Roi Ferdinand, quand il auroit vû qu'il ne pouvoit en attendre de secours.

Charles va à Cambray.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant bien qu'il ne pouvoit plus rien faire dans cette Campagne, licentia une partie de ses Troupes, partit le 1. Novembre pour Cambray, & alla assouvir le chagrin qui le devoroit contre les pauvres Habitans de cette Ville, fâché contre eux, de ce qu'ils avoient

favo

favorisé les François en plusieurs occasions, quoi qu'ils alleguassent qu'ils y avoient été obligez par l'Evêque leur Seigneur. Mais sans avoir égard à leurs remontrances, il les condamna à entretenir à leurs dépens une bonne Garnison dans la Ville, jusques à ce que pour se mieux assûrer d'eux il eût fait bâtir une Citadelle, qu'il donna ordre de commencer incessamment. Monsieur de Langé en parle pourtant d'une autre maniere, car il prétend que ce fut Monsieur de Croüy qui en étoit Evêque, qui porta l'Empereur à faire bâtir la Citadelle, afin de pouvoir mieux tenir en bride des Sujets, qui refusoient souvent de lui obéir; quoi qu'il en soit, la Citadelle fut bâtie.

L'Empereur ne demeura qu'un mois à Cambray, parce qu'ayant indiqué la Diete à Spire pour le commencement de Fevrier, il résolut de s'y rendre de bonne heure, pour mettre les affaires en état; il y arriva en effet le 9. Janvier. Le jour marqué pour l'ouverture de la Diete étant venu, l'Empereur la commença par déclamer avec beaucoup de passion contre François I. Il exaggera beaucoup l'alliance qu'il avoit faite avec Soliman, & fit voir que c'étoit une conduite indigne d'un Prince Chrétien. Il parla de l'union de son Armée Navale avec celle du Turc. Des grands dommages qu'elle avoit causez à la Chré-

A Spire pour la Diete.

tienté. Il rapporta le Sac & l'Incendie de Nice. La désolation causée par Barberousse, qui avoit dépeuplé tant de Païs pour en emmener Esclaves les Habitans. Il exaggera sur tout l'action de François I. d'avoir gardé pendant tout l'hyver l'Armée de Barberousse à Marseille, & de lui avoir fourni toutes les choses necessaires, afin d'achever de ruiner au Printemps suivant toutes les côtes Chrétiennes de la Mer Mediterranée.

La Diete irritée contre François I. 1544.

Ce discours de Charles V. prononcé d'une maniere touchante, & comme en pleurant, accompagné de soûpirs qui sembloient venir du fond du cœur navré de douleur, & non pas d'une passion de vengeance, fit tant d'impression sur l'esprit de toute la Diete, qu'ils se mirent tous à crier contre François I. l'appellant *Scite*, *Renegat*, *Barbare*; *Ennemi de Jesus-Christ & de l'Eglise*; & tant Catholiques que Protestans, ils prirent tous unanimement la résolution d'assister l'Empereur de toutes leurs forces pour abbatre, & ruiner la France; on y delibera même de ne lui plus donner la qualité du Roy. Aussi lors que ce Prince envoya ses Ambassadeurs à la Diete pour justifier sa conduite, ils refuserent, non seulement de laisser entrer dans ce lieu sacré les Ministres d'un Prince qu'ils appelloient Renegat, mais de plus ils firent mille ou-

[outr]ages au Gentilhomme que les Ambassadeurs avoient envoyé pour demander des Passeports. On fit encore publier des défenses sur peine de la vie, à tous les naturels Allemans, ou autres qui auroient été naturalisez en Allemagne, de porter les Armes au service du Roy de France.

Decret en faveur des Lutheriens

L'Empereur voyant que le Parti des Lutheriens étoit de beaucoup accrû, & qu'il en pouvoit tirer de grands secours, résolut de leur faire plaisir pour la seconde fois. Pour cet effet il fit publier un ample Decret, par lequel il suspendoit de nouveau l'execution de l'Edit d'Ausbourg, avec défenses expresses d'inquiéter personne pour cause de Religion. Il ordonnoit deplus que jusques à un Concile libre, general, ou National, qui s'assembleroit en Allemagne, on remettroit la décision de tous differens à la prochaine Diete. Que chacun des deux Partis joüiroit paisiblement des Biens Ecclesiastiques dont il étoit en possession; que la Chambre Imperiale seroit mipartie, c'est-à-dire, que la moitié de ceux qui la composeroient, seroient Catholiques, & l'autre moitié Lutheriens, à commencer du premier jour auquel on a accoûtumé de renouveller les Juges.

Combien ils en sont contens.

Ce Decret fut infiniment agréable aux Lutheriens ou Protestans, qui se mirent à prôner Charles V. comme le plus juste, & le

le plus zelé Empereur pour le Bien publique que l'on eût jamais vû. L'Electeur Jean Frederic de Saxe, en fut plus content que personne, en qualité de Chef des Protestans. Il alla d'abord en remercier l'Empereur, & fit un Traité particulier avec lui, par lequel il s'obligea de reconnoître le Roy des Romains, & de lui envoyer pour cet effet un Ambassadeur, ce qu'il fit, & tous les autres Protestans, qui l'avoient refusé jusques-là, le firent aussi à son imitation. De son côté, l'Empereur confirma à l'Electeur, le Traité reciproque qu'il avoit fait avec le Duc de Cleves pour la succession des Maisons, de l'une à l'autre, quand elles viendront à manquer.

Catholiques mal contens.

Les mêmes raisons pour lesquelles les Protestans s'étoient tant réjoüis du Decret, firent que les Catholiques en furent extremement affligez. Ils s'en plaignirent hautement, particulierement les Ecclesiastiques, qui en firent grand bruit, & le Nonce alla jusqu'à faire ses protestations de nullité contre le Decret: Mais l'Empereur, qui ne manquoit pas d'habiles gens pour défendre ses interêts, les contenta en leur faisant dire, *Qu'il avoit eu de grandes raisons de faire un Decret. Qu'il avoit consideré, qu'autrement il avoit à craindre que les Lutheriens, dont les Suffrages l'emportoient de beaucoup sur ceux des Catholiques, ne l'obligeas-*

bligeassent à faire encore pis, & qu'au fonds le Decret ne contenoit autre chose, sinon que la décision des differens de la Religion, seroit renvoyée à la prochaine Diete. Raisons qui firent tant d'impression sur l'esprit des Catholiques, que non seulement ils donnerent des loüanges au zele de l'Empereur, mais qu'ils donnerent même leur consentement au Decret, quoi qu'ils le jugeassent fort préjudiciable.

Les François ne manquerent pas de prendre droit sur ce Decret de l'Empereur pour disculper leur Roi, en faisant voir le préjudice qu'un tel Decret faisoit aux interêts de l'Eglise, du S. Siege, & des pauvres Catholiques, & combien il étoit favorable aux Lutheriens, disant que ceux qui aimoient la nouveauté, & qui n'étoient pas bien fermes dans la Foy, ne manqueroient pas d'embrasser hardiment l'heresie, la voyant appuyée & protegée par l'Empereur. On fit même à Paris un petit ouvrage Latin, dans lequel on faisoit voir que l'Empereur en soûtenant l'heresie au lieu de l'abbatre & de l'opprimer, faisoit plus de mal à l'Eglise de Jesus-Christ, que le Roi François I. d'avoir fait Alliance avec le Turc, par la necessité indispensable de se défendre, parce que le mal que faisoit en cela le Roi, n'étoit au fonds que pour un peu de temps, & les dommages arrivez à

Charles & François également blâmez.

cette

été des Ours & des Lions. Ils emporterent un riche butin, & firent jusqu'à 800. Esclaves. Appian voyant la faute qu'il avoit faite de perdre tant d'Ames pour en sauver une seule, & pour éviter qu'il ne lui arrivât pis, prit le parti d'appaiser Barberousse en lui envoyant le jeune Garçon, magnifiquement habillé à la maniere d'Italie, aprés quoi il s'en alla, chargé de butin & d'Esclaves. Arrivé à Talamon, il fit débarquer l'Artillerie avec toute la diligence possible & mit ce Village en cendres. Mais s'étant ressouvenu qu'il y avoit eu un fameux Corsaire, nommé Barthelemi Talamon, qui commandant les Galeres du Pape avoit fait une descente dans l'Isle de Lesbos, où il avoit ruïné tout le bien que son Pere y possedoit, que c'étoit le même qui étoit mort il n'y avoit pas long-tenps, & qu'il avoit été mis dans une Tombe honnorable, il le fit déterrer, brûler, & jetter ses cendres au vent.

Plusieurs dommages.

Ensuite ses gens s'étant avancez plus loin dans le Païs, se rendirent Maîtres d'un lieu nommé Montano, qu'ils ruïnerent, saccagerent, & en emmenerent Esclaves presque tous les Habitans, au nombre de plus de 600. De là ils furent à Porto-Ercole, situé dans un bon Païs, qu'ils saccagerent aussi, & emmenerent plusieurs Esclaves. Il voulut en faire autant à Orbitello, mais il trouva

ce

ce lieu si bien gardé, qu'il n'osa l'attaquer. Ensuite il alla en personne à Ischia, lieu appartenant au Marquis du Guast, contre lequel il étoit irrité, à cause qu'il avoit été en personne lui faire lever le siege de Nice; de sorte que pour se venger, il saccagea & brûla *Tarino*, *Pausa*, *Varano*, & autres lieux appartenans à ce Marquis, où il fit 2230. Esclaves de l'un ou de l'autre sexe; cela arriva le vingt-deux Juin. Il essaya de prendre Ischia, mais il trouva la Place trop forte de situation, étant bâtie sur une haute colline flanquée de murailles, il prit encore & saccagea *Procida*, mais il y trouva peu de butin, & point d'Habitans, lesquels ayant été avertis, s'en étoient enfuïs, & avoient emporté tout ce qu'ils avoient pû de leurs meilleurs effets.

Il arriva au matin du ving-cinq du même mois devant la fameuse & delicieuse Ville de Pouzzol. Il fit mettre à terre ses meilleures Troupes & l'Artillerie, & commença à battre la Ville avec une furie infernale, encouragez qu'ils étoient par l'esperance de faire un grand butin dans un lieu aussi riche que celui-là. Comme il n'y avoit qu'une petite garnison dans la Place, il fut sur le point de l'emporter; lors que D. Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, arriva avec l'élite des Troupes, & de la Noblesse du Païs, & l'obligea à se retirer. *Autres*

D.

D. Pietro agissoit bien en cela pour le bien public, mais il étoit encore particuliérement interessé à la conservation de Pouzzol, où il avoit un magnifique Palais, & Jardin delicieux, qu'il appelloit *Mio-cuore*, son cœur, outre que cette Ville en general est appellée *les Delices de Naples*. Cependant Barberousse eut l'habileté de retirer ses Troupes & d'embarquer son Canon, sans avoir rien perdu. Le vingt-six Juin il en partit & alla droit au Cap de Massa. Jeannetin Doria étant sorti avec vingt-cinq Galeres du Canal de *Nizita*, le poursuivit, & fit tirer quelques coups d'Artillerie sur son Arriere-Garde; mais il sembloit que Barberousse s'en moquoit, comme s'il eût cru, qu'il n'avoit pas dessein de lui faire du mal, étant Neveu d'André Doria, dont il connoissoit les intentions, selon le bruit qui en couroit.

Barberousse sur les Côtes d'Amalfi. 1544.

Tous ces desordres, ces dommages, la terreur & la consternation que Barberousse avoit jettée dans la plus grande partie de l'Italie, par ses pirateries, ne furent pas capables d'assouvir l'avidité de ce Barbare. Fâché qu'un aussi grand Monarque que Soliman, accoûtumé à faire des progrés & des conquêtes, eût mis une si puissante Armée en Mer sous son Commandement, & avec de si grandes dépenses, sans avoir fait aucune prise considerable: craignant d'ailleurs

leurs de retourner à Constantinople, avec si peu de butin, il doubla le Cap *Della Campagna*, avec resolution d'insulter la Côte d'Amalfi, & particuliérement la Ville de Salerne, où il esperoit de faire un riche butin, & où il avoit resolu de faire un grand carnage. Il communiqua son dessein à son Conseil de guerre, & comme tous ceux qui le composoient, étoient âpres à la proye, il n'y en eut pas un seul qui ne l'approuvât ; & ne lui offrit d'y faire de son mieux.

Cette formidable & barbare Armée arriva donc le Vendredy vingt-sept Juin au point du jour à la vûë de Salerne, s'approchant du Port & de la Plage lentement, comme si elle fût arrivée dans ses Terres, les Enseignes déployées, & au bruit des Trompettes & des Tambours. Les pauvres Habitans éveillez par le bruit, & consternez de voir leur Mer couverte de tant de Vaisseaux Infidelles, & les plus courageux même jugeant qu'ils n'étoient pas en état de se deffendre, sans achever de s'habiller, loin de pouvoir mettre en seureté ce qu'ils avoient de plus precieux, sortirent en foule par la porte de derriere qui regarde la terre, & se sauverent dans les montagnes voisines, pendant que Barberousse faisoit débarquer ses Troupes sur la Plage. Mais lors que le secours des hommes manqua à cette miserable Ville, celui du Ciel la sauva ; car dans le moment

Il est surpris par la tempête à Salerne.

ment que les Galeres les plus avancées se preparoient à jetter l'Ancre, on vit l'air s'obscurcir, avec des éclairs & des Tonnerres, & se lever un si furieux vent du côté de la Terre, qu'en un moment il se forma une tempête si terrible, que toute l'Armée Navale des Turcs fut obligée de gagner le large, s'éloigner de la plage, & s'abandonner au gré des vents, avec beaucoup de perte. Entre autres deux Galeres dans lesquelles il y avoit beaucoup de Chrétiens. Les Habitans ayant vû, ou eu avis de ce qui étoit arrivé, se mirent à rendre graces à Dieu & aux Saints leurs Patrons. Ainsi fut sauvée cette Ville, dans laquelle il y avoit plus de cinquante mille Ames, & à laquelle on a appliqué le Proverbe, *Civitas nobilis quam ædificaverunt Sem, Cham, & Japhet*, la grande Ville, bâtie par Sem, Cham, & Japhet. *Bomi*, qui a écrit un Livre *in quarto* sur cet évenement, en attribuë tout le bon succés aux glorieuses Reliques de S. Matthieu Patron de la Ville, & aux Corps des SS. Martyrs *Fortunat*, *Caïa*, & *Anteo*, & à S. *Grammatico* premier Evêque de cette Ville, & il assûre que ce fut l'intercession de ces Saints qui souleva cette tempête, parce qu'ils étoient tous du Païs : mais si cela est, il me semble qu'ils la devoient rendre un peu plus forte, afin de ruïner sans ressource cette Armée, & de

de ſauver tant de lieux & de gens, qu'elle a fait perir depuis, comme nous le verrons cy-aprés.

Barberouſſe ainſi battu, & tranſporté par la tempête, qui ne dura pourtant qu'un peu plus de demi quart d'heure, ne voulut plus penſer à Salerne, croyant que les Habitans auroient eu le temps de ſe preparer à ſe défendre. Ainſi il alla moüiller l'Ancre devant Policaſtro, Ville Epiſcopale, qu'il ſaccagea, & y fit pluſieurs Eſclaves. Il avoit dans ſa Capitane un Renegat de cette Ville-là, qui y ayant été châtié pour quelque mauvaiſe action, la haïſſoit tellement, qu'il pria avec grande inſtance ce General de la brûler aprés l'avoir pillée. Ce qu'il ne voulut pas permettre, diſant, *qu'il falloit garder quelque choſe pour une autre fois.* Chargé d'un gros butin, il en partit pour aller à l'Iſle de Lippari, pour reparer ce qu'il avoit ſouffert devant Salerne; & pour n'être pas oiſeux en attendant, il fit mettre à terre 40. pieces de Canon, avec quoi il aſſiegea la Ville de Lippari Metropole de l'Iſle. Les Habitans ſe défendirent vigoureuſement pendant quinze jours, & ſe feroient défendus encore plus longtemps ſans la poltronnerie d'un de leurs Citoyens, qui commandoit dans la Ville pendant le ſiege, & qui alla en perſonne traiter de la reddition de la Place; mais il n'ob-

Policaſtro & Lippari 1544.

Roy d'Angleterre

Conformément à ce Traité, Henri VIII. partit d'Angleterre au commencement de Juin de cette année, à la tête de trente mille hommes, entre lesquels il y avoit vingt mille chevaux, qu'il débarqua à Calais, & sans perdre du temps s'avança vers la Picardie, quoi qu'on lui eût conseillé d'aller plûtôt descendre en Normandie. Il trouva à Calais le Comte de Buren avec 800. hommes, & le Comte de Reux avec 4000. Chevaux que l'Empereur envoyoit des Païs-Bas à Henri VIII. pour rendre leur Victoire immanquable. Ce Prince se voyant ainsi renforcé, prit la résolution d'assieger en même-temps Bologne & Montreüil. Il envoya pour assieger cette seconde place le Duc de Nortfolk & les Comtes de Buren, & de Reux, & alla lui-même assieger Bologne. En peu de jours il l'emporta par une Capitulation fort avantageuse aux François, & puis s'en retourna à Londres. Pour ce qui est de Montreüil, on en leva le Siege quelque temps aprés, à cause que les Troupes de l'Empereur se retirerent, quand elles apprirent qu'il avoit fait la paix avec le Roi de France.

Progrez de Charles V.

En même temps, & vers le commencement d'Avril, Charles V. pensa à profiter de la conjoncture pour reprendre tout ce que le Roy de France lui avoit pris dans le Luxembourg, & avoir ainsi sa revanche,

des avantages que le Duc d'Enguien avoit remportez en Piémont contre le Marquis du Guaſt à la Bataille de Ceriſolles, que celui-ci perdit. Pour cet effet il s'avança dans la pleine de Mets, où aprés avoir fait la revüe de ſon Armée, il alla aſſieger Luxembourg, qu'il prit aprés trois ſemaines de Siege, le dernier jour de Mai. Il prit encore Ligni en Barois & S. Dizier. Mais comme il devoit attaquer le cœur de la France en même temps que le Roy d'Angleterre, il s'avança avec ſon Armée vers Châlons, qu'il laiſſa pour paſſer à Château-Thierry. La conſternation fut ſi grande à Paris, d'apprendre que l'Empereur à la tête d'une puiſſante Armée étoit ſi prés d'eux, que tous ceux qui pouvoient ſe retirer ailleurs s'enfuirent, juſques aux écoliers, qui n'avoient à perdre que quelques méchans livres.

Dequoi l'Empereur eſt blâmé.

Cela n'empêcha pas que la plûpart des plus celebres Hiſtoriens, même les plus affectionnez à la Maiſon d'Aûtriche, n'ayent blâmé la conduite de l'Empereur en cette occaſion, d'avoir entrepris le Siege de Luxembourg, contre toutes les bonnes maximes de la guerre, ſeulement par vanité, & pour réparer l'affront qu'il avoit reçû l'année précedente au Siege de Landrecy, que François I. lui fit honteuſement lever. En effet, au lieu de s'amuſer à Luxembourg,

il devoit marcher à grandes journées, pour se joindre avec le Roy d'Angleterre, qui n'assiegea Bologne, qu'en attendant l'Empereur, qui avoit mis le Siege devant Luxembourg. Il est certain que si ces deux Monarques se fussent d'abord joints, & qu'avec toutes leurs forces ils fussent allez assieger Paris, ils auroient obligé François I. ou à donner Bataille, ou à s'enfuïr de Paris, & leur abandonner la Capitale de son Royaume, qu'ils auroient enrichy leurs Armées du pillage de cette grande Ville, & que cela auroit tellement encouragé les Soldats, que la ruine de la France s'en seroit ensuivie. Que si François I. se fût présenté pour donner Bataille (ce qu'il n'auroit assûrément pas fait,) ils pouvoient être assûrez de le battre, & de remporter infailliblement la Victoire sur lui; car les deux Monarques ensemble avoient plus de soixante mille hommes de pied, & vingt-deux mille Chevaux, presque tous vieilles Troupes; au lieu que le Roy de France avoit à peine treize mille Chevaux & vingt-quatre mille hommes de pied, tous presque gens nouvellement levez dans le Païs. Mais disons mieux, les guerres ne finiroient jamais si ceux qui commandent les Armées ne faisoient souvent des fautes.

Craintes. Cependant les grands progrès de Charles V. qui réduisoient François I. ou plûtôt

tôt l'Europe entiere à l'agonie, ne plaisoient guere aux meilleurs Politiques, & faisoient de la peine generalement à tous; jusques-là que la haine que l'on avoit conçû dans toute la Chrêtienté contre François I. à cause des dommages que les Turcs y avoient faits, de les avoir appellez à son secours, soûtenus, & pourvûs des choses necessaires, commença à se changer en compassion, & les grandes loüanges qu'on avoit données à l'Empereur en autant de sujets de crainte. Chacun voyoit bien la necessité qu'il y avoit de tenir les affaires en un certain équilibre, & que trop de puissance en un seul avoit toûjours été dangereuse. Les propres Sujets de la Maison d'Austriche n'approuvoient pas, que l'Empereur aprés avoir pris des Païs considerables, fût allé avec des Armées formidables, & par vanité jusques dans le cœur de la France, fondez sur ce que plus il faisoit de conquêtes & devenoit puissant, & plus il traiteroit ses Sujets avec orgueil, & les rendroit plus esclaves. L'exemple de Cambray, qu'il venoit de brider par une Garnison & une Citadelle, leur faisoit trop mal au cœur, pour ne se pas défier de lui. Et generalement tous les Princes d'Allemagne & d'Italie, se disoient les uns aux autres, par maniere d'entretien, & pour s'exciter les uns les autres à travailler à leur interêt com-

mun, combien ils avoient raison de ne pas negliger tant de sujets de crainte que leur donnoit l'Empereur.

Prélu-des de la paix. Les plus sages, & ceux qui avoient le plus de part aux affaires, se mirent à negocier secretement un Traité de paix, & comme on ne doutoit pas qu'on ne trouvât beaucoup de disposition à cela du côté de François I. réduit en tel état, qu'il devoit, pour ainsi dire, recevoir la paix du Vainqueur, c'est-à-dire, la faire à quelque condition que ce fût, on fit tous les plus grands efforts du côté de l'Empereur. Le Pere *Garsia*, Dominicain & Confesseur du Roy Ferdinand, y travailla avec beaucoup d'application, soit qu'il eût été sollicité à le faire, ou que sçachant la crainte qu'avoit ce Prince, qui aprés avoir perdu presque toute la Hongrie, se voyoit encore menacé par Soliman de lui enlever l'Austriche, il voulut le rassûrer par la Conclusion de la paix, aprés laquelle il pourroit être secouru de toutes les forces de l'Empereur, son Frere. D'autres disent, que la Reine Eleonor Epouse de François I. voyant le Roy dans de si tristes conjonctures, en écrivit au Pere Gusman Confesseur de Charles V, & au Pere Garcia, lesquels agirent conjointement auprés de Granvelle premier Ministre de l'Empereur, qui y contribua beaucoup, pour faire plaisir au Pape, du-

quel

quel il esperoit un Chapeau, sçachant qu'il souhaitoit beaucoup la paix, & qu'il avoit envoyé à ce dessein le Cardinal Polus en qualité de Legat *à latere*, qui y contribua plus que personne; aussi un jour qu'il la demandoit à l'Empereur avec beaucoup d'instance, il en reçut cette réponse favorable, qu'il étoit prêt de sacrifier ses interêts, d'oublier pour toûjours les offenses qu'il avoit reçûës, & de consentir à une paix, plus honorable qu'avantageuse, au milieu de ses Victoires, pour le service & la gloire de Dieu, & pour le bien general de la Chrêtienté.

On commença par une suspension d'armes pour un mois, d'autres disent seulement douze jours, pour faciliter davantage l'ouverture de la negociation. On choisit pour le lieu de la conference l'Abbaye de Saint Jean des Vignes, au Fauxbourg de Soissons; la plûpart des Historiens disent que ce fut dans une petite Ville nommée Crêpi, ou S. Crespin, dans le Territoire de Laon; & comme c'est ainsi que le disent les François qui le doivent mieux sçavoir que personne, nous nous en tiendrons à cela. Les Plenipotentiaires de l'Empereur étoient Don Ferrante Gonzaga son Lieutenant General, & Granvelle son premier Ministre; & de la part du Roi de France, il y eut l'Amiral Annebault, & Chemans

On la conclut.

Garde des Sceaux, quelqes-uns y ajoûtent Vitri, & tous se rendirent à Crépi. Ces deux Monarques envoyerent aussi des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre, pour le porter à intervenir à cette paix: & comme les dispositions y étoient grandes des deux côtez, elle fut concluë en moins d'un mois, sçavoir le 14. Septembre, en la maniere suivante.

ARTICLES

Du Traité de Paix conclu entre l'Empereur Charles V. & François I. à Crépi le 14. Septembre 1544.

I. QU'il y auroit à l'avenir une paix perpetuelle entre l'Empereur Charles V. & le Roi de France, & leurs Sujets tant deçà que delà les Monts.

II. Que Charles Duc d'Orleans & dernier Fils de François I. épouseroit la Fille de l'Empereur, ou celle du Roi des Romains sa Niece, avant la fin de l'an 1549.

III. Qu'il seroit au choix de l'Empereur de lui donner l'une ou l'autre de ces deux Princesses.

IV. Que pour la constitution du dot de l'une ou de l'autre de ces Princesses, l'Em-

l'Empereur donneroit audit Duc d'Orleans l'investiture du Duché de Milan, immediatement aprés la conclusion du mariage, ou à faute de celui-là les Comtez de Flandres, & de Charolois, ou la Franche Comté, au choix encore de l'Empereur, & que moyennant l'investiture de l'une ou l'autre, le Roi renonceroit à toute prétention sur le Royaume de Naples.

V. Qu'en cas que l'Empereur donnât l'investiture du Duché de Milan, il garderoit en son pouvoir les Châteaux de Milan & de Cremone, jusques à ce qu'il nâquît un fils de ce mariage.

VI. Que le Roy restitueroit en cette même année, tout ce qu'il avoit pris sur lui deçà & delà les Monts, mais qu'il pourroit garder les Châteaux des Places, s'il vouloit, jusques au temps que l'Empereur remettroit ceux de Milan & de Cremone.

VII. Que l'Empereur & le Roy garderoient chacun tout ce qu'ils avoient pris l'un sur l'autre depuis la Treve faite à Nice.

VIII. Que le Roy donneroit à son Fils Charles une pension annuelle de cent mille livres Tournois, à prendre sur les Duchez d'Orleans, de Berry, d'Angoulême, & si ces Duchez ne suffisoient

 pas

pas pour la payer, qu'on la prendroit sur le Duché d'Alençon.

IX. Qu'en cas de survivance, la fille de l'Empereur auroit quarante mille francs de pension tous les ans, & si c'étoit la Niece de Sa Majesté Imperiale, trente mille.

X. Que le Roy seroit obligé de donner un bon nombre de Troupes à l'Empereur, pour servir dans la guerre contre les Turcs en Hongrie.

XI. Que pour ce qui regarde les interêts de la Religion, ils s'en accorderoient.

François I. & sa Maîtresse.

François de Beaucaire Evêque de Mets, Auteur contemporain, dit que le Roy fut porté à signer un Traité si avantageux à l'Empereur, & si honteux & préjudiciable pour lui, par les persuasions d'Anne de Pisseleu Dame d'Estampes, Maîtresse de François I. qu'il aimoit avec passion, & qui depuis qu'elle avoit reçu en Present un Diamant de la part de Charles V. avoit toûjours appuyé ses interêts, & sur tout en cette occasion, esperant de recevoir de lui des Presens encore plus considerables, comme cela ne lui manqua pas. François I. fit beaucoup de difficulté de signer le Traité, avant que l'Empereur eût fait sortir son Armée de ses Terres, ce qui ayant été rapporté à Charles V. il dit. *Que son Armée*

ne sortiroit de France que quand le Roi l'en-chasseroit ou avec l'épée, ou avec la plume.

L'Amiral Annebaut, qui avoit négocié la paix, fut envoyé à Brusselles, accompagné d'une suite pompeuse pour être present lors que le Traité seroit signé. Il trouva l'Empereur si affligé de la goute à la main droite, qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme il appuyoit sa main droite sur la gauche pour pouvoir signer, il dit à l'Amiral avec un grand air de Majesté en prenant la plume qu'on lui presentoit. *Qu'il le prioit de remarquer par ce qu'il voyoit, si on pouvoit douter qu'il ne tint ce qu'il promettoit par ces Articles de paix, & si ne pouvant en temps de paix tenir une plume, il seroit en état de se servir de l'épée en temps de guerre?* Avec l'Amiral entrerent dans la Chambre de l'Empereur, pour lui voir signer les Articles de paix plus de 400 Gentils-hommes François, outre les Pages & Valets de chambre qui se mêlerent parmi les autres, n'ayant pas d'autre occasion de voir l'Empereur qui gardoit le lit. Quand ils furent entrez pour mieux voir l'Empereur, ils monterent à la Françoise sur les Tables, Chaises & autres meubles, gâtant & détruisant tout, jusques-là que le Chambellan fut obligé de leur crier à haute voix, qu'ils eussent un peu plus de respect pour le lieu où ils étoient; à quoi ils répondirent

civilement & honnêtement. *Eh de grace, Monsieur, laissez-nous voir à plaisir, le plus courageux, & le plus grand Prince du monde!* D'autres leur font dire la chose un peu autrement, & cela est assez vrai semblable, en cette maniere. *Eh de grace laissez-nous voir à plaisir ce grand Empereur qui nous a fait jusques ici tant de mal, & qui aujourd'hui nous veut faire tant de bien!*

Réjoüissances pour la Paix.

Cette paix fut suivie de toutes les démonstrations de joye accoûtumées en telles occasions. Les Imperiaux s'en réjoüirent avec raison, parce qu'elle étoit glorieuse & avantageuse à l'Empereur. Les François la solenniserent avec encore plus d'ostentation, pour dissiper le chagrin qu'ils avoient de voir conclurre une paix si avantageuse à leur ennemi, aprés s'être épuisez & ruinez par les guerres precedentes, ou plûtôt pour faire croire aux gens qu'ils en avoient beaucoup de joye. Mais le Pape la fit solenniser à Rome avec plus de pompe que nulle part ailleurs, en la maniere accoûtumée en cette Cour, sçavoir, par des Processions, des Messes, & des Publications d'Indulgences. Cependant toute l'Europe demeura surprise, de voir que pour en feliciter les deux Monarques, Sa Sainteté n'eût envoyé vers eux que de simples Nonces, sçavoir, à l'Empereur *Jean-François Sfondrato* Evêque d'Amalfi, & au Roy de France

ce *Dandino* son Secretaire ; cependant pour les exhorter a la paix il leur avoit envoyé des Legats *à latere*, & même pour les feliciter de la Treve. Il avoit encore envoyé des Legats à l'Empereur, & des Legats Cardinaux, pour lui rendre de simples visites, au lieu qu'en cette occasion il s'étoit contenté lors qu'il s'agissoit d'une paix generale, de leur envoyer deux simples Prelats. Aussi furent-ils assez mal reçûs par l'un & l'autre de ces deux Monarques. C'est apparemment ce qui a donné occasion à Adriani de dire que le Pape s'étoit piqué dece que les deux Princes firent l'assemblée, & conclurent même la paix, avant qu'il eût reçu les Lettres par lesquelles on lui donnoit avis du lieu où l'on se devoit assembler, loin d'attendre qu'il leur fit donner des avis, au sujet de cette paix, pour laquelle il avoit tant travaillé & fait des dépenses si considerables.

Il est certain que jamais on n'a tant & si différemment parlé de paix ni de guerre que de celle-ci. Les uns ont raisonné sur les Articles & conditions, réputées par eux pour ridicules en toutes leurs circonstances. D'autres ne pouvoient comprendre que Charles V. victorieux comme il étoit, eût pû se résoudre de promettre la Duché de Milan, ou la Flandre à un Fils de François I. aprés avoir dépensé tant de trésors, & *Diversité d'opinions*

versé tant de sang pour la conservation de ces Païs. Plusieurs blâmoient François I. d'avoir fait la paix avec tant de précipitation ; car on asseure que les Conférences ne durerent pas huit jours. Il y en a même qui disent, que l'Empereur ne pensoit point du tout à se dépoüiller du Duché de Milan, ni du Comté de Flandres, mais qu'il les promit seulement (comme je le crois aussi) pour endormir le Roy de France, avoir les six ans qu'il s'étoit reservez pour remédier aux affaires de la Religion en Allemagne, & mettre le Roy des Romains son Frere en état de recouvrer son Royaume de Hongrie.

François obligez à faire la paix

En un mot, chacun a voulu donner un coup de dent à cette paix, s'il m'est permis de me servir de cette expression ; le Peuple l'attaqua par la langue, & les Auteurs avec la plume. La verité est que ces deux Monarques furent contraints de faire la paix ; s'il faut ainsi dire, les yeux fermez. Premierement, François se voyoit attaqué par deux puissans Ennemis, & avec des forces formidables. D'un côté le Roy d'Angleterre avoit assiegé tout à la fois deux Villes qui étoient deux Clefs de son Royaume ; Boulogne & Montreüil ; & de l'autre Charles V. faisoit des progrez considerables sur ses Terres. D'ailleurs il voyoit son Royaume, quoi-que fort & abondant, entierement

épuisé, & ses Sujets si ruïnez, qu'il n'en pouvoit plus tirer dequoi soutenir plus long-temps la guerre contre ses Ennemis.

Charles n'avoit pas moins de raison que lui de souhaiter la Paix; car il voyoit les Etats de son Frere le Roy des Romains, prêts à être engloutis d'un moment à l'autre par Soliman. Les divisions au sujet de la Religion, sur le point de ruiner l'Allemagne, & tous les autres Princes, devenus jaloux de ses Victoires, murmurer de ce qu'il laissoit les Turcs, & les Lutheriens triompher, par la passion qu'il avoit de se vanger de la France. En un mot, il voyoit l'Espagne manquant de toutes choses, le Duché de Milan & les Royaumes de Naples & de Sicile entierement hors d'état de se soutenir davantage, & ces deux Royaumes particulierement ruïnez, non seulement par les contributions, qu'on y avoit exigées, mais entierement épuisez par les voleries & les brigandages du Turc.

Charles y étoit aussi forcé.

Deux autres choses encore pressoient Charles de faire la Paix, sçavoir, premierement la nouvelle qu'il avoit eu de la sédition arrivée au Perou, de laquelle je dirai quelques particularitez. Pendant que les affaires de l'Empereur étoient en l'état que nous venons de dire en Europe, il survint dans la Province du Perou, d'où venoient ses plus grandes richesses, des contesta-

Sedition au Perou.

testations pour le Gouvernement entre *Don François Pizzaro*, qui le premier avoit conquis ce Païs, comme je l'ai dit dans le premier Volume de cet ouvrage, & *Don Diego Almagro*, un de ceux qui accompagnerent Pizzaro à cette conquête. Contestations qui furent fort préjudiciables à ce Païs-là, & qui firent verser le sang des meilleurs Officiers & Soldats Espagnols; Divisions qui ne furent pas moindres que celles qui arriverent à Rome, entre Marius & Sylla, ou entre Pompée & Cesar, & qui peut-être firent verser encore plus de sang. Les Espagnols qui étoient au Perou se partagerent entre l'un & l'autre. Avec ce renfort ils commencerent à se faire la guerre, & comme si le Perou n'eût pas été assez grand pour contenter leur avidité, ils disputerent des Frontieres. Pendant quelque temps la fortune sembloit être neutre, favorisant tantôt l'un, & tantôt l'autre Parti dans les occasions où ils se trouvoient aux prises, ce qui arrivoit assez souvent.

Action indigne de Pizzaro.

Finalement il arriva que dans un combat Hernando Pizzaro, frere de François, fit prisonnier Almagro, & puis le mena à Cuzco, où il le fit mourir publiquement, action barbare, & qui déplût beaucoup à l'Empereur, car il étoit arrivé un peu auparavant qu'Almagro ayant pris prisonnier Hernando, lui avoit donné la liberté la plus honnê-


FRANCOIS PIZZARO
Conquerant du Perou

honnêtement du monde, au lieu que celui-ci payoit un si grand bien-fait par une perfide ingratitude. Ulloa dit, qu'Almagro ayant oüi la Santence de mort qu'on lui prononça, ne pût s'empêcher de dire : *Je ne me repens pas d'avoir usé de clémence & humanité envers Hernando Pizzaro, & de lui avoir donné la liberté, lors que tous mes gens me sollicitoient de le faire mourir ; mais je suis fâché d'avoir vêcu assez long-temps, pour avoir vû une ingratitude aussi grande, que celle de me voir condamné à la mort par celui qui avoit reçeu de moi un si grand bien-fait.*

Vengeance d'Almagro.

Cependant Don Diego d'Almagro fils du défunt, & d'une Italiene, desirant de vanger la mort de son Pere, & ne le pouvant faire sur la personne d'Hernando qui l'avoit fait mourir, parce qu'il étoit parti pour l'Europe, afin d'informer l'Empereur de l'état des affaires du Perou, alla de nuit dans la maison de François Pizzaro, fils d'Hernando, dans la Ville de *los Reies*, & le poignarda dans son lit. La mort de cet homme, qui avoit beaucoup de courage & d'autorité, donna l'allarme à toute la Province. En même-temps ayant pris les Armes avec quatre cens Espagnols de son parti il se fit proclamer Seigneur de la Ville, & son parti se fortifiant peu-à-peu, il se fit reconnoître pour Gouverneur & Seigneur du

du Perou, se battant souvent contre Gonzales Pizzaro, Frere de celui qu'il avoit tué, & qui lui faisoit encore tête. L'Empereur étant prêt à partir pour l'Allemagne apprit ces nouvelles, & envoya en diligence au Perou *Don Antonio Vacco de Castro*, avec beaucoup de Troupes, & ayant appris qu'Hernando Pizzaro étoit arrivé en Espagne avec d'immenses richesses, il le fit mettre en prison, pour lui faire rendre compte de la mort d'Almagro, qui étoit reputé innocent.

Loix envoyées par Charles.

Vacco di Castro ne fut pas plûtôt arrivé au Perou, qu'il fit la guerre au Rebelle Don Diego, défit ses Troupes, le prit prisonnier, & lui fit incontinent couper la tête, quoi qu'il fût fort aimé pour ses belles actions & sa generosité. Il ne se contenta pas de faire couper la tête au Chef, il fit encore cruellement mourir plus de six cens hommes de son parti. L'Empereur informé de tout cela, envoya au Perou en qualité de Vice-Roy *Blasco Nugnes Velà*, avec des Loix severes, qui portoient que tous ceux qui avoient suivi le parti de Pizzaro, & celui de Don Diego Almagro, fussent punis comme séditieux, & leurs biens confisquez à l'Empereur, aussi-bien des uns comme des autres. De sorte que, comme ils étoient tous Espagnols du Païs, il n'en resta plus d'autres que ceux qui étoient arrivez

vez depuis peu, ce qui causa un grand murmure, entre ceux qui devoient être ainsi châtiez.

Ces malheureux firent tout ce qu'ils purent, pour obliger le nouveau Vice-Roy, de surseoir à l'execution des Loix qu'il avoit apportées, jusques à ce qu'on eût mieux informé l'Empereur, ce qu'il ne voulut jamais accorder, au contraire il les fit executer, quoi que lui pût alleguer pour l'en détourner Vacco di Castro. Irrité même de ce qu'il s'opposoit à l'execution severe des Loix de l'Empereur, il le fit arrêter, & trois jours aprés lui fit couper la tête comme à un Traître. Cette severité trop grande du Vice-Roy obligea les mécontens à prendre les Armes contre lui. Ils élûrent pour leur General Gonzalo Pizzaro frere de François, & aprés quelques combats, où où le Vice-Roy eut quelque avantage, finalement il fut défait en une Bataille, & pris lui-même prisonnier prés de la Ville de *Quito*, où il fut conduit, & comme tout le monde crioit, *qu'il meure, qu'il meure ce cruel*, Pizzaro sans autre forme de procez lui fit couper la tête, & se rendit ainsi maître du Gouvernement. Charles V. reçut ces nouvelles au siege de Luxembourg, & comme il jugeoit que la conservation de ce Païs lui étoit d'une grande consequence, il résolut d'y envoyer des forces si considerables,

Le Vice Roy est tué. 1544.

rables, qu'elles auroient absorbé la plus grande partie des revenus de l'Espagne. Il ne faut pas trouver étrange que cette affaire l'obligeât encore à faire la paix.

Défaite du Marquis de Guast.

Charles en eut encore une autre raison aussi considerable que celle-là, & que je rapporterai en peu de mots. François I. avoit envoyé en Piemont le Duc d'Enguien de la Maison de Vendôme, à la tête de vingt mille hommes, au mois de Mars 1544. A peine y fut-il arrivé qu'il alla assieger Carignan. Pierre Colonne en étoit Gouverneur, qui défendit courageusement la Place avec une bonne Garnison qu'il y avoit dedans. Mais ayant appris que le Marquis du Guast Gouverneur de Milan s'approchoit pour secourir la Place, & voyant qu'il avoit des forces égales aux siennes, son Armée étant composée de sept mille hommes de pied, Allemans, six mille Italiens tous vieilles Troupes, quatre mille Espagnols, & neuf cens chevaux, il leva le siege & lui alla au devant pour lui donner Bataille (d'autres disent que le Marquis la presenta au Duc) la Bataille commença avec furie de part & d'autre, chacun mettant le tout pour le tout, auprés de Cerisoles, comme nous l'avons dit en passant. Mais aprés cinq heures de combat les Imperiaux furent défaits par la valeur & la bonne fortune du Duc d'Enguien. La plûpart

part des Imperiaux demeurerent morts sur la place. On fit grand nombre de prisonniers, & le reste prit la fuite. Cette Bataille fût donnée le treize Avril 1544. & fut si sanglante, qu'il y eut plus de six mille Allemans de tuez. Le Marquis du Guast qui avoit été blessé à la cuisse d'un coup d'Arquebuse, se fit porter à Asti, où se retirerent aussi la plûpart des fuyards, ensuite les prisonniers furent échangez avec les François que le Marquis avoit pris. Les François profiterent beaucoup de cette défaite, car ils prirent tout le Bagage des Imperiaux, leur Canon, & la dépoüille des morts.

La nouvelle de cette défaite que Charles V. reçut pendant qu'il assiegeoit Luxembourg, lui fut fort sensible, aussi bien qu'une autre qu'il reçut huit jours aprés, par laquelle le Marquis du Guast lui faisoit sçavoir que les Milanois faisoient grand bruit de cette disgrace, voyant bien qu'ils ne pourroient éviter d'être accablez de nouveaux Impôts, pour rétablir l'Armée perduë: & comme ils étoient déja si chargez, qu'ils ne pouvoient plus se soutenir, ils parloient si hautement, que le Marquis n'osoit plus sortir de Milan, qu'accompagné de beaucoup de Troupes pour retenir les Mécontens dans leur devoir & les empêcher de faire quelque soulevement. Il *Motif de la paix.*

y

y a beaucoup d'apparence que la perte de cette Bataille, un Ennemi victorieux si voisin, l'état d'un Peuple tel que celui de Milan naturellement porté à la révolte, & qui paroissoit si mécontent, qu'il sembloit être prêt à prendre quelque méchante résolution, furent autant de motifs considerables qui porterent l'Empereur à faire la paix.

Perte des Imperiaux. Un autre mauvais succez qu'il eut, & que je vais raconter, ne l'y obligea pas moins. Aprés le Siege de Luxembourg Charles V. étoit allé, comme nous l'avons dit, assieger Saint Dizier, Place tres-forte, de laquelle étoit Gouverneur le Comte de Sancerre, lequel avoit pour Lieutenant la Lande, brave Capitaine, qui par sa valeur, & ses vigoureuses sorties coûta beaucoup de sang aux Imperiaux, & y perdit lui-même la vie. Il y fut tué plus de huit cens Allemans, deux mille cinq-cens Flamands, & six cens Espagnols, & entre ceux-là plus de trente braves Capitaines & Officiers. Mais ce qui affligea le plus l'Empereur, ce fut la mort de *René Prince d'Orange*, General de l'Infanterie Flamande, tué d'un coup de Canon, pendant qu'il couroit d'un côté & d'autre pour encourager les Soldats à repousser la Lande qui avoit fait une sortie. Charles V. aimoit tant ce jeune Prince, qu'il ne put s'empêcher de dire, *que quand*

il n'auroit pas d'autre raison de faire la paix, la seule mort du Prince d'Orange l'y obligeroit.

Mais puis que la paix est faite, il est temps de laisser un peu les Armes en repos, pour parler des Amours de Charles-Quint. Nous avons déja parlé des Amours de ce Prince avec la mere de la Princesse Marguerite, que ce Prince éleva jusques à la faire Duchesse de Florence, & nous n'en dirons pas davantage pour parler des amours de ce Prince avec *Eliodore de Plombes*, Demoiselle Allemande, des environs de Ratisbonne. C'étoit une des plus belles personnes qu'il soit possible de voir, & aussi belle qu'une fille puisse souhaiter d'être, quoi qu'il y en ait fort peu qui y parviennent, & l'on voyoit en elle l'agrément avec la beauté se disputer à qui l'emporteroit. L'un & l'autre toucherent si fort le cœur de Charles V. & il aima cette personne avec tant de passion, qu'il ne garda plus aucune mesure comme il avoit accoûtumé de le faire pour éviter l'éclat, & le scandale, & pour sauver les apparences. Peut-être ceux qui liront cet Ouvrage ne seront-ils pas fâchez de sçavoir l'Histoire de ces Amours de Charles V.

Amour de Charles V. & de la Plombes.

Pendant que ce Prince étoit à Cambray un peu avant la paix, une Dame nommée Catherine veuve de Ferrante de Plombes, mere

Premiere occasion. 1544.

mere d'Eliodore dont je viens de parler, vint trouver l'Empereur accompagnée de sa fille. S'étant mises à genoux l'une & l'autre devant lui, elles lui presenterent un Placet, ou plûtôt la mere pour mieux faire réussir son dessein, voulut que ce fut sa fille qui le presentât de sa propre main. L'Empereur qui n'étoit pas insensible, voyant cette belle fille à ses pieds, lui tendit la main, la releva, & fit signe aussi à la mere de se lever, & sans lire le Placet, il demanda à la fille pour la faire parler de ce qu'il contenoit. A quoi elle répondit, *Tres-beau & tres-glorieux Empereur. Mon pere étant venu à mourir, a laißé ma mere veuve & chargée de trois enfans, avec fort peu de bien, deux filles dont je suis l'aînée; & un fils jeune, courageux, qui ne respiroit qu'aprés la guerre, & capable de faire fortune, sur lequel étoit fondée toute l'esperance de la Famille; mais nôtre malheur a voulu qu'il a été tué il n'y a pas long-temps au Siege de Duren, au service de Vôtre Majesté, & lors qu'il étoit à quelques pas de Vôtre Personne.*

Artifice merveilleux

Là cette jeune fille s'arrêta, & pleura, apparemment afin que ses larmes fussent un charme pour gagner le cœur de ce Prince, qui lui répondit incontinent, *Ne pleurez point, belle fille, on pourvoira à tout. La mort de vôtre Frere m'oblige à être de vos*

amis.

amis. Je m'en vais donner ordre qu'on donne une pension de cinq cens Ducats par an à vôtre mere & à vôtre sœur. Pour ce qui vous regarde, je me réserve d'en avoir soin moi même, si vous l'agréez. La fille lui repliqua, avec une sage & agréable modestie, *Je n'ai pas assez de mérite, grand Empereur, pour esperer de vous cette grace, mais j'ai un cœur fort reconnoissant pour l'accepter.* Aprés quoi elles se retirerent. La mere fut extrémement contente & de la Pension qui lui avoit été donnée, & de la bonne disposition qu'elle voyoit, à venir à bout de ses desirs, qui étoient de voir sa fille, aimée & Maîtresse d'un si grand Empereur. Deux jours aprés la Gouvernante de Cambray ayant ordonné un Bal pour divertir l'Empereur, fit en sorte que cette fille y fût priée, elle s'excusa d'abord sur ce qu'étant étrangere & en voyage, elle n'avoit pas des habits propres pour telles occasions; mais ayant appris que l'Empereur y assisteroit, elle s'ajusta du mieux qu'il lui fut possible, & y alla. Ce fut en ce Bal (occasion toûjours fatale aux amours de l'Empereur) que cette passion donna le dernier assaut au cœur du Prince, de sorte, que le même soir, il fit un saut du Bal au lit; elle étoit alors âgée de vingt-deux ans au plus.

Mais comme ce devoient être les dernieres

Violence d'amour. res Inclinations de Charles V. elles épuiserent aussi toute sa passion amoureuse. Il avoüoit qu'il n'avoit jamais rien aimé avec
1544. tant de passion. Il est vray que cette fille y contribuoit beaucoup par sa beauté, son agrément, & ses charmes, aussi-bien que par les bonnes instructions qu'elle avoit reçû de sa mere pour se rendre Maîtresse du cœur de ce Prince : & ce n'est pas chose rare qu'un homme de quarante-quatre ans se laisse gagner le cœur, à une fille de vingt-deux, aussi belle que celle-là. Peu de temps aprés l'Empereur étant obligé de commencer la Campagne suivante, envoya la *Plombes*, sa chere Favorite, avec sa mere à Bruxelles, où il avoit fait dessein d'aller, comme il fit aprés la Campagne. Cependant la belle Favorite alla deux fois voir l'Empereur dans son Camp habillée en homme, pour lui témoigner l'amour qu'elle avoit pour lui : Elle fut pourtant cause qu'il fut plus affligé de la goute, qu'il ne l'étoit d'ordinaire, car lors qu'il en fut attaqué à Bruxelles & obligé de garder le lit, elle étoit presque toûjours auprés de lui, lui parloit de la part qu'elle prenoit à son mal, & lui baisoit les endroits où il sentoit plus de douleur : caresses qui ne servent en un homme qui aime, qu'à jetter, comme on dit, de l'huile dans le feu, aussi fut-il obligé d'éprouver ce qu'on dit, *que les femmes*

mes sont contraires à la Goute.

On ne peut pas disconvenir que Charles V. n'aimât les plaisirs sensuels, mais ils ne lui firent pourtant jamais perdre la raison ; & il garda même toûjours, comme je l'ai dit, les apparences. Il disoit souvent, *que les Princes ne pouvoient guere s'empêcher de satisfaire leurs plaisirs, parce qu'ils en avoient plus d'occasions que les autres hommes; mais qu'ils étoient aussi plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le scandale, pour ne pas faire de tort à leur dignité, & que ceux qui étoient élevez aux plus grands Emplois, ayant plus souvent les occasions de se satisfaire, devoient aussi montrer plus de prudence, pour empêcher le scandale qui en pourroit arriver.* Pendant qu'il étoit à Paris, un Gentil-homme de sa Cour lui offrit un jour, de mener dans sa Chambre ce soir-là même, une noble & jeune fille, digne de l'amour d'un Empereur ; mais il en eût pour réponse, *que ce n'étoit point-là une proposition à faire à un Empereur, qui ne doit avoir en vûë que la reconnoissance, que d'ôter en secret l'honneur à quelqu'un, dans cette Ville capitale, pendant qu'on lui faisoit tant d'honneur en public.* Et comme ce Gentil-homme lui repliqua, *que les Princes au lieu d'ôter l'honneur par de telles galanteries, en faisoient beaucoup aux personnes qu'ils aimoient. Cela seroit vrai,* lui répon-

Parole considerable de Charles V.

répondit l'Empereur, *si chacun avoit la même opinion de son honneur, que vous avez du vôtre.* A un autre à Naples, qui lui offroit la femme d'un Capitaine de son Armée qui étoit parfaitement belle, il répondit, *à Dieu ne plaise, que j'offense l'honneur d'une femme, dont le mari défend l'épée à la main le mien.*

Ce que c'est que le peché de l'amour à l'égard des Princes

Il est certain que Charles-Quint aimoit le sexe, & qu'il en donna plus de marques à Naples qu'ailleurs; mais il se faisoit un plaisir de sauver les apparences, c'est ce qui le portoit à faire souvent de semblables reponses, sur tout lors qu'il avoit déja quelque autre occasion en main. Disons la verité, s'il est vrai qu'il soit difficile de trouver un Prince sans défauts, il faut avoüer que le moindre qu'on puisse trouver en eux, c'est l'amour des femmes, parce en un mot, que s'il fait par cette passion du tort à quelque famille particuliere, cette même passion sert à faire du bien à cent autres. Pour moi j'appelle défaut; j'appelle vices en un Prince ceux qui font du tort au Peuple & qui le ruïnent, comme l'ambition, la vengeance, l'avidité, l'avarice, l'orgueil, la tyrannie, la tyrannie, & autres, qui portent les Princes à fouler leurs Sujets, & qui leur attirent la haine de tout le monde. Mais qu'importe-t-il à un peuple que son Prince soit vierge, ou qu'il ne le

soit

soit pas ; chaste ou incontinent, adultere ou fidelle à sa femme, pourvû que d'ailleurs il soit doux, bon, genereux, humain, juste, qu'il employe tous ses soins, à maintenir la tranquillité publique, & la Religion, & à charger ses Peuples le moins qu'il lui est possible.

Ce qu'il y a de tolerable.

Je ne veux pourtant pas dire par-là, qu'un Prince doive être voluptueux, & adultere; ce n'est pas-là mon dessein; mais seulement qu'entre tous les defauts d'un Prince, l'amour des femmes est celui qui fait le moins de tort à ses Sujets, pourvû toutefois qu'il ait la prudence de Charles V. de sauver les apparences. Car ce Prince avoit encore cela de particulier, que non seulement il a évité d'user de violence envers quelque femme que ce fût, mais qu'il a été même fort reservé dans les occasions qu'on lui offroit. Cette passion produit deux effets fort differens en un Prince. Quand elle est gouvernée avec prudence, & discrétion, telle qu'elle l'étoit en Charles-Quint; elle rend le cœur du Prince humain, & affable, parce que les douceurs de l'amour servent à adoucir le courage : quoi que pourtant ceux qui aiment que les Princes soient fiers, courageux, & belliqueux, ne manquent pas de dire, qu'un tel Prince est mol & effeminé. Mais cette même passion cause quelque fois des malheurs, capables

de faire horreur, non seulement à leurs Peuples, mais même à l'Enfer. Telle fut celle des Tarquins à Rome, des Nerons, des Heliogabales, des Caligulas, & de tant d'autres Princes & Rois, & tant d'autres Etats & Royaumes. Gens qui se faisoient un plaisir de faire de cette passion une tyrannie qui alloit jusques à enlever par force les plus chastes femmes, & les filles qui aimoient le plus leur virginité, forçant & obligeant leurs Peuples à presenter des Sacrifices publics à leurs Concubines, se faisant même honneur de passer les journées entieres dans des lieux infâmes: en sorte qu'il n'est pas possible de lire l'Histoire & les actions scandaleuses de ces Princes, sans concevoir de l'horreur contre la Nature elle-même, d'avoir produit de tels hommes.

Comment les Princes deviennent malheureux.

Cependant cela n'a pas empêché, que de tels Princes, ou pour mieux dire, de tels tyrans, engendrez, pour ainsi dire, par la Luxure elle-même, n'ayent eu leurs admirateurs je dirai même leurs Adorateurs, & leurs Sacrificateurs, qui ont approuvé, loué, & sacrifié même à leurs actions. Mal qui n'est que trop commun dans les Cours, & qui souvent rend les Princes méchans & Tyrans. On lit de Neron, que tant qu'il mena une vie privée, quoi qu'il fût jeune & beau, & qu'il eût des manieres & des agrémens capables de gagner le cœur des

Dames, il fut pourtant un exemple de douceur, de modestie, & de continence, & on ne trouve pas, qu'il ait jamais fait aucun tort à son prochain. Mais il n'eut pas plûtôt mis le pied sur le Thrône de l'Empire, qu'il n'y eut débauche, mechanceté, ni cruauté qu'il ne pratiquât. Et d'où peut être venu un changement si subit de la vertu au vice ? du bien au mal ; & de la continence à la débauche ? C'est, comme dit le Proverbe, *que l'occasion fait le larron*. Ce sont ses Sujets, ses Courtisans, ses Favoris, qui l'ont rendu tel. Quand Neron commença à regner, il ne sçavoit pas, pour ainsi dire, s'il y avoit à Rome des filles ni des femmes ; mais ceux qui vouloient s'insinuer dans ses bonnes graces, trouverent bien moyen de le lui apprendre suffisamment.

Exemples loüables.

Sur ce sujet nôtre Charles-Quint est assûrément digne d'une gloire immortelle ; car il a toûjours abhorré la flatterie que ses Courtisans avoient pour ses défauts. Sangro dans son *Parfait Empereur* en rapporte plusieurs exemples considerables. Entre autres, que se plaisant souvent à demander ce que l'on disoit de quelques-unes de ses actions, il demanda un jour, étant à Naples, à un Gentilhomme de sa maison, *ce que l'on disoit de l'amitié qu'il avoit pour la Princeße de Bisignano* ? Le Gentilhomme lui répondit, *que tout le monde approuvoit*

& admiroit l'amour qu'il avoit pour elle. A quoi il repliqua, *cela est bien dit ; mais si on loüe & si on admire ainsi le vice, combien plus loüeroit-on & admireroit-on en moi la Vertu, si je n'entretenois pas cette amitié?* Il répondit aussi à un Courtisan, qui lui avoit servi à débaucher Marguerite Vangest, & qui lui parloit un jour d'une autre belle jeune fille, *Contentez-vous d'avoir fait une fois le metier de maquereau, ce seroit un peu trop que d'en contracter l'habitude en le faisant une seconde fois.* En voici encore un plus remarquable ; mais il faut avertir premierement que les Napolitains ont tellement dans la bouche cette parole *Domenedio*, c'est-à-dire, Dieu, qu'ils l'employent même aux plus grandes profanations. L'Empereur étant à Salerne, vit de sa fenêtre un Gentilhomme de la Ville qui parloit dans la Place avec une fort belle Bourgeoise, il le fit appeller, & lui demanda, sans doute pour l'éprouver, *comment il pourroit faire, pour avoir cette Fille en son pouvoir?* Ce Gentilhomme lui répondit : *qu'il avoit tant d'horreur pour le maquerelage, qu'il ne le feroit pas, quand Dieu le lui commanderoit* : une telle réponse plût beaucoup à l'Empereur Charles, qui s'écria, *plût à Dieu, que tous les Courtisans des Princes fussent de vôtre humeur!* Et lui fit present d'une trés-belle chaîne d'or.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE II.

Contenant les Années 1545. 1546. 1547.

ARGUMENT.

CE que c'est que l'ambition & la modestie des Princes: L'ambition plus naturelle à l'homme que la modestie: Est née avec le Genre humain: Le Pape Paul ordonne la Publication du Concile: Ses intentions: Marques de grossesse dans la

Maîtresse de l'Empereur : Il part pour la Diete de wormes : dessein des Lutheriens : Leurs Princes ne vont point en personne à la Diete : Couches de la Princesse Marie Epouse du Prince Philippe, & naissance d'un Fils : La Mere meurt : A quoi on attribuë sa mort : Ce qu'en a écrit Meteren : Couches de la Plombes Maîtresse de l'Empereur : Pourquoi on appella Jean le Fils dont elle accoucha : Combien Charles V. l'aimoit : Mort du Duc d'Orleans : François I. presse la Ratification de la Paix : On envoye des Ambassadeurs pour cela : Mort de l'Archevêque de Tolede : & affliction qu'en ressentit Charles : Nouveaux Religionaires en France : Avec quelle rigueur ils sont persecutez : Executions cruelles : Soupçons des Lutheriens en Allemagne : Mesures qu'ils prenent : On delibere sur plusieurs choses en leur faveur : Résolution qu'on prit : Ils rompent pour la premiere fois avec l'Empereur : Opinion d'Ulloa là-dessus : L'Electeur Palatin se declare Lutherien : Mort de M. Luther : Charles tient la Diete : & ce qu'il fait : Ligue du Pape avec l'Empereur pour faire la guerre

guerre aux Lutheriens : Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens : Craintes des deux Partis : Grande hardiesse des Lutheriens : Leur Manifeste contre l'Empereur : Protestans, & la haute opinion qu'ils ont d'eux mêmes : Charles les met au Ban de l'Empire : On consulte s'il faut donner l'Electorat de Saxe à un autre Prince, & l'ôter à Jean Frederic : Dessein de l'Empereur en cela : Il veut le donner à un sien Neveu : Son Favori l'en détourne : Prétentions du Pape sur l'Electorat : Maurice Duc de Saxe y prétend pour lui-même : Il en obtient la Nomination de l'Empereur : La goutte survenuë à ce Prince prolonge les affaires : Entreprise de Maurice contre son Cousin l'Electeur de Saxe : Celui-là le chasse de ce qu'il avoit gagné sur lui : Charles-Quint reçoit avis de la Conspiration des Fiesques à Genes : Crainte qu'il a du préjudice qu'il en peut recevoir : Mort d'Henri VIII. Roy d'Angleterre, son éloge, ses défauts & vices : Mort de François I. ses vertus & ses défauts : Quelles furent les pensées de Charles sur la mort de ces deux Princes : Le Duc

de Wittemberg résolu de recourir à la grace de l'Empereur : Grande humiliation en sa presence : Discours qu'il lui fait devant son Thrône : Réponse de l'Empereur : La Ville de Strasbourg envoye demander pardon à l'Empereur : Les esperances de l'Electeur Jean Frederic sur quoi fondées : S'évanouïssent : Crainte que cela lui donne : Charles part pour l'Armée : Les Lutheriens laissent perdre une belle occasion : Charles en profite à leurs dépens : Disgrace arrivée aux Lutheriens : Ils se résolvent de recourir au pardon de l'Empereur : Ils en sont détournez, & par quelles raisons : Ils s'encouragent à faire la guerre : Sont les premiers à la declarer, avec quelles formalitez : Comment leur Cartel est reçû : Faute où ils tombent sur l'état de l'Armée : Bataille entre les Catholiques & les Lutheriens : Ceux-ci la perdent : Actions dignes d'être remarquées : Jean Frederic Electeur de Saxe est fait prisonnier : Conduit à Charles par le Duc d'Albe : Comment il fut reçû de ce Prince : Paroles de l'Electeur à l'Empereur, la réponse de celui-ci, & plusieurs particularitez considera-

ſiderables : Gloire que Charles s'eſt acquiſe : Il veut ſe rendre Maître de la Ville de Wittemberg : Il s'en approche avec ſon Armée : Lettre de la Ducheſſe Electrice à ſon Epoux priſonnier : Réponſe de l'Electeur : Charles aſſiege Wittemberg : Obſtination de l'Electeur à ne vouloir pas ceder cette Place : Sentence de mort prononcée contre lui : Avec quelle fermeté d'eſprit il l'entendit prononcer : L'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Cleves intercedent pour lui : On demande ſa grace & ſa vie, & on l'obtient : Conditions ſous leſquelles on accorde ſa grace : Méchante conduite de l'Electeur Jean Frederic : la Ducheſſe Sibylle va rendre viſite à l'Empereur, & comment elle eſt reçûë : Diſcours qu'elle lui fait : Réponſe de Charles : Elle va voir ſon mari en priſon : Charles lui rend viſite : On cherche les moyens d'introduire l'Inquiſition à Naples : On la propoſe au Peuple : Diſcours des Chefs de la Bourgeoiſie au Vice-Roy là deſſus : Sédition que cela cauſe : Lettre de l'Empereur au Pape ſur la Victoire contre les Lutheriens, & réponſe du Pape.

Ambition & modestie.
1545.

ON verra dans ce Livre des choses capables de faire dresser les cheveux à la tête, sçavoir une ambition effrenée & capable de changer la face de l'Europe & de l'Asie, opprimèe & avilie aux pieds de cet Empereur Charles V. dont on croyoit la perte irréparable, mais qui en peu de temps s'est vû victorieux & triomphant. Aussi aprés toutes les Victoires surprenantes de ce Prince sur les Lutheriens, qui entraînerent avec elles presque l'entiére ruine de ceux-cy, le Pere Cardon trés-celebre Prédicateur entre les Dominicains, fit un Sermon, qui a été imprimé depuis, sur les bienfaits que l'Eglise avoit reçûs de Charles-Quint, où il prit pour sujet ces paroles, *Dieu resiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles*. Là il disoit que par ces *humbles* il falloit entendre Charles V. & par les *orgueilleux* les Lutheriens. Mais on a vû ensuite, comme nous le dirons au Livre suivant, que les humbles sont devenus orgueilleux par les Victoires, & les orgueilleux humbles par les disgraces. Il est arrivé un nouveau changement de scene, par lequel il n'a pas moins paru, *que Dieu resiste aux orgueilleux, & qu'il fait grace aux humbles*.

L'ambition natu-

L'ambition de regner, de s'agrandir, & de s'accrediter est si grande dans les hommes,

mes, que souvent la modestie qu'ils font paroître au dehors ne sert qu'à la cacher: elle est si naturelle aux hommes, qu'ils ne s'en dépoüillent jamais, particulierement les Princes, parce qu'ils ont plus de moyens que les autres, d'en tirer des avantages. Au lieu que l'humilité & la moderation sont des Vertus Angeliques, qui se rencontrent rarement dans les hommes, & qu'en ceux-là même qui semblent la posseder naturellement, c'est plûtôt bêtise, que modestie & moderation. La raison en est que la nature a ainsi formé l'homme, qu'elle lui a donné un desir insatiable de tout avoir, croyant que tout lui appartient, ce qui est au fond veritable. D'où vient, qu'il n'y a pas jusques aux femmelettes mêmes, qui ne disent que la Nature avoit fort bien partagé toutes choses, mais que l'avidité des hommes a tout renversé; peut-être n'a-t'on pas tant de tort de le dire. Quoi qu'il en soit, venons à l'Histoire.

relle à l'homme.

Le Pape voyant la necessité qu'il y avoit d'assembler un Concile, s'étoit enfin résolu tout de bon de le faire. Aussi n'eût-il pas plûtôt appris la publication de la paix entre Charles & François I. dont la guerre en avoit toûjours été l'obstacle, qu'il en ordonna la convocation pour le mois de Mars suivant, dans la Ville de Trente, par une Bulle. L'Empereur qui avoit une continuelle

Concile Diete.

du Prince Charles. ſelles, il reçut la nouvelle de la Naiſſance d'un Prince, dont avoit accouché la Princeſſe Marie épouſe du Prince Philippe, dans
1545. la Ville de Valladolid, le ſoir du 9. Juillet. Il fut nommé Charles au Baptême en conſideration du nom de ſon grand-Pere : Ce fut ce Prince infortuné dont la mort ſignée de la propre main de ſon Pere, a été la matiere de tant d'Hiſtoires & même de Romans. Cette nouvelle donna veritablement une fort grande joye à Charles, & toute la Nobleſſe du Païs fit à cette occaſion de magnifiques Tournois, feux de joye, Joûtes, Bals, & autres Fêtes & réjoüiſſances.

Mort de la Mere. Mais il ſembloit que la fortune de Charles V. ſe plaiſoit à faire un continüel changement de ſcene, tantôt du mal au bien, & tantôt du bien au mal. On en vit un exemple en cette occaſion ; car pendant qu'on faiſoit ces préparatifs, toute cette joye ſe changea en une grande triſteſſe, par l'arrivée d'un Courrier, qui apporta la nouvelle de la mort de la Princeſſe Marie, arrivée quatre jours aprés ſes couches. Cette mort affligea ſenſiblement l'Empereur, quoi qu'il n'eût jamais vû ſa belle Fille. Mais ce qui paroiſſoit l'affliger le plus, c'étoit de voir la fatalité de ſa Couronne, à l'égard des aînez de ſa Famille, qui l'obligeoit à faire de plus grands préparatifs, pour des Funerailles ; que pour

les réjoüissances ordinaires dans de telles occasions. Cette Princesse fut effectivement fort regretée à la Cour d'Espagne, & pleurée de tout le monde, tant à cause des rares vertus qu'elle possedoit, que pour la consequence, & par la compassion de la voir mourir à l'âge de 18. ans, non encore accomplis, & aprés de si beaux commencemens d'une heureuse fécondité.

Mr. de Meteren, d'ailleurs Historien celebre des Guerres de Flandres & bon Calviniste, attribuë la cause de la mort de cette Princesse à l'imprudence des Dames qui la servoient; je dirai en peu de mots son sentiment. Il prétend que le jour même de la mort de la Reine, on faisoit l'execution de quelques Lutheriens, qui avoient été condamnez au feu par l'Inquisition. Que toutes les Dames & les gens de service accoururent pour voir ce spectacle, & que la Reine étant demeurée seule vit des fruits qu'on avoit laissez sur la table, se leva du lit pour en prendre, & en mangea, & particulierement d'un melon, ce qui la fit mourir bien-tôt aprés. Pour dire la verité, je croy que Meteren a été fort mal informé: car 1. ce n'est pas un grand miracle de voir une femme mourir dans les premiers jours de ses couches. D'ailleurs il n'est pas possible, & on ne sçauroit se persuader, que la Duchesse d'Albe, la principale des Dames, *A quoi attribuée.*

qui

qui avoient soin de la Reine, femme d'ailleurs d'un âge assez avancé, eût eu l'indiscretion de l'abandonner & de permettre que toutes les autres la laissassent aussi; d'autant plus que le lieu où se faisoit cette execution étoit éloigné de plus d'un mille du Palais où étoit la Reine. Quoi qu'il en soit, aprés qu'elle fut morte, on la fit embaumer, & on porta son corps accompagné d'une magnifique Pompe funebre à Grenade, où elle fût enterrée dans la Chapelle Royale.

Couches de la Plombes.

Mais pour consoler Charles-Quint, il arriva que sa Maîtresse Plombes accoucha au mois de Septembre chez sa mere auprés de Ratisbonne, où elle s'étoit retirée lors que l'Empereur partit pour la Diete, & que sa grossesse commençoit à se découvrir, car Charles la vouloit cacher comme celle de Marguerite : & comme il avoit recommandé avec beaucoup de tendresse & d'empressement à la mere de cette fille de la faire bien servir pendant sa grossesse & dans ses couches, il eut aussi une fort grande joye d'apprendre par un Courier qu'on lui envoya à Bruges, qu'elle étoit accouchée; & sa joye fut encore plus grande d'apprendre que c'étoit d'un fils. Il voulut qu'on lui donnât le nom de Jean, & en écrivit une Lettre fort honnête à l'accouchée. Il ordonna qu'on l'élevât avec tout le soin possible,

sible, mais avec le moins d'éclat qui si pourroit faire. Outre divers Presens qu'il fit à la mere, il lui assigna une pension annuelle de deux mille Ducats, & lui en envoya autant en argent comptant, ce qui en vaudroit au double en ce temps-cy.

On a regardé comme une chose extraordinaire en cet Empereur la grande tendresse qu'il a fait paroître pour tous ses enfans tant naturels que legitimes. On l'accusoit même de donner dans l'excés. Mais si on a eu lieu de le blâmer sur ce sujet, ç'a été particulierement à l'égard de celui-cy, pour lequel il témoigna une affection singuliere. Il le fit bien connoître à Philippe son Fils lors qu'il lui remit ses Royaumes, car en lui parlant, il lui dit entre autres choses touchant ce fils; *Je vous le recommande de toute mon affection, parce que je l'ai toûjours aimé avec passion.* Cependant il ne declara qu'à peu de personnes qu'il le reconnût pour son Fils, ce qui a donné lieu aux Historiens d'en parler diversement. Le bruit courut aussi que la Plombes avoit accouché d'une fille aprés ce Fils, & qu'elle étoit morte dans le premier mois de sa naissance. Depuis il ne s'est plus parlé d'elle, quoi que certain Auteur assûre qu'aprés que l'Empereur eut renoncé à ses Royaumes, & qu'il se fut retiré en Espagne, elle se maria avec un Capitaine de Fortune qui étoit au servi-

Combien il aima cet enfant.

I 2 ce

ce de l'Empereur Ferdinand, ce qui n'est nullement certain. Ce Fils a été *Don Juan d'Austriche* si fameux dans les Histoires.

Mort du Duc d'Orleans. 1545.

Cependant le Duc d'Orleans second fils de François I. dont il a été parlé dans le Traité de paix, vint à mourir le 8. Septembre à l'âge de 22. ans ; perte dont ce Monarque ne pût se consoler, & l'on a crû que l'affliction d'avoir perdu deux Princes en un état de le soulager de ses Travaux, avoit abregé ses jours. On a crû pourtant que les François les plus politiques n'avoient pas regretté cette perte, comme elle le meritoit, prévoyant que si ce Prince eût vécû, & que son mariage avec la Niece de l'Empereur se fût accompli, le pretexte de cette Alliance auroit sans doute donné beaucoup d'inquiétude à son frere. D'autres disent tout le contraire, & veulent que ce jeune Prince fut generalement regretté, non seulement des François, mais même de tous les Princes Catholiques, qui auroient toûjours demeuré bien unis, par le moyen du mariage de ce Prince avec la fille ou la Niece de l'Empereur ; au lieu que la mort de ce Prince ne manqueroit pas d'être bien-tôt suivie de la guerre, la mort rompant toutes les Alliances. L'Empereur qui étoit alors à Bruges, ne se contenta pas de faire faire des complimens de condoleance

au Roi sur la mort la mort de son fils, par son Ambassadeur ordinaire à Paris ; mais il envoya encore Don Antonio Mendozza en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. François I. envoya dans ce même mois son Chancelier & l'Amiral à l'Empereur, pour le prier de ratifier la paix nonobstant la mort de son fils, pour empêcher le monde de parler ; mais ces Ambassadeurs s'en retournerent sans rien conclure, & avec cette seule réponse que leur fit l'Empereur de bouche. *Le Roi vôtre Maître ne voudra pas faire la guerre à un Prince gouteux, & assûrément un Empereur gouteux ne la lui fera pas non plus.*

En même temps mourut à Tolede l'Archevêque de cette Ville, nommé *Don Jean Tavera*, que Charles V. avoit accoûtumé d'appeller *l'œil de l'Empereur, & le bras de Philippe*. Il étoit effectivement le bras droit de ce Prince dans le Gouvernement, & l'Empereur l'avoit trés-particulierement recommandé à la prudence & à l'experience de ce Prélât. On dit qu'il tomba malade le propre jour que l'on faisoit les funerailles de la Princesse Marie ; parce qu'ayant été obligé d'être pendant long-temps revêtu d'habits Pontificaux fort pesans, il en prit une fievre si maligne, (quoi qu'il n'eût pas encore soixante ans) qu'il en mourut cinq jours aprés. Il fut regretté de *L'Archevêque de Tolede.*

touts

toute l'Espagne, parce que c'étoit effectivement un Prelât d'un merite extraordinaire. L'Empereur, quand il apprit sa mort, dit, *Qu'il étoit plus affligé de la mort du Cardinal de Tavera, que de celle de la Princesse Marie, parce qu'il seroit plus aisé à son fils de trouver une autre femme comme celle-là, qu'à lui de trouver un Conseiller tel que Tavera.*

Nouveaux Religionnires en France.

En cette même année, malgré les rigoureuses défenses que le Pape & François I. avoient fait publier, on ne laissa pas de voir en Provence & dans la Comté d'Avignon paroître des partis de Lutheriens & Calvinistes qui se répandoient en plusieurs lieux; ce qui fit de la peine au Pape & au Roi. Le nombre s'en accrût particulierement à Merindol en Provence au delà de la montagne d'Oppede, & à Cabrieres dans le Comté Venesin, sous la Montagne de Vaucluse, dont ils s'étoient emparez par force, & malgré le Seigneur, & où ils avoient fait bâtir deux Eglises pour les exercices de leur Religion, qu'on appelloit les Eglises de Cabrieres, & de Merindol, & qui s'augmenterent beaucoup, parce que la nouveauté y attiroit des Prêtres & des Moines de toutes parts, sous divers pretextes. Antoine Trivulce Legat d'Avignon, qui par ce moyen gagna un chapeau de Cardinal, comme ces lieux dépendoient du S. Siege,

obtint

obtint 1600. hommes de pied que François I. lui donna, & en ayant levé quatre cens avec l'argent de l'Eglise, les envoya tous contre ces Religionaires, sous le commandement de *Malanno* qui en fut le Chef pour le service du Pape. Celui-ci ne fut pas plûtôt sur les lieux avec ces Troupes, qu'il les divisa en deux corps, & assiegea en même-temps les deux Eglises, pendant que ces bonnes gens étoient désarmez, & qu'ils ne pensoient qu'à prier Dieu. Il y en eut quelques-uns qui furent assez heureux, que de sauver leur vie par la fuite, tous les autres au nombre de 400. furent pris & conduits à Avignon, où on les fit tous mourir.

Quelques-uns disent qu'on les fit mourir de divers genres de supplices, selon l'âge ou le Sexe. Que les uns eurent la tête coupée. Que les autres furent pendus, & les autres noyez dans la Riviere où on les jetta avec une pierre attachée au cou. Ulloa en parle autrement, & dit qu'ils furent tous mis en une Maison, peut-être en attendant qu'on leur fit leur procez, mais que le Legat ayant appris qu'ils avoient fait une conspiration pour s'enfuir, fit mettre le feu à cette Maison, & les fit tous misérablement brûler & réduire en cendres, parmi des plaintes & des cris pitoyables. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils perdirent tous la vie par les derniers & les plus *Executions.*

rigou-

rigoureux supplices. Par un ordre du Pape qui arriva bien-tôt aprés, Cabrieres fut rasé jusques aux fondemens, *afin*, selon les termes de la sentence, *qu'elle servit d'exemple aux autres lieux, & à la posterité*. On n'exerça pas une si grande rigueur contre Merindol, & l'on se contenta de confisquer les biens de tous ceux qui furent soupçonnez d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Ulloa dit là-dessus ces paroles. *Ainsi furent éteints, & détruits ces Scelerats, que l'on n'a jamais plus vû en ce païs-là*. En quoi il a été fort méchant Prophete, car bien-tôt aprés en ce païs-là, & à l'entour, pour un que l'on avoit persecuté & fait mourir, on en vit paroître deux ou trois de nouveaux.

Soupçons & mesures des Protestans. 1545.

La prorogation qu'avoit fait l'Empereur, de la Diete de Wormes, du mois de May 1545. jusques au commencement de Janvier 1546. à Ratisbone, donna beaucoup de crainte aux Princes Protestans, & acheva de les confirmer dans les soupçons qu'ils avoient déja conçûs que l'Empereur, & le Roy des Romains n'avoient d'autre dessein, que de les amuser, pour avoir plus de temps de se préparer à leur faire la guerre, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour les réduire par la force. Ainsi la crainte qui rend les hommes vigilans, leur fit prendre la resolution d'assembler en

leur particulier une Diete à Francfort, en même-temps que l'Empereur assembloit la sienne à Ratisbone. Là un grand nombre de Princes, ou leurs Deputez & les Envoyez des Villes de leur communion, furent fort encouragez par les deux Principaux Chefs, Jean Frederic Electeur de Saxe, & Philippe Land-grave de Hesse. Le premier étoit d'une haute naissance, d'un grand courage, & fort puissant, ce qui lui avoit acquis beaucoup d'autorité; l'autre étoit un Prince, d'une valeur extraordinaire, adroit, habile, & tout-à-fait propre à se faire des partisans.

Ces deux Chefs firent donc representer à la Diete par le Chancelier de l'Electeur, la nécessité qu'il y avoit de prendre des mesures, pour remédier aux continuelles & rigoureuses exécutions que faisoit la Chambre Imperiale à Spire, & a tant d'autres maux dont ils étoient visiblement menacez, & que si on laissoit faire l'Empereur & les Catholiques, ils deviendroient bien-tôt si puissans, animez par la lenteur des Protestans à se défendre, qu'ils leur feroient plus de mal qu'ils ne souhaitoient de leur en faire, quoi qu'ils desirassent leur en faire beaucoup. *Consultation.*

Il y eut plusieurs avis là-dessus dans l'Assemblée, & plusieurs differens moyens y furent proposez; mais l'avis des deux Chefs *Résolution.*

l'emporta, qui étoit de s'unir ensemble plus étroitement que jamais, par une bonne confédération, de jurer de ne la jamais rompre, & de se preparer courageusement à la guerre. Cette résolution prise, on nomma des Commissaires pour faire le département des sommes & des Troupes que chacun devoit fournir, ce qui fut reglé en peu de jours; & arrêté que chacun auroit prêt ou l'argent ou les Troupes de son département pour la fin du mois de Mars, au plus tard. Il fut arrêté aussi, que l'Armée seroit commandée en Chef par l'Electeur de Saxe, & par le Land-grave de Hesse en qualité de Lieutenant General. Mais les plus moderez étoient d'avis qu'avant que de rompre avec l'Empereur, on sçeût de lui quelle satisfaction il prétendoit leur donner, des injustices qui leur étoient faites tous les jours par la Chambre de Spire, & quel ordre il vouloit mettre aux affaires de la Religion.

Les Protestans commencent la rupture. 1545.

Les Catholiques accusent les Protestans d'avoir été les premiers à prendre les Armes contre l'Empereur, ce que les Protestans ont toûjours nié, & ils ne sont pas si sots que de faire autrement. Mais si on considere cette Assemblée qu'ils firent à Francfort, quatre mois avant la Diete, & la Résolution qu'on y prit en la maniere que je viens de le dire, de prendre vigoureuse-

ment

ment les Armes, on ne peut croire autrement, sinon, qu'ils ont été effectivement les premiers qui ont fait la rupture. Oüi, mais, dira-t-on, le Pape, l'Empereur, & le Roy des Romains, tramoient entre eux une Ligue contre les Lutheriens. Il est vrai, mais cette Ligue étoit encore à faire, & l'Assemblée de Francfort étoit actuellement faite, & ce seroit une méchante conduite à un Apotiquaire d'attendre à faire provision de Drogues dans sa Boutique, pour les remedes nécessaires, aprés que le Medecin en auroit fait l'ordonnance.

Je ne prétens point m'ériger en Juge d'une affaire de cette importance, je laisse cela au Seigneur Ulloa, qui est assûrément Catholique & tres-Catholique, à telles enseignes que dans tout son Ouvrage il ne traite jamais les Protestans que de *Scelerats*, d'*Impies*, d'*Heretiques*. Cet Auteur dans son Histoire de Charles V. parlant sur ce sujet, n'a pû s'empêcher de dire, *Que l'Empereur fut mal servi à lui garder le secret, puis que les Heretiques furent trop tôt avertis de la résolution qu'il avoit prise avec le Pape, & le Roy des Romains, son Frere, de lever une puissante Armée, avec laquelle on pût les mettre à la raison, puis qu'ils étoient si obstinez, qu'ils ne vouloient que ce qui les accommodoit*. Les Protestans avoient donc raison de prendre l'épée avant qu'on

Opinion d'Ulloa.

la leur vînt enfoncer dans le sein avec la derniere cruauté.

L'Electeur Palatin se déclare Lutherien.

Pendant que les Lutheriens étoient occupez à consulter & déliberer de leurs affaires dans cette Assemblée, ils reçeurent deux avis, l'un qui les remplit de tant de joye, qu'ils s'embrassoient tous les uns les autres pour s'en feliciter. C'étoit que Frederic II. qui avoit succedé à Louis son Frere Electeur Palatin, faute de Successeurs mâles, n'étoit pas plûtôt entré en possession de l'Electorat, qu'il avoit ouvert la porte de ses Etats aux Lutheriens, instruit qu'il étoit déja de leurs opinions, en avoit banni l'exercice de la Religion Catholique, y avoit appèllé plusieurs Ministres Lutheriens, & fait prêcher publiquement la nouvelle Religion dans sa Capitale d'Heidelberg, & ensuite dans les autres lieux. L'Assemblée de Francfort lui envoya des Deputez, pour le feliciter d'une si genereuse résolution; aussi les Protestans avoient-ils grande raison de se réjoüir, de voir leur Parti si considerablement fortifié dans une semblable circonstance.

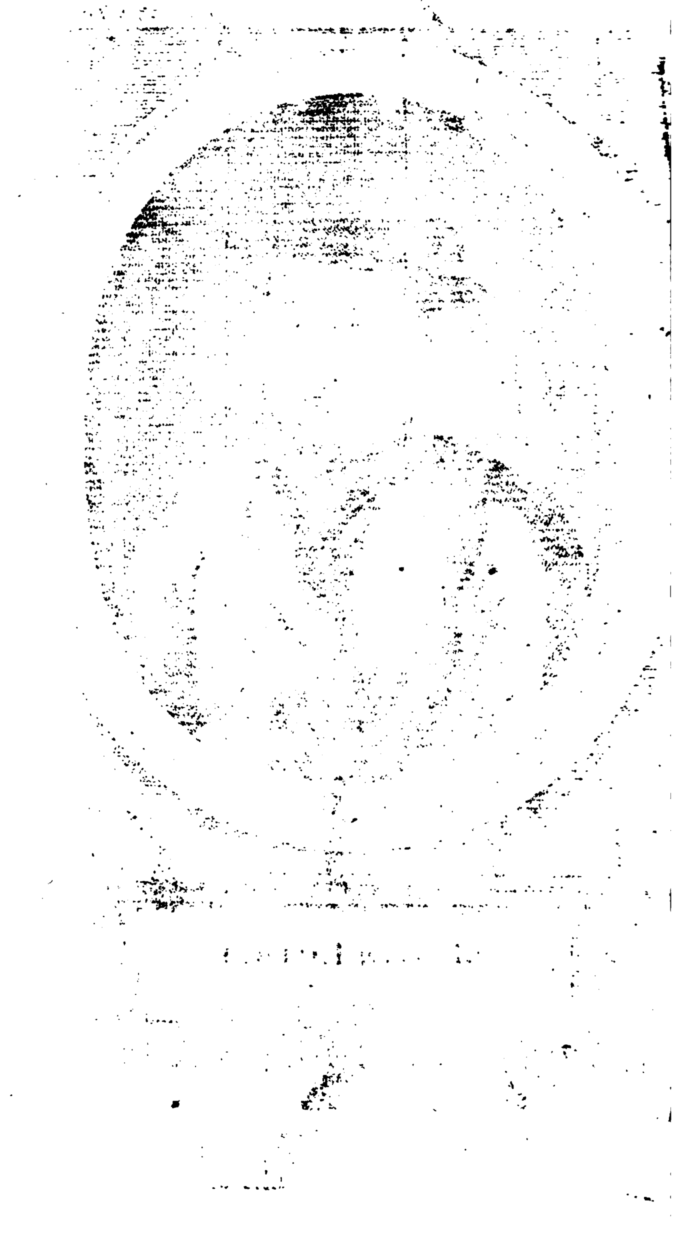
Mort de Luther. 1546

Mais cette grande joye des Protestans ne laissa pas d'être mêlée de quelque tristesse; comme l'affliction des Catholiques d'avoir perdu cet Electeur, se changea en joye par la mort de Luther, qui arriva bien-tôt aprés, sçavoir le dix-huit de Fevrier 1546.

dans

page. 172. To. 3





dans le Village d'Islebe, appartenant aux Comtes de Mansfeldt, & qui étoit aussi le lieu de sa naissance. Les Catholiques eurent en effet sujet de s'en réjoüir, comme les Lutheriens d'en être affligez, parce que cette mort étoit un grand bien pour les uns, & un grand mal pour les autres. Veritablement Luther a été un homme, d'un grand genie, d'une grande fermeté d'esprit, d'une memoire heureuse & féconde, & d'une grande éloquence de bouche & par écrit. Hardi, quoiqu'il ne fût pas extrêmement courageux. Jamais personne n'a eu plus de mépris que lui pour les honneurs, même pour les plus grandes dignitez. Si desinteressé, qu'il a été capable de renverser la Chrêtienté sans dessus dessous, sans en tirer aucun profit pour lui-même, car il est mort si pauvre, qu'il n'eut pas seulement de quoi faire testament. Son nom a été en si grande veneration pendant sa vie, qu'il sera immortel, & plus celebre qu'aucun autre dans la posterité, quoique d'une réputation fort differente entre les Catholiques qu'entre les Protestans. Pour tout comprendre en un mot, il suffit de rapporter ce qu'en a dit Soave dans son Histoire du Concile de Trente. *Que Luther n'a été qu'un instrument, mais qu'il y avoit des causes cachées plus puissantes qui le faisoient agir.* Sentence bien remarquable.

Charles tient la Diete. Cependant l'Empereur fut si cruellement attaqué de la Goutte, son incommodité ordinaire, vers la mi-Decembre; qu'il ne se sentit pas en état de faire le voyage de Ratisbonne; ainsi il renvoya la Convocation de la Diete au mois de Mai suivant dans la même Ville. Il ne s'y rendit pourtant pour en faire l'ouverture que le sixiéme Juin. Il fut beaucoup mortifié de voir que les Princes Protestans eussent fait si peu de cas des instances pressantes qu'on leur avoit fait de sa part de se trouver en personne à la Diete, que de n'y assister que par leurs Deputez. Il ne l'étoit pas moins de voir qu'il perdoit toute esperance de terminer les differends de Religion qui broüilloient toute l'Allemagne par la voye d'un Concile General, depuis que ceux de la Ligue de Smalcalde, qui s'étoient assemblez à Francfort avoient témoigné tant de mépris pour le Concile, dont on avoit fait l'ouverture, depuis la fin de l'année precedente, qu'ils avoient rejetté, comme s'ils n'y eussent eu aucun interêt : ce qui obligea l'Empereur de s'en plaindre amérement en pleine Diete, & d'en faire des reproches, jusques à dire, qu'à l'avenir il se serviroit de son autorité pour les reduire à la raison.

Plaintes. 1546 Il ne se contenta pas même de faire connoître à la Diete les justes sujets de plainte qu'il avoit contre les Protestans, il en fit enco-

encore écrire des Lettres en son nom à l'Electeur de Saxe par son Ministre, il fournit même quelques pensées, comme celles-cy, *Qu'il n'étoit pas un homme d'honneur aprés avoir tant sollicité la tenüe d'un Concile General, pour tâcher conjointement de donner la paix à l'Eglise, & aprés qu'il avoit disposé les choses à cela, de montrer qu'il se moquoit de lui, Empereur, de l'Empire, & de l'Eglise.* Il chargea particuliérement le Baron de *Krasel*, Ministre de l'Electeur, d'écrire à son Maître les propres paroles suivantes qu'il prononça en Allemand : *Que Jean Frederic n'avoit pas sujet d'avoir conçu une si haute opinion de lui-même ni de ceux de son parti. Qu'il est plus aisé de commettre une faute, que de la réparer. Qu'il feroit bien de faire reflexion, qu'il pourroit se laisser porter à entrer en une danse, où le pied lui pourroit facilement manquer, & qu'il feroit bien mieux de marcher droit, & par le bon chemin.*

Mais Jean Frederic, & le Land-grave Philippe, fiers de se voir les Chefs d'un Parti si considerable, & qui s'augmentoit tous les jours, en avoient conçû les plus hautes esperances. Déja l'Empereur attentif à ses interêts particuliers, & fort éclairé dans ceux du public, avoit bien crû, aprés avoir vû la premiere Assemblée, & puis celle de la Ligue de Smalcalde à Francfort, que ce *Charles s'apperçoit des démarche des Lutheriens.*

n'étoit nullement la pensée des Lutheriens, que de chercher quelque accommodement, croyant qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à faire la guerre, qui sembloit leur promettre mille avantages. C'est ce qui les rendoit si fiers, & qui faisoit qu'ils se moquoient de la proposition du Concile, qu'ils avoient auparavant tant souhaité.

Charles sollicite une Ligue avec le Pape.

Tout cela obligea l'Empereur à faire de serieuses réflexions sur l'état des affaires, & sur les maux que les apparences devoient faire craindre. Il ne pouvoit voir sans chagrin les Chefs des Lutheriens montrer tant de zele, & tant d'effronterie, comme il parloit, à chercher tous moyens possibles de défendre leur Religion, qui n'étoit que le fruit du caprice d'un seul Novateur, pendant que lui, Chef de l'Empire demeureroit les bras croisez. Il envoya donc en toute diligence à Rome le Cardinal Madrucci, Evêque de Trente, pour representer de bouche au Pape le miserable état où alloit tomber la Religion Catholique, la liberté de l'Allemagne, & toute la Chrêtienté, si on n'y apportoit un prompt remede. Le Cardinal eut ordre aussi de solliciter & de conclure une Ligue la plus grande & la plus avantageuse qu'il seroit possible, pour un prompt Armement. L'Empereur lui donna des Lettres non seulement pour les Cardinaux, qu'il croyoit les plus zelez au bien de la Chrêtienté,

mais

mais aussi pour plusieurs Barons Romains qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Pape, auquel il écrivit la Lettre suivante:

A SA SAINTETÉ

Nôtre Seigneur le Pape Paul III Vicaire de Jesus-Christ en Terre, & Pasteur de l'Eglise universelle.

CHARLES

Par la Misericorde Divine, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite salut & longue vie, pour le Bien de la Chrétienté.

TRés-saint Pere. Quoi que les bruits « publics de la fiere & orgüeilleuse in- « solence des perfides & obstinez Ennemis « du S. Siege & les miens, leurs séditieu- « ses assemblées, les préparatifs & les for- « ces considerables qu'ils mettent sur pied « pour défendre leur Sacrilege Secte par la « violence, soient des motifs suffisans pour « émouvoir la pieté & le zele si connu de « Vôtre Sainteté, & pour la porter non « pas seulement à entrer dans une Ligue, « contre ces perfides & ces Rebelles, mais «

» même, à solliciter les autres à la faire.
» Cependant, comme je vois le mal de plus
» prés, & par consequent la necessité qu'il
» y a de faire une telle Ligue; j'ai pris la ré-
» solution d'envoyer à Rome, avec toute
» la diligence que merite un si grand besoin,
» Monsieur le Cardinal Madrucci, afin
» qu'il fasse un recit de bouche à Vôtre Sain-
» teté, de l'état où sont les affaires d'Alle-
» magne.
» Saint Pere, il n'est pas necessaire que
» je vous dise, parce que je suis assûré que
» vous le sçavez mieux que moi, que ce
» n'est point mon interêt particulier qui me
» porte à vous solliciter de faire une bonne
» Ligue, car il est certain que les Luthe-
» riens me seroient toûjours fidelles & obéis-
» sans, si je voulois cesser de les persecuter.
» Il s'agit seulement, Saint Pere, de la
» cause de Dieu, de la Sainte & pure Reli-
» gion Catholique, qui est née avec Jesus-
» Christ, qui a été nourrie & élevée par ses
» travaux, arrosée de son Sang precieux,
» & je dirai même de celui du S. Siege, dont
» vous êtes le digne Chef, & contre lequel
» les Heretiques prétendent porter leurs
» plus dangereux coups, croyant que s'ils
» pouvoient venir à bout de renverser cette
» grande Colonne qui soûtient, & sert de
» Rempart à toute l'Eglise Catholique,
» celle-cy ne pourroit que tomber bien-tôt
» aprés. Je

Je n'ignore pas, & Vôtre Sainteté le « sçait mieux que moi, que les portes de « l'Enfer ne prévaudront jamais contre la « veritable Eglise. Mais cependant Dieu a « établi les Princes pour être ses Protec- « teurs, & leur a donné des forces & du « pouvoir pour la défendre. Pour ce qui « me regarde, Saint Pere, j'ay résolu d'em- « ployer l'épée que la Providence de Dieu « m'a mise en main, par le moyen des Ele- « cteurs de l'Empire, & tout ce que je « pourrai tirer de la substance de mes Su- « jets, qui par la grace de Dieu sont tous « Catholiques, sans y épargner mon pro- « pre sang, à défendre de tout mon pou- « voir la gloire & les interêts de Dieu con- « tre ses Ennemis. Je me promets beaucoup « avec l'aide de Dieu, de mon entreprise, « sur tout lors que mes forces seront jointes « à celles de Vôtre Sainteté. Le Cardinal « Madrucci vous dira quels sont les plus « pressans besoins, & toutes les choses qui « regardent cette Ligue; cependant je bai- « se les pieds de Vôtre Sainteté, avec une « humilité profonde, & le zele le plus ar- « dent de mon cœur. De Wormes le 2. Juin « 1546.

Vôtre trés-humble Serviteur & Fils trés-obéïssant.

CHARLES.

Madrucci arrive à Rome 1546

Le Cardinal Madrucci ayant pris congé de l'Empereur, partit accompagné seulement de quatre domestiques, & fit le voyage de Wormes à Rome en dix jours. Il trouva le Pape languissant, plus par la crainte que par son âge, & toute sa Cour en grande consternation à cause des nouvelles qui couroient, *Que les Heretiques avoient résolu à Smalcalde de lever une Armée de* 80. *mille homes de pied, & 40. mille chevaux, avec laquelle ils pretendoient aller droit à Rome.* Il y eut des gens qui soupçonnerent que c'étoient les Partisans de l'Empereur, qui faisoient eux-mêmes courir ces bruits, pour mieux intimider le Pape, & l'obliger à faire ses plus grands efforts, & à donner à l'Empereur le plus grand secours qu'il lui seroit possible. Je ne crois pas que ce fût heresie de croire que les Ministres de Charles V. ne pussent avoir eu la pensée de faire courir de tels bruits, avant que le Cardinal Madrucci arrivât à Rome: & s'ils ne l'ont fait, ils le devoient faire, selon moi, connoissant bien la politique de la Cour de Rome, accoûtumée de tout temps, à regarder les affaires avec des Lunettes de longue vûë, à marcher à pas de plomb, à concevoir des soupçons en toute occasion, à laisser mûrir long-temps les affaires de plus legere consequence, craignant toûjours quelque anguille sous roche, & de renvoyer le plus

plus loin qu'elle peut la decision des affaires importantes : de sorte qu'il étoit de la bonne Politique des Imperiaux de faire courir de tels bruits en un temps semblable à celui-là.

Quoi qu'il en soit, il est tres-certain que le Cardinal Madrucci, qui alla mettre pied à terre à la porte du Vatican pour faire plus de diligence, & où l'Ambassadeur de l'Empereur, à qui il l'avoit fait sçavoir, le fut trouver, n'eut pas plûtôt baisé les pieds du Pape, qui étoit fort son ami, qu'il le trouva avant même que d'avoir lû la Lettre de l'Empereur, si disposé à ce qu'il souhaitoit, qu'il étoit plus en état de le solliciter à faire la Ligue, que d'avoir besoin d'y être sollicité. Le Pape nomma incontinent deux Cardinaux, l'un desquels étoit Alexandre Farnese, son Neveu, pour consulter ensemble sans perdre de temps, & faire le projet d'un Traité de Ligue. Il ne fut pas plûtôt fait, qu'on le montra à Sa Sainteté, qui le trouva à son gré ; de sorte que le Pape manda le Consistoire pour le lendemain dix-neuf Juin, afin de prendre son avis là-dessus. Le Consistoire l'approuva unanimement, & le Pape s'étant fait donner une plume, le signa, aprés lui le Cardinal Farnese, en qualité de premier Ministre de Sa Sainteté ; ensuite signerent le Cardinal Madrucci, & l'Ambassadeur

La Ligue concluë.

de

de Charles V. en qualité de Plenipotentiaires, & aprés eux tout le Consistoire, & les Principaux Barons de Rome, que l'on y avoit appellez pour cela. Quelques uns ont dit que cela arriva le 20. de Juin, mais peu importe. Quoi qu'il en soit, le Cardinal Madrucci partit le lendemain avec le Traité, & s'en retourna à Wormes par le même chemin, & avec la même diligence, trouver l'Empereur, qui le signa sans l'avoir lû, disant au Cardinal Maddrcci, qu'il ne vouloit pas faire ce tort à la confiance qu'il avoit au Pape & en lui, que de le lire. Voici le Traité.

ARTICLES

Du Traité de la Ligue de Sa Sainteté, nôtre Seigneur le Pape Paul III. & de l'Empereur Charles-Quint, pour la Guerre contre les Lutheriens: Concluë à Rome le 19. Juin 1546.

I. QUe la Ligue tant offensive que défensive entre Sa Sainteté le Pape Paul III. tant en son nom, que du S. Siege, d'une part, & l'invincible Empereur Charles V. tant en son nom que de l'Empire, pour la Guerre contre les Lutheriens, & autres Heretiques & Rebelles à Dieu, au S. Siege, & à l'Empereur

reur, demeureroit faite & concluë, dés le moment que le present Traité seroit signé.

II. Que Sa Majesté Imperiale, ayant fait connoître par un zele Chrétien & genereux, à Sa Sainteté, qu'il étoit résolu de faire ses plus grands efforts dans cette guerre, Sa Sainteté promettoit aussi de faire tout son possible.

III. Que Sa Sainteté mettroit sur pied au plûtôt trois Legions d'Infanterie Italienne, de 4000. hommes chacune, quinze cens Chevaux, & 600. chevaux legers.

IV. Que ces Troupes seroient payées & entretenuës de toutes munitions de guerre & de bouche aux dépens de l'Empereur pendant un an entier, & en cas qu'elles en manquassent, Sa Majesté Imperiale promettoit de leur faire donner des vivres & des munitions à un prix raisonnable.

V. Que Sa Sainteté feroit compter à Sa Majesté Imperiale ou à son ordre 200. mille écus Romains, qu'elle feroit porter à ses dépens ou remettre par Lettres de change à Ausbourg, en l'espace de deux mois au plus tard.

VI. Qu'il seroit encore permis à Sa Majesté Imperiale, d'exiger pendant un an dans ses Royaumes d'Espagne, la moitié des Reve-

Revenus Ecclesiastiques, tant de l'un que de l'autre sexe.

VII. Que s'il arrivoit, ce que Dieu ne veüille, quelque disgrace à l'Armée Catholique, & qu'il y eût des raisons pressantes de continuer la guerre, Sa Sainteté continueroit à entretenir les mêmes forces, en la maniere susdite, avec le déboursement des 200. mille écus.

VIII. Que Sa Sainteté promettoit encore de faire son possible pour porter les autres Princes d'Italie, à contribuer selon leur pouvoir à cette guerre, où ils ont beaucoup d'interêt ; ce que feroit aussi l'Empereur de sa part.

IX. Que l'Armée de Sa Sainteté auroit sa part à proportion, à tout ce qui pourroit être pris sur les Ennemis, en quoi que pussent consister les avantages qu'on pourroit remporter sur eux.

X. Que les Volontaires de l'Etat Ecclesiastique, qui voudroient servir, & se signaler dans cette entreprise, ne seroient pas compris entre les Troupes de Sa Sainteté, mais dans le Corps d'Armée des Troupes Italiennes de Sa Majesté Imperiale.

XI. Que toutes les Troupes de Sa Sainteté tant d'Infanterie que de Cavalerie, seroient commandées par le Seigneur Ottavio Farnese, Neveu de Sa Sainteté, en

en qualité de General de l'Eglise, qui ne recevroit les ordres qu'immediatement de l'Empereur, ou du Duc d'Albe son Lieutenant, & que tous les Officiers & Commandans de l'Armée de Sa Sainteté seroient élus par lui, & par ledit General.

XII. Que quand on assigneroit les postes, & les lieux d'honneur, & dans les expeditions, Sa Majesté Imperiale, ou son Lieutenant, auroient pour l'Armée du Pape tous les égards justes & raisonnables.

XIII. Que ledit General Ottavio seroit appellé dans toutes les déliberations du Conseil de Guerre.

XIV. Que Sa Majesté Imperiale ayant résolu d'exposer sa trés-précieuse vie en cette guerre, & Sa Sainteté n'y pouvant aller en personne, comme elle le souhaiteroit, s'agissant du service & de la gloire de Dieu, tant à cause de sa Dignité sacrée, que de son âge, elle avoit résolu d'y envoyer le Cardinal Alexandre son Neveu, quelque besoin qu'il eût de lui auprés de sa personne, pour être à la suite de l'Empereur pendant la Guerre, sans que ce fût à ses dépens.

Les Ecclesiastiques d'Espagne ne furent guere contens de ce Traité, quant à l'article *Ecclesiastiques.*

ele onereux qui les regardoit, aussi n'a-t'on jamais vû qu'on ait chargé les Ecclesiastiques jusques à les obliger de donner la moitié de leurs revenus. Cela produisit plusieurs plaintes; les plus moderez ne purent même s'empêcher de faire des imprecations contre le Pape & contre l'Empereur, sur tout lors qu'ils entendirent publier que ce n'étoit pas une guerre de Religion.

Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens.

Il protesta qu'il ne prenoit pas les Armes pour cause de Religion, comme on en faisoit courir le bruit, & qu'il prétendoit laisser les choses en l'état où il les avoit mises par ses Edits : mais parce qu'il étoit obligé de châtier quelques Rebelles, qui entreprenoient de mépriser ses Decrets, & les Loix de la Diete & de l'Empire, & qui soulevoient contre lui les Puissances étrangeres, qui dépoüilloient les légitimes possesseurs de leurs biens, pratiquoient des violences inoüies envers tous, & une Tyrannie capable d'opprimer la liberté publique, & qu'ainsi il étoit obligé de tirer l'épée contre eux, aprés qu'ils avoient méprisé sa Clemence.

Quand

Quand la Ligue de l'Empereur avec le Pape, où étoit aussi compris le Roi des Romains, eût été publiée, elle donna beaucoup de crainte non seulement aux Princes Protestans de l'Allemagne, quoiqu'ils témoignassent tant de courage au dehors, qu'on les traitoit de témeraires, mais même aux Catholiques, qui prévoyoient que si l'Empereur venoit à remporter quelque signalée Victoire, (comme cela arriva) il se rendroit trop puissant. En un mot, ce terrible armement, fit craindre les Anglois & les François même, lesquels, las de guerre, sans autre mediation, convinrent de faire la paix, & étant convenus du lieu où on la traiteroit, qui étoit un Village prés de Campe entre Ardres & Guines, ils y envoyerent leurs Ambassadeurs. François I. y envoya de sa part l'Amiral, *Raymond*, premier Président de Roüen, & *Guillaume Bouchetel* : & le Roy d'Angleterre y envoya de la sienne *Guillaume Paget* Amiral d'Angleterre. Le besoin qu'ils avoient les uns & les autres de faire la paix, fit qu'en peu de jours ils furent d'accord, sçavoir le sept Juin de la presente année, & comme les François en avoient encore plus de besoin que les Anglois, les conditions du Traité furent aussi plus avantageuses à ceux-ci, qu'à ceux-là.

Crainte

L'Allemagne ne s'étoit jamais vuë si divisée,

Les Prote-

Étans trop hardis. visée, ni si engagée dans la guerre, & dans les préparatifs necessaires pour la faire ; car les deux Partis étoient résolus de mettre le tout pour le tout. Mais les plus sages blâmerent la conduite des Protestans, qui ayant depuis peu reformé les abus de la Religion, ne laissoient pas de montrer une confiance temeraire en leurs forces, comme s'ils eussent eu Dieu en leur disposition, se moquant de l'Empereur, de ses Manifestes, des forces des Catholiques, & de celles du Pape. Au commencement de la guerre ils furent un peu plus moderez, & firent un Manifeste de la teneur suivante, pour reponse à celui de l'Empereur.

Manifeste des Protestans. *Que chacun voyoit clairement que l'Empereur & le Pape, s'étoient liguez pour faire une guerre de Religion & forcer les consciences. Qu'ayant appris par le Manifeste que l'Empereur avoit fait publier, qu'il avoit resolu de prendre les Armes pour châtier certains Rebelles & leurs infidelles Adherens, ils souhaitoient de sçavoir quels étoient ces Rebelles, afin d'unir leurs Armes à celles de Sa Majesté Imperiale, & lui aider à les châtier ; mais que si l'Empereur prétendoit faire ces préparatifs de guerre contre eux, qu'ils étoient prêts de se justifier, & lui faire voir qu'ils n'avoient jamais offensé ni l'Empereur, ni l'Empire.*

Mais

Mais leur Armée étoit trop puissante, & les sollicitations aussi de leurs Prédicateurs, qui les pressoient incessamment de se prévaloir de leurs forces, afin de donner la paix à l'Eglise, & rendre la Religion Lutherienne dominante en Allemagne, pour se contenter de la publication de ce Manifeste pour toute réponse à l'Empereur Ils avoient une des plus formidables Armées que l'on eût jamais levé en Allemagne, & qui leur avoit donné une si grande confiance de triompher de leurs Ennemis, que déjà ils formoient le dessein de faire un Empereur Lutherien, & de bannir la Religion Catholique de l'Empire. Elle étoit effectivement capable de leur donner de grandes esperances & beaucoup de vanité aux Chefs qui la commandoient. Elle étoit forte de 80. mille Hommes de pied, seize mille Chevaux, six mille Fourriers, huit mille Dragons, 3000. Travailleurs, 3000. Chariots de Bagage, & de provisions, deux cens pieces d'Artillerie, trois cens Barques pour faire des Ponts, & selon la coûtume d'Allemagne, plus de vingt mille Femmes ou Enfans. Les devises de leurs Drappeaux répondoient à la nature de l'Armée, & à ses grandes esperances. Celle du Landgrave étoit celle-cy. *La coignée est mise à la racine de l'arbre, & celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé & jetté au feu.* Mais celle de

Bonne opinion d'eux-mêmes.

de l'Electeur étoit modeste, & digne d'être imitée en ces termes. *Seigneur, sauvez moy par la vertu de vôtre Nom saint!* Celle du Roi de Danemarc, qui suivoit le même parti, étoit extrémement orgueilleuse. *Ta delivrance viendra du Septentrion*, aussi dépleut-elle à tout le monde.

Ban de l'Empire.

Cependant l'Empereur avant que de tirer l'Epée, voulut faire sentir l'autorité de son Sceptre à ses Ennemis, car il fit publier dans les lieux publics avec les ceremonies accoûtumées, qu'il avoit mis au ban de l'Empire comme Traitres & Rébelles Jean Frederic Electeur de Saxe & Philippe Landgrave de Hesse; l'Acte étoit long, & je me contenterai d'en rapporter ici la substance. *Qu'il les declaroit perturbateurs du repos public, Violateurs de la Foy qu'ils lui avoient jurée, Rebelles aux Loix inviolables de l'Empire, Usurpateurs & Ravisseurs de Biens de l'Eglise, & de Provinces antieres.* Il y avoit encore d'autres accusations de Rebellion exprimées, comme entre autres les reproches suivans: *Que pour mieux couvrir leurs fraudes ils se servoient du prétexte de la Religion, de la paix, & de la liberté publique d'Alemagne. avec quoi ils avoient séduit & travailloient encore à séduire plusieurs Princes & Etats de l'Empire, n'epargnant aucun artifice pour les tirer de l'obeissance qu'ils devoient à l'Empire:* ce

qui

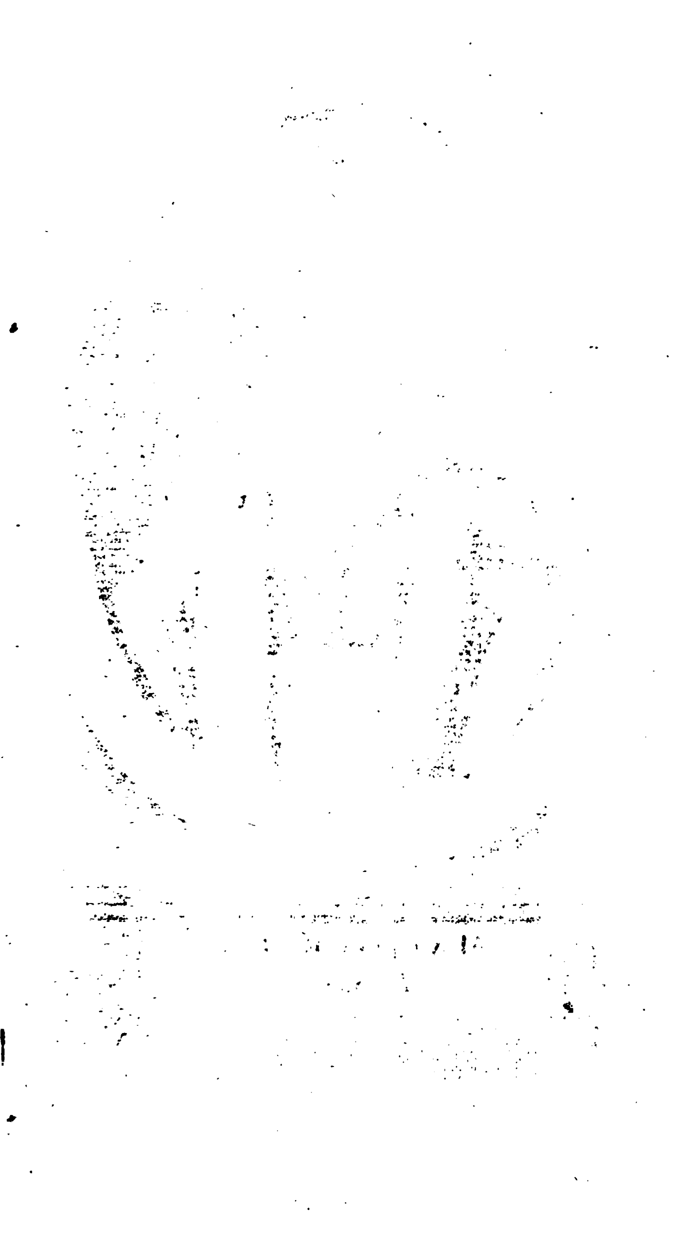
qui faisoit connoître jusques où étoit allé leur perfidie, leur méchanceté, & leur injuste rebellion contre l'Eglise & contre l'Etat.

Le Pape qui devoit selon les conditions du Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, être informé jour par jour de tout ce qui se feroit, reçut par un Courrier exprés de l'Empereur une Copie de ce Ban, & lui fit une réponse par laquelle il le loüoit de son grand zele à soûtenir son autorité & la gloire de Dieu, & à rendre odieux le nom des Rebelles, & lui remmandoit vivement, qu'il lui plût de faire paroître son grand zele, en donnant l'Electorat dont il avoit dépoüillé le Saxon, qui en étoit déchu par sa Rebellion, à quelque Prince Catholique qui eût rendu service à l'Eglise. Le Legat, conformement aux Ordres qu'il avoit reçus de Rome, proposa un Prince de la Maison de Baviere, mais assez froidement, pour laisser agir les autres qui appuyoient avec chaleur les intentions du Pape, feignant d'être desinteressé, & disant que le bien public demandoit, qu'on eût ces égards pour un Pape si zelé, & qui avoit tant travaillé pour le Bien de la Chrétienté. Il est certain que le Pape auroit voulu obtenir l'Electorat, pour Horace son Neveu, Gendre de l'Empereur, mais il croyoit mieux réüssir dans son dessein, en ne témoignant point de passion pour cela, & en faisant agir les autres sous main.

On parle de donner l'Electorat.

L'Em-

Quelques raisons. L'Empereur de son côté avoit dessein de donner l'Electorat à son Neveu, Fils de Ferdinand son Frere, qui portoit le tittre de Duc d'Austriche, & de l'affecter pour l'avenir à l'Archiduché d'Austriche; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne pouvoit contenter le Pape en le donnant à son Neveu, à cause des obstacles insurmontables qui s'y trouvoient, en ce qu'il étoit expressément défendu par la Bulle d'Or, de faire aucun Electeur qui ne fût né en Allemagne, & la Bulle ne se pouvant rompre que dans la Diete Generale, les Princes Allemans n'auroient pas été si sots, que de se laisser ôter leurs Droits pour les donner à un Etranger, & à un Romain, qui au fond n'étoit né que simple Gentil-homme. Quant à ce qui étoit de donner l'Electorat à l'Archiduc son Neveu, cela lui auroit été facile à la verité, tant parce qu'il étoit Prince Alleman, que parce qu'il ne dépendoit que de lui, de lui en donner l'Investiture; mais il renonça à ce dessein, parce qu'il craignit de se rendre odieux à toute l'Allemagne, & non pas seulement aux Princes Catholiques, qui n'auroient pas vû sans chagrin que la Maison d'Austriche déja si puissante, accrût si considerablement son autorité. Ce qui le détourna encore de ce dessein, fut qu'ayant consulté là-dessus *Nicolas Granvele* son principal




MAURICE DUC
de Saxe

cipal Ministre, & qui étoit son Oracle pour le Conseil, il lui avoit répondu, *que la circonstance des affaires vouloit qu'on remédiât à un mal par un autre peut-être encore pire.*

Il fut donc trouvé à propos de donner l'Investiture de l'Electorat à *Maurice de Saxe*, Cousin germain de Jean Frederic que l'on avoit mis au Ban, qui étoit aussi Lutherien, mais qui demeuroit neutre, pour voir le train que prendroient les affaires avant que de s'y engager. C'étoit un Prince fin & rusé, & qui avoit prévû que le cas pourroit bien arriver, qu'il pourroit, comme on dit, pêcher en eau trouble; ainsi pendant que d'un côté il sollicitoit les uns à défendre la Religion Lutherienne, afin d'allumer davantage le feu de l'autre, il se conduisoit si adroitement, qu'il demeuroit fidelle & ami de l'Empereur, sans se rendre suspect aux Lutheriens, à ce que disent quelques Auteurs. *Son Idole.*

Aprés la publication du Ban, l'Empereur envoya par Don Antonio Enriquez di Rosa, Secretaire du Cabinet, une autentique déclaration au Duc Maurice, contenant au long les raisons qui l'avoient obligé de mettre au Ban de l'Empire Jean Frederic son Cousin, & celles qu'il avoit eu de lui donner l'Investiture de son Electorat. Charles-Quint fit cela, pour attirer ce *On lui donne l'Electorat.*

Duc dans son parti, lui envoya des Patentes de l'Investiture, & commanda qu'on le reconnût pour Electeur. Il lui ordonna même d'assembler autant de Troupes qu'il pourroit, pour s'aller mettre en possession des Etats de Jean Frederic : & pour aller au-devant des obstacles qui pouvoient survenir, outre qu'il en donna le droit à lui seul, il voulut encore, qu'il fût assisté par le Roy des Romains dans cette entreprise. Il fit faire la même déclaration à Auguste de Saxe frere de Maurice, & lui fit sçavoir, que si son frere venoit à mourir sans enfans mâles, il lui succederoit dans l'Electorat, de sorte que l'interêt étoit commun entre les deux freres.

Charles a la goutte.

Cependant Charles étoit allé à Ulme, où il admira l'affection des Bourgeois de cette Ville, qu'ils lui témoignerent par les honneurs extraordinaires qu'on lui fit à son entrée, & par un present de cinquante mille florins. Là dans le fort de ses affaires, ou plûtôt de celles du Public, & lors qu'il avoit le plus de besoin de santé, il fut attaqué pour la quatriéme fois en un an & demi, cruellement de la goutte, & comme c'est un mal qui rend naturellement mélancoliques ceux qui en sont affligez, & qu'il faut de la joye pour les soulager, les douleurs de Charles-Quint ne pouvoient être que fort violentes dans cette circonstance où le

mauvais

mauvais état des affaires le rendoit plus que mélancolique, craignant que son mal ne prolongeât les préparatifs de la guerre, & que ses Ennemis ne profitassent de ce délai; & comme ses Medecins lui vouloient persuader de faire quelques remedes, il s'en fâcha, & leur reprocha, *qu'ils vouloient l'affoiblir par des remedes, lors qu'il avoit besoin de forces pour aller combattre ses Ennemis.*

Le Duc Maurice, revêtu du pouvoir & de l'Investiture que l'Empereur lui avoit donnée, faisoit cependant des progrez considerables dans les Etats de Jean Frederic son Cousin, qu'il dépoüilla presque de tout, hors quelques Forteresses qu'il assiegeoit; car oûtre les Troupes qu'il avoit pû lever dans ses Etats, & dans ceux du Duc Auguste son frere, le Roy Ferdinand lui avoit donné à la sollicitation de Charles Quint, quinze cens hommes de pied commandez par *Alprando Madruccio* frere de l'Evêque de Trente; & quinze cens chevaux commandez par *George Rensburg* vieux Officier, lesquels joints à ses autres Troupes faisoient sept mille hommes, nombre suffisant pour se rendre maître d'un Païs dépeuplé d'hommes capables de se défendre, par les Levées que l'Electeur y avoit faites les plus grandes qu'il avoit pû. *Entreprise de Maurice.*

Cependant Jean Frederic, informé des

Il est chassé par son Cousin ravages que faisoit Maurice son Cousin dans ses Etats, alla en Saxe avec un bon corps d'Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Peuples du Royaume de Boheme, qui n'aimoient pas le Gouvernement de Ferdinand leur Roy frere de l'Empereur, où non seulement il recouvra tout ce qu'il avoit perdu, mais chassa presque entierement de ses Etats Maurice, & mit toute la Boheme en combustion; ce qui obligea l'Empereur de soûtenir de tout son pouvoir les interêts de son frere & de son Ami; il y fut porté aussi par politique, & pour ne pas donner le temps à son Ennemi de devenir trop puissant. Pour cet effet il envoya en Boheme Albert Marquis de Brandebourg avec beaucoup de Troupes & d'argent, mais il trouva le feu de la rebellion tellement allumé dans ce Royaume, qu'il n'osa y entrer plus avant. Charles-Quint en ayant reçu avis, & pressé par son frere, qui étoit extrêmement chagrin de voir son Royaume en si grand danger, résolut d'y aller en personne, & ordonna que tout fût prêt en peu de jours pour son voyage, quittant les remedes qu'on faisoit à son mal.

Conspirations à Genes. Mais pendant qu'il se préparoit à ce voyage, il arriva de nouvelles affaires qui lui donnerent de l'occupation, & que je rapporterai ici en peu de mots pour changer un peu de matiere. Il n'y avoit point de

Ville

Ville que Charles V. aimât plus que Genes; & il croyoit qu'il étoit d'une indispensable nécessité, tant à cause de l'Empire, & de l'Espagne, que de ses Etats en Italie, & particulierement du Milanez, de conserver dans sa liberté une Ville qui étoit entierement à la dévotion de la Maison d'Austriche. Il arriva donc que Pierre Louis del *Fiesco*, jaloux de la fortune d'André & de Jeannetin Doria, que l'Empereur avoit élevez à un tel degré de puissance & d'autorité, que non seulement ils effaçoient toutes les autres familles, mais qu'ils tenoient la Ville & la Republique dans une entiere dépendance, résolut de se faire lui-même Seigneur souverain de Genes, en faisant mourir ces deux hommes-là. Comme il étoit fort riche, il lui fut aisé de trouver des scelerats pour le suivre; accompagné de ces gens-là, il attaqua de nuit Jeannetin Doria, & le tua d'un coup d'arquebuse. Son Oncle André, qui étoit au lit attaqué de la goute, ayant entendu ce tumulte, se fit emporter par ses domestiques, & se sauva comme par miracle.

Déja la Vile étoit comme au pouvoir des ces séditieux, qui s'étoient secrettement assemblez dans le Palais de Fiesco, en grand nombre, & d'où ils étoient sortis bien armez. La bonne fortune de Genes voulut, que les forçats des Galeres de Doria, enten-

Fait de l'Epeintre à Charles.

dant le tumulte qui se faisoit dans la Ville, penserent à ôter leurs chaines & se mettre en liberté. Mais Fiesco averti de leur dessein y accourût, & il arriva que voulant passer d'une Galere à l'autre pour les arrêter, comme c'étoit de nuit, & qu'il étoit puissamment armé, il tomba dans la Mer parmi la bouë & les joncs où il demeura, sans que l'on ait pû trouver son corps, & ceux de son parti se voyant sans Chefs, prirent l'épouvante & s'enfuïrent les uns d'un côté & les autres d'un autre. L'Empereur fut fort aise qu'André se fût sauvé, mais il fut sensiblement affligé de la mort de Jeannetin, qui devoit succeder à son Oncle dans la charge de grand Amiral, étant difficile de trouver des gens capables de remplir de tels Emplois: Mais ce qui affligea le plus, ce fut d'apprendre que François I. eût eu part à cette action, & que ce fût lui qui eût suborné secrettement Fiesco pour la lui faire entreprendre. Ce qui lui fit soupçonner, qu'il avoit dessein de se prévaloir des affaires qu'il avoit avec les Lutheriens, & de lui faire la guerre dans le Duché de Milan. La paix qu'il venoit de faire avec tant de précipitation avec le Roy d'Angleterre, le confirmoit dans cette pensée. Il ne doutoit pas même qu'il n'y eût entre eux un Traité secret, par lequel le Roy d'Angleterre s'obligeoit de

lui

lui donner du secours dans cette guerre de Milan, pendant qu'il la feroit aux Lutheriens; mais il fut bien-tôt aprés gueri de ce soupçon, qui n'étoit peut-être pas si mal fondé.

Henry VIII. Roy d'Angleterre mourut à Londres âgé de cinquante-sept ans, le quinze Mars. L'Angleterre n'avoit point eu de Roy qui eût regné si souverainement que lui. Toutes les affaires se faisoient par un Conseil qu'il avoit lui-même choisi comme il avoit voulu. Les Anglois le laissoient faire, persuadez que ce Prince avoit du sçavoir, & une subtilité d'esprit, capable d'établir & de pratiquer les maximes les plus nécessaires à un bon Gouvernement. Il parla jusques à son dernier soûpir, avec une entiere liberté & tranquillité d'esprit, & finit sa vie par ces paroles, *Amisimus omnia, nous avons tout perdu*. Il étoit infatigable à l'Armée: il veilloit continuellement sur les actions de ses Capitaines & de ses Courtisans: Il se levoit le premier, & étoit le dernier à se coucher: Il vainquit avec beaucoup de gloire les Ecossois, qui unis avec les François étoient allez attaquer l'Angleterre: Il tint toûjours la balance entre Charles V. & François I. Il tiroit avantage de tous les deux, & se faisoit aimer & craindre de l'un & de l'autre. Sur la fin de sa vie on lui entendit dire, qu'il

Mort d'Henry VIII. 1547.

mouroit content d'avoir vêcu dans le Siecle des trois plus sages Princes du Monde, Soliman, Charles-Quint, & François I.

Ses défauts. Mais s'il a possedé de grandes Vertus, comme on ne le peut contester, il est vrai qu'il a eu aussi de grands défauts qui les ont obscurcies. Il auroit renversé le monde entier pour satisfaire ses passions : Il n'avoit aucun égard à sa réputation quand il étoit question de satisfaire sa lubricité, comme cela a paru par ses Mariages & ses Divorces: Il fut excessivement avare, jusques à être à gages au service de l'Empereur & de François I. & à se donner au plus offrant : c'est principalement ce qui le porta à se rendre maître des Biens Ecclesiastiques, & qui l'empêcha de faire jamais aucune generosité, sinon à ceux, desquels il étoit assûré de recevoir le double, tel qu'étoit Charles-Quint. C'est cette passion de l'Avarice qui lui fit toûjours opprimer ses Sujets : Il étoit plus sévere que clément : il fit mourir les plus grands de son Royaume : On croit même qu'il fit empoisonner la Reine Catherine aprés son divorce : Il fit paroître beaucoup d'inconstance dans ses actions, avec cette circonstance admirable, que sa legereté lui fut toûjours avantageuse, & lui servit à l'accomplissement de ses desseins. On n'avoit point vû de Prince si exactement obéi de ses Sujets, & il eut

toûjours le plaisir de se voir fort riche en argent : Il laissa de *Catherine* sa premiere femme, une fille nommée *Marie* : d'Anne de Boulen, *Elisabeth*; de Jeanne de Seymour, *Edoüard*, qui lui succeda, Marie à Edoüard, & Elisabeth à Marie.

Si la mort de ce Prince guerit l'esprit de Charles-Quint des pensées fâcheuses qui l'agitoient, il est certain que celle de François I. arrivée quinze jours aprés, sçavoir le dernier jour de Mars, acheva de lui donner sa tranquillité. Ce Prince mourut d'une fievre lente, causée par les déplaisirs & les chagrins qu'il avoit eus, en grand nombre. Cette fievre s'augmenta peu-à-peu, & finalement lui ôta la vie à l'âge de cinquante-trois ans. Prince qui avoit un air majestueux, grand de stature, beau de visage, d'un air fort gracieux, courageux dans les Batailles, doux dans la conservation; liberal, bien-faisant, clément, oubliant facilement les offenses, franc & sincere, d'une constance inébranlable dans l'adversité. Cela s'entend en qualité de Gentil-homme & de particulier, ou comme Prince dans ses Etats & hors les affaires étrangeres; car quant au reste, il fit bien voir dans les affaires qu'il eut avec Charles V. qu'il étoit Ennemi irréconciliable. Mais il est hors de contestation, qu'il n'eut jamais son semblable en generosité, en so-

Mort de François I. 1547.

lidité de jugement, & en heureuse mémoire. Comme il avoit la connoissance de plusieurs sciences, il se montra toûjours grand Amateur des Lettres, & Protecteur des Scavans. Les Arts liberaux & les sciences de toutes les sortes, lui doivent leur établissement, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Il fonda plusieurs Colleges pour le Grec, l'Hébreu, & le Latin en France, & plusieurs antres Princes en firent de même à son imitation. Il fut generalement regretté de tous, & Charles V. quant il eut appris sa mort, lui donna cet éloge. *Qu'il étoit mort un Prince d'un si grand mérite, qu'il ne sçavoit quand la Nature en pourroit produire un semblable.*

Parole remarquable. Quoi que les sentimens de Charles V. fussent tels, & qu'il envoyât de celebres Ambassades à Londres & à Paris pour faire des complimens de condoléance aux Successeurs de ces deux Princes, il est pourtant vrai que la mort de ces deux Rois, en des conjonctures semblables, lui tira, comme on dit, une facheuse épine du pied, & tua ce double ver de jalousie qui lui rongeoit les entrailles. Sangro dit, que le Duc d'Albe apprenant la mort de François I. aprés celle d'Henry, ne pût s'empêcher de dire. *Puis que ces Princes n'éto ent pas immortels, & qu'ils devoient mourir un jour, ils ne pouvoient mourir plus à propos, pour le bien des affaires*

affaires de nôtre Empereur, qu'ils l'ont fait. Et en une autre occasion. *Les deux Ennemis couverts de l'Empereur sont tombez, ses Ennemis déclarez en feront bien-tôt de même* : Il vouloit parler de Jean Frederic, & du Land-grave.

Duc de Vvittemberg 1547.

Pour revenir à Charles-Quint, je dirai que comme il étoit sur le point de partir d'Ulme, pour s'aller mettre à la tête de son Armée, le Duc Frederic de Wittemberg le fut trouver. Ce Prince, comme bon Lutherien, avoit embrassé le parti du Duc de Saxe & de la Ligue de Smalcade, avec autant d'ardeur contre Charles-Quint qu'aucun autre, mais son étoile lui fut si favorable, que quoi qu'il vît l'Armée des Lutheriens beaucoup plus forte que celle du parti de l'Empereur, elle lui inspira qu'il se perdroit avec les siens, s'il suivoit la fortune de l'Electeur; de sorte que par le moyen de ses Amis, il fit demander la grace à l'Empereur, & ayant appris qu'elle lui seroit accordée, il abandonna les autres, & fut trouver l'Empereur justement le jour qu'il devoit partir pour l'Armée. Charles le reçut assis majestueusement sur un Thrône, le Sceptre à la main, ayant à ses pieds au bas du Throne son Marêchal, qui tenoit l'épée nuë à la main; & à ses côtez plusieurs Princes & Grands, & ses principaux Officiers & Capitaines.

lier de répondre au Duc de sa part, ce qu'il fit en la maniere suivante : *Sa Majesté Imperiale, comme Prince clement, considerant l'humble & respectueuse priere du Duc Olderic, & persuadé de sa répentance, vû la confession des grandes offenses qu'il lui avoit faites, & ayant égard à sa volontaire résolution pour éviter sa juste indignation, de recourir à Sa Majesté Imperiale, pour lui demander pardon, au Nom des Entrailles du Seigneur. Sa Majesté Imperiale pour l'amour de Duc & pour sa plus grande gloire, porté à cela d'ailleurs par sa Clemence naturelle, & particulierement pour empêcher un grand peuple de perir, veut bien oublier les offenses reçûës, quitter toute colere & tout ressentiment contre ledit Duc, & lui pardonner tout ce qu'il a fait contre l'obéïssance & la foy qu'il luy doit, à la charge que le Duc execute de bonne foy tout ce qu'il a promis & promet.* Cela fait, Charles V. se leva, & fit signe au Duc de se lever, & à tous ceux de sa suite ; mais avant que de le faire le Duc pria Sa Majesté Imperiale, d'exercer la même grace envers tous ceux, presens ou autrement, qui lui avoient été désobéïssans comme lui. *Je le veux, & je vous le promets*, lui dit l'Empereur, & en lui parlant, il ôta un peu son chapeau, le remit, & presenta sa main au Duc qui la baisa à genoux.

L'Em-

L'Empereur s'étant remis sur son Trône, on fit entrer les six Deputez de la Ville de Strasbourg, qui se mirent trois fois à genoux, premierement en entrant dans la Sale, puis vers le milieu, & enfin aux pieds du Trône. Celui qui étoit à la tête, fit un discours plein de soûmission pour demander pardon de la faute que leur Ville avoit faite, de se détourner de l'obéïssance qu'elle lui devoit, qui lui fut accordé en la même maniere qu'aux autres Villes qui avoient recouru au pardon de l'Empereur, & sous les mêmes conditions, avec cette seule difference pour Strasbourg, qu'elle ne fut pas obligée de recevoir Garnison comme les autres; mais en échange elle fut declarée Fief de l'Empire, & Charles V. y fut reconnu, & proclamé Empereur, le premier qui l'ait jamais été.

Motifs de crainte. Il ne sera pas inutile au Lecteur de sçavoir que Jean Frederic avoit fondé les grandes esperances qu'il avoit conçuës, qui l'avoient rendu si fier, & qui lui promettoient, non seulement la Victoire, mais la ruïne entiere de l'Empereur, sur ces deux choses: premiérement sur la promesse secrete que les Rois d'Angleterre & de France lui avoient faite, de ne le pas abandonner dans son entreprise, de lui donner du secours, & de soûtenir son parti par des diversions. Secondement, il se fondoit sur la rebellion de

Bo-

Boheme, s'assûrant qu'àprés avoir chassé les Ministres de Ferdinand, ils pourroient augmenter leur Armée contre Charles V. d'un nombre considerable de Troupes. Il ne faut pas douter aussi que si ces deux choses eussent eu leur effet, l'Empereur n'eût été perdu sans ressource, & que les Lutheriens n'eussent eu le dessus en Allemagne. Mais la premiére esperance s'évanoüit par la mort des deux Rois, & la seconde par les bons & prompts remedes qu'y apporta l'Empereur, ayant rompu les mesures de ses Ennemis, en arrêtant la rebellion des Bohemiens. Il y a des Auteurs qui disent qu'àprés ces deux fâcheuses nouvelles, il échappa à l'Electeur de dire au Landgrave, *que la mort du Roy d'Angleterre & de celui de France, jointes à l'esperance perduë de se rendre maître de la Boheme, ne présageoient rien de bon, qu'il ne falloit pourtant pas perdre courage, mais esperer, que si la fortune ne leur étoit pas favorable au commencement, qu'elle le pourroit devenir dans la suite.*

Charles va à l'Armée. Charles V. ne fut pas plûtôt allé d'Ulme en Boheme, qu'il appaisa si bien les troubles de ce Royaume, qu'il n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Mais avant que d'y aller il envoya le Duc d'Albe prendre possession de Nuremberg, ce qu'il ne put faire sans causer beaucoup de trouble parmi

mi ce Peuple accoûtumé à n'être pas chargé. Cependant quelque temps aprés, l'Empereur y étant allé, ce Peuple lui fit tous les honneurs possibles, on lui accorda non seulement tout ce que le Duc d'Albe avoit demandé de sa part, mais encore un Present de 30. mille Ducats, & beaucoup de raffraîchessemens aux gens de sa Cour, outre les charges de la Garnison.

Les Lutheriens perdent une belle ocasion.

Pendant que l'Empereur étoit à Egra avec le Roi des Romains son frere, & les deux freres Maurice & Auguste de Saxe, il reçut avis que les Ennemis marchoient à grands pas pour se rendre maîtres de *Lanschut*, dans le Duché de Baviere, sur le chemin de Ratisbone à Anspruch, par où devoient passer justement les Troupes que l'Empereur attendoit d'Italie, par la Forest noire, & comme elles ne pouvoient pas passer ailleurs, il falloit necessairement se rendre maître de ce passage, ou perdre ces Troupes qui étoient considerables, si les Lutheriens se fussent rendus maîtres de l'Ecluse. Il faut avouër que la diligence & & l'habileté de l'Empereur à se rendre maître de ce passage, lui ouvrit la porte de la bonne fortune, & la ferma aux Lutheriens, ceux-ci au lieu de marcher nuit & jour pour s'assûrer de ce passage, trompez par une fausse esperance d'y être toûjours à temps, avant seulement que la pensée en

vint

vînt à Charles-Quint, marchoient à leur aise, & ne s'apperçurent de la faute qu'ils avoient faite, que lors que l'Empereur leur eût coupé chemin, & qu'il se fût rendu maître du Village, faute qui leur fut autant fatale, qu'il leur auroit été avantageux de l'éviter. Il est assuré que s'ils eussent fermé ce passage à des Troupes aussi considerables, Charles-Quint n'auroit pu faire autre chose que de se renfermer dans Ratisbone, où il auroit été obligé de perir en combattant contre une Armée de beaucoup superieure à la sienne, ou de se mettre à la discretion de ses Ennemis.

Charles en profite

Quelle belle occasion ne perdirent pas alors les Lutheriens ! mais il faut mettre le doit sur la bouche, lors qu'il est question de parler des Decrets du Ciel sur ce qui doit arriver aux hommes. L'Empereur se campa donc en ce lieu-là, en attendant le secours qui devoit arriver, qu'il attendoit d'un moment à l'autre, & qui arriva bientôt aprés. Il consistoit en dix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux de Troupes du Pape, & six mille Espanols qui venoient de Milan. Avec cela il se mit en état, non seulement de ne rien craindre de ses Ennemis, mais de les aller chercher, quoi que ceux-ci fussent plus forts que lui de 15000. hommes de pied, comme on l'a verifié depuis. Il est vrai que Charles

Charles V. étoit plus fort en Cavalerie de deux mille chevaux, ce que les Espagnols nient pourtant. Mais la principale difference qu'il y avoit entre ces deux Armées, est que celle de l'Empereur étoit commandée par les deux plus grands Capitaines du Siecle, & un grand nombre d'autres bons Officiers, au lieu que les Lutheriens à peine avoient-ils un bon General, & presque aucun Officier d'experience.

Desavantage des Lutheriens.

L'Empereur avoit encore un autre avantage sur ses Ennemis, & qui leur étoit funeste, c'est qu'en son Armée les conseils & les deliberations sur tout ce qu'il falloit entreprendre, dependoient d'un seul Chef, qui avoit une autorité absoluë, qui faisoit toûjours deliberer ce qui étoit necessaire, & qui souvent même prenoit des deliberations sans les communiquer à son Conseil. Au lieu qu'il en étoit bien autrement parmi les Lutheriens, car quoi qu'on eût établi pour Chefs l'Electeur & le Landgrave de Hesse, il avoit pourtant été résolu dans l'Assemblée de Francfort, qu'ils ne pourroient rien entreprendre que par la pluralité des voix du Conseil, qui étoit mal-heureusement composé de plus de cinquante personnes, ce qui faisoit que la confusion y regnoit, & que l'on ne concluoit presque jamais rien. Il faut ajoûter à tout cela l'extrême vigilance de l'Empereur, si grande que l'on n'en

n'en a jamais vû de semblable.

Les Lutheriens demandent grace. Les Protestans faisant reflexion à tout cela, & ayant appris que plusieurs Villes Imperiales, comme Ulme, Francfort, Strasbourg, Ausbourg, & plusieurs autres, avoient fait leur accommodement avec l'Empereur, & avoient obtenu leur grace, aussi bien que le Duc de Wittemberg, voyant d'ailleurs la foiblesse de leur parti, crurent qu'ils devoient aussi chercher quelque moyen de faire la paix, & envoyerent des Députez à l'Empereur, pour sçavoir s'il vouloit donner les mains à un accommodement. Mais l'Empereur connoissant la foiblesse de ses Ennemis, & ses forces, leur voulut imposer des Loix si dures, que ç'auroit été une lâcheté que de s'y soumettre, & telles qu'il auroit été impossible de les observer, quand même on les auroit reçuës, de sorte qu'il fut résolu dans leur Conseil de guerre, qu'il valoit mieux continuer la guerre, & risquer de tout perdre, que de faire une si honteuse paix.

Résolution à la guerre. L'Electeur de Saxe voyant donc que les Députez des Villes étoient d'avis au Conseil de guerre, de travailler à un accommodement, plûtôt que de tout risquer, & de voir les choses aller de mal en pis, aprés avoir consulté un moment avec le Landgrave, ils conclurent ensemble qu'il falloit y apporter du reme deavant que le mal devînt

grand,

grand, & que leur Armée diminuât davantage, & délibererent de declarer la guerre.

Cette résolution fut executée sans aucun delai, car on envoya incontinent un Page à l'Empereur, portant une Lettre de declaration de guerre sur la pointe d'un bâton, selon la coûtume d'Allemagne. Le Page, précedé d'un Trompette, fut conduit au Camp de l'Empereur, & justement dans la Tente du Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Armée. Le Duc n'eut pas plûtôt lu la Lettre, contenant la declaration de guerre, qu'il fit venir un Bourreau, & commanda que le Trompete & le Page fussent pendus. Les Generaux qui étoient auprés de lui, le prierent instamment de ne les pas faire mourir, ce qu'ils eurent beaucoup de peine à obtenir. Il se contenta de de faire brûler la Lettre en leur presence par la main du Bourreau, & de leur donner pour toute reponse le Ban qui avoit été publié contre l'Electeur & le Landgrave, & les renvoya. D'autres disent que le Duc lui-même déchira la Lettre, pour éviter qu'elle ne tombât entre les mains de l'Empereur, à cause des termes injurieux à l'honneur de Sa Majesté Imperiale dont elle étoit pleine. Le dessus étoit conçu en ces termes, *A Charles d'Autriche soi disant Empereur.*

Les Lutheriens declarent la guerre. 1547.

Quoi que ce soit la coûtume devenuë comme naturelle aux Historiens, de n'être guere

guere d'accord les uns avec les autres, même souvent dans les faits les plus considerables, on peut assurer qu'ils ne l'ont jamais été si peu, qu'au sujet de l'Histoire de cette guerre, qui est devenuë un cahos qu'on ne peut démêler, par la diversité incroyable des sentimens differens, particulierement sur le nombre des deux Armées. Plusieurs disent que l'Armée de Charles-Quint étoit inferieure à celle des Lutheriens en Infanterie, mais superieure en Cavalerie. D'autres soûtiennent qu'elle n'étoit pas la moitié si forte en Cavalerie, que l'autre. Ulloa dit que l'Armée de l'Empereur étoit forte de 45000. hommes de pied, 3500. chevaux, & cependant ce même Auteur, une *page* aprés, la divise ainsi : Les Troupes du Pape 1500. La Cavalerie de Naples & de Milan, commandée par Ottavio Farnese Gendre de Charles V. 600. Le Duc de Florence fournit 200. hommes. Le Duc de Ferrare, 120. Le Marquis de Brandebourg, 600. Le Marquis Albert de Brandebourg, 800. Le Grand-Maître de Prusse, 200. L'Archiduc, 200. Ainsi toutes ces Troupes Auxiliaires font ensemble 4200. & où est donc la Cavalerie Espagnole & Allemande? Mais enfin aprés toutes les recherches possibles, j'ay trouvé que les Lutheriens avoient 27. mille hommes de pied, &

8000.

[illegible]00. chevaux plus que l'Empereur ; mais les Troupes de Charles V. étoient toutes choisies & bien commandées, au lieu que l'Armée des Lutheriens étoit presque toute composée de Paysans, qui à peine sçavoient se tenir à cheval, ni porter l'épée, de sorte qu'un Soldat de l'Empereur en valoit six de ceux de l'Electeur, ce que l'évenement a justifié. On assûre, qu'on n'avoit jamais vû en aucune autre Armée tant de Devises sur les Enseignes : Voici la plus grande partie de celles qui étoient sur les Drapeaux de l'un & de l'autre parti.

Devises qui étoient sur les Enseignes des Catholiques.

Sur l'Enseigne de la Compagnie de Sa Majesté Imperiale, étoit l'Aigle de l'Empire, portant un Crucifix au milieu des deux têtes, avec ces paroles. *Tu es Protector meus, & Deffensor meus.* Vous êtes mon Protecteur & mon Défenseur.

Sur celle du Roi Ferdinand, un aigle qui déchiroit un serpent, & ces paroles, *mordente mordior*, je suis déchiré par celui qui mord.

Sur celle de l'Archevêque de Mayence, un Crucifix, & lui à genoux aux pieds avec plusieurs autres Ecclesiastiques, ayant ces paroles sur la tête. *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris. Te rogamus, audi*

audi nos. Humiliez les Ennemis de la Sainte Eglise ; nous vous en prions, Exaucez-nous.

Sur celle de l'Archevêque Electeur de Cologne, il n'y avoit que ces seules paroles au milieu des pieds d'un Crucifix. *Non timebo mala quoniam tu mecum es.* Je ne craindrai aucun mal, car vous êtes avec moi.

Sur celle de l'Electeur de Treves, une Croix avec ces paroles. *In hoc signo vince*, Vainquez par ce Signe.

Sur celle du Duc d'Albe, l'Empereur qui lui donnoit le Brevet de Lieutenant General, & au dessous de tous deux plusieurs heretiques tourmentez par des dragons & des serpens, & ces paroles. *Vous marcherez sur l'aspic & le Basilic, vous foulerez le Lion & le Dragon.*

Sur celle du Duc de Baviere un Jupiter prêt à lancer la foudre, & ces paroles. *Frappez-les par la foudre de vôtre Puissance.*

Sur celle de Don Alvaro di Sandè, il y avoit ces paroles. *Engeance de viperes, qui vous délivrera de la colere à venir.*

Sur celle d'Ottavio Farnese General de l'Eglise, un Christ qui donnoit les Clefs à S. Pierre, & ces paroles. *Les portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle.*

Sur celle de l'Evêque de Liege. *Celui qui*

n'en-

n'entre point par la porte est un larron & un brigand.

Sur celle de la Compagnie de 200. Chevaux levez aux dépens des Cardinaux, Farnese & de Medicis, un S. Pierre qui presentoit deux épées à Jesus-Christ, & ces paroles. *Voici deux épées*, & plus bas. *Ils combattront en ton Nom.*

Sur celle de Don Pietro Colonna, un Capitaine qui tenoit la Fortune par les cheveux de la main gauche, & de la droite une épée nüe, avec ces paroles. *Je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez beni.*

Sur celle d'Emanuel Philibert Prince de Piémont; l'Empereur qui lui donnoit une épée, qu'il recevoit à genoux, & ces paroles, *Aut cum hoc, aut in hoc, ou par celle-ci, ou avec celle-ci.*

Sur celle du Comte de Buren Maximilien d'Egmont, l'Empereur à la tête de l'Armée, & lui à pied à la tête des Troupes qu'il amenoit de Flandres, & ces paroles, *Seigneur, je suis prêt de vous suivre & en prison & à la mort.*

Sur celle de la Legion de l'Evêque de Munster commandée par le Seigneur de Krool, Luther avec plusieurs de sa Secte à l'entour de lui, qui presentoient à l'Empereur la Confession d'Ausbourg, & ces paroles à l'entour, *Ils viennent à vous en habit de brebis, mais au dedans ils sont des Loups*

raviſſans. Il y en avoit une infinité d'autres ſemblables.

Deviſes qui étoient ſur les Enſeignes & Etendarts des Lutheriens.

Sur celle du Landgrave, qui commandoit en Chef l'Armée, l'Electeur de Saxe luy ayant cedé la place, parce qu'il avoit plus d'experience que lui, & qu'il étoit mieux en état d'agir, il y avoit ces paroles. *La coignée eſt miſe à la racine de l'Arbre, tout arbre donc qui ne fera pas de bon fruit, ſera coupé & jetté au feu.*

Sur un autre, ces paroles. *Frere, vous avez été appellez à la liberté.*

Sur un autre. *Il renverſera les grands de leur Trône, & il élevera les petits.*

Sur un Etendart, celle-ci. *Rien pour un Empereur injuſte, tout pour un Empereur qui délivre.*

Sur un autre. *Allons & le tuons.*

Sur une Enſeigne. *Je ne mourrai point; mais je raconterai les œuvres du Seigneur.*

Sur une autre. *Il eſt neceſſaire qu'il arrive des ſcandales; toutefois malheur à celui par qui il en avient.*

Sur une autre. *Acheve, Seigneur, l'œuvre que Tu as commencée.*

Sur un étendart. *Proſtituée, toutes tes playes viendront en un jour, & tu periras avec tes proſtitutions.*

Sur

Sur un autre. *Le Soleil sera changé en tenebres, & la Lune en sang.*

Sur un autre. *Voicy Babylon tombera, cette grande Ville, en la coupe en laquelle elle vous en a versé, versez-lui en au double.*

Sur un autre. *Pour cela sommes nous affligez, que nous croyons en Dieu.*

Sur un autre. *La mere des paillardises & des abominations perira.*

Sur un autre. *Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris? Aurore donne-nous le jour, pourquoi differes-tu nôtre joye?*

Sur une Enseigne. *Le Seigneur envoyera son Ange au milieu de ceux qui le craignent, & les délivrera.*

Sur une autre. *Sa maison panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *Voicy je suis entre vos mains, faites tout ce que vous semblera bon.*

Sur une Enseigne, *Le Seigneur Misericordieux, s'est souvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *Bien-heureux est l'homme qui n'est point entré dans le Conseil des méchans.*

Sur une autre, *Dieu a dressé sa table*

pour nous au milieu de nos ennemis.

Sur une autre, *Je serai avec vous jusques à la consommation des siecles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *O Dieu, juge moy, & défends ma cause.*

Pour ne me pas égarer d'une de ces longues descriptions que font souvent les Historiens, sur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immediatement aprés la declaration de guerre, les deux partis s'approcherent l'un de l'autre, & s'observoient reciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire sçavoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les Ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté; & le Duc Maurice avec ses Arquebusiers de l'autre. En même temps les Imperiaux se détacherent avec tant de furie de leur côté, qu'ils mirent du premier coup les Ennemis en désordre avec beaucoup de perte. La plus part de l'Infanterie prit la fuite, gagna un bois qui est proche de l'Elbe, & abandonna la Cavalerie, qui étant en grand nombre, se défendit d'abord vigoureusement. Mais les Hongrois & les Chevaux Legers que commandoit le Roy Ferdinand, se jetterent

comme

omme des Demons sur le corps de Bataille les ennemis, aussi-bien que la Cavalerie le Charles V. & le menerent battant jusques au bois, où les Lutheriens s'étoient enfermez, pour ôter aux Imperiaux l'honneur de la victoire. Mais il y eut pourtant un nombre infini de blessez & des morts. Les uns furent tuez à coup d'arquebuses, les autres à coup d'épée, & les autres foulez aux pieds des chevaux. Jamais on n'a vû de semblable bataille, car il parut dés le commencement que les Lutheriens perdoient courage, soit qu'il n'eussent pas la hardiesse de regarder en face les Imperiaux, ou qu'ils voulussent se laisser tuer, croyant mourir Martyrs.

Les Lutheriens presque tout defaits.

Les Espagnols & Italiens, qui s'étoient rencontrez en tant d'autres occasions, ne pouvoient pas comprendre, comment ces gens-là pouvoient être si lâches, car il y avoit des Soldats de ces deux Nations, qui menoient jusques à quinze prisonniers chacun. Les Allemans eux-mêmes en étoient fâchez, de voir uue si grande & si honteuse poltronnerie parmi ceux de leur Nation : il est vray, qu'ils s'en consoloient sur ce qu'ils croyoient, que Dieu avoit voulu leur ôter tout courage de se défendre. On ne parloit plus parmi les Imperiaux, que de tuer les uns, & de faire prisonniers les autres, comme s'ils n'eussent eu à faire

qu'à des cadavres. On n'entendoit que cris, ou de ceux qui étoient moitié morts, & qui se noyoient dans leur sang, ou de ceux qui se voyoient prêts de tomber sous l'épée de leurs Ennemis, & qui demandoient quartier & grace par les entrailles de la misericorde de Dieu. Les plus timides, qui ne sçavoient pas encore ce que c'est que le Martyre ne faisoient pas scrupule de se dire Catholiques, si c'étoit du cœur, ou seulement de la langue, c'est ce que je ne sçai pas, & ceux qui l'ont écrit les premiers ne le sçavoient pas mieux que moi. *Déja* on s'étoit avancé jusques au milieu du bois, où l'Empereur étant arrivé lui-même, commanda qu'on rassemblât les troupes dispersées.

Actions Remarquables 1547.

Les Principaux Chefs de l'Armée regarderent comme un miracle, que l'Empereur & le Roi des Romains son Frere, qui pendant plus d'une heure, (la Bataille en dura deux) s'étoient exposez aux plus grands perils, en fussent sortis sans y être seulement blessez, & on loüa beaucoup la bonté & la clemence de Charles V. qui couroit l'épée à la main où le combat étoit plus acharné, & crioit d'épargner le sang, par tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. Aussi avoit-il accoûtumé de dire. *Qu'il étoit plus glorieux à un Capitaine de compter des Prisonniers, que des morts.*

Au

Au contraire le Roi des Romains, se faisoit un plaisir de tremper son épée dans le sang des Ennemis, & on croit qu'il tua de sa propre main plus de quinze de ces misérables Lutheriens. Mais le Duc d'Albe s'exposa plus que personne, car quoi qu'il eût reçû trois blessures, qui le faisoient perdre beaucoup de sang, il ne laissa pas de poursuivre les Ennemis, jusques à ce qu'il ne vît plus que des prisonniers & des morts dans le camp; tellement qu'on le crût mort pendant plus d'une heure. L'Empereur même & Ferdinand son Frere, qui étoient ensemble au milieu du bois, n'ayant aucune nouvelle du Duc, ne douterent pas qu'il ne fût mort, & en étoient déja extremement affligez, lors qu'il arriva dans ce même moment, fort à propos pour les consoler.

Mais la plus grande joye de l'Empereur, fût la nouvelle que lui porta un Capitaine nommé *Sobasso*, que l'Electeur étoit prisonnier, & qu'il avoit été pris par lui, & quatre chevaux legers Espagnols & Italiens & un Hongrois. L'Empereur les récompensa noblement, aussi le méritoient-ils bien, car ils s'exposerent beaucoup, ce Prince s'étant défendu avec beaucoup de courage avant que de se rendre Prisonnier, aussi bien qu'Ernest Duc de Brunsvyc, qui fut pris aussi avec l'Electeur, & plusieurs

Jean Frederic est fait prisonnier.

Perſonnes de qualité de la ſuite de l'un & de l'autre. Charles V. ordonna incontinent au Duc d'Albe de l'aller prendre, & de le lui amener, ſouhaitant de le voir dans ce même Bois, mais il s'approcha un peu plus des bords du fleuve d'Elbe, où il fut l'attendre. Bien-tôt aprés le Duc l'amena eſcorté de 200. Gentils-hommes volontaires de differentes Nations, qui étoient comme les Gardes de l'Empereur.

On le conduit à Charles.

Jean Frederic montoit un grand cheval griſon, il portoit une grande cotte de maille pour toute Armure ſans aucune défenſe pour le reſte du corps, & verſant du ſang par une bleſſure qu'il avoit reçuë à la joüe gauche. Le Duc d'Albe étoit à la droite du Priſonnier, que l'on n'appelloit plus ni Electeur, ni Duc depuis le Ban. Le Comte Hypolite d'Eſte étoit à ſa gauche & tenoit la bride de ſon cheval, de la main gauche, & de la droite l'Epée du Priſonnier. On le preſenta en cet état à l'Empereur, étant à cheval, au milieu de ſes Officiers & des Gardes de ſa Cour, le Roy des Romains étoit à ſa gauche. Aprés cela venoit le Duc de Brunſvyc, le Colonel des Chevaux-legers Eſpagnols tenant la bride de ſon cheval & portant ſon Epée. Enſuite on conduiſit le Duc en priſon, ſans que l'Empereur voulut le voir, que d'un ſeul regard fixe qu'il jetta ſur lui, pendant que le Duc

lui

lui parloit, Brunsvyc dememeura toûjours découvert.

Cinq ou six pas avant que d'approcher de l'Empereur, le Saxon ôta un de ses gands pour le saluër à la maniére d'Allemagne, & se mettoit en état de descendre de cheval; mais l'Empereur cria au Duc d'Albe, *qu'on le fasse demeurer à cheval.* Quelques Historiens prétendent que ce fut un effet de la bonté & de l'humanité de Charles V. qui ne vouloit pas se prévaloir des avantages que lui donnoit la qualité de vainqueur, sur son Prisonnier; mais la verité est, qu'il ne le fit, qu'à cause des blessures du Duc qu'il avoit reçuës en plusieurs endroits du corps, & au visage, & que son corps étant d'une grosseur extrême, il n'auroit pû sans beaucoup d'incommodité descendre & remonter à cheval. Ainsi sans descendre, il ôta le chapeau, fit une profonde reverence, autant qu'il le pouvoit faire en cet état, & selon la grosseur de sa taille, & dit à l'Empereur ces paroles, *Tres-puissant Empereur, mon Seigneur, & mon Cousin, me voici vôtre Prisonnier*: Quelques Auteurs assurent que Charles V. lui répondit fiérement: *Je ne tiens pas pour mes Cousins des Rebelles.*

Il parle à l'Empereur.

Mais Ulloa, Guicchardin, Paul Jove, & plus autres Historiens plus celebres, racontent autrement cette entrevuë, & disent

Plus amplement.

ſent que les paroles du Priſonnier furent celles-cy, *Trés-puiſſant & trés-clement Empereur, & mon Seigneur, me voici vôtre Priſonnier*; & que l'Empereur s'étant apperçu que le Duc avoit prononcé ces paroles avec trop d'ardeur, & preſque d'un ton moqueur, il lui répondit, *Il me ſemble que la qualité que vous me donnez à cette heure de vôtre Empereur & Seigneur, eſt bien differente de celle que vous me donniez il n'y a pas long-temps*. Il lui diſoit cela, pour lui reprocher le mépris qu'il avoit fait de lui; car l'Electeur ni le Duc, ne l'appelloient pas autrement dans leurs écrits, que *Charles de Gand ſoi diſant Empereur*. A quoi les Catholiques avoient accoûtumé de répondre, *Laiſſez faire Charles de Gand, il vous fera bien voir s'il eſt Empereur*. Charles V. ajoûta à cela avec un air de reproche, *Qu'il n'avoit à ſe plaindre de l'état où il étoit, qu'à ſa mauvaiſe conduite*. Le Duc répliqua, *Qu'il ſupplioit ſa Majeſté de ne vouloir pas uſer avec colere de ſa fortune & de la puiſſance qu'elle lui donnoit ſur lui, mais d'uſer plûtôt de clemence envers lui, ſans ſe prévaloir du malheur qui l'avoit fait ſon priſonnier, & d'avoir égard à ſa naiſſance, & à ſon état*. Quelques-uns veulent encore que l'Empereur ait repliqué ces paroles: *Pour trouver doux le traitement que vous recevrez, il vous faut ſouvenir*

venir de celui que vous aviez résolu de me faire, si vous eussiez remporté sur moy une Victoire semblable à celle que j'ay remportée sur vous. Il y a des Historiens qui disent que le Prisonnier voyant que l'Empereur ne se découvroit pas, remit son chapeau, & parla couvert. L'Empereur ordonna au Duc d'Albe de le faire conduire au lieu qu'on lui avoit préparé sur les bords de l'Elbe; & de le faire sûrement garder, jusqu'à nouvel ordre.

Cette grande journée qui acquit tant de gloire à Charles V. arriva le 24. Avril aprés douze jours de Campagne. La Bataille commença un peu avant midy, sur les bords de l'Elbe, & dura jusques au coucher du Soleil, quoi que le fort du Combat n'ait duré que deux heures; le reste du jour les Imperiaux l'employerent à poursuivre les Ennemis, plus de neuf milles loin, tuant les uns, & faisant prisonniers les autres; ainsi on peut dire que le Champ de Bataille, tout couvert de corps morts, eut plus de tente milles de circuit. Les Lutheriens perdirent Bagage, Canon, Munitions, & Vivres. Quant au nombre des morts, les uns le font plus grand & les autres moindre; mais autant que je l'ay pû sçavoir avec certitude, il n'alla pas au delà de dix mille, & 3000. prisonniers, ou environ: car le plus grand nombre des

Etat de la Victoire. 1547.

Soldats Lutheriens étant composé de Paysans, qui n'avoient pas accoûtumé de porter les Armes, & la plûpart de leurs Officiers n'étant pas capables de les commander, ils prirent tous la fuite. Du côté des Imperiaux, il n'y eut pas plus de 300. morts ou blessez.

Charles triomphant. A la verité l'Empereur avoit besoin de remporter une telle Victoire, pour acquerir de la gloire, & pour meriter à juste tître le nom d'Auguste & d'Invincible; n'ayant pas eu jusques-là l'occasion, hors celle qu'il eût contre les Barbares à Tunis, de se signaler par quelque fait d'Armes considerable. Mais ce coup d'essay, peut passer, eu égard aux circonstances, pour le plus considerable qu'aucun Prince ait jamais fait: & l'Eglise Romaine avoit sujet assûrement, d'en immortaliser la memoire plus qu'elle ne l'a fait, car elle en a ôté la gloire à Charles V. pour la donner aux Saints, & à leurs miracles, & je puis bien croire aussi que la Providence de Dieu a bien voulu châtier par un miracle la trop fiere prosperité des Lutheriens, qui avoient résolu de ravir tous les Biens Ecclesiastiques, non seulement d'Allemagne, mais encore delà les Monts. Ainsi ils eurent bien raison de celebrer cette Victoire de l'Empereur par des Processions solemnelles & generales. Le Pape Paul III. en ressentit sur tout une

joye extréme, & comme il avoit auparavant fait publier un Jubilé pour l'extirpation de l'Heresie, il en fit alors publier un nouveau, pour la plus grande Gloire de Dieu. Mais quelque joye qu'il eût ressentie des avantages que l'Eglise tiroit de cette Victoire, il ne laissa pas d'être vivement piqué de jalousie, de voir l'Empereur devenir si puissant. Il voulut pourtant sauver les apparences, & résolut au premier Consistoire d'envoyer le Cardinal Sfondrato en qualité de Legat *à Latere* à l'Empereur, tant de sa part que du S. Siege, pour le feliciter d'une si glorieuse Victoire; ce que firent aussi tous les Princes Catholiques de l'Univers, & particulierement la Republique de Venise, qui lui envoya une magnifique Ambassade.

Charles va à Vvittemberg

Cependant Charles étoit allé avec son Armée, chargée de butin, camper devant Wittemberg, Ville de la résidence de l'Electeur, dans laquelle son fils, qui avoit reçu deux blessures à la Bataille, & avoit été fait prisonnier, mais qui plus heureux que son Pere, avoit trouvé moyen de se sauver, étoit entré, avec quelques fuyards qu'il avoit ramassez, résolu de la défendre jusques à la derniere goute de son sang, dont il avoit perdu une bonne partie par ses blessures; quoi qu'il ne doutât pas que l'Empereur ayant une Armée victorieuse & formi-

formidable, ne voudroit pas permettre que cette place demeurât au pouvoir d'un Ennemi vaincu, qu'il vouloit entierement perdre, comme l'évenement l'a bien montré. Cependant *Sibylle* fille du Duc de Cleves, & infortunée Epouse de Jean Frederic, ayant appris l'entiere défaite de l'Armée, & que son Epoux avoit été fait prisonnier, comme c'étoit une femme de beaucoup de courage, avant que de s'abandonner aux larmes, lui envoya plusieurs raffraîchissemens, des habits, du linge, & semblables autres choses, avec la Lettre suivante.

Lettre de Sibylle à son Epoux.

» MOn Seigneur, mon tres-cher E-
» poux. J'ai appris de plusieurs Of-
» ficiers, & par nôtre fils Jean Frederic,
» vôtre prison. Je laisse juger à l'amour
» reciproque que nous avons toûjours eu
» l'un pour l'autre, avec quelle douleur j'ai
» appris une telle nouvelle. Mais ma dou-
» leur auroit été encore plus grande, si une
» si fâcheuse nouvelle n'eût été accompa-
» gnée du plaisir d'apprendre que vous êtes
» en bonne santé, nonobstant la grandeur
» de vos disgraces ; ce qui a diminué de
» beaucoup la tristesse de mon cœur affligé,
» qui est agité de mille pensées tristes,
» comme la Mer par des vents contraires.
» Mais puis que la Providence de Dieu a
» permis que cela arrivât, il faut se soûmet-
tre

tre à ses ordres, & je ne lui demande rien «
avec tant de zele, que de vouloir vous «
conserver en santé, afin que vous ayiez «
toute la force du corps & de l'esprit dont «
vous avez besoin. Le bon sens ne me per- «
met pas de vous dire, ce que je devrois «
vous exprimer en cette occasion, & je «
suis persuadée que vous le sçavez si bien, «
qu'il n'est pas necessaire que je le dise. «
C'est tout ce que j'ai à vous dire, mon «
tres-cher Seigneur & Mary, aprés avoir «
souhaité avec toute l'ardeur possible, que «
Dieu vous donne sa grace, avec laquelle «
vous puissiez supporter avec patience ces «
coups si terribles de l'adversité. A Wit- «
temberg le 2. May 1547. «

Sibylle Duchesse de Saxe.

Vôtre Epouse affligée.

Cette Lettre fut portée par un Gentil-homme de la Chambre, & comme c'étoit une Dame fort adroite, elle ne voulut pas la cacheter, sçachant qu'en de telles occasions on ne permet pas aux prisonniers, sur tout aux Personnes de cette qualité, de recevoir des Lettres fermées. On mena le Gentil-homme devant l'Empereur, & on lui remit la Lettre, mais la voyant ouverte, il jugea qu'elle ne contenoit rien de considerable, *Réponse.*

derable, & ordonna qu'on la portât au Prisonnier, avec tout ce que son Epouse lui envoyoit. Le Gentil-homme demanda à l'Empereur à genoux la permission de le voir, ce qu'il ne pût obtenir, mais on lui fit sçavoir, que s'il vouloit faire réponse à son Epouse, on la lui feroit tenir : il lui écrivit donc en Allemand la Lettre suivante.

» MA tres-chere Epouse. Je ne suis pas » affligé de ma prison, parce que » je m'étois préparé à supporter avec pa- » tience tous les revers de fortune qui me » pourroient arriver, sur tout me voyant » Prisonnier d'un Empereur, dont l'heu- » reuse valeur a eu pour prisonniers avant » moi un des plus grands Rois de la Terre, » & un des plus grands Papes que Rome » ait jamais eu. Je ne laisserois pourtant » pas d'être affligé, ma tres-chere Epouse, » si je n'étois asseuré de la force incompa- » rable de vôtre esprit, & de l'amour que » vous conservez pour moi dans vôtre » cœur, ce qui m'aidera beaucoup à sup- » porter avec fermeté les inconstances de » la fortune : Comme j'entens tout ce que » vous pourriez me dire, par vôtre courte » Lettre, je suis persuadé que vous enten- » drez aussi tout ce que je pourrois vous » dire, & que je ne vous dirai pas. Con-

solez-

ſolez-vous, comme je me conſole, ſoyez «
aſſeurée que je vous aimerai juſqu'au «
tombeau, & que je ſuis bien plus le Pri- «
ſonnier de vôtre cœur, que celui de mon «
Ennemi. «

Jean Frederic,

Vôtre véritable & fidelle Epoux.

Charles devant Vvittemberg

Cependant Sibylle ne perdoit point de temps à faire tous les préparatifs neceſſaires, pour défendre vigoureuſement la Ville de Wittemberg, que l'Electeur avoit fortifiée pendant vingt ans, pour la rendre imprenable. Les Bourgeois étoient auſſi réſolus à ſe bien défendre. L'Empereur qui croyoit qu'il lui étoit du tout neceſſaire de ſe rendre maître de cette Place, mais qui en voyoit l'entrepriſe fort difficile, ne jugea pas à propos de s'engager à un ſiege qui auroit été long, & l'évenement incertain; il ſe contenta de s'aller camper à un mille, de la faire inveſtir par ſon Armée & de la tenir ſi bien bloquée, que rien n'y pût entrer, afin de lui ôter toute communication avec ceux de dehors. Pour ſe tirer plûtôt d'affaires, il fit agir auprés de Jean Frederic, pour l'obliger à lui remettre la Place. Mais le Priſonnier ne voulut pas écouter de telles propoſitions, & déclara, qu'il

qu'il perdroit plûtôt la vie, que de remettre volontairement Wittemberg.

Sentence de mort contre l'Electeur. 1547.

Charles-Quint irrité par cette réponse, crût être en droit d'acquerir cette Place aux dépens de la vie de Jean Frederic, & de le faire mourir à la vuë de la Ville, afin que les Bourgeois qu'il avoit souvent fait solliciter de se rendre, vissent que leur obstination étoit cause, que l'on faisoit mourir leur Prince infortuné, par un spectacle si digne de compassion. Il fit donc assembler le Conseil de guerre, duquel étoit Chef le Duc d'Albe son Lieutenant General, homme alteré du sang humain le plus noble, & qui avoit sollicité l'Empereur de faire mourir Jean Frederic depuis le premier jour qu'il tomba en son pouvoir. Il ne lui fut pas difficile de le faire condamner à la mort dans ce Conseil, parce qu'ayant été mis au Ban qui le déclaroit Rebelle, il n'y avoit personne qui eût osé opiner autrement qu'à la mort, qu'on publia le matin du quatre de May à son de Trompe par tout le Camp, en ces termes. *Nous Charles Empereur, &c. Avons ordonné & ordonnons que Jean Frederic, autrefois Electeur de Saxe, aura la tête coupée, pour le crime de Felonie & Rebellion contenuë dans le Ban de l'Empire publié contre lui, peine qu'il a encouruë & méritée, & afin que sa mort soit un exemple de terreur à tous les méchans.*

Ce

Ce même jour-là, à trois heures aprés dîné le Secretaire du Conseil de Guerre se transporta dans la Tente où l'on gardoit le Saxon, qu'il trouva s'entretenant avec le Duc de Brunswic; il lui prononça la sentence, & lui déclara qu'il seroit executé le matin du six May. Ce fut une chose digne d'admiration de voir la force inébranlable de l'esprit de ce Prince, qui en écouta la lecture sans changer de couleur, & répondit de sang froid au Secretaire, aprés qu'il eût achevé sa fonction. *L'Empereur a beau faire, il n'aura pas pour cela ma Ville de Wittemberg. Il prétend en me faisant mourir se défaire d'un Ennemi, mais il trouvera qu'au lieu d'un il s'en fera plusieurs; car mes fils resteront, qui défendront vigoureusement Wittemberg, & seront éternellement ses Ennemis.* Puis se tournant vers son Page, il lui dit sans témoigner aucune émotion, *de lui apporter un jeu d'échecs.* Se mit incontinent à joüer avec le Duc de Brunswic, & témoigna de la joye de lui avoir gagné deux parties.

Fermeté avec laquelle il la reçut.

Joachim Electeur de Brandebourg, qui étoit alors à une demie journée de-là, averti par la Duchesse Sibylle de la sentence qu'on avoit donnée contre son Epoux, se rendit incontinent au Camp, & avec toute la diligence possible il travailla à obtenir de l'Empereur la grace du Prisonnier. Jamais

L'Electeur de Brandebourg.

mais Prince n'a témoigné plus d'affection & d'empressement pour rendre service à un parent ou à un ami, que celui-ci en cette occasion. A lui se joignit le Duc Guillaume de Cleves, dont l'intercession fut encore plus puissante auprés de l'Empereur, étant gendre du Roy Ferdinand, & Beau-frere de Jean Frederic, & Frere de Sibylle son Epouse; aussi cette affaire interessoit l'honneur de sa Sœur, & de ses Neveux qui étoient en grand nombre.

On demande sa grace. Durant quatre jours entiers ces deux Princes ne firent autre chose, que courir de la Tente de l'Empereur à celle du Prisonnier, pour tâcher de trouver des moyens convenables en un tel cas. Ces deux Princes ne demandoient autre chose que la vie de celui qui avoit été condamné, avec quelque bien pour vivre honnêtement avec sa Famille. Quoi qu'il dépendit de la seule autorité de l'Empereur d'accorder cette grace, il ne voulut pourtant rien faire sans l'avoir communiqué au Conseil qui avoit condamné le Prisonnier, pour témoigner l'estime qu'il en faisoit. Les opinions y furent partagées, les uns étant d'avis d'accorder la grace, & les autres de la refuser; mais le plus grand obstacle étoit que le Duc d'Albe, qui avoit tant de crédit, demeuroit ferme à l'execution de la sentence; disant que la conjoncture des affaires vou-

loit

roit, que l'on fît un exemple de séverité, pour faire peur à d'autres, qui pourroient entreprendre de semblables choses. Cela n'empêcha pas que l'Empereur ne choisît l'avis qui alloit à la Clemence quant à la vie du Prisonnier; il est vrai qu'il la lui fit acheter bien cherement, & par des conditions aussi dures, que la sentence de la mort, qui furent accordées & signées en la maniere suivante le 12. May 1547.

CONDITIONS

Sous lesquelles Jean Frederic obtint sa grace.

I. QUe Jean Frederic renonçoit dés-lors pour toûjours à la Dignité Electorale, tant pour lui que pour ses Heritiers & Successeurs, donnant tout pouvoir à l'Empereur d'en disposer à sa volonté, & comme il le trouveroit bon.

II. Qu'il remettroit ce jour-là même entre les mains de l'Empereur, la Ville de Vvittemberg & de Gotta, avec tout le Canon qui y étoit, & le tiers des Munitions de bouche; demeurant permis à Jean Frederic de prendre les deux autres tiers pour lui, avec tous les Meubles & Ustenciles; & que les Garnisons sortiroient sans Enseignes.

III.

III. Qu'il obligeroit les Saxons à mettre en liberté Albert Marquis de Brandebourg, auquel on rendroit tout ce qui lui avoit été pris.
IV. Que de son côté Sa Majesté Imperiale en useroit de même à l'égard du Duc Ernest de Brunswic & son Fils.
V. Que les Saxons restitueroient au Comte de Mansfeldt, & de Solms, comme aussi au Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean en Prusse, tout ce qui leur avoit été pris pendant cette guerre.
VI. Que Jean Frederic renonçoit à tous Droits qu'il pourroit avoir sur les Villes de Magdebourg, Halberstat, Halle, avec promesse de se soûmettre à la Chambre Imperiale, & de contribuer à l'entretien des Officiers de cette Chambre.
VII. Qu'il s'obligeoit de faire donner la liberté au Duc Henry de Brunswic & à son Fils, que le Landgrave tenoit Prisonniers, sans qu'il pût rien prétendre, ni entreprendre sur eux.
VIII. Qu'il renonceroit à toute Alliance, ou Traité fait contre Sa Majesté Imperiale, avec qui que ce pût être, ou contre le Roy Ferdinand son Frere, avec serment de n'en faire aucune à l'avenir sans les y comprendre, avec leurs Etats & leurs Alliez.
IX. Qu'il lui seroit reservé cinquante mille

Ecus

Ecus tous les ans, tant pour lui que pour ses Heritiers & Descendans à perpetuité, à prendre sur l'Electorat, ou sur d'autres Terres qui seroient remises au Duc Maurice.

X. Que si Sa Majesté Imperiale y vouloit consentir, Jean Frederic pourroit reprendre pour lui & pour ses Heritiers la Ville de Gotta, à la charge qu'il en démoliroit les Fortifications sans y en pouvoir jamais faire de nouvelles.

XI. Que sous ces Clauses & Conditions, Sa Majesté Imperiale vouloit bien user de clémence envers lui, & lui faire grace de la vie, lui pardonnant la peine à laquelle il avoit été condamné, & à toute autre peine corporelle, à la charge pourtant, qu'il demeureroit au pouvoir de l'Empereur, ou du Prince d'Espagne son Fils, & qu'il satisferoit ponctuellement à toutes les conditions du present Traité.

Voila ce qu'est devenu l'Electeur Jean Frederic, le premier qui avoit embrassé & professé le Lutheranisme, & tant aidé à la Propagation de la Réformation de Luther en Allemagne. Celui qui ne pouvoit tenir dans sa peau quelque gros qu'il fût, tant il étoit enflé d'orgueil par l'autorité démesurée où l'avoit élevé la Ligue de Smalcalde, dont il éroit le Chef. Celui qui avoit parlé à l'Empereur & aux Dietes avec tant de hardiesse

hardiesse & de menaces. Celui qui donnoit de la terreur à toute l'Europe, se voyant à la tête d'une formidable Armée de cent mille hommes. Un tel homme s'est pourtant vû condamné à une mort honteuse, obligé à acheter sa grace par tout son bien, & réduit à vivre en simple Gentilhomme, lui qui étoit descendu de tant de Princes.

Sibylle va trouver l'Empereur. 1547.

La Duchesse Sibylle & son Fils aîné remirent ce jour-là même la Ville de Vvittemberg au Duc d'Albe, qui y entra pour s'en mettre en possession au nom de l'Empereur, avec trois cens chevaux, & cinq cens hommes de pied; la Garnison sortant par la porte, pendant qu'il entroit par l'autre. Sur le soir Sibylle alla faire la reverence à l'Empereur, accompagnée de Jean Ernest son Beau-frere, de Catherine son Epouse, & un de ses Fils, les autres étant absens. Elle fut encore accompagnée de deux fils du Roy des Romains ses Neveux, de l'Electeur de Brandebourg, qui lui donnoit la main, & de plusieurs autres Princes Allemands. Elle étoit vêtuë si modestement, qu'elle n'étoit pas même habillée en femme de simple Gentil-homme, sans aucun ornement, ni pierreries. En cet état elle parut devant l'Empereur, avec la mortification que chacun peut bien penser. Charles V. lui alla au devant jusqu'à la porte de sa Tente,

Tente, lui fit beaucoup d'honneur & lui témoigna beaucoup d'affection. Elle se jetta à genoux à ses pieds, fondant en larmes ameres & sanglots, qui témoignoient une douleur extrême, & qui non seulement arracherent des larmes à tous les Assistans, mais à l'Empereur lui-même, qui eut de la peine à la relever, puis la soûtenant lui-même sous les bras, il la conduisit dans sa Tente. Là tous deux debout l'un devant l'autre, elle lui parla en ces termes, essuyant de temps en temps ses larmes avec son mouchoir.

Son discours.

« Tres-Auguste Empereur, & tres-Clement Prince. Je ne doute point que si Jean Frederic mon Epoux eût sçû mesurer, comme il devoit, sa fortune, avec la puissance & la grandeur de Vôtre Majesté, il ne seroit pas tombé dans une aussi grande faute, & n'auroit pas jetté sa Famille dans la derniere désolation, comme il a fait. Mais je ne laisse pas, tres-bon & tres-clement Empereur, de vous supplier, de ne pas user de toute la rigueur que merite sa faute, en me rendant entierement malheureuse, & d'avoir plûtôt égard à mon innocence & à vôtre Generosité Auguste & Royale ; moi qui sans être coupable, suis condamnée aussi-bien que mes Enfans, qui sont ici presens, & ceux qui sont absens, aux derniers mal-

» heurs. Tres-Clement Empereur, n'obli-
» gez pas ces Enfans infortunez à pleurer la
» faute de leur Pere, souvenez-vous plûtôt
» des services que leurs Prédecesseurs ont
» rendu à l'Empire, & à l'Auguste Mai-
» son d'Austriche; l'équité dont vous use-
» rez envers ces innocens, vous acquerra
» beaucoup de gloire dans le Monde, &
» l'exemple d'une telle Clemence & pieté
» ne sera jamais oublié dans tous les Siecles
» futurs. Aprés avoir dit ces paroles, elle se mit encore à genoux, devant l'Empereur pour lui faire une priere particuliere, & Sa Majesté Imperiale l'ayant relevée, elle lui demanda de permettre à son Epoux de passer le reste de ses jours avec elle, puis que Dieu les avoit unis pour vivre & mourir ensemble, & que Sa Majesté lui avoit accordé la vie. L'Empereur lui répondit avec beaucoup de douceur :

Réponse de l'Empereur.

» Qu'il étoit extrêmement fâché, d'être
» obligé de l'affliger davantage, en lui di-
» sant, qu'il avoit été en partie cause de
» la grande faute de son Epoux, par la Cle-
» mence dont il avoit usé envers lui, &
» que la trop grande confiance qu'il
» avoit eu en lui, l'avoit rendu plus hardi
» à lui devenir infidelle. Que pour l'amour
» d'elle & de ses enfans, il avoit bien vou-
» lu, condescendre aux instantes prieres &
» sollicitations qu'on lui avoit faites de lui

accor

accorder la vie, qu'il devoit perdre selon « toutes les Loix, & d'ailleurs il lui « avoit laissé de grands Revenus capa- « bles de le faire vivre honnorablement. « Quant à ce qu'elle lui demandoit de la « laisser vivre avec son Epoux, dans les « lieux qu'il lui laissoit dans la Saxe, il ne « pouvoit lui accorder sa demande, étant « nécessaire alors d'executer les conditions « que l'on avoit faites; Que cependant si « elle vouloit suivre son Epoux, qu'il le « lui permettoit, & donneroit ordre, qu'on « lui rendît tous les honneurs dûs à sa nais- « sance, & qu'on avoit accoûtumé de lui « rendre, dans son premier état. Qu'il « souhaiteroit au reste que son Epoux n'eût « pas abusé de la bien-veillance & de l'af- « fection qu'il lui avoit témoignée, pour « pouvoir faire plus qu'il n'avoit fait en- « vers lui, & envers elle tout ce à quoi « son inclination le porteroit, si la raison « & la justice ne l'en empêchoient. «

Sibylle rend visite à son Epoux, & en reçoit une de Charles V.

Quand elle eut pris congé de l'Empereur, qui lui avoit donné la permission de voir son Epoux, elle fut le voir & le consoler, accompagnée des mêmes Princes, dans le quartier de l'Infanterie Espagnole où il étoit. Ils s'embrasserent si étroitement, qu'ils ne pouvoient se séparer. On ne voyoit que larmes répanduës, & on n'entendoit que soûpirs & sanglots. On permit à Si-

de parler en ſecret à ſon Epoux en un coin, & puis ayant pris congé de lui, en répandant de nouvelles larmes, elle s'en retourna dans la Ville. Le lendemain aprés dîné l'Empereur y fut rendre viſite à la Ducheſſe, accompagné des Grands de ſa Cour, & des principaux Officiers de ſon Armée, & fut mettre pied à terre devant le Palais Ducal. La Ducheſſe étoit accompagnée des mêmes Princes & Seigneurs qui étoient avec elle le jour précedent lors qu'elle avoit été rendre viſite à l'Empereur. Elle fut avec eux recevoir ſa Majeſté Imperiale au bas de l'eſcalier & juſques dans la Cour. Charles deſcendit de Cheval hors de la grande porte du Palais, voyant que la Ducheſſe s'avançoit, il doubla le pas pour aller vers elle. Elle étoit habillée comme le jour précedent, fort ſimplement. Etant proche de l'Empereur elle ſe mit à genoux, mais il la releva, & la conduiſit par la main dans l'appartement deſtiné à le recevoir. La viſite de l'Empereur ne dura qu'un peu plus de demi heure, la converſation ne roula que ſur des choſes indifferentes, & il ne s'y paſſa rien de particulier, ſinon que la Ducheſſe en ſe ſéparant de l'Empereur recommanda de nouveau à ſa clémence ſon infortuné Epoux, Elle-même, & ſes Enfans innocens. L'Empereur lui fit beaucoup de civilité, & ne vouloit pas permettre,
non

non seulement qu'elle descendît l'escalier, mais non pas même qu'elle sortît au-delà de sa chambre, mais il ne le pût obtenir, ni empêcher qu'elle ne l'accompagnât jusqu'à la porte du Palais. Il ne voulut pas monter à cheval qu'elle ne fût rentrée, & il ordonna aux Grands de sa Cour de l'accompagner jusques dans son appartement, ce qui fut fait par le Duc d'Albe qui lui donna la main.

L'Empereur étant revenu de cette visite, reçût un Courrier de Don Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, qui lui donnoit avis de la sédition arrivée en cette Ville-là à cause de l'Inquisition : nous finirons ce second Livre par une relation courte du succez de cette affaire. Déja depuis longtemps le Pape Paul III. pressoit l'Empereur d'établir l'Inquisition à Naples, croyant qu'il y alloit de son honneur de faire recevoir dans ce Royaume qui est fief de l'Eglise, & si proche voisin de l'Etat Ecclesiastique, ce sacré Tribunal du Saint Office, comme il l'appelloit toûjours. L'Empereur s'en étoit excusé toutes les fois qu'on lui en avoit fait parler. Mais finalement il en fut tellement sollicité par le Cardinal Farnese Neveu du Pape, qui étoit, comme nous l'avons dit, en Allemagne auprés de l'Empereur pour les affaires de la Guerre contre les Lutheriens, que pour le porter

On tâche d'introduire l'Inquisition à Naples.

» gneurie illustrissime (on ne donnoit pas
» alors d'autre qualité aux Vice-Rois) n'i-
» gnore pas, elle qui nous gouverne de-
» puis tant d'années. Elle n'ignore pas
» aussi que le seul nom d'Inquisition a toû-
» jours paru odieux aux Napolitains :
» Quoi que l'on en pût donner plusieurs
» raisons, nous nous contenterons d'en
» alleguer une seule, que le Royaume étant
» plein de faux témoins, de scelerats, &
» de gens sans conscience, il seroit facile
» de les corrompre par de l'argent, & de
» faire accuser d'heresie sur la moindre cho-
» se, les plus Orthodoxes dans la Foi, ce
» qui dépeupleroit en peu de temps ce
» Royaume. Qu'il suffise donc, à Vôtre
» Seigneurie illustrissime, de sçavoir, que
» cette Ville au nom de tout le Royaume,
» dont elle est Capitale, vous declare qu'el-
» le ne veut pas d'un Tribunal, dont le
» seul nom donne de l'épouvante, l'Inqui-
» sition ne se devant exercer que dans les
» Païs Heretiques, & non pas dans un
» Royaume, dans lequel il n'y a par la
» grace de Dieu que des Catholiques.
» Nous avons encore une autre raison trés-
» forte de n'y pas consentir, c'est que si on
» établissoit parmi nous le S. Office, on
» croiroit que nôtre Royaume si pur, seroit
» soupçonné d'Heresie, ce qui nous cause-
» roit beaucoup d'affliction.

Le Vice-Roy répondit à ce discours en termes confus & équivoques, & rompit incontinent l'Assemblée du Parlement : puis en ayant conferé avec l'Archevêque, ils délibererent de passer outre par les voyes Ecclesiastiques. Le matin du 4. Mai, ils firent publier un Edit pour l'établissement du S. Office, dont le Tribunal seroit dressé dans le Palais Archi-Episcopal, & on fit afficher l'Edit à la porte de l'Eglise Cathedrale. A la vûë de cette affiche toute la Ville se souleva, & on se mit à crier par tout, *Qu'on ferme les Boutiques, aux armes, aux armes.* Un certain Thomas Anello de Surrente se fit Chef des Rebelles, lequel accompagné d'une grande multitude de Peuple, courut à l'Eglise Cathedrale, & déchira l'Edit de sa propre main, & le Palais Archi-Episcopal courut grand risque d'être pillé. Le Vice-Roy fit ce qu'il pût pour appaiser la sédition, mais le Peuple protesta à haute voix qu'il ne quitteroit jamais les armes jusques à ce que Sa Seigneurie Illustrissime en eût écrit à Sa Majesté Imperiale, & qu'on en eût reçû une favorable réponse. L'Empereur ayant reçû cet avis, & ne sçachant quel pouvoit être l'évenement de la sédition depuis que le Courrier étoit parti, en fut fort effrayé, & renvoya incontinent le même Courrier, avec ordre au Vice-Roy, d'assûrer de sa part en ter- *Sédition.*

mes les plus convenables selon sa prudence, son trés-fidelle Peuple de la Ville de Naples, *Qu'il donneroit ordre à toutes choses en temps & lieu*; réponse, qui étant faite au Peuple ne lui fut guere agréable, comme nous le verrons au Livre suivant. Cependant mon Lecteur se contentera, que je mette pour la fin de celui-cy la Lettre que Charles V. écrivit au Pape au sujet de la Victoire qu'il avoit remportée sur les Lutheriens, & la réponse du Pape sur le même sujet.

A SA SAINTETÉ

Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre.

CHARLES,

Par la Misericorde Divine, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite salut & longue vie, pour le Bien de la Chrétienté.

„ TRés-Saint Pere. Aprés avoir baisé
„ du cœur les pieds de Vôtre Sainteté,
„ selon le devoir d'un Fils envers le Vicaire
„ de JESUS-CHRIST, je rendrai compte à
„ Vôtre Sainteté pour m'acquiter de ce de-

voir Filial, du succés que Dieu a donné «
à nos Armes dans cette derniére occasion, «
quoique je ne doute pas qu'elle n'en ait «
déja été plus exactement informée. «

Pour n'être pas long, je dirai à V. S. «
que Dieu a beni les armes des Catholi- «
ques, contre cette trés-puissante & in- «
fernale Furie, ce monstre d'Heresie, qui «
croyoit engloutir toute la Chrêtienté, «
comme elle avoit déja devoré les plus sai- «
nes & les plus Nobles Familles d'Allema- «
gne. Nôtre Victoire ne pouvant être ni «
plus considerable ni plus glorieuse, j'ai «
tout le sujet du monde de m'humilier de- «
vant Dieu, & de benir sa misericorde, «
qui a voulu se servir de moy dans cette «
guerre comme d'un instrument en sa main «
pour procurer un si grand bien à l'Eglise, «
acquerir un si grand repos & sûreté à la «
veritable Chrêtienté, tant de Gloire au «
Saint Siege, guerre qui est d'une si gran- «
de consequence à la Religion Catholique, «
qui seule doit être regardée comme nôtre «
commune Mere. «

Je ne pretens autre chose, trés-saint «
Pere, de tout ce que j'ay fait, que la seule «
satisfaction, d'avoir été choisi de la mi- «
sericorde de Dieu pour être le Chef, qui «
a commandé tant de zelez Champions de «
Jesus-Christ, qui ont si vaillement «
combattu pour la défense de sa juste & «

„ sainte cause, en un temps, où les Heretiques pleins d'orgueil pensoient engloutir l'Europe entiere, comme ils avoient déja fait la plus grande partie de l'Allemagne. L'Hydre est déja abatuë, saint Pere, & ses Chefs orgueilleux qui s'étoient soulevez contre moy, jusqu'à perdre le respect qui m'étoit dû, dans tant de Manifestes qu'ils ont publiez contre moy, tant ils se tenoient assûrez de la Victoire, sont maintenant mes Prisonniers.

„ Comme on n'a jamais défendu de cause plus juste que celle-cy, & où il s'agisse tant de l'interêt de la gloire de Dieu, on ne pouvoit que s'attendre à une grande Victoire sur des Ennemis, qui ne pouvoient être vaincus que par le seul bras du Tout-puissant. Il est certain, Trés Saint Pere, que c'est à lui seul que nous devons tous les Biens & Avantages, que la Sainte Religion Catholique va tirer de cette Victoire. Sans lui nos forces n'auroient pas été assez grandes pour en venir à bout; ces Sectaires impies ayant mis sur pied une Armée innombrable de gens de leur parti, tous d'autant plus éclairez, courageux, obstinez à défendre leur Rebellion contre Dieu & contre moy, qu'ils étoient aveugles quant à la Foy.

„ Ainsi, avec tout le respect Filial & le plus grand zele que je dois à Vôtre Sainteté

teté, par mon caractere, je vous felicite «
comme Vicaire de Jesus-Christ, de «
tous ces grands avantages, que l'Eglise, «
dont Vôtre Sainteté est le digne Chef, & «
le Pasteur des Pasteurs, vient de rempor- «
ter sur les Heretiques. Le zele de Vôtre «
Sainteté, qui a contribué à cette entre- «
prise, par une si grande profusion d'or, «
tant de Troupes choisies, & sur tout en «
y envoyant son propre sang, pour être ex- «
posez aux plus grands perils de la guerre, «
est d'un trop grand prix, & d'un trop «
grand exemple, pour être seulement loüé «
& celebré par les hommes; Vôtre Sainte- «
té en doit attendre la récompense, par «
une longue vie, de Dieu, dont il soûtient «
avec tant de gloire la qualité de son Vi- «
caire en Terre, & particulierement d'a- «
voir ajoûté à tous ces secours tant de Ju- «
bilez universels, & tant de Prieres parti- «
culieres, qui nous ont sans doute princi- «
palement attiré une si grande Benedi- «
ction. «

Je suis sur tout infiniment obligé à V. «
S. de ce qu'elle a bien voulu par une ge- «
nereuse résolution se priver de la person- «
ne de Monsieur le Cardinal Farnese son «
neveu, qui lui est si necessaire pour la sou- «
lager du poids du gouvernement, & de «
l'avoir envoyé en qualité de Legat, pour «
m'accompagner en cette Entreprise, ce «
qui

» qui m'a été extrémement agréable. Aussi
» lui ai-je donné conformement au com-
» mandement que vous lui aviez donné sur
» vôtre Armée, la part qu'il devoit avoir
» dans les affaires, où il a fait connoître
» par de bons effets que ce n'est pas sans rai-
» son qu'il porte le nom d'Alexandre. J'ay
» pris souvent plaisir, de le voir raisonner
» avec solidité & maturité dans les conjonc-
» tures, & les déliberations les plus impor-
» tantes, où j'ay voulu qu'il assistât, pour
» le bien de mes affaires.

» Je ne dois pas taire aussi à Vôtre Sain-
» teté, que les trois Legions d'Infanterie,
» & les 600. chevaux-legers qu'elle a en-
» voyez sous le commandement du Sei-
» gneur Ottavio Farnese son Neveu, digne
» Frere d'un tel Cardinal, & l'un & l'autre
» dignes Neveux d'un si grand Oncle, ont
» donné beaucoup de satisfaction à leurs
» Officiers, & que les Officiers ont fait ad-
» mirer leur valeur à tout le Monde. Les
» principaux Officiers de mon Armée, qui
» ont eu occasion de les observer de plus
» prés, en parlent avec beaucoup de loüan-
» ge, & pour moy je donnerai toûjours la
» qualité de bon & de courageux Soldát à
» Ottavio, & Vôtre Sainteté doit avoir de
» la joye, des bons services qu'ils ont ren-
» dus l'un & l'autre en cette guerre.

» Je me remets de tout ce que V. S. pour-
roit

roit souhaiter de sçavoir de plus particu- «
lier sur cette affaire, aux relations que «
vous en feront de bouche Messieurs vos «
Neveux, qui vous épargneront la fatigue «
d'une longue lettre. Je n'ay pas encore «
deliberé sur les suites de cette Victoire, «
mais je n'entreprendrai rien que pour la «
Gloire de Dieu, & de l'Eglise. Cependant «
humilié avec respect devant vous qui êtes «
le legitime Vicaire de JESUS-CHRIST, je «
demeure. Le 26. Avril 1547. «

De vôtre Sainteté,

Le trés-devoüé serviteur, & fils trés-obéissant,
CHARLES.

L'Ambassadeur de Charles V. presenta cette lettre au Pape. A peine avoit-il achevé de la lire, qu'il fit ordonner aux Courriers d'aller mander le Consistoire pour le lendemain. Le Pape y alla en personne, & aprés y avoir fait la lecture de cette lettre, il se mit à donner mille loüanges à la modestie & à la clemence de l'Empereur, qu'il qualifia de *Trés-grand & Invincible*, & il n'y eut sorte de loüange qu'il ne lui donnât. Il y eut pourtant des Cardinaux qui ne manquerent pas de dire ensuite en plusieurs lieux, que Sa Sainteté n'avoit pas fait la lecture de cette lettre, pour avoir lieu d'exal-

Charles loüé dans le Consistoire.

ter

ter les loüanges dûës à l'Empereur, mais parce qu'elle étoit pleine de celles de sa personne, & de sa famille. Mais que seroit-ce si les actions des Princes n'étoient pas sujettes à être censurées aussi bien que celles des autres? Quoi qu'il en soit, le Pape fit réponse à l'Empereur ce même jour là, & dans ce même Consistoire, il nomma pour Legat *à latere* le Cardinal Sfondrato, pour aller le feliciter de sa part. Voici la réponse qu'il lui fit.

A nôtre trés-cher Fils en JESUS-CHIST, *Charles-Quint, Invincible & trés-grand Empereur des Romains.*

Le Pape Paul III. Serviteur des Serviteurs, vous souhaite Salut, & la continuation de la Benediction du Ciel, sur Vous & sur vôtre trés-Auguste Maison.

Bien-aimé, & trés-cher Fils.

„ VOtre Lettre nous a donné autant
„ de joye, par la pieté dont elle est
„ remplie, que parce qu'elle nous a appris
„ des grandes benedictions, que le Ciel a
„ versées sur vous. Vôtre humilité, &
„ modestie exemplaire envers le Redemp-
„ teur du monde, & en cette occasion vôtre

Libe-

Liberateur en particulier, vous acquerront plus de gloire, que vos Victoires, quelque considerables qu'elles soient, parce que ces Victoires ne vous feront honneur que devant les hommes, au lieu que vos saintes vertus réjoüiront les Anges.

La moindre partie, bien-aimé fils, des Palmes & des Lauriers, que vous venez de cueillir par le zele de vôtre cœur, & la valeur de vôtre épée, suffiroit pour rendre orgueilleux les plus grands Capitaines du siecle; car d'ordinaire on ne combat que pour sa propre gloire, le plus souvent même que pour l'interêt, au lieu que vous, mon cher fils, aprés n'avoir combattu que contre les Ennemis de Dieu, pour défendre sa cause & celle de l'Eglise, empêcher que la plus saine partie de la Chrêtienté, déja trop infectée en quelques Provinces, ne devînt la victime de la fausse Heresie, vous vous dépoüillez avec tant d'humilité de tout merite, pour en donner toute la gloire à celui, qui fait tant de cas d'être appellé le Seigneur des Armées, & qui seul peut & sçait donner la Victoire, à qui il veut & comme il le juge à propos, comme il vous l'a donnée en cette occasion.

Pour vous élever à l'Empire, bien-aimé fils, la misericorde de Dieu a renversé tous les obstacles, & passé par dessus les

» Loix Humaines qui s'opposoient à Vôtre
» Election. Parce qu'elle voyoit déja, avec
» cet œil Divin toûjours ouvert sur la Sain-
» te Epouse de Jesus-Christ, combien vô-
» tre Personne, vôtre valeur, vôtre pru-
» dence, vôtre zele, vôtre bras lui étoient
» necessaires, pour s'opposer aux furies In-
» fernales qui commençoient à naître & à
» pulluler, en même temps que d'autres
» semblables furies parurent contre cette
» Sainte Epouse, sçavoir l'impie Martin
» Luther, premierement pour la corrompre,
» & Soliman aprés lui pour détruire & dé-
» chirer toute la Chrêtienté, à quoi *ils*
» n'auroient que trop réüssi l'un & l'autre,
» si vous n'eussiez arrêté leurs desseins par
» la valeur de vôtre épée.

» Le Ciel ne pouvoit pas choisir, bien
» aimé fils, dans des temps semblables,
» un Empereur plus grand que vous, pour
» en faire un autre Jason, d'autant moins
» fabuleux qu'il est Chrêtien, pour abbat-
» tre ce cruel Dragon, qui a devoré tant
» de Royaumes qui appartenoient à l'Egli-
» se, & tant d'Eglises dans l'un & l'autre
» monde; ni un Hercule plus Saint & plus
» glorieux, pour couper les méchantes tê-
» tes de cette Hydre, qui ayant pris nais-
» sance dans l'Eglise, a ensuite empoison-
» né sa propre Mere. Ce ne fut pas sans su-
» jet aussi, que depuis vôtre enfance, la
bene-

benediction du Ciel vous destinoit tant de « Couronnes & d'Etats, pour vous rendre « puissant & invincible : aprés quoi il ne « faut pas s'étonner si vous remportez de si « grandes Victoires. «

C'est de vous aussi, Invincible Cham- « pion de JESUS-CHRIST, que l'Eglise « Catholique espere, aprés ces glorieux « progrés, d'être toûjours triomphante, « sous la protection de vôtre fidele épée, & « de porter ses conquêtes rapides & consi- « derables dans les Provinces & les Villes, « d'où elle avoit été bannie par la violence « des Infideles, & par les malignes sugge- « stions de l'heresie dans l'esprit des peuples. « Comme nous ne doutons point, de la pieté « & de la generosité de vôtre cœur pour les « Actions augustes, qui interessent si con- « siderablement le service de Dieu, aussi « vous promettons-nous de concourir de « nôtre part à seconder vos saintes résolu- « tions, & vos pieux desseins, non seule- « ment par les revenus temporels des Etats « du S. Siege, mais aussi par les dîmes, & « autres secours saints, sans y épargner « nôtre propre sang, & le peu de bien qu'il « y a dans nôtre Maison. «

Cependant nous nous réjoüissons, In- « vincible & grand Empereur, de vos glo- « rieuses Victoires, qui rendront immor- « tel vôtre nom dans tous les siecles futurs : «

&

» & nous esperons que vos courageuses
» Actions, qui sont estimées de tout le
» monde, serviront aussi d'exemple à ceux
» qui, aprés que le Ciel vous aura donné
» une vie longue & heureuse, vous succe-
» deront à l'Empire, pour les porter à con-
» server avec zele les grands progrés, que
» toute la Chrêtienté attend de vôtre bras &
» de vôtre zele, à quoi nous ne manquerons
» pas de contribuer par nos prieres. Ce-
» pendant nous vous embrassons paternel-
» lement, & vous donnons nôtre benedic-
» tion, nous remettant du reste, à ce qui
» vous sera dit de bouche par nôtre cher
» Frere le Cardinal Sfondrato, que nous
» vous envoyons pour Legat. Donné à Ro-
» me sous l'anneau du Pêcheur, le 16.
» Mai 1547.



LA

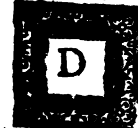


LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

TROISIÉME PARTIE. LIVRE III.

Contenant les Années 1547. 1548.

ARGUMENT.



Ivisions survenuës à l'occasion de la prison de Jean Frederic : Les Allemans prétendent le garder, & pourquoi : Autres raisons des mêmes : Action courageuse de l'Empereur contre les Soldats mutinez : On travaille à la reconciliation

» Familles. L'autre affaire qui n'est pas
» moins importante, est de travailler à
» rétablir le libre exercice de la Justice &
» l'Autorité des Loix, qui l'une & l'autre
» (à la grande honte de la Nation Alle-
» mande) se trouvent sinon entierement
» ruinées, du moins foulées aux pieds &
» méprisées de tous, quoi qu'elles soient
» les bases fondamentales de la Republique
» d'Allemagne.

Audience du Legat.

On ferma la bouche par ce discours à ceux qui sollicitoient la liberté du Landgrave, & unanimement on commença à traiter de ces deux grandes affaires. Cependant l'Empereur donna audience publique au Cardinal Sfondrato, Legat du Pape, qui l'avoit joint pendant qu'il alloit à la Diete, & quoi qu'il eût vû le Cardinal en particulier, il remit à lui donner audience publique à Ausbourg. Cette Legation eut deux fins, l'une de feliciter l'Empereur, comme nous l'avons dit au Livre précedent, au sujet de la Victoire qu'il avoit remportée sur les Lutheriens, tant avantageuse à toute la Chrêtienté dans toutes ses circonstances. Le Cardinal qui étoit grand Orateur, ne manqua pas en cette occasion, d'en donner toute la gloire au secours que le Pape avoit donné, & à l'Epée invincible de l'Empereur, en termes fort injurieux pour les Lutheriens, qui

ont crû que le Legat avoit affecté d'avoir audience en presence de la Diete, pour les mortifier davantage, ce qui pourroit bien être. Quoi qu'il en soit, il certain que le Legat joignit l'Empereur lors qu'il étoit en chemin pour aller de Hall à Ausbourg, & qu'il n'y avoit aucune apparence de lui donner audience pendant le voyage. L'autre fin de cette Legation étoit, que le Cardinal fut auprés de l'Empereur pendant la Diete. Il ne put pourtant pas y demeurer toûjours, ayant été rappellé aprés qu'il eut déclaré à l'Empereur les intentions du Pape sur les affaires du Concile.

On n'y parle point de Jean Frederic.

C'est une chose surprenante qu'il ne se soit pas trouvé un seul de l'Assemblée qui ait osé dire une seule parole en faveur de Jean Frederic, qui meritoit pourtant que l'on eût pitié tant de son âge, que de ses incommoditez : cependant personne ne parla pour lui, afin qu'il fût mis en liberté, & qu'il pût du moins passer le reste de ses jours avec sa Famille, en l'état presque de simple Gentil-homme, auquel il étoit réduit, pendant que l'on y fit tant de bruit pour la liberté du Landgrave. Cependant ils étoient aussi coupables l'un que l'autre, également perfides & traîtres tous deux. On ne laissa pourtant pas de procurer avec tant de passion la liberté du Landgrave, qui n'avoit pas reçû un châ-

condoleance: Legat du Pape à l'Empereur, pour l'exhorter à rendre Plaisance: Réponses de Charles: Plusieurs Negotiations entre le Pape & l'Empereur: Attachement de l'un & de l'autre à leurs propres sentimens: Les sujets de divisions s'augmentent: Charles-Quint envoye protester contre les Legats, & le prétendu Concile de Bologne: Politique de Charles sur ce sujet: Prétentions du Pape sur Plaisance: Réponses de l'Empereur: Autres raisons de l'Empereur, & les Réponses du Pape: Negotiations du Carnal de Lorraine avec le Pape contre l'Empereur: Propositions du Roy de France pour lui faire la guerre: Le Pape les rejette, & pourquoi: Séances inutiles de la Diete d'Ausbourg donnent du déplaisir à Charles-Quint: Il reçoit des Ambassadeurs de plusieurs Princes: Révolte en France: Les Rebelles demandent du secours, & la protection de l'Empereur: Generosité de l'Empereur à rejetter cette demande: Plusieurs choses remarquables: Charles sollicité par les siens de se prévaloir de l'occasion, & de proteger les Rebelles: Il en rejette la proposition,

tion, discours qu'il fait là-dessus: Mulei Assen va demander du secours à Charles-Quint: & comment il est reçû: Il a été mal informé de la Rebellion de Naples: Les Napolitains lui envoyent des Deputez: Le Vice-Roy en est fâché: Il écrit afin qu'ils fussent mal reçûs: Mépris que l'Empereur en fait: Discours du Député Sangro à Charles V. Réponse douce qu'il lui fait: Il lui ordonne de s'en retourner: Comment il fut reçû à Naples: Lettre de l'Empereur au Peuple trouvée fort offensante: Nouveau tumulte: Action genereuse du Prieur de Bari: Discours qu'il fait pour appaiser le Peuple irrité: Avec quelle habileté il l'appaisa: Sédition entierement calmée: On envoye des Deputez pour rendre obéïssance au Vice-Roy: On fait un Traité: On publie une Amnistie: On en excepte plusieurs Chefs du parti: Charles-Quint envoye un Evêque pour informer du Tumulte: Le Vice-Roy contraire au Peuple: Autres Deputez de la Ville de Naples à l'Empereur: Il fait publier une nouvelle Amnistie: On délivre les Prisonniers: Puissance & Autorité du Vi-

ce Roy : Pasquinade contre Charles Quint : Eleonor Reine de France fait dessein d'aller demeurer en Flandre : Le Roy Henry son Beau-fils lui accorde tout ce qu'il peut : Ligue entre le Roy de France & les Suisses.

Differens au sujet de la prison de Jean Frederic.
1547.

PEndant que Charles V. étoit à Hall en Saxe occupé à donner les ordres necessaires pour l'Armée, il arriva une grande & dangereuse dispute entre les Troupes Espagnoles & les Allemandes. Les Allemans prétendoient que l'Empereur leur avoit fait un grand affront, d'avoir commis la garde de Jean Frederic aux Espagnols, & de l'avoir mis dans leur Quartier, pour y être gardé par un Regiment de leur Nation. Les principaux Officiers Allemands en faisoient de grandes plaintes, disant que l'Empereur témoignoit en cela, qu'il doutoit de leur fidelité tant de fois éprouvée à son service, & ils en furent si irritez, qu'ils firent résolution de l'enlever aux Espagnols. Ceux-ci s'opposerent, & les Chefs de l'une & de l'autre Nation en vinrent aux grosses injures, résolurent de terminer leur different par les armes, & deux Regimens, un Espagnol & l'autre Allemand se rangerent en Bataille.

Charles V. averti de ce desordre, dont il

Il voyoit les fâcheuses suites qu'il pouvoit avoir, y courut comme un foudre à bride abbatuë. Il arriva justement comme ils commençoient à se battre, & malgré tout ce que pûrent faire les Officiers & les Gardes qui l'accompagnoient pour le retenir, il se jetta avec colere & furie au milieu du combat l'épée à la main, ayant à son côté le Duc d'Albe. Il fut obligé de la tremper dans le sang de deux Officiers qui oserent lui resister : & d'une voix haute & avec colere, il commanda à tous de mettre les armes bas dans le moment à peine d'être pendus. En même temps il fut obéï, & les deux Regimens jetterent à terre leurs Arquebuses & leurs Epées : & aprés avoir usé de quelque rigueur envers quelques Officiers, il parla avec beaucoup de douceur à tous, les contenta, & leur fit réprendre les Armes, aprés que les Commandans se furent embrassez. Mais la Garde du Prisonnier demeura entre les mains des Espagnols. Ceux qui en jugerent sans passion, trouverent que les Allemands étoient mal fondez, de prétendre avoir la Garde du Prisonnier, sous prétexte qu'il étoit de leur Nation, car c'étoit à cause de celà même qu'on ne devoit pas le mettre entre leurs mains. Au lieu que les Espagnols étoient fondez en raison, parce que Jean Frederic avoit été fait Prisonnier (ce qui

Action de Charles.

étoit essentiel) par quatre Espagnols.

On travaille à la réconciliation du Landgrave.

Mais comme Jean Frederic & le Landgrave de Hesse, qui avoit eu le bonheur d'échaper, avoient un interêt commun en cette affaire, ceux qui s'étoient employez pour le premier, trouverent à propos de s'employer aussi pour l'autre. La verité est que le Landgrave avoit été invité au Bal, tant pour embrasser le Lutheranisme, que pour faire la guerre à l'Empereur, par cet Electeur, de sorte que comme leur disgrace étoit commune, il falloit qu'aprés la tempête ils eussent aussi un pardon commun de leur faute. Ainsi les mêmes Mediateurs, qui avoient fait la paix de Jean Frederic avec l'Empereur, s'employerent pour obtenir la grace du Landgrave. Mais ils trouverent beaucoup de repugnance dans l'esprit de Charles-Quint, qui leur répondit fierement qu'il ne vouloit pas faire de Traité avec un Rebelle. Ce que les Mediateurs pûrent tirer de sa bouche de plus favorable, ce furent ces paroles : *Que le Landgrave vienne me demander pardon, & je promets de lui donner la vie, & que du reste il se remette à ma discretion, & à ma clemence, de tout ce qui se pourra faire au delà en sa faveurs.* Chose que les Mediateurs ne vouloient pas faire, & que le Landgrave fier comme il étoit n'auroit jamais fait aussi, Enfin pourtant aprés plusieurs instances

stances & prieres, on fit la paix aux conditions suivantes.

Traité contenant les Conditions sous lesquelles le Landgrave obtint sa grace.

I. QUe le Landgrave viendroit en personne devant l'Empereur lui demander pardon en public & à genoux.

II. Qu'à l'avenir il se comporteroit avec le respect & l'obéïssance qu'il devoit à Sa Majesté Imperiale.

III. Qu'il obéïroit ponctuellement à toutes les Loix établies pour le bien de l'Empire, & le repos de la Chrêtienté.

IV. Qu'il se soûmettroit à la jurisdiction de la Chambre de Spire, & contribueroit de sa part à la maintenir.

V. Qu'il payeroit comme les autres sa part des frais necessaires pour l'entretien de cette Chambre.

VI. Qu'il contribueroit aussi sa portion pour le secours de la Guerre contre les Turcs.

VII. Qu'il renonceroit à toute sorte de Ligue & de confederation avec qui que ce fût, & particulierement à la Ligue de Smalcalde, & qu'il en remettroit une expedition à l'Empereur.

VIII. Qu'il ne feroit à l'avenir une Ligue

ſie, avec obligation de remettre ledit Landgrave entre les mains de l'Empereur, en cas qu'il vint à manquer d'accomplir tout ce qu'il promettoit par le preſent Traité.

XXIV. Que l'Electeur de Brandebourg, & Maurice, nouvel Electeur de Saxe, & le Cômte Palatin demeureroient garens & cautions du preſent Traité, avec obligation d'employer leurs forces pour le faire executer, en cas d'infraction.

Il trouve ces conditions dures.

Le Landgrave trouva ces conditions dures & inſupportables: Quand il en dit ſon ſentiment au Secretaire d'Etat de l'Electeur de Brandebourg, qui fut les lui porter à Caſſel, il lui répondit, *Vôtre Excellence* (on ne donnoit pas alors d'autre qualité aux Princes) *entend trop bien les Loix de la guerre pour ne pas ſçavoir, que celles d'un Vainqueur ſont toûjours dures.* Il fit quelque difficulté d'abord de les ſigner, mais voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de ſe tirer d'affaires, il ſigna. En conſequence de ce Traité on leva le Ban de l'Empire qui avoit été publié contre lui, on lui donna la grace de ſa rebellion, & il fut rétabli dans ſes anciens Droits, en la maniere que nous le dirons ci-aprés.

Le Landgrave

Enſuite l'Empereur alla à Hall, comme au lieu le plus commode, & là le Landgrave

grave Philippe le vint trouver le dernier jour de May. Il entra dans la Ville accompagné de cent hommes à cheval tous magnifiquement mis, & sur tout le Landgrave, qui portoit un habit superbe, ce qui étoit assez mal entendu en une telle occasion, où il alloit demander pardon, faire satisfaction de sa faute, de paroître en si grande pompe. Les Espagnols le trouverent fort mauvais, & cela ne plût pas à l'Empereur lui même. Il fut loger dans l'Appartement de l'Electeur Maurice son Gendre, & le lendemain il fut accompagné à l'audience par les deux Electeurs de Saxe, & de Brandebourg. L'Empereur l'attendit, assis sur son Trône, environné d'une foule de grands Seigneurs de toutes Nations, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir cette ceremonie. Le Landgrave fut surpris de trouver là tant de Noblesse distinguée. Quand il fut devant l'Empereur, le chapeau à la main depuis la porte de la Salle, il se mit à genoux au pied du Trône, à sa gauche se mit aussi à genoux son Chancelier, un peu derriere lui. Mortifié de se voir en cette posture, à genoux, sans carreau, ni tapis, il ordonna à son Chancelier d'expliquer ses sentimens à l'Empereur, ce qu'il fit en la maniere suivante.

Se présente devant l'Empereur. 1547.

Serenissime, Très-puissant, invincible

Discours du Chancelier.

» ble, & trés-glorieux Prince, Roi, Empereur, Monarque, & mon trés-Clement Seigneur. Philippe Landgrave de Hesse, ayant grievement offensé vôtre Majesté Imperiale dans la guerre presente, lui ayant donné sujet de lui faire sentir sa juste colere, & s'étant rendu digne du plus severe châtiment : sa faute étant même de beaucoup accrûë, & par consequent aussi la punition qu'il a meritée pour avoir sollicité & induit d'autres personnes à tomber dans le même crime ; Vôtre Majesté pourroit avec Justice lui infliger le plus severe châtiment. Je vous declare de sa part avec beaucoup de soûmission qu'il est extrémement fâché de ce qu'il a fait, & que pour l'execution de tout ce qu'il a promis à Vôtre Majesté dans le Traité qu'il a fait avec elle, il se remet absolument entre vos mains, lui, ses Etats, & tout ce qu'il possede, & vous donne une autorité entiere d'en disposer comme vous le trouverez bon.

» Cependant prosterné à vos pieds il supplie vôtre magnifique clemence, & vôtre Auguste grandeur d'Ame par les entrailles de la misericorde du Seigneur, de vouloir lui pardonner, d'user de misericorde & de compassion envers lui, & de lever le Ban de l'Empire qui a été justement publié contre lui, lui permettant de

pou-

nistres, contre la Maison Farnese, à cause de la maniere d'agir du Pape, ayent été bien grands, puis qu'ils les ont portez à prendre une résolution si violente. Quoi qu'il en soit, les Ministres de l'Empereur, qui n'auroient jamais pris une si cruelle résolution sans sa participation, assouvirent leur haine & leur ressentiment sur la Personne de Pierre Louis Farnese fils du Pape, qui lui avoit donné l'investiture de la Principauté de Plaisance qui étoit un fief de l'Eglise. Ce Prince avant même que d'avoir pris possession de la Principauté, fut haï, & mal voulu du peuple. Quoi qu'il fût naturellement fier & severe dans ses mœurs, il crut encore que pour mieux tenir en bride ses Vassaux, & son état plein de Noblesse orgueilleuse, accoutumée à vivre en liberté, & à se gouverner elle même; d'ailleurs non accoutûmée au foüet, & à la rigueur des Edits, ne voulant pas sur tout se soûmettre à la Cour, & enfin jamais sujette à la domination que de ses propres Loix, il crut, dis-je, que pour les mieux tenir en bride, il devoit devenir encore plus severe. Ainsi dés qu'il fut en possession du Gouvernement, se confiant sur l'autorité de son Pere, il se mit à faire mille extorsions, à casser les Privileges de ces gens, à faire executer la justice sans aucune formalité, en un mot, à agir plû-

Louis Farnese

tôt en Tyran qu'en bon Prince, & à s'oublier jusques à dire souvent. *Qu'il ne se soucioit pas d'être aimé, pourvû qu'il fût craint.*

Conjuration & mort de Farnese. 1548.

Il ne fut pas difficile à Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, conformément aux ordres secrets de Charles V. de trouver nombre de Conspirateurs, à choisir les plus propres, pour faire perdre la vie à ce Prince qui s'étoit toûjours montré Ennemi de l'Empereur, & grand Partisan des François. En voici l'occasion. Ayant appris que ce Prince avoit voulu forcer Madame Lucrece Pallavicino Epouse du Comte Jean Anguisciola; comme il sçavoit que c'étoit un homme de qualité, & plein de générosité & de courage, & qu'il ne pouvoit pas souffrir de se voir enlever de son sein, une femme qu'il adoroit pour sa beauté & ses rares qualitez, s'adressa à lui le premier. Il le trouva très-disposé à faire perdre la vie à Farnese, & l'assura de la protection de l'Empereur s'il l'entreprenoit; Anguisciola, assûré de cette protection, se mit à chercher des gens propres à executer son dessein. Le premier à qui il s'en ouvrit fut Camillo Pallavicino son Beau-Frere, qui fût d'avis de se vanger, pour reparer l'affront que Farnese avoit fait à leur famille. Gonzague lui donna pour second un Milanois nommé *Augustin Lande*, homme

mence envers lui, en considération aussi, « de l'intercession que les Princes lui ont « faite en sa faveur. Il lui déclare donc qu'il « veut bien lui accorder les graces suivan- « tes. De lever le Ban de l'Empire juste- « ment publié contre lui. Lui pardonner « la peine de mort qu'il a merité par sa « Rebellion contre la Personne & la Di- « gnité de Sa Majesté, même ne le pas « condamner à une prison perpétuelle quoi « qu'il l'ait meritée, de ne pas confisquer « ses biens, & à sa considération faire la « même grace à ses sujets, & aux Officiers « de sa Maison, à la charge pourtant, qu'il « observera tout ce qui est contenu dans les « articles du Traité. Au reste Sa Majesté « veut bien croire que le Landgrave & ses « sujets le serviront fidellement à l'avenir, « & qu'ils reconnoîtront la clemence dont « elle a usé envers eux. «

Nous avons dit que le Landgrave étoit à genoux sans carreaux, ni Tapis, en la presence de toute cette multitude de Noblesse qui le regardoit fixement. C'est ce qui obligea le Chancelier, (il y avoit interêt aussi) de se hâter & de parler le plus vîte qu'il pouvoit, afin que son maître se levât plûtôt. Au contraire l'Officier de l'Empereur, pour faire durer davantage la mortification du Landgrave, & afin que l'affront qu'il recevoit eût le temps de faire *Affront & mortification.*

plus

plus d'impression sur l'esprit des Spectateurs, parloit le plus lentement qu'il pouvoit, toussoit souvent, & toutes les fois qu'il nommoit Sa Majesté Imperiale, faisoit une profonde reverence, & se relevant peu-à-peu, faisoit une pause avant que de reprendre son discours, & tout cela afin que le Landgrave demeurât plus longtemps à genoux, ayant ordre de le faire ainsi. Quand il eut achevé de parler, l'Empereur, haussa sa main sans parler, pour faire signe au Landgrave de se lever. Ce qu'il fit incontinent, & ayant ôté un gand pour salüer l'Empereur, il s'avança avec beaucoup de soumission pour lui baiser la main, mais l'Empereur la retira, & ne voulut pas le lui permettre, ce qui mortifia extrêmement le Landgrave. Il ne fut pas moins affligé de voir devant ses yeux Ernest Duc de Brunsvvic qui avoit été son Prisonnier dans les bonnes graces de l'Empereur, pendant qu'il se voyoit si fort meprisé.

Il est arrêté. L'Empereur étant sorti de la Salle, le Duc d'Albe s'approcha du Landgrave, & l'invita fort civilement à souper dans son Appartement, avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & autres Grands, & comme il étoit déja tard, il le mena avec lui dans le Château où il logeoit. La Table fut magnifiquement servie, & on ne manqua pas d'y bien boire à la maniere des

Alle-

Allemans, quoi que le Duc s'en excusât. Mais bien-tôt aprés toute cette joye fut changée en amertume, car aprés être sortis de Table, environ minuit, le Duc en presence des deux Electeurs, & des autres conviez dit au Landgrave qu'il avoit ordre de l'Empereur, de l'arrêter, & en même-temps ayant fait venir Don Jean Guevara Colonel du Regiment de Lombardie, il lui ordonna de le bien garder avec ses gens qui étoient Espagnols. Le Landgrave avoit donc bien eu raison de dire à son Chancelier, *que le refus de l'Empereur de se laisser baiser la main, ne lui pronostiquoit rien de bon.* S'il fut alors surpris, il le fut encore bien davantage quand il se vit retenu prisonnier; une telle perfidie lui déchira le cœur, & il n'en accusa pas seulement l'Empereur, mais aussi les deux Electeurs, qu'il croyoit consentans à cela; en quoi il se trompoit beaucoup, car les Electeurs en étoient innocens, & aussi surpris & fâchez, que lui-même de ce qui étoit arrivé, à quoi ils ne s'attendoient pas: ce fut même à cause de cela que Maurice d'ailleurs tant obligé à l'Empereur se révolta ensuite contre lui, comme nous le dirons en son lieu.

On travaille à la faire sortir de prison. 1547.

Les Electeurs ne manquerent pas de faire ce qu'ils purent pour l'obliger à mettre son esprit en repos, l'asseurer de leur innocence, & lui promettre que regardant sa prison, comme

mal pour nous châtier, ou de nous envoyer du bien, tous moyens humains sont inutiles pour empêcher l'execution de ses Decrets, on en voit tous les jours mille exemples. Je m'en vais raconter plus amplement les circonstances & les suites de cet assassinat, comme je les ai trouvées dans les Auteurs les plus dignes de foy.

Ordre pour l'execution de la conspiration.

Anguisciola ayant disposé toutes les choses necessaires à l'execution de la conspiration dont il étoit le Chef, & trouvé l'occasion favorable de venir à bout de son dessein, ordonna la maniere de cette execution entre lui & ses Complices en cette sorte. Le Duc devoit être tué, aprés qu'il auroit dîné, dans sa propre Chambre, par lui Comte d'Anguisciola, qui ne devoit être accompagné que des deux hommes affidez & courageux, justement lors que les Domestiques se seroient retirez çà & là pour dîner. En même temps le Comte Augustin Landi, Camillo Pallavicino, Alexandre son frere qu'on avoit fait venir de Turin pour l'execution de ce dessein, avec plusieurs autres *Braves*, dont ils seroient accompagnez, se devoient rendre maîtres de la porte de la Citadelle, forcer & tuer la Garde Allemande, dont la plus grande partie étoit allée ce jour-là aux Nôces de leur Sergent. Le Gonfalonnier accompagné d'autres gens en devoit faire autant des Gardes qui étoient

dans la Salle, qui étoient aussi d'Allemans, qui ne s'attendant pas à cela, avoient laissé éteindre leurs méches. Tout cela fut exactement executé à la fois, sçavoir lors que le Comte d'Anguisciola en donna le signal avec un mouchoir à la fenêtre de la Chambre du Duc, & tout réüssit comme ils l'avoient projetté sans que rien manquât, un jour de Samedy onziéme Septembre.

Quand on eût appris les circonstances & les suites de cette conspiration, tous ceux qui la considererent en furent étonnez, & demeurerent d'accord qu'on n'en avoit jamais vû de semblable dans l'Europe. Et le moyen aussi de ne pas être dans l'admiration, de voir si bien réüssir une telle conspiration, sans aucun empêchement, contre un Prince enfermé dans une bonne Citadelle, qui sçavoit qu'il avoit des Ennemis, qui avoit été averti ce jour-là même de prendre garde à lui, & dans laquelle étoient entrez plus de 60. Conspirateurs? L'Europe entiere, & les Conspirateurs eux-mêmes, en furent dans l'étonnement, & l'on n'auroit pû s'imaginer qu'une semblable conspiration eût eu un si favorable succés. Camille Pallavicino, qui étoit boiteux, demeura dans la Ville pour empêcher le soulevement du Peuple, & comme il étoit homme d'autorité, parlant fort bien, & ayant beaucoup de Partisans parmi la Noblesse,

Execution. 1548.

blesse, il y fut utile. Car au premier avis du bruit qui se faisoit au Château, tous les Bourgeois prirent les Armes, & coururent en furie à lui, ou à la Citadelle, sans que personne sçût dequoi il s'agissoit.

Bonne conduite. Il est certain que les Conjurez auroient couru grand risque au commencement, si le Comte d'Anguisciola n'eût eu l'avisement, de courir lui-même à la porte, & de hausser de sa propre main le Pont-levis, avec quoi il arrêta la premiere fougue du Peuple, & cependant s'étant mis à une fenêtre avec les autres Conjurez, ils se mirent tous à crier, *Liberté*, *Vive l'Empire*, comme nous l'avons dit cy-dessus, & jettant en même temps par les Fenêtres le Corps mort du Duc, ils ajoûterent ces paroles, *Voilà les preuves de nôtre liberté; voilà le Tyran qui l'a opprimée jusques ici.* En même temps (tant étoit grande la haine qu'on portoit à ce Duc) on vit tout le Peuple plein de joye crier de tous côtez, *Vive la Liberté, & l'Empire.*

Secretaires. On loüa beaucoup la prudence des Conjurez, d'avoir empêché le désordre, & d'avoir si bien conduit cette affaire, qu'il ne fût fait aucun mal à pas un des Courtisans, laissant à chacun la liberté de demeurer dans la Ville, ou d'aller où il voudroit. Il est vray, qu'on arrêta Apollonio Secretaire d'Etat, & Malvi Sous-Secretaire du

Cabi-

Cabinet, & que les Conjurez, pour assouvir leur veangeance, plûtôt que selon les Loix de la Justice, les firent mettre à la question, afin de découvrir les Secrets du Duc, & qu'ils se saisirent de tous ses Papiers, jusques à nouvel ordre du Gouverneur de Milan. Gosselin, & quelque autre Auteur qui a suivi son opinion, assûre comme une chose trés-veritable, que Gonzague trama cette Conspiration par ordre de l'Empereur, mais qu'il lui avoit commandé de sauver la vie au Duc, à quoi il n'y a point d'apparence.

Quoi qu'il en soit, il est vray, que le Duc mourut d'un genre de mort, auquel il ne s'attendoit pas, non plus que le Pape son Pere. Par la mort du Duc, la Ville de Plaisance, que Charles V. muguettoit, & qu'il regardoit comme un beau fleuron de sa Couronne Ducale de Milan, tomba entre ses mains. Dés que le Comte d'Anguisciola vit que le Peuple étoit content, il fit faire une décharge de la plus grosse Artillerie, pour avertir, comme ils en étoient convenus, les Troupes que Gonzague avoit envoyées à Cremone sous le Commandement de Don Alvaro di Luna qui en étoit Chatelain, avec ordre de se tenir prêtes pour aller à Plaisance à la premiere décharge de Canon qu'ils entendroient, ce qui fut executé, & cette Soldatesque arriva à Plai-

Plaisance au pouvoir de Charles

ſance, en même temps que 500. hommes d'Infanterie, qui y venoient par Pavie ſur le Po, commandez par le Capitaine Rucchino, & qui devoient ſe mettre en Garniſon dans la Citadelle, y arriverent auſſi. Ceux-ci ne furent fâchez que de l'avoir trouvée vuide de Meubles, d'argent, de pierreries, & de toute autre argenterie, car les Conjurez y avoient mis ordre, l'ayant pillée, & partagé entre eux le butin. Il eſt vray qu'on donna au Gouverneur Gonzague la meilleure partie de l'or, argent, & pierreries qu'on y avoit trouvées. On dit auſſi, que les Conjurez eurent pluſieurs differens entre eux au ſujet du partage, mais que le Gouverneur de Milan les mit d'accord fort adroitement.

Déplaiſir de cette mort.

Au premier avis que l'Empereur eut de cette execution, dont toutes les circonſtances, & particulierement la Soldateſque, que le Gouverneur de Milan faiſoit tenir prête, faiſoit voir trop clairement, que la conſpiration avoit été tramée par ſon ordre, il prit le parti de faire l'ignorant. Il verſa des larmes ſur cette mort, & aſſûra les Ambaſſadeurs, qui n'en croyoient rien, & les gens de ſa Cour, que la perte de Pierre Louis ſi cruellement aſſaſſiné l'affligeoit infiniment, & qu'il prenoit beaucoup de part à la douleur qu'en reſſentiroit le Pape, voyant d'ailleurs le préjudice que cela feroit à Ottavio ſon

Gen-

Gendre. Il ne se contenta pas même de ces démonstrations feintes d'affliction, il nomma d'abord pour aller en Ambassade à Rome vers le Pape Don Jean de Figueroa, homme de grande qualité, auquel il ordonna d'aller incessamment à Rome, avec un équipage magnifique de deüil, pour faire compliment de condoleance au Pape, & à son Gendre Ottavio. L'Ambassadeur qui étoit peut-être innocent de ce qui étoit arrivé, parla devant le Pape en termes capables de faire verser des larmes, pour mieux persuader à chacun, que l'Empereur étoit inconsolable de la mort de ce Duc.

Legats du Pape à Charles

Le Pape tout persuadé qu'il étoit qu'un tel assassinat, accompagné de pareilles circonstances, ne s'étoit pas fait sans les ordres de l'Empereur, pour ne pas rendre le mal plus grand, & en tirer quelque bien s'il le pouvoit, ne laissa pas de témoigner qu'il recevoit avec plaisir le compliment de l'Empereur. En même temps, il nomma deux Legats, & leur ordonna de se rendre incessamment à Ausbourg où étoit Charles V. Il les chargea de trois commissions auprés de l'Empereur, la premiere de le remercier de l'obligeante Ambassade qu'il lui avoit envoyée pour lui faire compliment de condoleance sur la mort tragique de son cher fils, & lui témoigner la part qu'il y pre-

prenoit. La 2. de prier Sa Majesté Imperiale de remettre la Ville de Plaisance entre les mains d'Ottavio son gendre & fils de Pierre Louis qui avoit été assassiné, ce qui seroit un grand bien pour la Duchesse Marguerite sa fille. Et la derniere de le solliciter à ce qu'il consentît de laisser le Concile à Bologne. Mais il parut que les deux Legats employerent leur Rhetorique beaucoup plus pour les interêts de la Maison du Pape, c'est-à-dire à faire restituer Plaisance à Octave Farnese, qu'à toute autre chose.

L'Empereur s'excusoit toûjours de donner aucune réponse sur ce fait, & se tenoit ferme à dire. *Que les interêts publics de la Religion étoient trop considerables, pour les abandonner, ou les differer pour des affaires particulieres que l'on pouvoit renvoyer sans leur faire tort. Que pour lui quand il auroit deux cœurs, il les appliqueroit tout entiers à l'unique affaire du Concile, sur lequel toute la Chrêtienté avoit les yeux ouverts.* Les Legats répondirent presque tous à la fois. *Que d'ordinaire les affaires particulieres influoient beaucoup sur les publiques. lors qu'elles dépendent des mêmes occasions, qui servent à établir une bonne union.* Mais l'Empereur plus fin que les Legats se tira d'affaire en concluant. *Qu'il étoit sorti d'une Maison, qui avoit toûjours eû beaucoup de veneration & de respect pour le S. Siege,*

Siege, & qu'il en avoit lui-même les sentimens gravez dans le zele, & une veritable obeïssance filiale pour lui ; & qu'ainsi, il feroit toûjours tout ce qui seroit en son pouvoir, & pour le S. Siege & pour la Religion Catholique. Mais que pour ce qui étoit de remettre Plaisance entre les mains d'Ottavio son Gendre & petit fils de Sa Sainteté, il ne pouvoit en aucune maniere rien déterminer là-dessus, qu'aprés des affaires du Concile. Que si le Pape sollicitoit avec tant de passion la restitution de Plaisance, en laquelle il n'avoit pas moins d'interêt que lui, puisqu'Ottavio étoit son gendre, que pour lui sa conscience ni son honneur ne lui pouvoient pas permettre d'abandonner les interêts du Concile, qui étoient inséparables de ceux de l'Empire, dont il étoit le Chef.

Jamais Pape ne fut si attaché à ses interêts particuliers que celui-ci, & jamais Empereur n'a eû plus d'attachement pour ceux du public que Charles V. Il est vray que le Pape devoit être excusé, parce que quoi qu'il fût dans l'âge decrepit, il avoit encore assez de force d'esprit pour connoître, que s'il ne mettoit en possession de la Principauté de Plaisance, son petit-fils pendant sa vie, difficilement y parviendroit-il jamais après sa mort. Mais ce n'étoit en lui que l'effet de la tendresse des vieillards, & sur tout de ceux qui sont dans la decrépitude,

Raison pourquoi le Pape étoit si attaché à ses interêts

tude, pour leurs Descendans, car au fonds il avoit lieu de mettre son esprit en repos là-dessus, puis qu'Ottavio, pour lequel il agissoit avec tant d'empressement, étoit le Mari de Marguerite Fille de l'Empereur, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit déja deux Enfans : ne se pouvant faire qu'il abandonnât les interets de son gendre & de sa chere Fille ; & cette consideration étant plus puissante sur l'esprit de l'Empereur que toutes les sollicitations du Pape.

Opiniâtreté du Pape, & de l'Empereur. Mais enfin quand ce bon Pape vit qu'il ne pouvoit rien obtenir au sujet de l'affaire d'Ottavio, il s'opiniatra selon sa coûtume, à ne vouloir point écouter les sollicitations de l'Empereur, à l'égard du Concile, & à vouloir, quoi qu'il en fût, qu'il se tînt à Bologne. Charles V. de son côté demeura ferme à vouloir qu'il se tînt à Trente. Deux choses obligeoient le Pape à ne vouloir pas consentir que le Concile fût tenu ailleurs qu'à Boulogne. La premiere, dont nous avons déjà parlé, est que craignant qu'on ne diminuât son autorité à Trente, & que les Ecclesiastiques n'y fussent mal-traitez, il vouloit que le Concile fût en lieu, où il fût le maitre de le rompre quand il voudroit. La 2. étoit, qu'il vouloit faire dépit à l'Empereur, & se vanger de son opiniâtreté à ne vouloir pas lui donner satisfaction en mettant Ottavio en possession de Plaisance,

par celle de ne vouloir pas remettre le Concile à Trente. La premiere de ces raisons étoit le fruit de la passion du Pape, & la seconde de son caprice. Mais quant à l'Empereur, on voyoit fort bien qu'il n'avoit d'autre motif que celui du bien public, sçachant bien, qu'on ne pouvoit donner la paix à la Chrêtienté que par un Concile, & qu'il étoit necessaire que ce Concile fût tenu en un lieu où les Catholiques & les Protestans pûssent aller librement. Or ceux-ci declaroient ouvertement qu'ils ne pouvoient aller à Bologne, & ils avoient raison, l'Empereur ne pouvant pas leur donner la sûreté necessaire en une Ville qui dépendoit du Pape. Ainsi l'obstination de l'Empereur à vouloir le Concile à Trente, étoit aussi bien fondée, que celle du Pape à le vouloir à Bologne étoit peu raisonnable.

Les diferens continuent. 1548.

On vit paroître dans toute l'Europe plusieurs Ecrits sur cette obstination du Pape & de l'Empereur à l'égard du Concile, l'un voulant qu'il fût tenu à Bologne, & l'autre à Trente, les uns en faveur du Pape, & les autres en faveur de Charles V. car chacun avoit ses Partisans. Mais l'Empereur avoit pour lui la plus grande partie des Catholiques, & tous les Lutheriens & Calvinistes. Cependant ces deux Monarques ne laissoient pas de s'envoyer incessamment des

Ambassadeurs, & des Courriers, avec des Lettres, des Manifestes, & des Remontrances, pendant que les Peuples murmuroient generalement contre le Pape, & paroissoient scandalisez de la passion démesurée, qu'il faisoit paroître en cette affaire, persuadez que si l'Empereur eût voulu donner l'Investiture de Plaisance à Ottavio petit Fils du Pape, celui-ci auroit incontinent remis le Concile à Trente : de sorte que ce Pape, qui hors la passion qu'il avoit pour les interêts de sa Maison, parut trés-digne du Pontificat en toute autre occasion, s'oublia en celle-ci qui étoit de la derniere importance, negligeant l'interêt public pour s'attacher à son interêt particulier, comme font d'ordinaire les Ecclesiastiques.

Il fait protester contre les Prelats à Bologne.

Il est certain que toute la Chrêtienté étoit autant scandalisée de la conduite du Pape, qu'elle étoit édifiée de celle de l'Empereur, parce qu'on étoit persuadé que ce Prince n'avoit en vûë que l'interêt public. Cependant l'Empereur trouva moyen de garder toûjours Plaisance, & de soûtenir avec zele la nullité du Concile que le Pape avoit fait assembler à Bologne. Pour cet effet il fit choix de deux hommes de bonne conduite & de grande experience dans les affaires, courageux, fermes, & hardis, à qui on donna la qualité de Commissaires de l'Empire, & Deputez de S. M. I. vers

les

les Prelats assemblez à Bologne, d'autres disent, qu'on leur donna le caractere d'Ambassadeurs, ce qui est assez vraisemblable: c'étoient *Don François Vargas*, Fiscal General de Castille, & *Don Martin Soria Velasco*. Etant arrivez à Bologne, ils trouverent que quoi qu'il n'y eût d'autres Prelats que ceux de l'Etat Ecclesiastique & de quelques autres Villes d'Italie, ils ne laissoient pas de tenir des Sessions, comme si c'eût été un veritable Concile. Ils se presenterent à la Session du 23. Decembre, d'autres disent que ce fut à celle du 16. Janvier 1549. & aprés avoir été admis dans l'Assemblée, ils y firent la protestation suivante. *Que l'Empereur étant forcé pour le bien de la Religion & le service de l'Eglise, de faire ses protestatsons contre certaines gens, soi disans Legats Apostoliques, & contre un Conventicule de Prelats assemblez à Bologne, qui prenoit la qualité de Concile, sans aucune participation, ni consentement de Sa Majesté Imperiale, ils étoient là de sa part pour protester de nullité de tout ce qui y seroit fait.*

Mais comme l'Empereur vouloit avoir deux cordes en son arc, en même temps qu'il résolut d'envoyer ces Ambassadeurs, pour faire affront au Concile du Pape, en faisant protester contre lui, il fit entendre à l'Evêque de Fano, Legat du Pape auprés *Maxime de Charles V.* 1548.

lui, que pour la décharge de sa conscience, pour se pouvoir justifier dans le monde, & pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de contenter Sa Sainteté sans faire de tort à son honneur, il souhaitoit d'être instruit des prétentions que l'Eglise avoit sur les Villes de Parme & de Plaisance. L'Empereur fit cette démarche, non pas qu'il ignorât dequoi il s'agissoit, en étant mieux instruit que le Pape lui-même ; mais par politique & pour gagner du temps, esperant que le Pape, qui étoit en âge décrepit, pourroit mourir avant que l'on en vînt à la conclusion de ces affaires. Cependant dés que le Pape eût été informé des demandes de l'Empereur, il lui fit répondre par le même Nonce, que l'Eglise avoit plusieurs justes prétentions sur ces deux Villes, mais qu'il n'étoit pas necessaire de les produire juridiquement, qu'aprés qu'elle en seroit remise en possession.

Prétentions sur Plaisance.

Le Legat ayant fait cette réponse à l'Empereur, deux mois aprés il lui fit dire, qu'il n'avoit pas dessein d'en venir à aucun jugement public, n'ayant demandé cet éclaircissement que pour satisfaire à quelque doute de conscience, & qu'ainsi sa Sainteté ne devoit faire aucune difficulté, de lui complaire en une chose si juste ; d'autant plus qu'il ne le faisoit que pour lui faire plaisir. Aprés cette nouvelle réponse de l'Empereur,

reur, que le Legat envoya à Rome, le Pape fit assembler extraordinairement le Consistoire, & y proposa la demande de l'Empereur. Les Cardinaux furent d'avis, que non seulement il n'y avoit pas lieu de refuser à l'Empereur sa demande, mais qu'il étoit de l'honneur du S. Siege de faire connoître à tout le monde ses droits, & particulierement à l'Empereur. Il fut donc resolu de lui donner satisfaction là-dessus ; & on choisit des Personnes entre les plus habiles, pour dresser la réponse qu'on lui devoit faire, qui fut en substance, que les droits de l'Eglise sur Plaisance étoient fondez sur une cession que lui en avoit faite l'Empereur Maximilien, Ayeul paternel de Charles V. en 1511. sous le Pontificat de Paul II. du consentement du Roi Catholique Ayeul Maternel de l'Empereur, qui avoit lui même confirmé cette Cession solemnellement par le Traité de 1521. Cette reponse fut jugée par le Consistoire suffisante, sans en aller chercher d'autres raisons plus fortes dans de vieux Registres, qui souvent deviennent inutiles par leur trop grande antiquité.

Pour donner plus de satisfaction à l'Empereur, on en fit voir les actes autentiques à Mendozza son Ambassadeur à Rome, qui ne manqua pas de faire son raport à sa Majesté Imperiale. Mais enfin, il fit bien voir lui-même, qu'il n'avoit pas besoin d'ins- *Réponse de Charles V.*

truction sur ce sujet par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano Legat, & au Seigneur Jules Ursin, qui avoit été envoyé pour lui aider à négotier cette affaire, conçûë en ces termes : *Que l'on n'avoit montré aucun Acte pour si autentique qu'il fût à son Ambassadeur à Rome, au sujet des prétentions de l'Eglise sur la Seigneurie de Plaisance, qu'il ne fût en état d'en faire voir de plus autentiques, & en plus grand nombre en faveur de l'Empire.* Il ajoûta, *que l'Eglise, & l'Empire ayant des prétentions égales sur Parme & Plaisance, il étoit content de donner au Saint Siege pour ses prétentions 40 mille écus tous les ans, & quelque autre chose par-dessus.*

Du Pape à l'Empereur.

Ursin ayant fait sçavoir à Paul III. cette réponse de l'Empereur, ce bon Pape tout âgé qu'il étoit de plus de quatre vingt ans, se mit en une si grande colere, qu'il en étoit tout en feu. Le lendemain il se transporta au Consistoire, où il fit de grandes plaintes de la maniere d'agir de l'Empereur. Mais comme personne ne voulut s'attirer la haine de ce grand Monarque, & que tous sçavoient que le Pape ne s'échauffoit pas pour les interêts de l'Eglise, mais pour ceux de sa Maison, ils lui laisserent le soin de faire à l'Empereur telle réponse qu'il jugeroit à propos. Il lui fit donc la suivante : *Qu'il avoit résolu de quitter & même d'étouffer*

entiere-

entierement tous les justes sujets de ressentiment qu'il venoit de recevoir, étant persuadé que Sa Majesté Imperiale se dépoüilleroit de toute passion, & se réconcilieroit avec Dieu d'une maniere convenable. Qu'en cette affaire il étoit la partie offensée, puis que Sa Majesté Imperiale prétendoit dépoüiller l'Eglise de ce qui lui appartenoit legitimement. Qu'il ne doutoit pas, si Sa Majesté Imperiale vouloit mettre la main sur la conscience, qu'elle ne prît incontinent la résolution de rendre Parme & Plaisance au Saint Siege. Qu'elle devoit considerer comme ses Prédecesseurs l'avoient toûjours fait, qu'un Prince qui entreprend de dépoüiller l'Eglise de ce qu'elle a de plus précieux, souvent même par la force & la violence, ne peut pas esperer de voir prosperer son Regne.

Mauvais offices contre Charles V.

Henry II. Roy de France, voulant dans le commencement de son Regne faire quelque entreprise, qui lui acquît de la gloire, & à sa Nation dans toute l'Europe, fit dessein de profiter de la discorde qui regnoit entre le Pape & Charles V. Pour cet effet il envoya à Rome le Cardinal de Lorraine, Prélat habile dans la negociation, & sçachant tous les tours & détours de la Politique, afin qu'aprés avoir fait des complimens de condoleance de sa part au Pape sur l'assassinat & la mort cruelle de son Fils

le Prince Pierre Louis, il le portât à s'en vanger. Aprés avoir donc fait son compliment, il insinua au Pape, que le Roy Henry son Maître avoit des avis certains, que ce Prince avoit été si malheureusement assassiné par ordre de l'Empereur Charles V. qui avoit fourni les moyens d'executer sa conspiration, dans la seule vûë de se rendre maître de Parme & de Plaisance, pour les incorporer au Duché de Milan: & pour porter davantage l'esprit du Pape à la vengeance, il lui promit de la part d'Henry, que si Sa Sainteté vouloit rompre avec l'Empereur, il iroit en personne en Italie, & l'assisteroit de toutes ses forces. Il fit en un mot tout ce qu'il put pour l'obliger à lui declarer la guerre en même temps que le Roy le feroit de son côté.

Le Pape refuse. Henry II. pour mieux faire valoir la negotiation du Cardinal de Lorraine, aprés avoir visité vers la fin d'Avril de la presente année, les Provinces de Picardie, Champagne, & la Savoye, passa en Piémont, aprés avoir mis de bonnes Garnisons dans toutes les Places, & les avoir pourvûës de toute sorte de Munitions. Le Cardinal assûra même le Pape, que le Roy étoit déja aux portes du Milanés, mais qu'il n'entreprendroit rien, qu'aprés avoir rétabli la Maison Farnese à Parme & à Plaisance. Mais le Pape qui étoit fin & rusé, fit reflexion

xion à son grand âge, qui obligeoit déja les Cardinaux à s'approcher de Rome, comme pour l'Election prochaine d'un nouveau Pape (car déja il en étoit arrivé sept avec le Cardinal de Lorraine) de sorte qu'il auroit agi contre son propre interêt, aussi-bien que contre celui de l'Eglise, d'entreprendre la guerre contre un si puissant Monarque. D'ailleurs il étoit persuadé que la moindre parole de Charles V. étoit plus capable de mettre sa Famille en repos, que toutes les Armées de Henry II. Ainsi il jugea qu'il étoit plus à propos de s'accommoder au temps, & aux conjonctures, faisant entendre adroitement à l'Empereur, que puis qu'il ne vouloit pas rétablir Ottavio son petit-Fils, & Gendre de Sa Majesté Imperiale, dans son Etat, comme il l'auroit souhaité avec passion, il vouloit bien se contenter d'une récompense honorable, puis que Sa Majesté Imperiale avoit ses raisons, pour ne pas rétablir Octave son petit Neveu, & Gendre de l'Empereur. Cependant on ne conclut rien, chacun croyant trouver son avantage à gagner du temps. Ainsi Henry II. voyant, qu'il n'avoit plus rien à faire en Italie, repassa les Monts, & s'en retourna en France.

Quoi que dans la Diete d'Ausbourg on ne fît autre chose, que faire des séances inutiles, à cause de la division qui regnoit *Ambassades & avis 1548.*

entre le Pape & l'Empereur, celui-ci ne laissa pas de recevoir continuellement des Ambassades, qui lui venoient de toutes parts, pour le feliciter de ses Victoires; entre autres il y vint des Ambassadeurs de Moscovie, de Pologne, & de Suede, avec une suite plus grande que l'on n'avoit jamais vû en aucune de ces Nations, ce qui attira une foule incroyable pour les voir passer quand ils allerent à l'audience. Lagni assûre que l'Empereur étoit habillé à la Moscovite, lors qu'il reçût les Ambassadeurs de cette Nation; à la Polonoise, lors qu'il donna audience aux Polonois; & à la maniere des Suedois, lors qu'il écouta les Ambassadeurs de Suede. Cependant il fut averti que le Cardinal de Lorraine travailloit non seulement à aigrir l'esprit du Pape contre lui, mais encore à le porter à lui declarer la guerre conjointement avec le Roy son Maître, pour rétablir la Maison Farnese à Plaisance: car quoi que ces affaires se traitassent fort secretement, elles ne laisserent pas de venir à la connoissance de Charles V. ce qui fait voir qu'il étoit bien servi à Rome. Mais quoi que ce Prince eût eu assez de sujet de ressentiment, & qu'il eût en main des moyens suffisans de se vanger, il ne voulut pas se prévaloir de l'occasion, & fit une des plus genereuses Actions que jamais Empereur ait faites. Voici comment.

Henry

Henry à son avenement à la Couronne avoit fait résolution de récouvrer Bologne, que les Anglois lui avoient enlevée dans la derniere guerre, pendant la vie de François I. son Pere, & de continuer vigoureusement la guerre contre l'Angleterre. Pour assembler l'argent necessaire, il fut obligé de mettre sur ses Sujets des impôts insupportables. Mais ses Peuples déja épuisez par les Guerres precedentes, ne pouvant porter ce nouveau joug, refuserent de payer les Exacteurs & les gens de la Gabelle, lesquels autorisez de la Cour faisoient mille extorsions, qui obligerent le Peuple à prendre les Armes contre eux en plusieurs endroits. Les premieres Provinces qui se souleverent, furent celles de Guienne & de Saintonge. A ces Provinces se joignirent les Païs voisins, & particulierement la Gascogne, la Ville de Bourdeaux, & autres lieux considerables, de sorte qu'en moins d'un mois de temps il se trouva plus de cinquante mille hommes portant les Armes contre leur Roy, ce qui menaçoit visiblement tout le Royaume d'un desordre general; c'étoit justement ce que souhaitoient les Calvinistes qui pulluloient beaucoup en France, croyant de trouver quelque repos parmi la tempeté generale, & il est certain qu'ils profiterent beaucoup de ces désordres. *Action genereuse.*

Les Ministres de l'Empereur, & particu-

Il refuse de donner sa protection aux Rebelles.

lierement le Duc d'Albe, le sollicitoient beaucoup, de ne pas perdre une si belle occasion, ou de faire des conquêtes sur la France, ou de la reduire en tel état qu'elle n'en pût faire sur ses Etats. Ces Ministres lui tenoient ces discours, parce qu'ils savoient que les Rebelles demandoient secretement à l'Empereur de leur donner du secours, lui en promettant de grands avantages; aussi est-il vrai, que les jalousies, inimitiez, & l'émulation, qui sont comme naturelles entre les François & les Espagnols, auroient porté tout autre Prince que celui-là à entretenir & fomenter la Rebellion, du moins en faisant des promesses secretes aux Rebelles: & ce qu'il y a en cela de surprenant, c'est qu'il y avoit de la Justice & de la raison, du moins à parler selon les maximes du monde, d'embrasser une telle occasion, puisque cette révolte arriva en France, justement pendant que le Cardinal de Lorraine sollicitoit à Rome une Ligue entre le Pape & le Roi de France, contre l'Empereur, ou du moins qu'il faisoit tout ce qu'il pouvoit, pour augmenter la division qui étoit entre eux. Mais Charles V. ne voulut point se vanger ni rendre le mal pour le mal, au contraire en bon Chrêtien il voulut rendre le bien pour le mal, de sorte qu'il répondit à ceux qui le sollicitoient à jetter du bois dans le feu qui s'étoit allumé en France.

Que





MULEY HASSEN
Roi de Tunis

Que Dieu lui avoit donné assez de bon sens, & de conscience, pour ne pas ignorer, qu'un Prince Souverain, & surtout un Empereur, ne doit jamais embrasser les occasions de fomenter les seditions & les revoltes dans les Etats des autres Princes, ni donner du secours aux Rebelles. Que François I. lui en avoit donné le premier l'instruction & l'exemple, lors qu'il refusa de donner du secours aux Rebelles de Gand, qui le sollicitoient beaucoup de le faire : & qu'ainsi il vouloit en user de même envers Henri II. son Fils. Que Dieu lui avoit donné assez d'autres occasions de vaincre ses Ennemis sans se servir de si honteux moyens. Que si les autres manquoient en cela à ce qu'ils lui devoient, que pour lui, il ne vouloit pas se vanger en imitant de si pernicieux exemples. Et qu'il avoit tant d'horreur pour les revoltes des peuples contre leurs Princes, qu'il donneroit volontiers du secours à son plus grand Ennemi, pour lui aider à les soûmettre. *Réponse notable.*

A propos de Rebellion, en ce même temps-là l'infortuné Mulei-Assen Roy de Tunis étoit allé à Ausbourg, pour tâcher d'émouvoir par sa presence la compassion de l'Empereur, & l'obliger à lui donner du secours, pour se rétablir dans son Royaume, d'où il avoit été chassé par la perfidie de son Fils Amida; ce Fils ingrat lui avoit fait crever les yeux, & il eut beau- *Mulei-Assen.*

beaucoup de peine à faire ce voyage étant aveugle. Charles V. fût extrêmement touché de le voir en ce miserable état, mais ayant alors sur les bras des affaires importantes à toute la Chrêtienté, il ne put faire autre chose pour lui que de l'envuyer en Sicile, & de donner ordre qu'il y fût entretenu aux dépens de Sa Majesté Imperiale, lui, & huit Domestiques qui le servoient, c'étoit beaucoup faire pour un Roy Maure.

Sedition à Naples.

Quoi que Charles V. comme nous le venons de dire, eût rejetté genereusement le conseil de ceux qui le vouloient porter à fomenter la révolte de France, les François ne laissoient pas, non seulement de fomenter le desordre entre le Pape & l'Empereur à Rome, mais encore d'aider à allumer le feu de la sédition à Naples. Nous avons dit ci-dessus que les Napolitains refuserent d'obéir aux ordres de Vice-Roy, qui vouloit établir l'Inquisition dans le Royaume, & qu'ils avoient pris les Armes contre lui. J'ajoûterai ici, que non-obstant la réponse équivoque & ambiguë de l'Empereur au Vice-Roy, qu'il montra aux Elûs du Peuple, on ne laissoit pas de travailler à un accommodement, & à chercher quelque expedient qui pût contenter tout le monde : à quoi s'employerent avec beaucoup de zele Monsieur Caracciolo

Evêque

Evêque de Catanie du siege de Caponë, & Frere Ottavio Proconio, Evêque de Monopoli, de l'Ordre des Conventuels de Saint François, célèbre Predicateur : mais tout ce dont ils pûrent convenir, fût, que l'on envoyeroit des Deputez de part & d'autre, c'est-à-dire, du Vice-Roy & du Peuple, pour informer de bouche Sa Majesté Imperiale de l'état des affaires.

Deputez du Royaume à l'Empereur.

Sur cela les Deputez des Nobles & du Peuple ayant tenu conseil dans l'Eglise de Saint Laurent en la maniere accoutumée, il y fut proposé & déliberé d'envoyer quelques Personnes à l'Empereur, & dans cette même séance ils nommerent pour Deputez Don Ferrante Sanseverino Prince de Salerne, un des plus grands Seigneurs du Royaume, celui-là même qui avoit été fait Syndic pour servir Charles V. lors qu'il fut à Naples, comme nous l'avons dit en son lieu, aimé & reveré non seulement du Peuple, mais aussi de toute la Noblesse, parce qu'on l'avoit toûjours reconnu tres-zelé pour sa Patrie. On joignit à ce Prince le Cavalier Placido di Sangro, homme de grande qualité, & on lui ordonna, quand le Prince seroit parti, de demeurer auprés de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la Ville & du Royaume. Le Prince qui étoit à Salerne, ayant été averti de l'Emploi qu'on lui avoit donné,

né, se rendit au plûtôt à Naples, se presenta au Conseil à Saint Laurent avec Sangro. Ils accepterent tous deux la Charge qu'on leur avoit donnée, & on leur en expedia des Lettres patentes.

Ceux du Vice Roi à qui les autres n'étoient pas agréables.

Cette Election ne plut pas au Vice-Roy, à cause de la qualité des Personnes, parce que lors qu'on demeura d'accord d'envoyer deux Deputez, un de sa part & deux pour la Ville, il ne croyoit pas que l'on choisiroit un homme de si grande qualité que le Prince de Salerne, qui étoit l'homme du Royaume le plus accrédité : ni un sujet tel que Sangro, le plus experimenté, & le plus éloquent homme de toute l'Italie. Ainsi le Vice-Roy fit tout ce qu'il put, pour obliger la Ville à faire une nouvelle Election, & à députer des gens moins considerables, il fit même secretement sollicirter le Prince de s'excuser & de refuser, ce qu'il ne voulut pas faire. Mais pour ne pas manquer à ce dont on étoit convenu, le Vice-Roy nomma pour Deputé Don Pietro Gonzales de Mendozza Marquis de la Valle, Sicilien, & Chatelain de Castelnuovo, & aprés lui avoir donné les instructions nécessaires, il le pria, plûtôt qu'il ne lui commanda, de faire son possible pour se rendre avant les autres auprés de l'Empereur, ce qu'il fit, car il arriva à Ausbourg trois jours plûtôt qu'eux, quoi que

que les autres fussent partis quatre jours avant lui ; & il mit les affaires en tel état, que le Prince fut mal reçû, comme nous le dirons ci-aprés.

Deputez de Naples, mal reçûs. 1548.

Quand le Prince de Salerne & Sangro furent arrivez à Ausbourg, où étoit alors l'Empereur, ils tirerent un mauvais augure de leur Députation, quand ils se virent mal reçûs des principaux Ministres ; ce qui déplut beaucoup au Prince de Salerne, car hors le Duc d'Albe, & quelque Prince Allemand, il n'y avoit personne à la Cour de l'Empereur, qui pût aller de pair avec lui. Ils furent huit jours sans pouvoir avoir audience, quoi que le Marquis Della Valle vît l'Empereur ou ses Ministres presque tous les jours. Finalement on lui fit dire, qu'il devoit donner par écrit à un Valet de Chambre, ou à un Page, ce qu'il avoit à demander. Cet affront fut suivi d'un autre encore plus grand le lendemain, c'est qu'on fit faire commandement au Prince, de ne point quitter la Cour à peine de la vie, sans en avoir un ordre par écrit de Sa Majesté Imperiale, & on fit faire commandement à Sangro, de partir incessamment, & de retourner à Naples avec le Marquis Della Valle.

Leur réponse

Le Prince répondit, que l'Empereur étant son Maître & son Roy, il ne manqueroit pas de faire ce qu'il lui ordonnoit.

Sangro

Sangro dit aussi qu'il obéiroit, à la charge que Sa Majesté Imperiale lui donneroit auparavant audience. On lui repliqua qu'il n'avoit qu'à partir incessamment, qu'autrement on procederoit contre lui à toute rigueur, comme contre un Rebelle. A quoi Sangro répondit avec un courage intrepide. *Il en arrivera ce qui pourra de ma vie qui est au pouvoir de l'Empereur, pour en faire ce qu'il voudra, mais je suis résolu à ne point partir sans avoir eu audience, autrement je ferois du tort à la Commission dont j'ai été chargé pour ma Patrie, à la gloire, & à la sage conduite de Sa Majesté Imperiale, n'y ayant personne au monde, qui ne blâmat un Monarque aussi Auguste & aussi bon que lui, s'il refusoit de donner audience à la plus noble Ville de l'Europe, le plus riche fleuron de toutes ses Couronnes: étant obligé par les Loix inviolables de la Justice, d'écouter ses Sujets en une affaire de si grande importance.*

Discours de Sangro à l'Empereur.

Ce discours fut rapporté à Monsieur de Granvele Evêque d'Arras & premier Ministre de l'Empereur, qui estima tant son courage, qu'il souhaita de le voir. On le fit venir dans sa Chambre, où il l'écouta avec plaisir, & le lendemain il l'introduisit à l'audience de l'Empereur, à qui il parla de la sorte: *J'ai été député vers Vôtre Majesté Imperiale de la part de cette Ville,*

Ville, qui a souffert tant de dommages, & de guerres pour soutenir les Droits de vôtre Couronne. Cette Ville qui auroit donné ses entrailles pour recevoir en triomphe Vôtre Majesté Imperiale lors qu'elle a eu le bonheure de la voir dans son enceinte. Cette Ville qui pour montrer exemple aux autres Villes du Royaume, ou plûtôt à toutes les autres Villes de vôtre vaste Empire, à payer exactement tous les Impots, & à vous faire des Presens, a donné jusqu'aux moëles des os, afin de contribuer à vous acquerir de la gloire, & vous rendre invincible, & l'on refusera aujourd'hui de donner audience à une Ville si fidelle ?

Je ne suis venu, que pour supplier Vôtre Majesté Imperiale de sa part avec toute la soûmission possible, de se vouloir desister du dessein de la charger d'un tel joug que celui du Tribunal de l'Inquisition, dont le nom seul est abhorré de tout le Peuple, parce qu'il est persuadé qu'un tel établissement iroit contre vôtre gloire & contre vos interêts. En second lieu, pour representer à Vôtre Majesté combien injustement Don Pietro de Toledo son Vice-Roy l'a maltraitée, la remplissant, sans aucun sujet de tumulte, d'affliction, & de misere, & l'a mise à deux doigts de sa ruine. Si Vôtre Majesté veut sçavoir la verité de tout, Elle le peut facilement, & n'a qu'à faire venir en sa presence Monsieur

le

le Marquis Della Valle, qui est ici de sa part, pour m'être confronté; pour aprés avoir oüi ce qu'il aura à dire pour la défense du Vice-Roy, & moi pour celle de vôtre tres-fidelle Ville de Naples, en ordonner tout ce que vôtre Majesté trouvera bon.

Réponse de Charles V.

L'Empereur qui étoit sage & prudent, & qui étoit bien instruit du fait, ne trouva pas à propos d'en venir à un tel éclaircissement, & se contenta de lui répondre avec beaucoup de douceur & de moderation, qu'il n'avoit pas sçû qu'il eût été envoyé de la part de la Ville de Naples en sa Cour, mais que lui ayant été ordonné de s'en retourner, il ne pouvoit avec honneur révoquer cet ordre. Qu'au reste il pourvoiroit au plûtôt aux besoins de la Ville, à la satisfaction de tout le monde. Qu'ainsi il pouvoit s'en retourner content, & en toute seureté à Naples, pour faire sçavoir aux Habitans, qu'il entendoit, qu'on rendît au Vice-Roy l'obéissance qui lui étoit duë. Sangro ayant baisé la main de l'Empereur, & l'ayant remercié de sa genereuse bonté, prit congé de lui, & se retira. Comme il sortoit de la Chambre, on lui remit l'expedition & l'ordre par écrit de partir, ce qu'il fit le lendemain avec le Marquis Della Valle; mais quoi qu'ils fissent le voyage ensemble, ils ne parlerent que d'affaires generales.

Depuis

Depuis qu'on sçût à Naples qu'il devoit y retourner, on l'attendit avec beaucoup d'impatience, sans sçavoir ce qui s'étoit passé, & comme il étoit extrêmement aimé & consideré, à peine eut-on appris par son Neveu qui avoit fait le voyage avec lui, & qui s'étoit avancé d'une demi-journée, qu'il arrivoit, qu'une grande foule de gens sortit hors de la porte de Capouë pour lui aller au-devant, avec une joye universelle. Comme il passoit dans les ruës, les gens lui crioient souvent, *Monsieur Placido, qu'elle bonne nouvelle nous apportez vous?* Lui qui ne vouloit pas affliger le peuple, ni rien dire qui les pût porter à quelque sédition avant le temps, leur répondoit avec un visage riant, *bonnes nouvelles, bonnes nouvelles*. De sorte que pendant ce jour-là, qui étoit le quatriéme Août Fête de Saint Dominique, & partie de la nuit suivante, on n'entendit autre chose dans toute la Ville que, *bonnes nouvelles*, avec de grandes marques de joye, de quoi le Vice-Roy qui sçavoit le contraire rioit à gorge déployée.

Sangro arrive à Naples.

Le lendemain cinq Août on assembla le Conseil des Nobles & du Peuple à Saint Laurent, & l'on fut fort surpris de voir que Sangro remettoit au President une demie feuille de papier cachetée d'un petit sçeau sans aucune adresse; mais ils le fu-

Ecrit trouvé fort offensant

rent

rent beaucoup plus aprés qu'on l'eût ouverte, & qu'on en eût fait lecture à haute voix, elle ne contenoit que ceci. *Que Sa Majesté avoit trouvé bon que le Prince de Salerne demeurât en sa Cour, & que Placido de Sangro s'en retournât à Naples pour dire aux Napolitains qui l'avoient envoyé, que Sa Majesté leur commandoit de se tenir en paix, de quitter les armes; & d'obéir au Vice Roy, & que telle étoit sa volonté.* Cet Acte étoit écrit en Italien, & signé en Espagnol en ces termes. *Por mandado de sua Maestà, Vargas Secretario, par le commandement de Sa Majesté, Vargas Secretaire.* Cette Assemblée composée de tant de Nobles & des principaux Bourgeois, fût extrêmement offensée, de voir leur Ville Capitale traitée avec tant de mépris, que l'Empereur non seulement n'avoit pas daigné faire réponse à la Lettre qu'ils lui avoient écrite, mais encore leur envoyoit un Acte si sec & si plein de hauteur; ils furent sur le point de prendre les dernieres résolutions, ce qui seroit infailliblement arrivé, si Sangro, qui étoit fort éloquent, n'eût fait tous ses efforts pour leur faire voir, que cet Acte qui paroissoit d'abord si difforme, contenoit pourtant des choses considerables; & ne les eût exhortez d'obéir paisiblement, dans l'assurance qu'ils obtiendroient bien-tôt de la

Clé-

Clémence de l'Empereur, ce qu'ils souhaitoient.

Pendant que l'on déliberoit sur ces affaires dans l'Assemblée, une grande foule de peuple en armes accourut dans la place de Saint Laurent, & dans les ruës qui y aboutissent, parce qu'on s'attendoit, que les nouvelles que Sangro avoit apportées seroient que l'Empereur auroit ôté le Gouvernement à Tolede, qui avoit toûjours paru grand Ennemi de leur Ville: de sorte que quand on eût appris qu'il falloit quitter les armes & obéir à l'Empereur, le peuple se mit à crier, *La Noblesse nous a trahis, la Noblesse nous a trahis. Qu'on ferme les boutiques, Tuë, tuë*, & en même-temps on tira une grêle d'Arquebusades contre les murailles & les fenêtres du lieu où se tenoit l'Assemblée des Nobles & des Deputez, qui furent tellement épouvantez de la fureur de ce peuple insolent, qu'ils prirent tous la fuite & se sauverent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Le tumulte devint extrêmement grand, tant par les cris redoublés de cette populace irritée, que par les décharges continuelles des coups d'arquebuse. Aussi ceux qui demeuroient aux endroits les plus reculez accoururent avec précipitation vers Saint Laurent, où étoit la grande foule, les uns pour se joindre aux gens soulevez & accroître la sédition,

Tumulte du Peuple.

dition, & les autres pour voir un si triste spectacle qui menaçoit la Ville d'une entiere ruïne. Les choses en vinrent à ce point de desespoir, que le Vice-Roy, qui sçavoit bien que le peuple ne l'aimoit pas, & qui craignoit qu'il ne fit tomber toute la rage sur lui, s'enfuit au plus vîte, & s'enferma dans la Citadelle, avec ses plus fidelles amis, laissant à l'abandon le Palais Royal.

Accident regardé comme un miracle.

Plantin, Summonte, Campana & plusieurs autres Auteurs disent qu'il arriva pendant cette sédition, un des plus grands miracles qu'on puisse voir, que je vais raconter. Il y avoit alors à Naples un Gentil-homme de grande qualité, fort estimé, Prieur de Naples & Chevalier de Jerusalem ou de Malte, nommé Jean-Baptiste Caraffe. Il étoit alors si incommodé de la goutte qu'il ne pouvoit se servir des pieds ni des mains, mais comme il étoit un des Deputez de la Noblesse dans l'Assemblée, & qu'il voyoit que l'affaire étoit de grande importance, il s'y fit porter sur les bras de ses serviteurs, afin d'entendre quels seroient les ordres du Roi, & pour donner son avis sur ce qui seroit proposé. Cependant ce Gentilhomme n'eut pas plûtôt oüi la grande rumeur du peuple, qu'effrayé autant ou plus que les autres, il s'enfuit & monta au plus haut du clocher, par un escalier fort

étroit,

étroit, se servant de ses pieds & de ses mains comme s'il n'avoit jamais eu la goute, la peur lui servit de remede, & le guerit si bien, (& c'est en quoi consiste le miracle) qu'il n'en fut plus incommodé de toute sa vie.

On regarda comme un aussi grand miracle l'action de Sangro, lequel voyant que le Peuple au lieu de quitter les armes devenoit plus furieux & plus opiniâtre, se mit à une fenêtre de la sale de l'Assemblée, criant d'une voix haute & plaintive. *Quittez les armes, & obéissez aux ordres de Sa Majesté, car si vous ne le faites, le pauvre Prince de Salerne qui est demeuré en Cour, aura immanquablement la tête coupée sur un échaffaut.* Bien qu'on eût tiré sur lui dans ce moment une infinité de coups d'arquebuse, aucun ne porta sur lui, quoi que la fenêtre où il étoit, en eût été presque brisée. *Autre miracle*

Le Prieur de Bari qui étoit dans le premier Cloître de Saint Laurent, où il étoit allé pour voir ce que feroit Thomas Calisano, qui avec deux cens soldats gardoit l'Artillerie de la Ville, (celui que le Peuple avoit si souvent voulu mettre dehors contre la volonté des Soldats Espagnols,) voyant le grand désordre, & le péril où étoit la Ville, & sçachant qu'il étoit fort aimé du Peuple, crut être obligé de faire *Action genereuse du Prieur de Bari.*

ce qu'il pourroit pour l'empêcher. Méprisant donc le danger où il s'exposoit & les prieres & sollicitations qu'on lui faisoit de ne le pas faire, il courut à la porte de l'Assemblée, assiegée par le Peuple, mais bien fermée & gardée au dedans, la fit ouvrir, comme par force, car les autres Deputez qui étoient à l'entour de lui le vouloient empêcher d'exposer sa vie à un danger si évident, s'avança à la face de cette Troupe séditieuse, & d'un air intrépide, mais avec un visage riant, se mit à regarder d'un côté & d'autre cette foule tumultueuse, & à hausser & baisser ses mains, pour leur faire signe de s'appaiser & de l'écouter. Son autorité & la grande estime qu'on faisoit de lui, eurent tant de pouvoir sur ce Peuple mutiné, qu'en un moment tout ce grand tumulte se changea en un silence general. Ensuite il se fit donner un fauteüil qui étoit derriere la porte, monta dessus, afin d'être mieux vû de tous, & leur fit à haute voix le Discours suivant ;

DISCOURS

DISCOURS

Du Prieur de Bari au Peuple.

MEs tres-chers Peres, Freres, & Concitoyens. Quelle fatalité vous entraîne ? Quelle Etoile ſiniſtre, & ennemie de la patrie, vous porte à une ſi violente réſolution ? Quelle eſt donc aujourd'hui vôtre deſſein, dans une rumeur émuë ſans aucun ſujet ? Quoi, vous imaginez-vous qu'un ſi grand deſordre puiſſe apporter quelque bien à vous ou à la patrie ? Croyez-vous que vôtre opiniâtreté à ne vouloir pas obéir aux ordres du Roy en quittant les armes, fera vôtre fortune ? Quelle avantage tirerez-vous de cette inſolence contre vos propres Députez, & Officiers, qui vous ont toûjours rendu ſervice avec tant de fidelité ? De quoi vous plaignez-vous donc, je vous prie, mes chers & bien-aimez Concitoyens ? Peut-être de nous autres Nobles ! Mais qui eſt celui de vous qui puiſſe ignorer, ou plûtôt qui de vous n'eſt pleinement informé, & ne voit de ſes propres yeux, qu'en toutes occaſions, en toutes conjonctures, en toutes ſortes d'affaires, ſans épargner ni veilles, ni ſueurs, nous

» avons toûjours été unis avec vous, toutes
» les fois qu'il s'est agi du service de Sa
» Majesté, du bien public & de l'interêt
» commun de la patrie? Tandis que nous
» avons jugé necessaire de prendre les Ar-
» mes & de demeurer armez contre le Vice-
» Roy de Tolede, si irrité contre nous,
» nous avons loüé & approuvé vôtre réso-
» lution de ne point quitter les armes, de
» lui résister, & de ne lui pas obéir, par
» les raisons que chacun sçait, & que nos
» Députez ont fait connoître à Sa Majesté,
» en sorte que vous n'avez aucun sujet de
» vous plaindre de nous, puis que nous
» avons toûjours agi de concert avec vous.
» Mais aujourd'hui que nous sçavons
» que la volonté du Roy nôtre Maître est,
» que nous quittions les armes, & que
» nous obéissions à son Ministre, je vous
» prie au Nom de Dieu, mes chers Conci-
» toyens, de me dire ce que vous prétendez
» faire? Ne voyez-vous pas que vôtre dé-
» sobéissance fera que les accusations que
» nôtre Ennemi fait contre nous passeront
» dés-là pour bien fondées & veritables,
» & qu'il triomphera de nous? Il nous fera
» passer auprés de nôtre trés-bon Roy,
» pour des Rebelles, & il aura la raison de
» son côté. Quoi, mes chers Peres & Com-
» patriotes, voulez-vous par les mouvemens
» d'une fureur aveugle, & d'une violente
colere,

colere, qui souvent va jusqu'à la folie, «
ruiner nôtre Ville, aprés l'avoir défenduë «
avec tant de zele? Voulez-vous ruiner vos «
Familles, vos Femmes & vos Enfans? Pen- «
sez quel dépit, quels mouvemens de ven- »
geance, n'excitera pas nôtre Rebellion, «
dans le cœur de nôtre Roy, d'ailleurs si «
porté à la clémence? Nôtre Ennemi le «
Vice-Roy ne demande pas mieux, c'est à «
quoi il s'attend, & ce qu'il souhaite. Ah «
mes tres-chers Freres, obéissance, obéis- «
sance! Faisons voir au Roy nôtre Maître, «
que ce n'est pas par malice que nous avons «
pris les armes, mais seulement pour em- «
pécher qu'on n'établisse sur nous l'Inqui- «
sition, qui a toûjours été si odieuse à «
nos Predecesseurs & à Nous, & pour «
maintenir la paix & la tranquillité dans «
nôtre Ville. Que si aprés cela vous croyez, «
que nous autres Nobles vous avons trom- «
pez, vous ne sçauriez vous tromper da- «
vantage vous-mêmes, que de le croire, «
j'en prens à témoin Dieu lui-même, qui «
connoît nôtre sincerité. Et si voulez pren- «
dre d'autres résolutions, me voici. Com- «
mencez à décharger vôtre colere sur moi, «
qui ai tant pris de peine pour vous, com- «
me ont fait aussi tous les autres Nobles «
mes Confreres. «

Ce fut veritablement une merveille de voir que cette foule tumultueuse qui pa- *Sedition*

appaisée. roissoit fiere & indomptable, & comme une tempête fâcheuse, fût appaisée en un
1548. moment par ce discours du Prieur. En un moment ce Peuple, de sauvage, séditieux, indomptable, & furieux, devint paisible, doux, & tranquille & cela parut en ce qu'on n'eût pas plûtôt oüi crier; Vive nôtre tres-zelé Prieur de Bari, qu'au même instant, toute cette grande foule se dissipa, comme une petite nuée par le souffle d'un petit vent, & que la grande place de Saint Laurent demeura aussi vuide, que si jamais il n'y eût eu personne. Chacun s'en retourna chez soi, chacun quitta les armes & les habits de guerre, & reprit ceux qu'il portoit ordinairement. Pendant trois jours les Bourgeois ne firent autre chose que porter leurs armes chez les Ministres du Roy, qui furent ensuite portées à la Citadelle, aussi bien que quarante pieces de Canon, qui étoient en la disposition du Peuple à Saint Laurent.

Obéissance au Vice Roy. Le vingt-neuf au matin, vingt-quatre Deputez & Elûs de la Ville furent trouver le Vice-Roy, & lui promettre obéissance de la part du Peuple. Le Vice-Roy, quoi qu'il ne les aimât pas, ne laissa pas de faire un effort, & de les recevoir avec un visage serein & tranquille, & leur faire beaucoup d'honêteté jusques à leur promettre qu'il ne manqueroit pas de faire sçavoir à l'Empereur

pereur le zele du Peuple à rentrer dans son devoir. Le lendemain tout le monde fut occupé à célebrer la Fête de Saint Laurent, & le matin du onze on ouvrit les Tribunaux de la Justice, les Magistrasts reprirent l'administration des affaires, chacun selon son employ, & l'on vit regner autant d'ordre, que le desordre précedent avoit été grand.

Le douze, le Vice-Roy manda les Deputez de la Ville, & leur donna l'Amnistie generale, qu'il fit ensuite publier à son de trompe par toute la Ville, tant pour les Napolitains que pour tous ceux qui avoient eu part à la sédition, excepté vingt-quatre Personnes qui en avoient été les principaux Chefs, dont la Cour avoit approuvé le Ban. Le Vice-Roy en excepta trente-six, mais il fit grace ensuite à plusieurs. Plus de la moitié des exceptez furent pris & condamnez à être pendus, les autres trouverent moyen d'échaper, & s'allerent refugier en France sous la protection d'Henry II. qui les reçut fort bien, & leur donna des pensions, car on avoit confisqué les biens tant des morts, que des fugitifs. Henry II. crut que c'étoit un grand avantage pour lui d'avoir de tels gens à son service, parce qu'ayant fait dessein de recouvrer le Royaume de Naples, & de réveiller par une guerre les vieilles prétentions qu'il avoit sur cet

Les Chefs exceptez.

Etat, ces gens qui étoient du païs, & qui y avoient des intelligences & des partisans, pourroient favoriser ses armes en cet entreprise, ainsi il fit pour eux plus qu'ils ne meritoient.

Evêque Commissaire pour les affaires de la sédition 1548.

A peine deux mois s'étoient-ils écoulez depuis le tumulte appaisé, que l'on vit venir à Naples l'Evêque de Moedano, avec des Lettres patentes de l'Empereur, de Commissaire General, pour informer de la sédition. C'étoit le Prince de Salerne qui avoit fait donner cette Commission à cet Evêque, afin de justifier la Ville des accusations de sédition, que le Vice-Roy avoit fait publier contre elle dans plusieurs écrits. L'Evêque alla à Naples avec de bonnes intentions pour les Bourgeois; mais Tolede qui étoit adroit & puissant, tenta tellement ce Prelat, jusqu'à lui offrir un Chapeau de Cirdinal de la part de l'Empereur, que ce procez qui devoit être tout à l'avantage de la Ville fut entierement injurieux & offensant pour elle.

Deputez de la Ville à l'Empereur.

On jugea donc necessaire d'envoyer deux Deputez à l'Empereur, un de la part de la Noblesse, & l'autre de la part du Peuple. Ainsi le Conseil assemblé en la maniere accoûtumée à Saint Laurent, donna cette charge à Don Jules Cesar Caracciolo pour la Noblesse du *Siege* de Capouë, homme sçavant & fort prudent: & pour le peuple

Jean-Baptiste Pino, tres-instruit des droits de la Ville, homme éloquent. Ils furent adressez au Prince de Salerne, afin qu'il les presentât à sa Majesté Imperiale. Ils résolurent entre eux de s'y prendre de cette maniere, que Caracciolo informeroit l'Empereur des causes generales du tumulte, & Pino de ce qui regardoit en particulier le Vice-Roy, tant à l'égard de ses actions que de la haine extrême qu'il avoit montrée contre la Ville.

Aprés donc que le Deputé de la Noblesse eut parlé des affaires en general, Pino representa plus particulierement à l'Empereur la puissance & l'autorité démesurée que le Vice-Roy Don Pietro avoit usurpée, jusques à empêcher les Sujets de Sa Majesté de recourir à sa justice : & tirant de sa poche une Médaille, la montra à l'Empereur, & lui dit, *Vôtre Majesté peut juger jusques où va l'arrogance de son Ministre, d'avoir entrepris de rendre publique une telle Médaille.* D'un côté étoit la figure de Don Pietro, avec cette Legende à l'entour, *Petro de Toledo Principi optimo*, *à Pierre de Tolede, Prince tres-bon*; & au revers le même Don Pietro assis sur une chaise qui relevoit la Justice tombée à terre, avec ces mots pour Legende, *Erectori Justicia*, *à celui qui a rétabli la Justice.* Pino ajoûta qu'à la verité il avoit mérité cet éloge la

premiere année de son Gouvernement, parce qu'il avoit effectivement rétabli la Justice, qu'il avoit trouvé opprimée, mais que le titre superbe de Prince *tres-bon* convenoit seulement à des Rois & à des Empereurs, & non pas à des Ministres & des Sujets.

Les Deputés partent.

L'Empereur prit la Médaille & la regarda fixement des deux côtez sans témoigner aucune émotion, la rendit ensuite à Pino aprés qu'il eut achevé de parler, & ne répondit autre chose aux Deputez que les paroles suivantes. *Qu'il ne vouloit plus oüir parler des affaires de Naples, y ayant pourvû, & les ayant terminées, qu'ainsi ils pouvoient s'en retourner & dire aux Napolitains leurs Compatriotes, qu'ils eussent à obéir au Vice-Roy, que c'étoit son intention, & qu'il le leur ordonnoit.* Aprés quoi les Deputez prirent congé, & se disposerent à partir. Sur ces entrefaites arriva un Notaire nommé *Santillo Pagano*, envoyé de la place du peuple de Naples, (c'est le lieu où s'assemblent les Deputez du peuple) pour faire sçavoir à sa Majesté Imperiale, que le Vice-Roy, contre les Privileges de la Ville, avoit déposé un des Elûs nommé François Piatto; mais en ayant conferé tous ensemble avec le Prince de Salerne, il ne fut pas trouvé à propos de plus parler de ces affaires à l'Empereur, qui avoit dé-

claré les avoir toutes terminées ; de sorte que les Deputez & Pagano reprirent le chemin de leur Patrie pour executer l'ordre qui leur avoit été donné pour leurs Concitoyens.

Cependant Charles V. ayant achevé de lire les procedures que l'Evêque Commissaire avoit faites à Naples, reconnut qu'elles contenoient plus de malice que de Justice contre la Ville, de sorte qu'il jugea être plus obligé d'user de generosité & de clémence envers cette Ville Capitale du Royaume, & de lui témoigner qu'il étoit bon Prince, que d'executer à la rigueur les procedures, & de répandre le sang d'un si grand nombre de personnes, qui s'y trouvoient interessées. Il fit donc appeller le Prince de Salerne, lui mit en main une Amnistie generale pour tous les Napolitains qui avoient eu part au tumulte, & lui ordonna de faire partir incessamment un Courrier pour la porter à Naples, afin qu'on l'y fit publier. Par le moyen de cette Amnistie, qui n'exceptoit personne, on mit en liberté tous ceux qui étoient en prison pour cette affaire, on rendit au peuple les armes & l'artillerie qui avoient été portées au Château, & on redonna à la Ville l'ancien & glorieux titre de *tres-fidelle*, que le Vice-Roy avoit fait effacer de tous les endrots où il étoit. Mais pour ne pas man-

Nouvelle Amnistie de l'Empereur.

quer à faire justice, l'Empereur se contenta pour toute peine contre les Bourgeois, pour avoir pris les armes au son de la cloche, marque publique d'une sédition, de les condamner à une amende de cent mille Ducats, qui fut pourtant payée ensuite par le Royaume entier, selon la coûtume, parce qu'on avoit publié l'Amnistie dans tout le Royaume, & que plusieurs du païs avoient eu part à la Rebellion.

Prisonneers. 1548. Mais quand ces rumeurs furent appaisées, l'esprit du Vice-Roy ne le fut pas, car il continua toûjours à persecuter de plus en plus & la Noblesse, & les plus considerables d'entre le peuple. Malgré même une Amnistie si generale, il ne laissa pas de faire arrêter un soir Ferrante Caraffa, Jules-Cesar Caracciolo, le Notaire Santillo Pagano, Jean-Baptiste de Pino, & Placido di Sangro, qui avoient témoigné plus de zele que les autres pour la Patrie, & qui avoient été Deputez pour cette affaire, comme nous l'avons dit : il les envoya tous au Château, sans qu'il pût en alleguer d'autre raison que de celle de se vanger. Il avoit bien aussi fait tout ce qu'il avoit pû pour perdre le Prince de Salerne (dequoi il ne vint que trop à bout dans la suite) envoyant informations sur informations contre lui à la Cour, par lesquelles il étoit chargé d'être le principal Auteur de la sédition,

&

& celui qui faisoit soûlever le peuple, disant que l'Empereur ne verroit jamais ce Royaume sans troubles tandis qu'il vivroit; mais ne pouvant réussir de ce côté-là, parce que l'Empereur étoit persuadé, qu'il y avoit plus de passion que de verité en tout cela, il s'en prit à la plus foible partie. Le Prince de Salerne étant averti par les Napolitains qu'on avoit arrêté ces Personnes, sollicita leur liberté à la Cour : mais il fallut que l'Empereur envoyât quatre ordres consecutifs avant qu'on les mît en liberté, parce que le Vice-Roy à chaque fois qu'il en recevoit l'ordre faisoit mille injustes remontrances : à la fin pourtant il fut forcé de les mettre en liberté.

Pasquinade.

En ce même-temps ou fit courir une Pasquinade à Rome. On y representoit Pasquin babillé en Messager, portant une lettre dont le dessus étoit tel, *A l'Illustrissime Seigneur Don Pietro de Tolede, Marquis de Villefranche, Roy de Naples, recommandée & adreßée à l'Empereur Charles V. son Vice-Roy.* A la verité personne ne pouvoit comprendre, d'où venoit tant de bonne opinion, tant de confiance que l'Empereur prenoit en Don Pietro, & tant de credit & d'autorité qu'il s'étoit acquis sur son esprit; l'ayant maintenu pendant 21. ans dans la qualité de Vice-Roy, nonobstant les efforts de ses envieux, & les remon-

montrances continuelles par lesquelles on lui faisoit entendre, que s'il n'ôtoit le Gouvernement à ce Ministre, il perdroit *le* Royaume. Mais pourtant le Vice-Roy fut maintenu jusques à sa mort, qui arriva en 1553. au mois d'Avril à Sienne; où il étoit allé pour se trouver à la guerre d'alors, & le Royaume s'est conservé comme auparavant. Il est bien vray, que les Napolitains furent délivrez par sa mort d'une grande écharde, car il avoit toûjours gardé une haine irreconciliable contre ce peuple, depuis que Charles V. avoit été à Naples. Tout cela fit pourtant bien voir, & l'affection que ce Prince avoit pour son Ministre, & le bonheur du Vice-Roy, d'être venu à bout de ses desseins, & de s'être maintenu dans son poste malgré tous ses ennemis.

Eleonor va en Flandre.

Il y avoit déja quelque temps qu'Eleonor Reine de France, Veuve de François I. & Sœur de l'Empereur Charles V. avoit fait dessein d'aller démeurer en Flandre, croyant peut-être de vivre avec plus de tranquilité dans un Païs appartenant à son Frere. Mais d'autres ont crû quelle esperoit que l'Empereur ayant tant de Royaumes, d'Etats & de Provinces, elle pourroit obtenir quelque Gouvernement, & que c'éroit là sa principale vûë, aimant beaucoup à commander; inclination naturelle aux femmes, qui voudroient bien se tirer de l'assu-

l'assujettissement où les Loix Divines & humaines les ont mises. Qui sait même si elle ne croyoit pas pouvoir obtenir le Gouvernement du Païs-Bas ? Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant appris la résolution qu'elle avoit faite, en fut content, & lui écrivit une Lettre pleine de tendresse pour la prier de hâter son voyage ; il ordonna à la Gouvernante, de l'envoyer recevoir sur les Frontieres, & de lui faire les mêmes honneurs qu'à sa propre Personne. Il lui assigna pour demeurer par provision la Ville de Gand, avec tout pouvoir d'y commander. Henry II. son Beau-Fils lui accorda de bonne grace tout ce qu'elle souhaita, lui laissa, sa vie durant, la jouïssance du Duché de Touraine, & du Comté de Poitou, & la disposition entiere de ses pierreries, or, argent, meubles ; & quand elle partit il l'accompagna jusqu'à la Frontiere.

Ligue entre les François, & les Suisses.

Toute l'Europe admira comme une nouveauté dans cette année, la Ligue offensive & défensive qui se fit entre la France & les Suisses. Charles V. averti de cette negociation, fit tout ce qu'il put pour la traverser, & les Suisses par cette même raison qu'ils le voyoient si ardent à s'y opposer, en presserent davantage la conclusion. Le dessein d'Henry II. étoit de se faire un appuy des Suisses, & d'en tirer des Troupes pour s'en servir dans l'entreprise qu'il projettoit.

jettoit. Les Suisses de leur côté voyant que la Maison d'Austriche s'étoit renduë formidable, & craignant qu'elle ne vînt quelque jour à réveiller ses anciennes prétentions sur leur Païs, comme avoient déja fait les autres Empereurs de cette Maison, trouverent à propos de se fortifier d'un côté, au cas qu'ils fussent attaquez de l'autre, par le moyen de cette Ligue. Cependant l'Empereur vint à bout d'un grand point, qui fut d'empêcher les Cantons de Berne & de Zurich d'entrer dans cette Ligue, quelques sollicitations que leur en fissent les François.



LA



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE IV.

Contenant les Années 1548. 1549.

ARGUMENT.

HEnry II. Roy de France craint Charles-Quint, & pourquoi : Charles grand ennemi de l'oisiveté : Quel doit être le loisir des Princes : Deux Conciles en même temps; tous deux nuls : L'Electeur Maurice de Saxe refuse de se trouver à la Diete,

Diete, & pourquoi : Charles cherche un milieu pour contenter les deux Partis sur la Religion : Articles jugez necessaires : On publie une espece d'*Interim*. Sentiment des Catholiques là-dessus : Rejetté par qui : Villes qui le refusent : On tâche de le faire agréer : Mesures prises pour bien faire administrer la *justice* : L'Electeur de Saxe confirmé dans son Electorat : Subsides accordez à Charles V. La Ville de Constance se separe de l'Empire : Charles-Quint fait dessein de la réduire, congedie la Diete, & part d'Ausbourg : Viviez, bon Soldat, s'offre pour l'entreprise de Constance : On l'attaque inutilement : Faute que firent les Assiegeans avec des particularitez : L'Empereur va à Ulme : Persecute les Lutheriens : Les Suisses se plaignent de ce qu'on avoit entrepris contre Constance : Remarque sur les prétentions des Suisses sur cette Ville, avec plusieurs particularitez : Les Bourgeois de Constance irrésolus, & divisez : Tombent en une grande perplexité de pensées : Constance prise par trahison : Chambre Imperiale de Spire avec une remarque : Charles va en Flan-

Flandre: Chose digne d'être remarquée: Grande tranquilité en Allemagne: Charles-Quint de quoi loüé: Affaires de la Boheme: Articles de paix entre le Roy Ferdinand & les Bohemiens: Dessein de Charles: Il prend la résolution d'envoyer son Neveu Maximilien en Espagne: Ruygomez y est envoyé: Maximilien part pour y aller: Le Duc d'Albe: Le Prince Philippe part d'Espagne, rappellé par l'Empereur son Pere: Par qui accompagné: Arrivée & reception de Maximilien: Comment reçû à Valladolid: Il épouse l'Infante Marie: Départ du Prince Philippe, avec diverses particularitez: Arrive à Barcelone: Combien il y est caressé & regalé: Ordre de la Flotte qui le devoit accompagner: Son embarquement avec plusieurs particularitez: Tempête qui survient à son embarquement, avec quelques remarques curieuses: Nouvel embarquement: Il arrive à Gennes: On lui fait beaucoup d'honneurs: Il part pour Milan, & y arrive: Comment il est reçu & regalé: Il continuë son voyage: Il arrive aux Pays-Bas: Il fait son entrée solemnelle à Namur: La Reine Gouver-

vernante sa Tante le va recevoir : Il part pour Bruxelles : La Reine Eleonor lui va au devant, & lui fait un Regal : Son entrée à Bruxelles : Description de la ceremonie : Avec quelle tendresse il fut reçu de l'Empereur : en d'autres lieux : Dragut-Rais Corsaire Turc, pris par Jeannetin Doria, avec plusieurs particularitez : On le tire de la chaîne, plusieurs remarques curieuses là-dessus : Barberousse le rachete, particularitez remarquables : Il retourne en Afrique : Acquiert plus de credit & de forces : Maux qu'il fait à la Chrêtienté : Mort de Paul III. Discours de Charles V. à son Fils Philippe, avec plusieurs curieuses observations.

Apprehension d'Henry II. 1548.

QUoi que la Ligue qu'avoit fait Henri II. avec les Suisses, lui parût fort avantageuse à ses affaires, il ne croyoit pourtant pas que ce fût un rampart capable de le défendre contre ce puissant Ennemi, qu'il croyoit à tout moment voir venir armé contre lui. Deux choses lui faisoient craindre, non sans fondement, que Charles V. qui s'étoit declaré Ennemi irreconciliable de la France, n'allât bien-tôt troubler le repos de son Royaume. La premie-

étoit l'affaire de Sebastian Vogelstberg. brave Capitaine avoit accompagné l'année précedente le Roi à Rheims pour la ceremonie de son Couronnement, avec dix compagnies. Mais s'en étant retourné en Allemagne aprés cette ceremonie, l'Empereur le fit arrêter, lui fit faire son procés, & aprés quelques legeres formalitez il fut condamné à la mort, sous pretexte d'avoir contrevenu à une Loi de sa Majesté Imperiale, qui avoit défendu à tous Sujets & Vassaux de l'Empire, d'entrer au service d'aucun Prince étranger, & ordonné à tous ceux qui s'y trouvoient de le quitter. Henri II. crût qu'on l'avoit fait mourir par la haine que l'on avoit pour lui, à cause du service qu'il lui avoit rendu en cette occasion, où il ne s'agissoit pourtant pas de guerre.

L'autre chose qui faisoit croire à Henri II. que Charles V. avoit de mavaises intentions contre lui, étoit que, selon les apparences, ce Prince, qui venoit de remporter une si grande Victoire sur les Lutheriens, aprés les avoir domptez & défaits, tourneroit ses armes contre la France, qu'il avoit deux fois attaquée en vain, mais contre laquelle il pouvoit esperer alors de combattre avec avantage, & de venir à bout de ses desseins. Sous ces pretextes vrais ou faux, il arma vigoureusement, fortifia toutes ses pla-

Autre raison.

places, & redoubla ses Garnisons, particulierement en Piémont, montrant ouvertement qu'il n'avoit aucun dessein de rendre ce Païs à son Prince Legitime, mais de remuer Ciel & Terre pour recouvrer le Duché de Milan, sur lequel il conservoit toûjours des pretentions. On crût pourtant, qu'Henri avoit plus d'envie de declarer la guerre à Charles-Quint, que Charles V. à Henri II. Pour moi je croi qu'ils en avoient autant d'envie l'un que l'autre.

Charles V. ennemi de l'oisiveté. 1548.

Il fâchoit beaucoup à Charles aprés tant d'heureux progrés, & de glorieuses Victoires, de demeurer à Ausbourg à rien faire, pour une Diete qui avoit fait depuis si long-temps tant de séances inutiles sur les affaires de Religion sans avoir pris aucune bonne résolution. Il est vrai que l'oisiveté est autant à charge à ceux qui ont accoûtumé de travailler, que le travail à ceux qui le font par force, & qui sont accoûtumez à ne rien faire, tels que sont les Forçats & autres faineants. De là vient qu'Aristote dit, *Que la vie de l'homme ne consiste pas à demeurer en repos en un lieu, mais à agir & travailler en plusieurs.* L'oisiveté rend l'esprit irresolu, & indéterminé à ce qu'on doit faire, & fait mener une vie, qui n'est pas une veritable vie. Il faut pourtant distinguer entre oisiveté, & oisiveté, travail, & travail. Par exemple, un Prince

se divertit avec ses Maîtresses, se fatigue beaucoup à la chasse, passe la plûpart du temps en Comedies, Bals, Festins, c'est une occupation pour lui; mais une veritable oisiveté à l'égard de ses Sujets; parce que la veritable occupation d'un Prince, consiste à travailler pour le bien public, & à ce qui peut être utile à son Peuple. Quand il ne s'occupe pas de telles choses, ce n'est point un Prince, mais un corps sans ame. Jusques à Charles V. on n'avoit point vû d'Empereur plus vigilant que lui, ni qui aimât tant à travailler, & à s'occuper continuellement. On l'a toûjours vû sur Terre comme un Mercure ayant des aîles aux pieds, pour voler de toutes parts, & comme une Syrene aîlée sur Mer; ainsi il ne pouvoit que sentir beaucoup de déplaisir, de se voir renfermé dans une Ville pendant tant de temps, comme un corps sans ame pour ne sçavoir à quoi s'occuper.

Cela venoit principalement de l'affaire du Concile, parce qu'au sentiment de tout le monde, & sur tout de Sa Majesté Imperiale, il n'y avoit point d'autre moyen de delivrer l'Eglise des malheurs qui l'affligeoient, & de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, que d'assembler un Concile. Le Pape faisoit semblant de le souhaiter. L'Empereur le souhaitoit veritablement. Cependant il y en avoit deux au lieu d'un, *Discorde & irresolution.*

car

car le Pape avec ses Prelats en tenoit un à Bologne, & il ne vouloit absolument point qu'il se tînt ailleurs, quoi qu'il l'eût convoqué à Trente par une Bulle, où l'Empereur avoit fait aller un grand nombre de Cardinaux, & de Prelats de ses Royaumes & de ses Etats. L'autre étoit assemblé à Trente. Le Pape protestoit contre ceux qui étoient assemblez à Trente, & les menaçoit. L'Empereur continuoit toûjours à faire ses protestations, contre tout ce qui seroit proposé & resolu au pretendu Concile de Bologne, & le bon Henri II. Roy de France, non seulement se moquoit de l'un & de l'autre, dont aucun ne pouvoit passer pour legitime, mais il fomentoit sourdement la division, croyant qu'elle seroit favorable à ses desseins.

L'Electeur Maurice. 1548.

Cependant Maurice qui avoit été depuis peu fait Electeur de Saxe, quelques sollicitations que l'Empereur lui fit faire tous les jours de se trouver en Personne à la Diete d'Ausbourg, continuoit dans son refus, & declaroit qu'il n'y iroit point, que l'on n'eût mis auparavant le Landgrave son Beau-pere en liberté. Charles n'ignoroit pas que Maurice étoit le Chef des Lutheriens, & qu'il avoit tant d'autorité sur eux, que s'il n'y venoit en personne, il seroit impossible de remedier aux affaires de la Religion & du Concile. Maurice qui le sçavoit

bit aussi, ne voulut jamais promettre d'aller à Ausbourg, que l'on n'eût auparavant mis en liberté le Landgrave. Charles V. demeuroit obstiné aussi de son côté, à ne vouloir pas oüir parler de le mettre en liberté, persuadé que si on le faisoit, il jetteroit l'Allemagne, par ses artifices, dans de plus grands troubles que les precedens.

Charles V. cherche un temperament.

Charles V. ne pouvant donc pas executer son dessein, ni témoigner le grand zele qu'il avoit pour le bien public, (car veritablement il y avoit en lui plus de zele que de passion) ni souffrir que la Diete demeurât ainsi à rien faire, à cause de l'obstination de Maurice, & des differens qu'il avoit avec le Pape, au sujet du lieu où se devoit assembler le Concile (differens qui scandalisoient toute la Chrêtienté) resolut de chercher quelque temperament, qui pût au moins en quelque maniere contenter les Catholiques & les Protestans. Il tint sur ce sujet pendant plusieurs jours des conferences continuelles avec ses plus habiles, & affidez Conseillers, assistez de quelques Theologiens des plus prudens, des plus moderez & des plus doctes, (chose assez rare, que de trouver beaucoup de moderation avec beaucoup de science.) Enfin aprés avoir mûrement pensé à plusieurs moyens proposez, on y prit la résolution de faire un nouveau choix de neuf Theologiens des plus

sages, & des plus prudens qu'il seroit possible de trouver, pour faire un Reglement sur les Disputes de Religion, auquel les deux partis se devroient conformer, jusques à ce que fût terminé le different au sujet de la Ville où se devoit tenir le Concile General, qui decideroit ensuite des Articles de Foi contestez. L'Empereur prit tout le soin possible de faire un choix de gens dépoüillez de toute passion, & qui n'eussent d'autre dessein, que de procurer quelque repos à la Chrêtienté, tant affligée, & quelque treve à l'Eglise. Ils demeurerent tous d'accord, d'onze Articles qu'on observeroit jusques à ce que par le Concile il en fût autrement décidé, qui furent les suivans.

Articles. *Du premier état de l'homme devant & aprés le peché. De la Justification. Des bonnes Oeuvres. De la confiance sur la remission des pechez. De l'Autorité de l'Eglise & de ses Ministres. Des sept Sacremens, c'est-à-dire du Baptême, de la Confirmation, de la Penitence, de l'Extreme Onction, des Ordres, du Mariage même des Prêtres. De la Celebration de la Messe. Des Prieres pour les Morts. De la Communion sous les deux especes, & des Ceremonies.*

On publie l'Interim. 1548. On presenta ces Articles à l'Empereur, mais comme il vouloit garder les apparences avec le Pape, afin de ne pas donner lieu aux

Luthe-

Lutheriens de dire qu'on lui manquoit de respect, quoi qu'on le reconnût toûjours pour le Pere commun, il lui envoya un Gentilhomme en poste avec une copie des Articles, & une Lettre de sa propre main, par laquelle il prioit Sa Sainteté de vouloir les considerer & les approuver. Le Pape les lui renvoya par le même Gentilhomme, avec deux avertissemens, l'un sur l'Article du Mariage des Prêtres, & l'autre de la Communion des Laïques sous les deux especes, protestant qu'il ne pouvoit approuver ni l'un, ni l'autre. L'Empereur ne laissa pourtant pas de les presenter à la Diete, & de les y faire agréer; sous cette condition qu'on les observeroit, jusques à ce seulement que le Concile en eût autrement ordonné. C'est ce qu'on appella ensuite *l'Interim*, qui a tant fait de bruit dans l'Europe. Tous les Electeurs l'approuverent, & celui de Mayence Chef & President des autres, en remercia l'Empereur au nom de tous. En même temps on le fit imprimer, avec une espece de Declaration, & on le publia en Latin & en Alleman.

Réponse aux Catholiques.

Les Catholiques en general, au moins les plus scrupuleux, en murmurerent contre l'Empereur, l'accusant d'apporter du changement à la Religion Catholique, & de vouloir changer de sa seule autorité les Decrets de tant de Synodes, Conciles, & Pa-

pes. Il fit dire pour réponse à ces plaintes, que tout ce qu'il avoit fait par la publication des Articles de *l'interim* ne regardoit aucunement les Catholiques, qui demeuroient en pleine liberté de suivre leurs anciens usages & coûtumes, mais seulement les Lutheriens, qu'il vouloit par ce moyen faire rentrer dans le bon chemin, d'où ils s'étoient égarez. Qu'il ne pretendoit pas forcer les Ecclesiastiques à se marier, & qu'ainsi ils pouvoient continuer de vivre dans le celibat s'ils vouloient; & quant à la Communion sous les deux especes, que cela ne regardoit aussi que les Protestans, les Catholiques n'étant pas obligez d'en user de la sorte. L'Empereur étoit bien fondé, puis qu'il avoit declaré dans le Decret de *l'Interim* qu'on avoit publié, *qu'il ordonnoit aux Catholiques de demeurer fermes & constans dans l'union de l'Eglise, comme ils avoient fait avant ce Decret.*

L'Interim par qui rejetté.

Quoi que l'*Interim* eût été approuvé, comme nous l'avons dit, par les Suffrages des sept Electeurs, cependant aprés qu'il eût été rendu public, plusieurs Peuples témoignerent n'en être pas du tout contens; c'est-à-dire, non seulement les Villes qui demeuroient obstinées dans leur rebellion, & particulierement Constance, mais encore plusieurs autres de la Haute Saxe, celles-là mêmes qui s'étoient remises sous l'obéïssance

béïssance de l'Empereur sans condition, comme entre autres Strasbourg, Ulme, Norlingue, & Nuremberg en Suabe, Breme, Lunebourg, Brunswic, Hambourg, & Hilsen en Saxe. Ce qui fâcha le plus l'Empereur, ce fut de voir que ces Villes ne refuserent pas seulement le Decret approuvé par tous les Electeurs, mais qu'elles se servirent du prétexte de ce mécontentement, pour refuser de payer ce qu'elles avoient promis à Sa Majesté Imperiale de contribuer, pour entretenir les Armées; autant qu'il seroit necessaire, jusques à ce qu'on eût rétabli la tranquillité dans l'Empire & dans l'Europe. A cela ne servit de rien l'exemple du Duc de Pomeranie, lequel, quoi que mal satisfait de l'*Interim*, & qu'il ne voulût pas l'approuver, ne laissa pas (afin qu'on ne le pût accuser de se servir de ce pretexte pour ne pas payer la portion des Taxes qui avoient été imposées, qui se montoient à cent cinquante mille florins) d'envoyer la somme entiere, avant que de témoigner aucun mécontentement.

Charles V. informé du double refus de ces Villes, quoi qu'il en fût fort fâché, n'en témoigna pourtant aucun ressentiment que par ces paroles: *Tant plus grande sera leur honte, par la recidive dans la Rebellion, il pourroit bien arriver aussi, que les coups de foüet se convertiront en coups de bâton.*

On tâche de les faire rentrer dans l'obéïssance.

Il ne laissa pourtant pas de ménager adroitement les Magistrats de ces Villes, en leur faisant representer, que leur désobéissance à l'Empereur, & aux Electeurs de l'Empire, ne faisoit pas seulement du préjudice au bien public, au bon ordre, & à la tranquillité des affaires de Religion, mais encore à leurs interês particuliers; puisqu'ils s'acqueroient la réputation d'être incorrigibles, & obligeroient l'Empereur & les Electeurs à maintenir leur autorité, & à proceder à la rigueur contre leur rebellion. Qu'ils devoient au reste avoir devant les yeux, & dans le cœur, l'exemple de Jean Frederic, & celui du Landgrave de Hesse. Quelques-unes de ces Villes profiterent de ces bons avis, particulierement celles qui les reçurent par des personnes desinteressées, qui leur avoient fait connoître, qu'ils ne devoient pas continuer dans leur refus, qu'il ne leur en viendroit ni bien, ni honneur, mais au contraire, qu'ils en souffriroient du dommage, & de la honte. Mais plusieurs autres persisterent dans leur obstination, prêtant l'oreille à des gens, dont on ne voit que trop dans le Monde, qui ne travaillent qu'à fomenter les divisions, & à jetter du bois au feu, pour augmenter l'embrasement, sans considerer ce qui en peut arriver.

L'*Interim* ayant donc été approuvé par

la

la Diete, & l'Empereur ayant par ce moyen fait une Treve aux affaires de Religion, il passa à la proposition de l'autre chose qu'il avoit mise au commencement sur le tapis; sçavoir le rétablissement de la Justice & de l'autorité des Loix, que les guerres & les divisions au sujet de la Religion avoient mises en grand désordre. Pour cet effet il travailla à insinuer à l'Assemblée que si, pour éviter la confusion & le désordre que cause d'ordinaire la diversité d'opinions de tant de têtes, on vouloit lui en donner le soin, qu'il s'employeroit de tout son pouvoir à les remettre sur un bon pied. Sçachant aussi que la Chambre Imperiale étoit accablée par le trop grand nombre d'affaires, il jugea à propos d'ajoûter encore dix nouveaux Assesseurs aux anciens, afin que les affaires fussent plûtôt expediées. La Diete approuva le dessein de l'Empereur, & on lui témoigna hautement, qu'on s'en remettoit à lui pour faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit necessaire, chacun promettant d'être prêt à contribuer à tout ce en quoi Sa Majesté Imperiale les voudroit employer.

Reglement de Justice.

On en vint finalement au 3. Article qui regardoit les interêts particuliers, & que l'Empereur avoit dit qu'il falloit renvoyer à la fin de la Diete. Je dirai sur cet Article, que le nouvel Electeur Maurice, voyant

que ses Envoyez n'avoient pû rien obtenir pour la liberté du Landgrave, étoit allé en personne à Ausbourg malgré les protestations qu'il avoit faites de ne le pas faire, que son beaupere n'eût été auparavant mis en liberté, croyant la pouvoir obtenir lui-même par ses pressantes sollicitations. A peine y fut-il arrivé, qu'il se mit à solliciter les Principaux de la Diete, de joindre leurs soins aux siens pour tâcher d'obtenir la liberté du Landgrave; mais l'Empereur les arrêta tous, en declarant, qu'il vouloit seul avoir connoissance des affaires des particuliers. Cependant il trouva à propos, de consoler l'Electeur Maurice du chagrin qu'il avoit de ce qu'il ne pouvoit rien obtenir pour son beau-pere, par un moyen qui réussit fort bien. C'est qu'il voulut faire en pleine Diete la ceremonie solemnelle de l'Investiture de l'Electorat & des Etats de Jean Frederic, qu'il lui avoit déja donnez en particulier dans le Camp de Wittemberg, avec declaration expresse que cette Investiture seroit censée faite non seulement pour la personne de Maurice, mais de tous ses legitimes heritiers & successeurs: & qu'en cas qu'il viendroit à en manquer, elle passeroit dans la Personne & heritiers legitimes à perpetuité du Duc Auguste de Saxe. Ceremonie qui fut fort agréable à Maurice, & encore bien davantage au

Duc

Duc Auguste son Frere, ainsi ils ne parlerent plus alors de la liberté du Landgrave.

Subsides accordez. 1548.

Charles-Quint voyant que tout lui réüssissoit comme il le souhaitoit, ne songea plus qu'à profiter du temps, & à gagner les esprits des Etats pour les obliger de lui accorder un secours considerable d'argent, pour s'en servir dans les plus importans besoins de l'Empire. Il trouva de si bonnes dispositions dans la Diete, qu'on ne lui accorda pas seulement les subsides qu'il demandoit, & qui n'étoient pas peu considerables, mais qu'on y délibera de donner cent mille écus par an au Roy Ferdinand, jusques à ce qu'il feroit la Paix, ou la Treve avec le Turc. La Diete donna alors son consentement aussi, à ce que tous les Païs que l'Empereur possedoit dans la haute & basse Allemagne, fussent compris dans l'Empire, & eussent voix dans la Diete, à la charge, comme ils l'offroient eux-mêmes, qu'ils payeroient leur portion des subsides & dépenses ordinaires, sans pourtant qu'il fût fait aucun changement à leurs Loix & Privileges. Aprés quoi il congedia la Diete, priant les Etats & les Princes, de vouloir envoyer leurs Deputez au Concile, dés que les obstacles que le Pape y apportoit cesseroient.

Constance se separe de l'Empire.

Ces affaires étant terminez, Charles V. resolut avant que d'aller à Spire pour y rétablir la Chambre Imperiale, qui étoit en

grand desordre, de se transporter à Ulme, non seulement pour y donner les ordres necessaires au Gouvernement, en déposant les Lutheriens, & établissant des Catholiques comme il avoit fait à Ausbourg, mais pour être plus proche de Constance, qui persistoit dans son obstination à ne vouloir point dependre de l'Empire, ni de l'Empereur, à mépriser les Loix de l'Empire, & le Ban dont on la menaçoit, & vouloir demeurer separée sans aucune apparence de retour. Ce qui fâchoit le plus l'Empereur encore, c'est qu'elle avoit envoyé des Deputez en Suisse, pour negotier un Traité d'union avec eux, lequel une fois fait, il perdoit toute esperance de la remettre jamais dans l'obéïssance de la Maison d'Austriche, dont elle avoit dépendu depuis long temps. D'ailleurs il consideroit, qu'outre le grand préjudice que cela feroit à sa Maison, ce seroit encore un grand affront pour lui-même, qu'une seule Ville à sa barbe, dans sa plus grande prosperité, & le progrés de ses Victoires, osât se séparer de l'Empire, & de sa dépendance, avec tant de fierté: ainsi il fit résolution de la réduire à quelque prix que ce fût. Il étoit porté à cette entreprise encore, & croyoit en venir facilement à bout, parce qu'il avoit dans la Ville beaucoup de Partisans entre les principaux Bourgeois, qui lui promettoient secrettement,

de

de lui aider à executer son entreprise.

Sur cette esperance, Charles V. partit d'Ausboug au commencement d'Aoust. Il laissa pour garder cette Ville deux Regimens de Madruccio, prit avec lui les autres Troupes, & s'achemina vers Ulme. Mais à peine avoit-il fait dix milles de chemin, qu'ayant mieux pensé à cette affaire, & voyant qu'il n'avoit pas besoin de tant de gens, il renvoya les Troupes Allemandes, & garda seulement l'Infanterie Espagnole, & la Cavalerie Italienne, qu'il fit loger aux environs d'Ulme. Il y avoit dans les Troupes Espagnoles un Colonel nommé *Alphonse Vivies*, né d'une mere Napolitaine, & d'un pere Espagnol, il faisoit le métier de la guerre depuis 25. ans, & s'étoit acquis une si grande reputation, que chacun étoit étonné, qu'il n'eût pas été avancé en quelque poste plus considerable, ayant fait tant de belles Actions; & il étoit si estimé de chacun, & particulierement de l'Empereur, qu'on croyoit que quelque entreprise qu'il fit, elle ne pouvoit manquer de réussir entre ses mains.

Charles part d'Ausburg. 1548.

Ce brave homme ayant remarqué que Charles en vouloit à Constance, & qu'il avoit dessein d'exposer sa personne à cette entreprise, resolut de l'en détourner. Pour cet effet il lui demanda une audience, & le pria de ne vouloir pas se servir de son glo-

Vivies s'offre pour l'entreprise de Constance.

rieux nom, ni de son bras invincible, pour une entreprise, dont un simple Soldat pouvoit venir à bout, mais de lui en donner la commission à lui-même. L'Empereur avoit si bonne opinion de lui, qu'il ne fit aucune difficulté de lui accorder sa demande. Ce qui faisoit croire à Vivies, qu'il seroit aisé de se rendre Maître de cette Ville, étoit qu'il sçavoit qu'il y avoit grand nombre de gens qui soûtenoient le parti de l'Empereur, & qu'il crut qu'on ne verroit pas plûtôt approcher ses Troupes, qu'on courroit lui en ouvrir les portes. Vivies plein de cette esperance, aprés avoir pris ses mesures, & communiqué son dessein à l'Empereur, se mit en chemin une nuit avec 2000. hommes de pied Espagnols, & 3000. hommes de cheval Italiens, qui avoient ordre d'obéïr exactement à ce Commandant. Les Magistrats de la Ville avertis de la marche de ces Troupes, ou, comme d'autres disent, du dessein même, ayant assemblé les plus zelez & ardens Défenseurs de la liberté, se jetterent sur les Partisans de l'Empereur, les traiterent de Traîtres, & d'Ennemis de la Patrie, & les livrerent cruellement à la fureur du Peuple, qui en semblables occasions n'a ni sens, ni moderation; de sorte qu'il y en eut de tuez, d'autres furent mal traitez, & presque tous mis en prison, jusques à ce qu'on eût le temps d'en faire

les

les informations necessaires. Mais cependant tous, sans excepter les femmes, prirent la résolution de se défendre jusques à la derniere goute de leur sang.

Vivies qui ne sçavoit pas ce qui se passoit dans la Ville, dont les portes étoient fermées, croyant trouver la Place dépourvûë, & que les Partisans de l'Empereur faciliteroient son entreprise, partit au point du jour, & s'étant approché d'une des portes de la Ville, se mit à faire beaucoup de bruit à dessein d'éveiller ceux qui étoient dedans. Les Bourgeois avertis, que les Ennemis vouloient forcer la Ville, coururent vigoureusement aux murailles & aux portes, pour repousser l'Ennemi. Ulloa dit, que les Partisans de Charles V. intimidez par le Magistrat, & se repentant d'avoir pris le parti de l'Empereur contre leur Patrie, se joignirent aux autres Bourgeois, & firent merveilles pour sa défense. Le combat dura pendant plus de trois heures, jusques à ce que les Espagnols fatiguez, & voyant qu'ils avoient perdu beaucoup de gens, & même Vivies leur Commandant, prirent la résolution de se retirer. On dit, qu'il fut tué d'un coup d'Arquebuse, qui lui perça le corps de part en autre; d'autres assûrent, qu'il fut tué par mégarde par un de ses propres Soldats. Il y a même des Historiens, qui parlent diversement de Vivies, qui le

Constamment vigoureusement attaquée.

font

sont passer pour un homme de peu de courage, & qui n'avoit d'autre merite que le seul bonheur de plaire à Charles V. Il n'y a pourtant pas d'apparence, que l'Empereur eût si mal placé son estime.

Quoi qu'il en soit, Vivies fut tué par un malheureux coup, & à son côté son fils aîné. Il y eut aussi plusieurs autres morts & blessez en cette occasion, aussi bien que du côté des Bourgeois de Constance, qui eurent leur part des coups. On tient pour assûré que si Vivies eût eu plus de troupes avec lui, comme c'étoit l'intention de l'Empereur, il seroit infailliblement venu à bout de son entreprise, parce qu'on auroit pû attaquer la place par plusieurs côtez à la fois, à quoi n'auroient pas pû resister les Habitans de la Ville. On accuse toûjours Vivies de deux choses; premierement, de s'être trop confié sur les Partisans de l'Empereur qui étoient dans la place, & de n'avoir pas pris avec lui des forces suffisantes pour attaquer la Ville sans avoir besoin de leurs Secours Imperiaux, en cas qu'ils vinssent à lui manquer, étant de sa prudence de compter que cela pourroit bien arriver. L'autre faute est, qu'il fut aveuglé par la vanité, de pouvoir executer cette entreprise avec si peu de gens, mais encore plus par l'avidité de pouvoir saccager une si riche Ville avec peu de Soldats, afin d'avoir une plus grande part à ce

riche

riche butin, & de prendre pour lui-même ce qu'il y auroit de plus précieux. Toûjours est-il certain, que cette entreprise fut selon toute apparence, & mal conçûë, & mal conduite.

Charles V persecute les Lutheriens d'Ulme

Charles V. fut extrémement fâché du mauvais succés de cette entreprise, tant à cause de la perte d'un aussi grand Capitaine qu'étoit Vivies, qu'il estimoit beaucoup, que pour le peu d'honneur qu'elle lui faisoit à lui-même. Pour sauver les apparences, & faire voir qu'il n'étoit pas allé à Ulme, pour faciliter l'entreprise de Constance, mais seulement pour y regler les affaires de Religion; & pour gagner l'affection du peuple, dont plus des six parts étoient Catholiques, il ôta toutes les charges aux Lutheriens, & les redonna aux Catholiques: & non content de cela, il fit prendre tous les Ministres Lutheriens, les fit conduire ignominieusement par toutes les ruës de la Ville, où l'on excitoit les enfans à leur dire des injures, & à leur jetter de la bouë. Son Confesseur lui faisoit faire cela, pour ôter, disoit-il, à la Cour de Rome & autres Catholiques tout pretexte de soupçonner, qu'il eût dessein en publiant *l'Interim*, de favoriser les Lutheriens, puis qu'en faisant cela, il feroit voir qu'il avoit de l'aversion & de l'horreur pour eux.

Il y avoit un article dans la Ligue, que l'Em-

Les Suisses se plaignent. l'Empereur avoit faite avec les Suisses, & qui fut ensuite plus amplement confirmée par Charles V. & toute la Maison d'Austriche, qui portoit expressément, que l'Empereur, ni autre Prince de la Maison d'Austriche ne pourroit, sous quelque pretexte, ou raison que ce fût, faire approcher les troupes de Suisse plus prés que de vingt mille d'Italie. En vertu de cet Article les Suisses ayant sçû l'attaque que l'Empereur avoit donnée à Constance, Ville qui touche leurs frontieres, s'en plaignirent fortement, prétendant, comme il étoit vrai, que l'Empereur avoit rompu par cette entreprise la Ligue qu'ils avoient faite avec la Maison d'Austriche. Ainsi se trouvant assemblez le jour qu'ils reçurent cette nouvelle, ils ordonnerent à leurs Deputez qui étoient encore à Ausbourg, de s'en revenir chez eux, & en même-temps ils députerent deux de leurs meilleures têtes à Constance, pour tâcher de conclure l'union, ou plûtôt l'incorporation de cette Ville, que l'on négocioit déja depuis quelque temps avec les Cantons, comme nous l'avons dit. Ils firent dire aussi fort hardiment à l'Empereur, qu'ayant rompu la Ligue qu'il avoit faite avec eux, par l'entreprise de Constance, les Cantons ne pretendoient plus qu'elle subsistât.

L'Arrivée des Envoyez des Cantons, mit

en

en grande perplexité les Bourgeois de Constance, & les surprit beaucoup, car aprés ce qui s'étoit passé, à l'égard de la liberté où leur Ville s'étoit mise, & de l'avantage qu'ils avoient eu sur l'entreprise de l'Empereur, en un temps où il sembloit qu'ils ne pouvoient manquer de perir, ils s'étoient persuadez de ne trouver dans la Ville que réjoüissance & feux de joye. Mais voyant qu'ils n'y trouvoient que des gens qui ne vouloient prendre aucune bonne résolution, ils s'en retournerent au bout de deux jours. Les Bourgeois de Constance consideroient qu'ils étoient voisins d'un Empereur tel que Charles V. puissant & victorieux, & qui avoit des armées innombrables. L'avantage qu'ils avoient remporté sur ses gens ne les empêchoit pas de considerer, avec quelle diligence & quelle hardiesse on avoit envoyé si peu de gens, pour donner un si terrible assaut à leur Ville, & que si une poignée de Soldats avoit entrepris une chose si difficile, que l'on avoit tout à craindre, du grand nombre de troupes qu'il étoit en état d'y envoyer. Ils ne pouvoient enfin croire, sinon que l'Empereur n'en voudroit pas avoir le démenti, & qu'il voudroit réparer l'affront qu'il avoit reçû, & il y avoit assûrément beaucoup d'apparence en tout cela.

Les Bourgeois de Constance incertains & divisez.

Enfin ils tomberent dans un tel étonnement,

Combien étonnez

ment, que loin de faire des réjoüissances pour la Victoire qu'ils avoient remportée, ils ne se mirent pas même en disposition de recourir à Dieu, pour lui en rendre graces par des prieres dévotes. Ce qui causa une grande division entre la Noblesse & le Peuple, qui ne pouvoit souffrir de voir les Nobles si consternez, & ceux-ci craignant quelque sédition se tenoient clos & couverts. Mais le plus grand mal vint de la division de ceux qui avoient le Gouvernement en main. Les uns étant d'avis de suivre l'exemple de tant d'autres Villes d'Allemagne, qui avoient recouru à la grace de l'Empereur, aprés leur révolte, disant, qu'il valoit bien mieux dans une si dangereuse tempête chercher de bonne heure quelque Port, où l'on pût éviter le naufrage, en se remettant sous l'obéissance de l'Empereur, que de s'exposer à perir manifestement. Les autres méprisoient ces avis, qui étoient pourtant sages, & les traitoient de lâches & poltrons, disant, qu'il valoit mieux mourir glorieusement en défendant la liberté de la Patrie, que de se mettre volontairement un pésant joug sur les épaules, étant certain que l'Empereur ne leur pardonneroit jamais, que sous de rudes conditions, & en leur imposant des Loix fâcheuses. C'étoit l'ambition d'exercer une Magistrature souveraine & indé-

pendante,

pendante, qui les faisoit parler de la sorte. Les Marchands, qui étoient en grand nombre, étoient de l'avis de ceux qui vouloient qu'on recourût à l'Empereur, d'autant plus, qu'ils auroient été obligez, pour conserver leur liberté, de faire de plus grandes dépenses, qu'aucune autre Ville Imperiale.

Constance prise par trahison. 1548

Charles, qui avoit résolu de réduire Constance à quelque prix que ce fût, & qui cherchoit les moyens les plus propres d'en venir à bout, ayant appris la division des Bourgeois de la Ville, crut qu'il ne falloit pas perdre l'occasion d'en profiter : & comme il voyoit bien qu'il ne pouvoit alors y employer ses forces, & l'attaquer ouvertement, il voulut s'en rendre maître par artifice. On chargea de cet employ Antoine Perrenot Evêque d'Arras, fils de Granvelle premier Ministre de l'Empereur. Celui-ci se servit d'un Capitaine de Cavalerie qui étoit au service du Roy Ferdinand, & qui avoit une Sœur mariée à Constance avec le nommé Vandermit, qui ménagea fort secrettement un Traité avec quelques-uns des principaux Bourgeois de la Ville, qui portoit qu'en un tel jour on feroit tenir un bon nombre de gens armez aux environs de la Ville, qui devoient y entrer par la porte du grand Lac, ce qui fut heureusement executé. Les Conjurez s'étant

tant trouvez au temps marqué à cette porte, dont ils se rendirent maîtres, l'*ouvrirent* aux gens de l'Empereur, qui réduisit ainsi sans y avoir perdu un *seul* homme cette Ville, qu'il muguettoit depuis long-temps. Ainsi arrive-t-il *souvent*, que l'on vient plus facilement à bout de ses desseins, en gagnant du temps, & temporisant, qu'en agissant avec précipitation. Charles fut ensuite à Constance, y changea la Magistrature, y laissa une bonne Garnison, & aprés avoir donné les ordres nécessaires, s'en retourna deux jours aprés à Ulme.

Charles V envoye des Ambassadeurs en Angleterre

La réduction de tant de Villes avoit rendu l'Empereur si puissant, & si redouté, que ceux qui avoient dessein de l'attaquer, en perdirent l'envie, s'estimant heureux de se tenir sur la défensive, quoi qu'ils ne laissoient pas de chercher les occasions de l'attaquer. Mais Charles-Quint se voyant Maître de Constance, travailloit de mieux en mieux à l'établissement de ses affaires, sans guere penser à ses ennemis. Quoiqu'il n'ignorât pas, que les Anglois haïssent naturellement les François, & que leur amitié lui fût toûjours suspecte, il ne laissa pas de trouver à propos d'envoyer une Ambassade solemnelle en Angleterre, pour établir une bonne union entre les Royaumes d'Espagne, les Païs-Bas, & l'An-

Angleterre, croyant que quand cette Ambassade ne réussiroit pas autrement, elle seroit du moins capable de donner de la jalousie à la France ; en quoi il ne se trompa pas, car les François en furent beaucoup allarmez. Il choisit pour Ambassadeur Maximilien fils du Comte de Buren, homme de grand esprit, genereux, riche, magnifique, & tel qu'il le falloit effectivement, pour se faire estimer & honorer des Anglois, qui aiment à voir dans leur païs des Etrangers qui ayent de pompeux équipages.

Le vingt-un Septembre Charles V. partit d'Ulme pour Spire, en dessein de réparer les desordres arrivez à la Chambre Imperiale, comme il l'avoit promis à la Diete, afin que lui donnant plus d'autorité qu'elle n'avoit jamais eû, il lui fût plus aisé d'obliger chacun à payer ce qu'il devoit pour les affaires de l'Empire, plusieurs refusant, sous pretexte des dommages soufferts par les guerres précedentes, de payer ce à quoi ils avoient été taxez. Il voulut aussi s'assûrer des païs qui avoient le plus de besoin d'être retenus par le frein d'une bonne Garnison. Pour cet effet, il fit passer en Italie la Cavalerie Italienne, & les deux Regimens Espagnols en Austriche vers les Frontieres de Hongrie, & dans l'Etat de Witemberg, & garda le reste de ses Troupes *Chambre de Spire.*

auprés

auprés de lui, & pour la garde de Jean Frederic, & du Landgrave. Il demeura quinze jours à Spire, pour y donner les ordres néceſſaires au rétabliſſement de la Chambre Imperiale, & la mit en tel état par ſon autorité & ſon grand jugement, que l'on ne l'avoit jamais vûë juſques-là, ni en meilleur ordre, ni plus autoriſée.

Charles V. va en Flandre.

L'Allemagne joüiſſant alors d'une entiere tranquillité, Charles fit réſolution d'aller en Flandre, afin d'être mieux à portée pour attaquer la France, s'il étoit néceſſaire, & de pourvoir à ce qui pouvoit arriver. Il ſe fit ſuivre par Jean Frederic, & par le Landgrave Philippe. On le reçût à Bruxelles avec de grands témoignages de joye, auſſi les Flamands l'aimoient-ils beaucoup. Quelques jours aprés, il envoya le Landgrave en priſon dans la Citadelle d'Audenarde, eſcorté par deux cens Eſpagnols, commandez par Don Jean de Guevara. Un mois aprés on le transfera dans la Citadelle de Malines, avec la même eſcorte, où il demeura juſques à ce qu'il fût mis en liberté, comme nous le dirons en ſon lieu. Quant à Jean Frederic, l'Empereur voulut, qu'il le ſuivît par tout où il alloit, ſous bonne garde.

Choſe digne de remarque

Combien de fois les hommes ne ſe trompent-ils point dans leurs jugemens! On croyoit par tout, & ſur tout en Turquie,

qui en avoit été instruite par les Chrêtiens, que l'Allemagne, à cause des divisions au sujet de la Religion, se trouvoit en si grand desordre, & en un si miserable état, que Charles V. n'y pourroit jamais joüir d'aucun repos. Ceux qui connoissoient l'autorité, la puissance, les Armées, les Alliances, le jugement & le courage de Jean Frederic, n'en doutoient pas, sur tout lors qu'ils le virent à la tête de cent mille combattans, & jusques à vingt Villes d'Allemagne, révoltées contre l'Empereur. Où trouver donc de l'argent, & des Troupes pour faire la guerre? Le moyen de pouvoir jamais accorder un Instrument, composé de tant de cordes si differentes, tel qu'est l'Allemagne? où sera le Maître de Musique capable de le faire?

Cependant dans ce même temps où l'Allemagne étoit le plus en desordre: Lors que la Puissance ou plûtôt la fierté de ceux qui en étoient les Chefs, ne passoit plus pour présomption, mais pour une raison bien fondée dans l'un & dans l'autre parti: Lors que selon toutes les apparences humaines, il sembloit que toutes les forces de la Chrêtienté, étoient incapables de resister à celles des Lutheriens: Lors que les affaires sembloient desesperées & sans remede, en ce même-temps-là, ou du moins fort peu aprés, voilà l'Armée des Lutheriens défaite,

Tranquillité de l'Allemagne.

faite, ses deux principaux Chefs prisonniers : L'ordre rétabli mieux que jamais dans la Justice : Les Villes réduites à l'obéissance de l'Empereur, & pacifiées : Les Peuples de l'un & de l'autre parti contens & satisfaits, & toutes choses en un tel état, que l'on ne se souvenoit pas, & qu'on ne trouvoit même pas dans l'Histoire que l'Allemagne, ce grand Corps, composé de tant de têtes, & de membres, & par consequent si sujet à la discorde & à la désunion, se fût jamais vûë dans une si grande paix & tranquillité, qu'elle étoit en cette année 1548. Mais d'où viennent tous ces miracles ? De la Providence de Dieu, disent les Theologiens, il est vrai ; mais aussi humainement parlant, du bon sens, de la bonne conduite, de la prudence, de l'habileté, du courage, & de la bonne fortune de l'Empereur, qui selon toutes les apparences, ayant des forces beaucoup inferieures à celles de ses Ennemis, devoit succomber & perir dans cette occasion.

Charles V. loüé.

Trois fois l'Empire s'est vû prêt à perir, & trois fois Charles V. l'a rétabli dans sa tranquillité, deux fois par son autorité bien ménagée, & une fois par la valeur de son Epée. Qui auroit jamais crû, qu'il eût pû obliger les Electeurs Palatin, de Saxe & de Brandebourg, & tant d'autres Princes & Etats Protestans d'envoyer leurs

Deputez

Deputez au Concile de Trente ? Cependant avant que de partir d'Ausbourg, cela lui fut promis, & il en donna avis au Pape, par le moyen du Cardinal Madrucci. Jules Cesar, dont les Commentaires sont connus de tout le monde, fut dix ans à subjuguer la France, & les Romains presenterent de grands Sacrifices à leurs Dieux, lors que cet Empereur eût passé le Rhin, & qu'il se fut approché de quelques journées de l'Allemagne. Les Histoires de cette considerable partie de l'Europe, aussi-bien que celles de Charlemagne, rapportent, que ce glorieux & formidable Empereur employa trente ans, & perdit je ne sçai combien d'Armées avant que de pouvoir réduire la seule Saxe ; au lieu que l'Empereur Charles V. s'en est rendu maître dans l'espace de trois mois, & fait son Prince prisonnier, & qu'en moins d'un an, il a commis à son obéissance toute l'Allemagne. Voila des exemples aussi rares que surprenans, de veritables prodiges de la vie de Charles V. & que l'on peut appeller tels, sans craindre de passer pour Flateur.

On croyoit que la révolte de la Boheme ne s'appaiseroit jamais, & déja on faisoit des gageures, que ce Royaume seroit perdu sans ressource pour la Maison d'Austriche ; mais ceux qui les faisoient, ne connoissoient ni le bon sens, ni la valeur de *La Boheme.*

Charles V. & n'avoient pas assez considéré la bonne fortune. Il est certain, quelques grands secours que l'Empereur eût donnez au Roy Ferdinand son Frere, pour réduire les Bohemiens; & pour ne pas parler de ceux qu'il envoya en Hongrie, que *la* Victoire qu'il emporta contre les Lutheriens, y contribua plus que l'Armée qu'il y avoit envoyée, car cette Victoire allarma tellement les Bohemiens, que dés lors ils chercherent à faire leur paix avec le Roy Ferdinand. L'Empereur cependant avoit déclaré qu'il ne quitteroit point l'Allemagne, qu'elle ne fût entierement tranquille, aussi bien que la Boheme qui en est un Membre si considerable: de sorte qu'il travailla à la reconciliation, & à la soumission, & le Traité en fut conclu au mois d'Août suivant (d'autres disent au mois de Juillet) en presence de l'Empereur, sous les conditions suivantes.

ARTICLES

De la Paix accordée aux Bohemiens par le Roy Ferdinand.

I. QU'ils rompproient les Seaux de la Ligue qu'ils avoient faite dans la premiere Diete du Royaume.

II.

II. Qu'ils remettroient dans le Conseil du Roy tous leurs Privileges, afin qu'il les réformât, & les mît en tel état qu'il lui plairoit.

III. Comme aussi, tous les privileges des Charges & Communautez, pour être revûs & corrigez.

IV. Qu'ils laisseroient au Roy la liberté entiere de joüir de tous les Revenus des Châteaux, qui lui appartenoient en propre.

V. Qu'ils remettroient encore toutes les Lettres & Ecritures au sujet de la Ligue, qu'ils avoient faite avec Jean Frederic & autres.

VI. Que le service de *Serrossa* qu'ils avoient accordé à sa Majesté pour trois ans seroit perpetuel.

VII. Qu'ils remettroient dans les Arsenaux de Sa Majesté toute leur Artillerie, & toutes les Munitions de guerre.

VIII. Que tous les Bourgeois de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, seroient obligez de porter dans le même Arsenal toutes sortes d'Armes qu'ils pourroient avoir dans leurs maisons, hors les Epées.

Desseins de Charles V. 1548.

CArles V. se voyant ainsi sans Ennemis découverts, & l'Empire entier réduit à son obéïssance, voulut avoir la satisfaction

faction de voir Philippe son Fils, qu'il souhaitoit de faire connoître à ses Etats d'Italie, & des Païs-Bas, & l'avoir auprés de lui pendant quelque-temps, pour avoir l'œil sur son éducation, & l'instruire de tout ce qu'il jugeroit nécessaire selon son experience. Mais il ne sçavoit comment s'y prendre, parce que les Espagnols auroient trouvé mauvais, qu'on leur eût ôté ce Prince qui les gouvernoit, sur tout si on eût mis en sa place quelque Etranger, auquel ils ne se seroient pas volontiers soumis. Aprés avoir bien pensé à trouver un moyen qui lui fût agréable, & qui contentât les Espagnols, il en trouva un tres-propre.

Il envoye son Neveu en Espagne.

Il avoit presque toûjours eu auprés de lui, Maximilien son Neveu, & fils aîné du Roy Ferdinand son Frere, qui étoit encore jeune, mais fort sage, & qui avoit si bien profité à l'Ecole de son Oncle, qu'il le jugea capable de gouverner le Royaume. Il résolut donc de l'envoyer en Espagne pour gouverner en l'absence de son Cousin: & pour tenir mieux unies les deux branches de la Maison d'Austriche en Allemagne, il voulut marier son Neveu Maximilien, avec Marie sa fille aînée, mais comme ils étoient germains, il fallut recourir à la dispense du Pape qu'il obtint facilement.

De-

Depuis la fin de l'année derniere, le Prince Philippe avoit envoyé Ruigomez de Selva en Allemagne, pour feliciter de sa part l'Empereur son Pere de la glorieuse Victoire qu'il avoit remportée sur ses Ennemis. C'étoit un Gentil-homme Portugais d'origine, d'une des plus anciennes Familles du Royaume, homme d'un âge meur, grand Soldat, grand Politique, curieux des belles Lettres, grand amateur de l'Histoire, capable de grandes affaires, d'une fidelité incorruptible, ayant des manieres Nobles; en un mot tel qu'il y avoit peu de gens qu'on lui pût comparer. Il étoit allé de Portugal en Espagne, en qualité de Page de l'Imperatrice Isabelle: mais Charles V. ayant connu ses bonnes qualitez, l'éleva peu à peu aux plus grands emplois, jusques à le faire Duc de Pastrano; & par le moyen de sa femme, il devint aussi Prince de Milet en Calabre. *Ruigomez.*

L'Empereur le renvoya en Espagne, pour y porter la nouvelle du voyage que devoit faire Philippe en Allemagne, & Maximilien son Neveu en Espagne, pour la gouverner en la place de son Cousin, se marier avec l'Infante Marie, & d'ailleurs encore pour préparer toutes choses pour le voyage du Prince Philippe, qu'il devoit accompagner, comme son Principal Conducteur; ainsi ayant pris congé de l'Empe- *Il part pour l'Espagne. 1548.*

 reur

reur à Bruxelles, il alla en Eſpagne par le chemin le plus court, & avec peu de ſuite.

Le Duc d'Albe va en Eſpagne.

Peu de jours aprés Charles V. voyant toute l'Europe tranquille, qu'il n'y avoit plus aucune apparence de guerre, & qu'ainſi il n'avoit pas beſoin de retenir auprés de lui Don Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, grand Chambellan de ſa Maiſon, Capitaine de ſes Gardes, & ſon Lieutenant General, duquel la valeur à la guerre, & la prudence dans le Conſeil, ſe diſputoient à qui l'emporteroit, jugea néceſſaire de l'envoyer en Eſpagne, afin que conjointement avec Ruigomez ils fiſſent tous les préparatifs néceſſaires, pour l'entrée de Maximilien, pour la célebration de ſes Nôces, & pour régler la Cour du Prince Philippe, à la maniere de celle des Ducs de Bourgogne, & ſemblable à celle qu'avoit eu l'Empereur Charles V. & ils devoient tous deux accompagner Philippe dans ſon voyage. Le Duc n'eût pas plûtôt reçû cet ordre, qu'il partit en poſte, avec peu de ſuite, afin de faire plus de diligence, avec ſon fils Don Antonio de Tolede, que l'on avoit fait grand Ecuyer du Prince.

On preſſe le voyage de Philippe.

Ruigomez arriva en Eſpagne ſix jours auparavant, apportant ces nouvelles, qui furent tres-agréables au Prince, non ſeulement à cauſe du mariage de Marie ſa Sœur, & de la venuë de Maximilien, mais

sur tout parce qu'il auroit occasion d'embrasser l'Empereur son Pere, & de voir les Païs-Bas ; ce qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion. Ensuite arriva le Duc d'Albe, portant des ordres nouveaux de faire célebrer au plûtôt les Nôces de Maximilien avec Marie, & de faire partir incessamment le Prince Philippe, qui ne demandoit pas mieux. Ainsi Ruigomez & le Duc d'Albe qui avoient la principale inspection sur ce voyage, & sur la maison du Prince, firent toutes les diligences possibles pour tout ce qui en dépendoit. Ils ne trouverent aucune difficulté que pour le choix des Personnes qui devoient accompagner le Prince, parce que toute la Noblesse de Castille & d'Arragon s'offroit.

Le Prince Maximilien partit de la Cour de l'Empereur, accompagné du Cardinal Madrucci, que l'on appelloit le Cardinal de Trente, parce qu'il en étoit Evêque; du jeune Duc de Brunswic, du Comte de Mansfeldt, & de trente Gentils-hommes, partie Flamands, & partie Allemands, & plus de quarante Domestiques. Cependant l'Empereur avoit donné l'ordre au Prince Doria de tenir une Escadre de Galeres prête, sur laquelle il s'embarqua, aprés avoir reçû toutes sortes d'honneurs de la République, & de rafraîchissemens pour sa Cour. Doria l'accompagna dans ce

Maximilien part pour l'Espagne. 1548.

voyage. Maximilien qui n'avoit pas accoûtumé la Mer, se trouva d'abord incommodé par un petit vent contraire qui commençoit à se renforcer; il ne laissa pourtant pas de dire, *que cela n'étoit rien, & que s'il avoit du mal, il n'avoit pas de peur.* Le Prince Doria accoûtumé aux plus grandes tempêtes lui disoit sur cela, *que son Altesse se pouvoit donc consoler, parce que le Cardinal de Trente tout au contraire de lui, avoit plus de peur que de mal.* Bien-tôt aprés le vent changea & devint favorable, mais un peu violent. Doria commanda qu'on mît toutes les voiles: Maximilien demandant pourquoi mettre tant de voiles par un si gros vent, Doria lui répondit en Espagnol, *à mas fortunas mas velas*, c'est-à-dire, *selon le vent la voile.*

Arrivée & reception. Maximilien étant arrivé à Barcelone, y trouva Don Pietro di Cordoüa qui étoit là de la part du Prince Philippe, avec une suite magnifique pour le visiter & se réjoüir de son arrivée; il y trouva encore Don Diego di Cordoüa, qui y étoit aussi de la part de l'Infante Marie son Epouse pour le même sujet. Maximilien leur fit un accueil plein d'affection. Il demeura deux jours dans cette Ville, où la Regence lui fit une entrée pompeuse & le régala magnifiquement. Ensuite il partit pour Valladolid, où il fut accompagné de beaucoup de No-

-desse, & de deux cens Gardes à cheval. Là étoient le Prince Philippe, & l'Infante Marie sa Sœur. Don Pietro Hernandez de Velasco Conestable de Castille fut envoyé pour le recevoir à l'entrée du Royaume, avec un équipage magnifique, & l'accompagner jusques au Royaume d'Arragon. Le Prince Philippe lui alla au devant jusques à Olivarez, vingt-quatre mille de Valladolid, accompagné du Duc d'Albe, de cinquante Comtes, Marquis, ou Grands, & cent Gardes à cheval. On admira les caresses & les embrassades réiterées que se firent réciproquement à leur entrevuë ces deux Princes, Cousins Germains & Beaux-freres, ils ne furent guere plus d'une heure ensemble pour cette premiere fois, parce que le Prince Philippe étoit pressé de s'en retourner, pour se préparer à recevoir Maximilien à Valladolid, où on se disposoit à lui faire une magnifique entrée.

Le lendemain matin Maximilien parut habillé à l'Espagnole, aussi-bien que le peu de Gentils-hommes & de Domestiques qu'il devoit retenir à son service, parce que par ordre de l'Empereur sa Maison devoit être composée d'Espagnols pour la plûpart. Les Espagnols furent ravis de voir l'honneur que Maximilien commençoit à faire à leur Nation, ce qui lui acquit leur amour

Son entrée à Valladolid. 1548.

& leur estime. Comme il approchoit de Valladolid, il rencontra à un mille de la Ville le Prince Philippe qui lui étoit allé au devant accompagné de plus de cent Comtes, Marquis, Chevaliers de l'Ordre, & Grands, tous magnifiques en habits & en livrées, & cette entrevuë fut admirée des Etrangers. Les deux Princes se firent beaucoup de civilitez sur le pas, Maximilien, comme plus jeune, dit qu'il ne vouloit pas prendre la droite, mais Philippe l'obligea à la prendre. Les Milices du Païs les mieux faites & les mieux vêtuës qu'on pût trouver, furent mises en haye, depuis le lieu où se rencontrerent les deux Princes, jusques au Palais Royal. On ne pouvoit rien voir de plus pompeux, que cette entrée, on n'entendoit que décharges de Canon, & de Mousqueterie, son de Cloches, Acclamations, & comme la nuit approchoit, on mit des Illuminations aux fenêtres.

Il visite son Epouse. Dés que Maximilien fut descendu de cheval, il courut rendre visite à son Epouse dans son Appartement, qui touchoit celui qu'on avoit préparé pour lui. Ils s'embrasserent & se donnerent beaucoup de marques de tendresse, & lors que le Prince fut prés d'elle, elle lui dit de fort bonne grace en Espagnol, *& où est donc le Prince Maximilien mon Epoux ? Le voici*, lui répondit Maximilien: *Comment ?*

repartit:

repartit elle, l'Empereur mon Pere m'a écrit, qu'il m'avoit mariée avec un Allemand, & vous êtes Espagnol? Je m'estime si heureux, lui répliqua Maximilien, *d'avoir pour Epouse une Espagnole, que j'ai oublié que je suis Allemand.* Le Prince Philippe qui étoit present, prit alors la parole, & leur dit, que ce n'étoit là qu'un échange, parce que si Maximilien étoit venu en Espagne pour se faire Espagnol; il s'en alloit lui en Allemagne pour se faire Alllemand. Ces réponses si gentilles d'une jeune Princesse, & de ces jeunes Princes, plûrent beaucoup à ceux de l'une & de l'autre Nation qui étoient à l'entour, aussi furent-ils applaudis de tous, ce qui ne fit pas de déplaisir, à mon avis, aux jeunes Epoux.

Demi-heure aprés l'Evêque de Trente, qui est Prince de l'Empire, fit dans la même Chambre la céremonie du mariage, & la benediction de l'Anneau que Maximilien donna à son Epouse, en confirmation de ce qui avoit été fait auparavant à Aranjuez prés de Madrid, par Jean Martinels Siliceo, Archevêque de Tolede, en vertu de la procuration que Maximilien avoit donnée au Baron Thomas Perenot de Santionai, Frere de Monsieur l'Evêque d'Arras, premier Ministre de l'Empereur, à la consideration duquel, on avoit fait *Nôces. 1548.*

l'honneur au Baron de l'envoyer en Espagne, pour épouser l'Infante au nom de Maximilien; commission qui ne fut pas fort agréable aux Espagnols ordinairement pointilleux. Ulloa dit pourtant que ce Baron ne fit autre chose que porter la Procuration, au Prince Gonzale Perez, qui fut celui qui Epousa l'Infante au nom de Maximilien. Quoi qu'il en soit, ce soir la même aprés un Festin & un Bal assez court, le mariage fut consommé. Il faut sçavoir que Maximilien gagna sur Mer la fievre quarte qu'il garda pendant trois mois, de sorte que le commencement de son mariage fut mêlé de chaud & de froid.

Le Prince Philippe part de Valladolid.

Le lendemain le Cardinal de Trente celebra une Messe solemnelle, dans la Cathedrale, servi par deux Archevêques Espagnols, & à l'Evangile il fit la ceremonie de la benediction publique du mariage. Ce soir-là & le lendemain il y eut un Bal magnifique, & au soir du troisiéme jour on joüa la Comedie de Louis Arioste de Ferrare traduite en Espagnol. Déja le Prince Philippe ou le Duc d'Albe pour lui, avoit donné ordre de faire avancer vers Barcelonne sa Maison, & comme il étoit pressé de partir, le 1. d'Octobre, par ordre de l'Empereur, il fit proclamer à son de trompe, que Maximilien & Marie son Epouse gouverneroient ensemble les Royaumes. Le lende-

main,

main, qui fut le sixiéme aprés la celebration du Mariage, il partit, aprés avoir pris congé des nouveaux mariez; & ne voulut pas souffrir qu'ils l'accompagnassent, pour ne pas perdre le temps en ceremonies & complimens. Il fut accompagné dans ce voyage par le *Cardinal de Trente*, l'Evêque de *Tropea* Legat du Pape, *le Duc d'Albe*, le Prince de *Mllet Ruigomez*, *Don Fernando Gonzales de Cordoüa Duc de Sessa*, *Don Antonio de Tolede*, son grand Escuyer, *Don Jean de Benavides* Gentilhomme de sa Chambre, & *Don Gomez de Figueroa*, Capitaines des Gardes du Corps Espagnoles, & de plusieurs Seigneurs de de grande qualité. Plusieurs furent mécontens de n'avoir pû être du voyage, même pour éviter les jalousies, ces grands Seigneurs laisserent leurs plus proches.

Comme ils furent arrivez à Montaigu par des pluyes continuelles, le Duc d'Albe reçut un Courrier qui lui portoit la nouvelle de la mort de son fils aîné Don Garzia de Tolede, jeune homme de 17. ans, de grande esperance, & qui promettoit d'égaler en belles Actions ses predecesseurs. Le Duc fit paroître en cette occasion, qui auroit accablé de douleur tout autre pere que lui, la plus grande force d'esprit qu'on ait jamais vû en aucun homme. & lors que le Cardinal de Trente alla dans son appartement

Mort du fils du Duc d'Albe.

tement pour le consoler, il lui dit. *Monseigneur, si la nature avoit fait naître mon fils seul sujet à la mort, j'aurois sujet de m'en affliger beaucoup, mais la Loi qui nous assujettit à la mort est trop generale, pour ne s'y pas soûmettre avec patience.* Aussi sa fermeté fut-elle admirée.

N. Dame de Montferrat.

Le Prince continua son voyage toûjours servi & regalé par D. *Pietro di Luna* Vice-Roy d'Arragon, tant qu'il fut dans ce Royaume, & par *Alphonse de Segerve* de la part du Vice-Roi pour la Catalogne. Il s'arrêta deux jours à *Iqualado*, souhaitant comme tous ceux de sa suite, de visiter le Monastere de Nôtre-Dame de Montserrat, si fameux dans toute l'Espagne. C'est un lieu où les Catholiques vont en grande devotion, situé sur une haute Montagne. Il y a un si grand concours de Pelerins, que l'on assûre qu'on dépense tous les ans pour les entretenir trente mille Ducats, qui sont pris de la charité & des aumônes, qu'on fait à ce Lieu. L'Abbé & les Moines qui sont de l'Ordre de S. Benoist, le furent recevoir en Procession. Il se confessa & communia de la propre main de l'Abbé. Ensuite il visita les treize Hermitages, éloignez deux milles l'un de l'autre, à l'entour du Monastere, dans chacun il y a un Hermite, & ils sont presque tous Gentilshommes.

Le lendemain le Prince continua son voyage à Barcelonne, qui n'est qu'à vingt milles de-là. *D. Jean Fernandez Manrico* Marquis d'Aquilar, Vice-Roy & Capitaine General de Catalogne, *D. Bernard de Mendozza*, General des Galeres d'Espagne, Monf. *Jaques Cassador* Evêque de Barcelonne, avec les Consuls & Députez de la Ville, cent cinquante Gentilshommes ou principaux Bourgeois lui allerent au devant. Les Bourgeois aussi & ceux des environs se mirent sous les Armes, & se rangerent en double haye, jusques à deux milles hors la la Ville. Comme il fut prés de la porte, la Magistrature & les deux principaux Consuls lui furent presenter les Clefs comme à leur legitime Prince & Seigneur, qu'il ne voulut pourtant pas recevoir. Le Clergé aussi avec tous les Ordres allerent au devant de lui avec une foule incroyable de Peuple, ce qui obligea le Prince à demander au Vice-Roy, *où pouvoient loger tant de gens* ?

Philippe arrive à Barcelone.

A Barcelone le Prince logea dans le Palais de *Stephana de Requesent*, Dame veuve, qui passoit pour l'Amazone de son Siécle, en toute sorte de vertus & belles qualitez, & d'une richesse immense. L'Empereur avoit fait negocier son mariage avec D. Jean de Zuniga Gouverneur du Prince Philippe, Grand Commandeur de Castille, & premier Conseiller de Sa Majesté Imperiale,

Regale & départ. 1548.

le, & le Contrat en fut passé le même jour en presence du Prince, qui avant que de partir lui fit present de quinze mille livres en pierreries. Il demeura trois ou quatre jours dans cette Ville. Le soir de son arrivée il fut traité de cette Dame, qui lui donna aussi le Bal. Le lendemain le Vice-Roy à son tour lui fit un Regale avec Bal. Le 3. la Ville le traita avec magnificence. Le 4. le Cardinal Evêque de Trente lui donna un Festin qui fut admiré. De-là il alla à Rosses, Païs considerable, principalement pour son Port, le plus grand, le plus assûré, & le plus commode qui soit sur la Mediterranée, sur la pointe duquel il y a une Forteresse que l'Empereur Charles V. a fait bâtir. Campana dit, que le Prince s'embarqua à Barcelone, en quoi il s'est trompé.

Ordre de la Flotte. Le Prince Doria, qui par ordre de l'Empereur l'attendoit là avec une Armée Navale, ayant appris que le Prince Philippe y venoit pour s'embarquer, fit mettre en ordre de Bataille les Galeres & les Vaisseaux, ornez de Bannieres & Etendarts de Damas Cramoisi de plusieurs couleurs en broderie d'or & d'argent avec les Armes des Royaumes & de l'Empire. On ne pouvoit rien voir de plus beau. Trois Compagnies d'Arquebusiers Espagnols, habillez de neuf, & commandez par les trois Capitaines *Amador di Donna Maria, Diego Hernandez*

Mor-

Morrevela, & *Rodrigue Pagano*, l'attendoient sur la Mer. Quand le Prince y fut arrivé avec les Grands qui l'accompagnoient, les Espagnols firent une décharge, & incontinent aprés on commença l'embarquement. Le Prince André Doria accompagné de douze Gentilshommes Genois, 40. Officiers de sa Maison, & ses Domestiques, richement habillez à la maniere des gens de marine, & Doria en habit de grand Amiral, sortirent des Galeres & allerent à Terre recevoir le Prince, qui lui fit mille caresses, & un accueil tel que méritoit un si grand homme, & qui répondoit à l'estime extraordinaire, qu'il sçavoit que l'Empereur son Pere faisoit de lui. Doria fut extrêmement satisfait de se voir tant caressé & si tendrement embrassé dans sa vieillesse, par un si jeune Monarque, (qu'il me soit permis de lui donner cette qualité.) Il fit beaucoup d'honneur aussi Gentilshommes de sa suite, car il ne se contenta pas de leur donner une main à baiser, mais il appuyoit l'autre sur leur épaule, comme s'il eût voulu les embrasser.

Aprés quelques complimens le Prince entra dans une Barque magnifique, où l'on ne voyoit qu'or & argent, Doria lui donnant la main; dans laquelle entrerent aussi le Cardinal & le Legat du Pape. Le reste de *Embarquement.* 1548.

sa

sa suite fut mis dans d'autres belles Barques. A peine le Prince s'étoit-il assis, que la Capitane commença à faire une Salve de son Artillerie, qui fut suivie de celle des autres Vaisseaux & Galeres, & du Château de Roses. Ceux qui n'avoient pas accoûtumé la Mer, croyoient que le Ciel alloit tomber, par les Eclairs & les Tonnerres qui retentissoient: & ces mêmes Galeres & Vaisseaux, qui un peu auparavant sembloient des Arcs de Triomphe, par leurs riches Banieres & Etendarts, paroissoient être tout en feu, & prêts à être consumez par les flames. Les Soldats témoignerent aussi par leurs décharges la part qu'ils prenoient à cette joye. Au bruit du Canon & de la Mousqueterie succéda la Musique harmonieuse des Trompettes, des Fifres, & de plusieurs autres Instrumens, de tous les Vaisseaux, pendant que le Prince entroit dans la Capitane, qui firent de ce jour un jour de joye & de Fête. La Galere étoit magnifique, & le Prince prit plaisir à la regarder de tous côtez. La chiourme même étoit fort proprement mise.

Tempête. A peine avoit-on avancé deux cens pas dans la Mer, par un grand calme, qu'il se leva une des plus furieuses tempêtes qu'on puisse essuyer. Plusieurs croyoient que le Ciel, qui n'approuvoit pas ce voyage, avoit suscité ces vents pour l'empêcher. Doria lui-

même,

même, quoi qu'il ne le témoignât pas, pour ne pas donner l'alarme au Prince, crût que plusieurs Vaisseaux avoient fait naufrage, parce qu'ils avoient été contraints de se retirer, où la fortune & les vents les porteroient; mais Dieu voulut, qu'il n'en arriva pas d'autre mal, que la perte de quelques gens de service, & les Hardes de l'Amiral de Castille, qui étoient pourtant fort considerables. Doria trouva moyen, non sans beaucoup de peril, & de peine, de conduire le Prince & la Capitane, qui avoit beaucoup souffert, au Port de Barcelone, où il descendit à terre, & fut incontinent rendre graces à Dieu dans la Cathedrale. Il fut obligé de demeurer douze jours dans cette Ville pour attendre les Vaisseaux dispersez, que l'on croyoit perdus; & trois jours aprés il vit avec beaucoup de joye arriver l'Amirante de Castille, le Duc de Sessa, Don Diego Azevedo son Maître d'Hôtel, & plusieurs autres qui étoient dans ces Vaisseaux, & fit travailler incessamment à reparer les Vaisseaux endommagez.

Nouvel embarquement & arrivée à Genes.

Aprés s'être raffraîchi pendant douze jours, le Prince s'embarqua pour la seconde fois sans autre ceremonie, que de faire dire une Messe de Voyageurs par le Cardinal de Trente, sur le Rivage. Le jour auparavant on avoit embarqué la Maison du Prince, avec toutes les Hardes, & 60.

beaux

beaux chevaux, & ensuite les Domestiques & l'Equipage des Grands, & des Personnes de leur suite. Cette seconde navigation ne fut guere plus heureuse que la premiere, il est vray, qu'ils ne furent pas bâtus de la tempête, mais le vent fut toûjours contraire, & il fallut toûjours aller à force de rames. Finalement aprés plusieurs jours de voyage ils arriverent devant Savonne le 23. Novembre, où ils passerent la nuit sans débarquer. Le lendemain ils arriverent de bonne heure à Genes. La Seigneurie de la Ville lui alla au devant sur une magnifique Galere. Le Prince alla loger au Palais du Prince Doria, dans l'Appartement où son Pere avoit logé plusieurs fois. Le soir il fut rendre visite à la Princesse Doria, & à la Veuve de Jeannetin Doria Neveu de l'autre, il y fut reçû avec peu de ceremonie, parce qu'il y étoit allé incognito.

Citadelle. Le Prince fit plusieurs Presens à Genes, sur tout à la Princesse Doria, à la Veuve de Jeannetin, & d'autres. Avant son départ le Senat lui recommanda l'affaire suivante. Au commencement de cette année l'Empereur avoit fait dessein de faire bâtir à ses dépens une bonne Citadelle à Genes, au haut de la Montagne qui domine la Ville & le Mole, pour la sûreté du Milanés. Déja Jeannetin & quelques autres Nobles

y

y avoient donné leur consentement, & il esperoit qu'André Doria ne s'y opposeroit pas. Mais le peuple, quoi que subjugué par la Noblesse, & qui murmure d'ordinaire, ne pouvoit ouïr parler de la Citadelle. L'Empereur leur avoit bien declaré qu'il n'avoit en cela d'autre dessein, que d'empêcher les François de machiner comme ils faisoient contre ce Païs-là, & de réveiller leurs vieilles prétentions sur cette Ville, à quoi ils ne penseroient jamais, s'ils voyoient la Ville assûrée de la protection de la Maison d'Austriche, par le moyen de cette Citadelle. Mais le Peuple ne vouloit entendre aucune raison là-dessus, & comme la Magistrature & le Conseil prévoyoient qu'il en pourroit arriver de grands désordres, ils prierent le Prince Philippe, de détourner l'Empereur son Pere de ce dessein, ce qu'il leur promit, & il s'acquita si bien de sa promesse, que bien-tôt aprés Charles V. les fit assûrer, qu'ils n'avoient plus rien à craindre là-dessus.

De Genes le Prince Philippe alla à Pavie, où il voulut visiter les lieux où s'étoit fait le dernier siege, où la Bataille s'étoit donnée, & où le Roy François I. avoit été pris. Delà il alla à Milan, où il fut reçû avec plus de magnificence, que ne l'avoit été l'Empereur son Pere; il est vray, que le temps de guerre où l'on étoit alors, n'avoit pas per- *Philippe à Milan.*

permis de faire pour lui, ce que l'on auroit souhaité. Don Ferrante Gonzaga qui en étoit Gouverneur, & qui l'étoit allé voir à Genes, s'en retourna trois jours aprés pour faire faire les préparatifs necessaires. Trois cens Gentilhommes du Païs lui allerent au devant à pied, à une demi lieuë hors de la Ville, armez de Cuirasses luisantes, & enrichies d'or, portant des Culottes d'écarlate, garnies de Velours cramoisi avec des petits cordons d'or. Ils avoient chacun une toque à la maniere des Romains, avec des plumes blanches & des Médailles d'or à l'entour du Bonnet: Des Juppons de Satin cramoisi, & des Casaquins de Velours rouge garnis d'or, & chacun enfin une chaîne d'or penduë au col. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniere. A leur tête marchoit Don Antonio Mendozza, (d'autres disent Varagos) habillé magnifiquement, ayant à ses côtez douze Pages portant de riches Livrées. Toutes les ruës & fenêtres des maisons depuis la porte de la Ville jusqu'au Palais Royal, par où il devoit passer, pendant un mille, étoient tapissées, & ornées de beaux Tableaux, & le lendemain il alla à la Cathedrale, avec cette même suite.

Visites & presens. Aprés dîné le Prince alla visiter la Princesse d'Ascoli Epouse de Gonzague, qui lui donna le soir un magnifique Bal. Philippe fit

it present à cette Dame d'un Diamant de ·000. Ducats, il fit aussi d'autres riches Presens à une de ses Filles, à la Duchesse sa Belle-fille, & à plusieurs autres Dames & Cavaliers. Plusieurs Ambassadeurs & Princes, & entre autres le Duc de Savoye, le furent visiter à Milan. Le premier jour de l'an, la Ville fit au Prince un Present de douze mille Ducats, & l'Etat un autre de cinquante mille. Il y fit un séjour de trois semaines, qu'il passa en Fêtes & Visites continuelles ; pendant lequel il visita aussi toutes les Eglises, & fit des Presens & des Charitez à toutes.

Il partit de Milan le 6. Janvier accompagné du Duc de Mantoüe, & du Gouverneur Gonzague jusqu'aux frontieres. Je ne m'étendrai pas ici à parler des somptueuses receptions que lui firent le Duc de Mantoüe & la Republique de Venise, lors qu'il passa sur leurs terres. Je me contenterai de dire, que l'accueil que lui firent les Peres du Concile de Trente, ne pouvoit être ni plus magnifique, ni plus plein de zele. Il entra dans cette Ville, au milieu de deux Cardinaux ; les autres, tant Cardinaux qu'autres Prelats marchoient aprés lui deux à deux. Mais pour ne pas tenir plus long-temps Charles V. dans l'impatience de voir son fils ; je veux, sans plus m'arrêter, ni parler de l'accueil & des caresses que *Continuë son voyage.*

lui firent les Princes & les Villes par où il passa, le mener dans le Païs qu'il souhatoit tant de voir.

Arrive aux Pays-Bas.

Quand il fut donc à Spire, qui n'est pas loin des frontieres des Païs-Bas, quand on a passé le Rhin, le Duc d'Arseot le fut recevoir de la part de l'Empereur, & l'accompagna jusqu'à Brusselles, avec *mille* Gendarmes, & deux cens Chevaux-legers, tous gens bien faits, bien mis, & bien montez. Les Bourgeois de Spire le reçûrent avec magnificence, lui firent un superbe Festin, & un present d'une tasse de vermeil, dans laquelle il y avoit cinq cens florins d'Allemagne en Ducats. L'Electeur de Mayence & le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, qui l'avoient accompagné pendant deux journées jusqu'à Spire, prirent là congé de lui & s'en retournerent. De-là continuant son voyage il fut noblement regalé par le Prince de Nassau à Sarbrug. Delà il alla par la Moselle à Luxembourg, où il commença à entrer dans les Etats de Flandres. Le Comte de Mansfeldt, & le Senat de la Ville, avec plusieurs Gentils-hommes & Bourgeois lui allerent au devant, ils s'estimerent heureux d'être les premiers à recevoir le Prince dans leur païs, & glorieux de cet avantage, ils firent tout ce qui fut en leur pouvoir, pour lui faire plus d'honneur. Il prit plaisir à voir le grand nom-

nombre d'Artillerie de cette Ville, n'en ayant jamais tant vû en aucune autre, aussi est-il vray qu'il fut tiré à sa sortie plus de mille coups de Canon, à ce que l'on a asseuré depuis.

Finalement le Prince, après avoir passé à Arlon & autres lieux, arriva à Namur, où il fit son entrée le 27. Mars. Là Philibert Prince de Piemont, fils du Duc de Savoye, & de Madame Beatrix de Portugal, Sœur de sa Mere, le fut recevoir; ce que fit aussi Adolphe d'Holstein Frere du Roi de Danemarc, qui étoit parti en poste de la Cour de l'Empereur, avec plusieurs autres Seigneurs. Le Prince fit mille caresses à l'un & à l'autre, en des termes les plus obligeans. Il faisoit beau voir huit cens Bourgeois de la Ville ou des environs, d'entre les plus considerables familles, bien mis & bien armez, divisez en huit compagnies, avec leurs Enseignes & leurs Tambours, marchant à pied quatre à quatre, le Commandant à leur tête. Après eux venoit le Gouverneur, qui étoit le Comte de Mansfeldt, à Cheval, ayant à ses côtez ses Estafiers & ses Pages, suivi des Bourgues-Mestres & des autres Magistrats. Le Clergé le fut recevoir à la porte de la Ville, & pendant qu'il entroit on fit une décharge continuelle de l'Artillerie pendant une heure, à cause que la foule ne permettoit pas d'avancer beaucoup dans les ruës,

A Namur. *1549.*

Festin remarquable.

Le lendemain le Clergé le vint prendre, & l'accompagna en procession à la Messe. Ensuite il dîna en public, & fut servi par les Magistrats. Le repas se fit de bonne heure, parce que le Prince étoit invité à voir une Fête & une réjoüissance curieuse. On vit paroître cent hommes montez sur des échasses hautes de deux coudées, qui sembloient des Geans. La moitié portoient des casaques, sur lesquelles il y avoit des Croix rouges de Bourgogne, & les autres portoient sur les leurs les Armes de l'Empire. Ils entrerent à la file trois à trois à la grand' Place, où se faisoit la Fête, au son des Fifres & des Tambours. Puis ils se rangerent en deux corps, cinquante d'un côté & cinquante de l'autre, trois à trois, comme ils étoient venus, & commencerent à se battre les uns contre les autres, se heurtant les uns les autres avec leurs échasses; on en voyoit de temps en temps tomber quelqu'un à terre, mais le plaisir étoit de les voir se servir fort adroitement de ces machines. Le Prince prit tant de plaisir à ce divertissement, que deux jours aprés on en prépara un semblable dans la place du Palais où il logeoit, Le lendemain il partit trés-satisfait du bon accueil qu'on lui avoit fait dans cette Ville; mais avant qu'il en partît, arriva son Maître d'Hôtel D. Diego d'Azeveda, venant de Rome, où le Prince l'a-

yoit

voit envoyé de Genes, pour baiser les pieds de sa part au Pape. De Namur il alla à *Wabra*, à six mille de Bruxelles, où l'Evêque d'Arras, fils do Granvelle, premier Ministre de l'Empereur, étoit allé pour le visiter de sa part, & sçavoir l'état de sa santé, & s'en retourna à Bruxelles aprés avoir fait sa commission.

Le lendemain, qui étoit le premier d'Avril, le Prince partit de ce lieu, plein de joye, tant parce que ce devoit être la derniere journée de son long & penible voyage, que parce qu'il devoit avoir la joye de voir ce soir-là son Pere. Il alla dîner à *Vura* petite Terre & Village, mais où il y avoit un magnifique Palais, qui passoit pour un lieu délicieux, prés de la fameuse Forêt de Soignies, à huit milles de Bruxelles. Là la Reine sa Tante, Gouvernante des Païs-Bas, le fut recevoir, avec la fleur des Dames de sa Cour, accompagnée des principaux Gentilshommes; Elle y étoit arrivée de bonne heure, pour voir les préparatifs du dîné. Quand elle fut avertie que le Prince son Néveu approchoit, Elle fut l'attendre avec toute sa suite à la grande porte du Palais. Le Prince de son côté averti qu'elle étoit là, descendit de Cheval, avec tous ceux qui l'accompagnoient, de cent pas loin, il courut au devant de la Reine. Chacun peut s'imaginer avec qu'elle ten-

Reçû de la Reine sa Tante.

1548.

dresse la Reine embrassa mille fois ce cher Neveu.

Il part pour Bruxelles.

Le Prince crût pouvoir arriver ce jour-là à Bruxelles, mais cette genereuse Tante, affamée de voir son Neveu, & de joüir de lui, avoit fait préparer un Festin magnifique, qui dura jusqu'à la nuit; à peine furent-ils sortis de Table, que le Bal commença, & dura jusqu'à minuit; le Bal fini on fit une courte, mais magnifique collation, aprés quoi on fut se coucher. La Reine ayant pris congé du Prince, s'en retourna à Bruxelles par un autre chemin. Une heure aprés le point du jour le Prince partit aussi, & fut autant surpris qu'en aucune autre occasion, de voir un si grand concours de peuple, que depuis la porte de ce Palais jusques à Bruxelles, qui en est éloignée de huit milles, les chemins étoient bordez d'un côté & d'autre de gens de l'un & de l'autre Sexe. La Reine de France Eleonor, qui étoit une autre Tante du Prince, n'avoit pû, à cause d'une indisposition, lui aller au devant à *Vara*, avec la Reine sa Sœur, mais Elle alla avec les Dames & Gentilshommes de sa suite jusques à un lieu nommé *Campo Arenoso*, à deux milles de Bruxelles, situé dans une plaine fort agreable, là pour faire honneur à leur entrevûë, où ils se témoignerent tant d'affection reciproque, il se fit un combat agreable des Gen-

Gendarmes contre les Chevaux-legers; il y eut un concours innombrable de peuple, & de la fleur de la Noblesse du païs. Aprés ce petit divertissement, la Reine fit presenter au Prince une delicieuse collation, & une si grande abondance de raffraîchissemens, qu'il y en eut, non seulement pour les gens de la suite des grands Seigneurs, mais encore pour les Soldats, par le moyen de quatre Fontaines de vin qu'on fit couler.

Son entrée à Bruxelles.

La Reine se retira ensuite à Bruxelles par un autre chemin, & le Prince y alla par le chemin ordinaire, parce qu'il y devoit faire son entrée par la porte de Louvain. Il étoit accompagné, non seulement des Princes, Barons, & grands Seigneurs de sa Cour, mais encore de ceux qui se trouverent en celle du Roi son Pere, qui étoit alors fort grosse, parce qu'on y étoit venu de tous les endroits des Païs-bas, tant pour satisfaire leur curiosité, que pour témoigner leur zéle envers l'Empereur. Ce Prince aussi envoya sa Cour où il y avoit alors plus de 700. Princes, Barons, ou Gentilshommes, à un mille hors de Bruxelles pour le recevoir. Le Chancelier de Brabant, avec le Conseil, le President de la Chambre avec ses Assesseurs, les Bourgues-Mestres, Auditeurs, Conseillers, Recteurs, Pensionnaires, & Lieutenant le furent recevoir à la porte de la Ville. Ceux de la Ville portoient des

Robes longues de Velours cramoisi, doublées de Satin de la même couleur, avec des Bonnets ronds de Velours noir ; & ceux de la Province, comme les Conseillers, Secretaires, Notaires, & autres Officiers, portoient des courtes Robes de Damas cramoisi, & des Bonnets de la même couleur, tous à cheval, au nombre de deux cens quatre-vingt six.

On le reçoit à la premiere porte.

Dés qu'ils apperçûrent le Prince, ils descendirent tous de cheval, ce que fit aussi Philippe, & aprés avoir écoûté le compliment que lui fit en peu de paroles le Grand Pensionnaire, le Prince remonta à cheval, ce que firent aussi les autres aprés lui, & le suivirent avec la Noblesse. Les Bourgeois étoient sous les Armes, rangez en double haye par-tout où il devoit passer, pour faire plus d'honneur à son entrée, & arrêter la foule innombrable de Peuple qui étoit accouruë à Bruxelles de toutes les Provinces voisines. Le Prince entra majestueusement, entre le Cardinal de Trente qu'il avoit à sa droite, & le Prince fils du Duc de Savoye qui étoit à sa gauche, monté sur un cheval d'Espagne blanc, dont la Housse & le Harnois étoient fort riches. Il étoit habillé à l'Espagnole, avec un Casaquin Violet, en broderie d'or, plissé sur des bandes de Velours violet & de Taffetas. Il portoit un chapeau haut d'une coudée, & qui n'a-

voit

voit pas plus de quatre doigts de bord, violet aussi, bordé d'or, avec une plume blanche. Aprés lui on portoit l'Étendart Royal; il étoit au milieu, ayant à sa droite le Duc d'Albe, en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & à sa gauche l'Evêque d'Arras. Ensuite marchoient les autres Grands & Barons aussi trois à trois.

De la premiere porte on marcha en bon ordre vers la seconde; on ne voyoit de tous côtez, qu'Arcs de Triomphe, Devises, & Vers à la loüange du Prince. Il fut reçû à cette seconde porte, en pompe par le Doyen & les Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Sainte Gudulle, prés du Cimetiere, portant de riches Chapes de Brocard d'or & de Soye, & par les quatre Ordres des Mendians. Le Prince descendit de cheval, & en même temps le Chancelier de l'Ordre de la Toison d'Or lui presenta une Croix à adorer, ce qu'il fit à genoux avec beaucoup de devotion, mais avec une courte priere. Quand il eut fait la ceremonie, le Doyen le complimenta en peu de paroles en Flamand, de la part du Chapitre, & l'Evêque d'Arras, qui avoit servi d'Interprête aux autres complimens qu'on avoit faits au Prince, le fût encore en celui-ci. Ensuite il entra dans l'Eglise precedé du Clergé & suivi des autres Princes, du Cardinal de Trente, du Duc d'Albe, & de plusieurs Barons, & fut *A la seconde porte.*

ſe mettre à genoux devant le grand Autel, ſur un Tapis & des Carreaux de velours, ayant à ſa gauche le Cardinal de Trente, à genoux auſſi ſur le Tapis & ſur un Carreau, mais plus bas d'une marche, & l'on chanta fort melodieuſement, le *Veni Sancte Spiritus*.

On va au Palais. Cela fait, & le Clergé l'ayant reconduit jusqu'à la porte de l'Egliſe, il remonta à cheval avec ſa ſuite, & continua ſon chemin vers le Palais; il trouvoit par tout de nouveaux ſpectacles, & d'autres Arcs de triomphe. Comme il entroit dans la place du Palais il y fut reçû par un agreable concert de Luts & autres Inſtrumens de Muſique, que l'on avoit placez ſur un échafaut, magnifiquement orné, devant la porte des Marchands Venitiens, qui en faiſoient la dépenſe. Les Muſiciens portoient de grandes Robes de Brocard d'Or & de Soye, & des bonnets de Velours, avec des plumes de diverſes couleurs. Il entra dans la place ſous un Arc de Triomphe d'une admirable ſtructure, ſur lequel on voyoit les ſtatües de l'Empereur Charles V. & du Prince ſon Fils. Au deſſus & vers le milieu de l'arc on voyoit une Renommée de bois doré, avec ſa Trompette, ornée de perles & de pierreries, & autour on liſoit ces paroles qui ſembloient ſortir de ſa bouche.

In

*In omnem Terram exivit Cæsaris Fama ;
Et in fines Orbis Terra, mandatis ejus
obediunt.*

C'est-à-dire, *La reputation de l'Empereur est répanduë dans toute la Terre, & jusqu'au bout du Monde on obéït à ses Ordres.* La Cour & la Place du Palais étoient remplies d'une si grande foule, qu'il fut impossible pendant plus de demi-heure de faire faire place au Prince & à sa suite pour y passer ; mais quoi qu'il fît déja obscur, la Place étoit illuminée d'un si grand nombre de Flambeaux, qu'il y faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Accueil de son Pere.

Au milieu de la Place Philippe mit pied à terre, parce qu'il apprit, que les deux Reines, Marie & Eleonor, ses Tantes, l'attendoient à la porte du Palais. Il fut accueilli par ces deux Princesses qui l'embrassesent, le mirent au milieu d'elles, & le conduisirent à l'Empereur son Pere, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience dans son Appartement. Philippe s'approchant de son Pere, se mit respectueusement à genoux devant lui, embrassant ceux de l'Empereur, qui pour lui témoigner une tendresse paternelle, le releva en même temps de ses propres mains, l'embrassa pendant long-temps, & le baisa plusieurs fois des deux côtez,

versant tant de larmes de joye, qu'il fit pleurer les deux Reines, le Prince, & tous les Grands Seigneurs de la Cour. Toute la nuit on fit tant de feux de joye publics & particuliers, qu'il sembloit que la Ville étoit toute en feu ; chacun des Bourgeois ayant tâché de se distinguer & de surpasser son Compagnon à imaginer quelque agréable réjoüissance. Au milieu de la place du Palais il y avoit un grand feu en pyramide qui dura toute la nuit, il est vray que le moindre feu d'Artifice qu'on fasse aujourd'huy, vaut mieux que cent de ceux qu'on faisoit en ce temps-là, tant on a raffiné sur ces sortes d'inventions.

Messe & presens

Le lendemain matin, l'Empereur conduisit le Prince Philippe à la Cathedrale, accompagné de tous les Grands de la Cour, & de tous les Magistrats de la Ville. On y celebra une Messe Solemnelle avec la Musique de l'Empereur, pour rendre graces à Dieu, de ce qu'il avoit heureusement conduit le Prince, dans un si long voyage. Ensuite les Bourgues-Mestres & toute la Regence se transporterent au Palais, & presenterent respectueusement au Prince une grande & riche Coupe de vermeil avec son couvercle, si pesante, qu'à peine un homme des plus forts la pouvoit porter. Mais elle étoit beaucoup plus considerable par l'excellence du travail, que par sa matiere,

enrichie de Figures, de Lettres Hyerogliphiques : entre autres paroles il y avoit celle-ci autour du couvercle :

Imperator Cæsar Constantinus, prostrato ad Pontem Milvicem Tyranno Maxentio post gravem ccc. ferè annorum persecutionem, afflictam Christi Ecclesiam in Libertatem asseruit.

C'est-à-dire : *L'Empereur Constantin, aprés avoir deffait le Tyran Maxence prez du Pont Mele, délivra l'Eglise affligée de Jesus-Christ, aprés une cruelle persecution de trois cens ans.*

Le Pensionaire, (qui est une charge à peu prés comme celle de Procureur ou d'Avocat general) complimenta le Prince de la part des Bourgues-Mestres & de la Ville, le priant d'agréer le present qu'on lui portoit avec respect, non pas pour la valeur, mais parce qu'il étoit accompagné du cœur de tous ses Sujets, qui l'assuroient par-là d'une obéïssance profonde. L'Evêque d'Arras répondit au nom du Prince, qu'il acceptoit avec plaisir, le present, & le cœur de ceux qui le lui faisoient. On ne sçauroit dire combien l'Empereur fut satisfait d'avoir

Divers autres évenemens. 1549.

le Prince son Fils auprés de lui ; car en peu de temps, & tout jeune qu'il étoit, n'ayant alors que vingt-deux ans, il reconnut qu'il étoit grave dans ses discours, subtil dans ses réponses, sage dans ses resolutions, prompt à comprendre les affaires les plus embarrassées, prudent à dire son avis dans les affaires les plus importantes, judicieux, & intelligent dans les tours & détours du Siecle : Aussi dés le second jour de son arrivée, il l'admit dans son Conseil Secret, & le fit même presider en sa place.

Il est reçu dans toutes les Villes.

Il est vrai que pendant trois mois il fallut accorder à toutes les Villes du Païs, qui le demandoient avec empressement, le plaisir de voir le Prince, que chacune se faisoit honneur de voir chez Elles, ce que l'Empereur ne leur voulut pas refuser. Ainsi il alloit tantôt dans une Ville & tantôt en une autre, ordinairement accompagné de la Reine Gouvernante, & par tout ce n'étoit que Fêtes, Bals, Cavalcades, presens, & receptions magnifiques. Mais comme Anvers étoit alors la plus riche, la plus peuplée, & la plus magnifique Ville du païs, Elle voulut aussi se distinguer en cette occasion, & surpasser toutes les autres dans la belle entrée qu'on lui fit au commencement de Septembre. Huit cens Bourgeois à cheval habillez de Velours bleu, avec un nombre

bre infini de rubans de la même couleur ſur la tête des chevaux, lui allerent au devant, à deux mille hors de la Ville, précedez de ſix en ſix de quatre Eſtaffiers & de deux Pages, richement habillez. C'étoient pour la plûpart des Recteurs, Magiſtrats, & Officiers de la Ville, tant Regens que hors de Charge. Plus de quatre mille Bourgeois habillez & armez d'une même ſorte lui allerent auſſi au devant à pied. On érigea vingt-quatre Arcs de Triomphe, qui coûterent vingt mile Piſtoles, groſſe ſomme en ce temps-là, où l'argent n'étoit pas ſi commun qu'aujourd'hui.

Comme la Ville d'Anvers étoit alors, ce qu'eſt aujourd'hui celle d'Amſterdam, c'eſt-à-dire, qu'elle paſſoit pour la plus riche & la plus fleuriſſante du païs, il y eut un plus grand concours de monde qu'en aucune autre, parce que l'on s'aſſuroit de voir à cette entrée des choſes plus rares qu'aux autres. Pendant huit jours le Prince & la Reine Gouvernante furent traitez aux dépens de la Ville avec toute leur ſuite, & tous les jours on leur donnoit quelque nouveau divertiſſement, des Feſtins, Joûtes, Tournois, Bals, Jeux, & délicieux Repas. Tous les ſoirs on faiſoit des feux d'artifice d'une nouvelle invention dans les places publiques, outre ceux des particuliers,

Anvers 1549.

siers, & pendant tout ce temps-là il ne se parla entre les Bourgeois que de Bals & de Festins. La Ville fit present au Prince d'une Statuë de la grandeur d'une femme, representant l'Abondance, qui embrassoit une grande Coupe d'argent dans laquelle il y avoit douze mille Ducats. Aussi sortit-il de cette Ville plus satisfait que d'aucune autre.

Nouvelles affligeantes. Mais quelque grande que fût la joye de l'Empereur, de voir le Prince son Fils si caressé en Flandre, cependant comme les plaisirs du monde sont mêlez de quelque amertume, il faut avoüer que Charles V. l'éprouva dans cette occasion, comme il l'avoit souvent fait, & que sa joye fut interrompuë par les nouvelles qu'il reçût alors, & qui l'affligerent beaucoup, des grands desordres & dommages que Dragut avoit causez sur la Mer Méditerranée, où il avoit non seulement infesté les côtes de Naples, d'Italie, & de plusieurs autres lieux, mais interrompu entierement le commerce. On ne sera peut-être pas fâché, d'apprendre en cet endroit quelques particularitez de la vie de ce fameux Corsaire.

Dragut. *Dragut-Rais* étoit Turc de naissance, pas mal-fait de sa personne, courageux, hardi, intrepide, infatigable. Il entra au service de Barberousse, Roy d'Alger, en qualité de Matelot, & il eut le bonheur

d'être

d'être si fort à son gré, qu'aprés l'avoir mené pendant quatre ans avec lui à pirater, il le jugea digne d'être Chef d'Escadre, de sorte qu'en 1540. il l'envoya en Course avec dix Vaisseaux, avec lesquels ayant fait descente dans l'Isle de Corse, il la ravagea. André Doria ayant appris cela à Messine, où il étoit avec vingt & une Galeres, dépêcha contre lui Jeannetin Doria son Lieutenant & son Neveu, pendant qu'il courut nuit & jour à l'entour de cette Isle, pendant six jours, le suivant & demandant par tout de ses nouvelles sans en pouvoir apprendre.

Finalement le second jour de May au point du jour il trouva ce Barbare en un endroit de cette Isle, où il avoit débarqué le butin qu'il avoit fait, & étoit occupé à en faire le partage avec ses gens. Surpris en cet état, où il étoit hors de défense, il devint lui-même, tous ses Vaisseaux, ses gens, & son butin, la proye de Jeannetin Doria, hors deux Galeres, qui se trouvant écartées, eurent le bonheur d'échaper par la fuite. Incontinent il fit attacher Dragut à la chaîne, avec tous les Turcs & les Mores qui étoient sur les Galeres; & l'on en tira cent soixante-quatre Esclaves Chrêtiens que l'on mit en liberté. Avec ce riche butin Jeannetin s'en retourna à Genes, pour y recevoir les loüanges & l'applaudissement *Pris par Doria.*

lui fit de deux mille Sultans qui valent autant de Ducats. Sur ces entrefaites Jeannetin qui étoit alors à Messine, où il passa l'Hyver loin de sa femme, devint amoureux d'une Dame veuve, extraordinairement belle, qui avoit un fils âgé de quinze ans, & qu'elle aimoit avec passion, Esclave à la Cour de Barberousse, qui l'aimoit souverainement à cause de sa beauté; ce qui faisoit qu'il n'avoit pas voulu traiter de sa rançon avec sa mere, qui souhaitoit avec passion de le retirer. Cette femme n'oublioit pas, lors que Jeannetin la courtisoit, de se souvenir de procurer la liberté à son cher Fils. Aussi eut-il cette complaisance pour elle, qu'il fit dire à ceux qui sollicitoient la liberté de Dragut, que si outre les deux mille Sultans offerts, on vouloit mettre en liberté un jeune Esclave nommé François Galaffi, il relâcheroit Dragut. Barberousse accepta l'offre, envoya les deux mille Sultans à Messine avec le jeune Esclave, Dragut fut envoyé à Alger, & la Veuve, Maîtresse de Doria, eut pour présent son Fils, & les deux mille Sultans. D'autres disent, que la somme fut de quatre mille Sultans, qui valent autant que des Ducats d'or.

Il retourne en Afrique. Quoi qu'il en soit, il est certain, que quand on en auroit demandé deux fois autant, Barberousse souhaitoit si fort d'avoir Dragut,

Dragut, qu'il l'auroit donné. Il témoigna publiquement la joye, qu'il avoit de son retour, & le mit dans ses premieres Charges de Corsaire. Celui-ci irrité contre les Chrêtiens cherchoit l'occasion de se vanger, & de rétablir sa réputation auprés des Turcs & des Arabes, ce qui lui fut aisé; ayant le secret de se faire aimer, par une liberalité si extraordinaire, qu'il n'eut jamais l'avidité de prendre rien pour lui en particulier du Butin, en qualité de Chef, se contentant d'une portion égale à celle de chacun des Matelots & Soldats; appas capable de gagner le cœur des plus Barbares. Aussi tous souhaitoient d'entrer à son service, & il falloit avoir des recommandation pour y avoir une place. De sorte que pouvant choisir, il ne prenoit que les plus braves & les plus intrepides; gens qui ne connoissant point le peril, quand il falloit combattre pour la gloire, venoient à bout des entreprises les plus difficiles; ce qui lui acquit une tres-grande réputation.

Il acquiert de l'autorité.

Barberousse avoit travaillé à mettre bien Dragut dans l'esprit de Soliman, & il y avoit si bien réussi, que la premiere fois qu'il le vit, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup son courage, & lui donna un Turban & une Veste; Présent qu'il avoit accoûtumé de faire aux gens dont il estimoit le mérite. Mais Barberousse vint à

mourir

mourir pendant que la réputation de Dragut étoit la plus florissante, ce qui lui acquit plus d'autorité parmi les Arabes; d'autant plus que Soliman lui écrivit; *Qu'il pouvoit s'aßurer, qu'il auroit pour lui la bonne opinion & l'estime qu'il avoit toûjours eu pour Barberousse, parce qu'il esperoit; qu'il auroit pour lui le même zele, que l'autre avoit toûjours fait paroître pour son service.* La premiere pensée de Dragut fut de faire quelque action d'éclat, qui lui pût acquerir encore plus de crédit auprés de Soliman; le rendre plus glorieux & plus formidable; & avancer ses affaires. Aprés avoir pensé à plusieurs entreprises, il se détermina à celle de se rendre maître de la Ville d'Afrique, située sur une langue de terre de la Mer Méditerranée; place fort commode pour la navigation, ce qui y avoit attiré un grand nombre de Juifs d'Espagne & de Portugal, & l'avoit renduë tres-riche. Mais voyant qu'elle étoit trop peuplée & trop bien fortifiée, pour la pouvoir emporter par les Armes, il se servit de ruses & d'artifices, avec tant d'habileté, qu'ayant trompé les Mores qui la gardoient, il s'en rendit maître.

Il devient puissant

Soliman fut fort content de cette nouvelle acquisition de Dragut, prévoyant les avantages qu'il en pourroit tirer pour ses desseins sur la Méditerranée, & ce grand

Cor-

orsaire y mena son Escadre, qui n'étoit
ie de douze Galeres, & se rendit si puis-
nt, qu'avec les Droits, que la Ville lui
iyoit en qualité de Seigneur, il leva une
rmée de trente bonnes Galeres, & se fit
ppeller *Prince d'Afrique*. Pour gagner
affection de ses nouveaux Sujets, il prit
a résolution de remplir cette Ville du Bu-
in qu'il feroit sur les Chrêtiens; ainsi, sans
voir égard à aucune Nation, il couroit
a Mer, faisoit du pis qu'il pouvoit sur
es Côtes, & prenoit tous les Vaisseaux
qu'il pouvoit attraper, hors ceux qui a-
voient des Passeports pour négocier en A-
frique; ainsi en peu de temps il rendit
cette Ville la plus florissante de toutes
celles qui étoient sur ces Côtes; mais il en
vouloit sur tout aux Vaisseaux de l'Empe-
reur, & de la Côte de Genes, pour se
vanger de l'affront, qu'on lui avoit fait
de le mettre à la chaîne, & de le faire ra-
mer, disant souvent, *qu'il cherchoit l'oc-
casion de faire du mal au mary, & de faire
du bien à sa femme.*

Au mois de May de cette année (d'au- *Dommages.*
tres disent, que ce fut au mois d'Août
de la précédente) Dragut mit à la Mer 1549.
avec douze Galeres, & infesta beaucoup
les Côtes Chrêtiennes. Il alla particulie-
rement sous la Banniere d'Espagne en un
Lieu appellé *Quartuccio*, au voisinage de
Castell'

Castell' à mare di Stabia, où il fit beaucoup de Butin, & d'Esclaves de tout sexe & de tout âge, & il auroit encore fait plus de mal, si de Gragnano, & d'ailleurs, il n'y fût accouru en grand' diligence un nombre considerable de gens armez, qui l'obligerent de se rembarquer. De-là il alla vers la Côte de Procida, où il arbora la Baniere blanche de la Redemption. Quelques Chrêtiens allerent à son bord, & racheterent tous les Esclaves, excepté une tres-belle fille qu'il voulut garder pour lui. Quelques jours aprés, & pendant qu'il cherchoit deçà & delà à pirater, une des plus grandes Galeres de l'Escadre Espagnole, allant de Barcelone à Genes pour y porter quelques Officiers de guerre Espagnols, & quarante mille Ducats pour Gonzague, Gouverneur de Milan (elle portoit aussi Donna Agate Epouse de Don Indico d'Avalos, Gouverneur de Pavie, avec six autres Dames, & autres femmes) tomba entre les mains de ce Barbare, qui s'en retourna à Afrique triomphant de son Butin. Ensuite il travailla à faire fortifier la Ville, & la rendit l'azyle de tous les Corsaires, en telle sorte que le seul nom d'Afrique donnoit l'épouvante à toutes les Côtes, & empêchoit le commerce des Chrêtiens sur la Méditerranée, ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Charles V. Nous verrons dans

ns le Livre suivant les autres progez de Corsaire.

Sur ces entrefaites il arriva un Courrier l'Empereur de la part de son Ambassa- eur à Rome, qui lui portoit la nouvelle e la mort du Pape Paul III. arrivée le ouze Novembre de cette année : à peine voit-il achevé de lire la Lettre, qu'il dit u Prince son Fils, qui lui demandoit s'il avoit quelque chose de nouveau, *Qu'il toit mort à Rome un bon François*, & lui yant donné la Lettre à lire, il ajoûta, *Je suis assuré, mon Fils, que si les parens lu Pape ont fait ouvrir son Corps pour l'embaumer, on y aura trouvé trois fleurs de Lis gravées sur son Cœur.*

Mort de Paul III.

Cela me fait souvenir du discours, & de l'instruction que Charles V. donna au Prince Philippe son Fils, deux jours aprés qu'il fût arrivé à Bruxelles. Quelques-uns disent, qu'il le fit en présence du Duc d'Albe & de Ruigomez, ce qui pourroit être; mais s'il en faut croire Sandoval, il lui fit ce discours tête-à-tête; quoi qu'il en soit, il est certain, comme l'experience l'a fait voir, que Philippe en fit son profit en son temps.

INS-

INSTRUCTION

De l'Empereur Charles-Quint au Prince Philippe son Fils.

Les Princes sujets aux disgraces. 1549.

MOn cher Fils. Le cours de ma *vie*, qui n'a été que trop pleine de fatigues & de douleurs ameres, a été une Ecole qui m'a souvent donné occasion d'apprendre que les Princes, étant semblables au feu qui monte toûjours, ont accoûtumé de concevoir de vastes desseins; mais qu'*ils* sont sujets à voir manquer ceux où ils croyent réussir plus facilement, & que lors qu'ils se croyent montez au plus haut faîte de la gloire, ils tombent dans les plus grandes disgraces. Vous en voyez deux grands exemples en ce qui vient de m'arriver, sçavoir l'entreprise d'Alger, & les avantages que l'Electeur Maurice & ses Alliez, viennent de remporter sur moi, aprés tant de glorieuses Victoires. L'un & l'autre a servi à me faire connoître, que les Princes, quelque grands & puissans qu'ils soient, ne doivent pas avoir tant de confiance en eux-mêmes, & que la Providence de Dieu préside sur leurs actions, aussi-bien que sur celles des moindres hommes. L'état de mes affaires & celles de l'Empire, lors que

j'y suis parvenu, étoit tel, que je n'ai pû avoir ni exemples, ni instructions sur lesquelles je pûsse regler ma conduite, & j'ai été obligé d'être moi-même mon Maître & mon Disciple. Ainsi ce n'est pas sans raison, mon cher Fils, que je vous ai exposé à un si long & si penible voyage pour vous avoir auprés de moi, parce que voulant travailler à vous rendre tel que moi, les instructions que je vous donnerai de bonne heure, ne vous seront pas, à ce que j'espere, inutiles.

Charles V. commence à donner des Instructions à son fils.

J'avouë, aprés avoir consideré l'instabilité, & les changemens étranges & si fréquens, qui arrivent dans toutes les affaires du monde, & encore plus dans celles des Etats, qu'il semble impossible à la plus grande experience que l'on puisse avoir, de pouvoir vous donner des regles, sur lesquelles vous puissiez prendre des mesures justes, pour la conduite des Royaumes, & le Gouvernement des Etats, ausquels vous me devez succeder comme mon unique heritier. Cependant l'amour paternel que j'ai pour vous, & qui ne sçauroit être plus grand, l'obligation où je suis de rendre service à Dieu, & celle de ma conscience, m'engagent à vous donner quelques instructions sur certains Chefs principaux, priant ce Pere des lumieres, qui en qualité de Roy des Rois preside sur le Gouverne-

ment de tout le monde, qu'il veüille par sa sainte bonté & clémence vous assister, lors que vous serez appellé à commander à tant de peuples, & qu'en attendant, il mette dans vôtre esprit & dans vôtre cœur les dispositions, & les lumieres nécessaires pour profiter des bonnes instructions qui vous seront données, & d'en sçavoir faire un bon usage, lors que nôtre Pere commun vous appellera à commander à des Royaumes, qui sont plus vôtres que miens. Je puis cependant vous assûrer, que la protection de Dieu ne vous manquera pas, si dans tous vos desseins vous avez principalement en vûë le service de Dieu, & qu'aprés avoir fait tout ce qui se peut aux affaires, vous remettiez le succez & l'évenement de vos projets & de vos Actions à sa volonté, pour en ordonner comme il le trouvera bon; ce sera le moyen, & de ne vous pas trop affliger des mauvais succez, & de ne pas vous réjoüir des bons jusques à en devenir orgueilleux.

La Foy & la Justice. *1549.* La premiere instruction, que je vous donne, est, que si vous voulez que Dieu vous soit favorable, il faut que vous ayez beaucoup de zele pour l'observation & la protection de nôtre Sainte Foi en tous lieux, mais particulierement dans les Royaumes & Etats dont vous devez heriter, que vous pourrez conquerir, ou qui tomberont sous vôtre

vôtre puissance de quelque maniere que ce
soit : vous devez travailler à faire observer la
Justice, n'y établir que des Juges habiles,
experimentez & integres ; veiller sur eux,
afin d'empêcher par vôtre autorité, qu'il ne
soit fait tort à personne, & que les recommandations des riches & des puissans ne
puissent pas faire du tort à la cause des foibles & des pauvres, & vous souvenir sans
cesse, que la bonne Foy & la Justice du
Prince sont les deux Avocats qui plaident
en sa faveur devant Dieu, & qui font descendre sur lui les benedictions du Ciel.

Comme aprés tant de travaux, & tant de fâcheuses guerres, que j'ai été obligé de soûtenir avec tant de dépenses, & au péril même de ma vie, pour tâcher de ramener les obstinez heretiques d'Allemagne dans le bon chemin d'où ils se sont égarez, il ne s'est pû trouver d'autre moyen que la convocation d'un Concile, auquel se sont enfin soûmis, aprés tant de sollicitations de ma part, de prieres & de menaces que j'y ai employées, tous les Etats de l'Empire, tant Catholiques que Luthériens ; je vous exhorte d'entrer dés aujourd'huy, dans cette sainte œuvre, de faire tout ce qui dépendra de vous, pour la conduire à la perfection, & de travailler de concert avec le Roy des Romains vôtre Oncle, les autres Rois, & les Ministres du Pape, à ce que chacun *Concile*

de son côté se rende Mediateur & Promoteur de ce Concile, & contribuë à le faire réussir, à la gloire de Dieu, & au bien de l'Eglise.

Le saint Siege. Vous devez sur toutes choses avoir toûjours le cœur plein de respect & de veneration pour le saint Siege, qui est la base & le fondement de la Religion Catholique, contre laquelle les Heretiques vomissent tant de calomnies. Charlemagne & plusieurs Rois de France ses Successeurs, ont fort bien reconnu, combien un Prince pieux & Chrêtien est obligé, de maintenir l'autorité du saint Siege, puisque sans épargner ni fatigues, ni voyages, ni dépenses, ils sont allez si souvent à son secours avec de puissantes Armées, lors que les Barbares le vouloient opprimer. Oüi, mon fils, piquez-vous d'une sainte ambition de surpasser tout autre Prince, lors qu'il s'agira de proteger le saint Siege, ou de lui témoigner de la veneration : quand il se trouveroit des Papes, qui n'en useroient pas bien envers vous (comme j'en ai éprouvé de tels) faites comme moi, qui me suis plaint des défauts de la Personne, sans perdre le zele & le respect dû au saint Siege, & faites tout vôtre possible pour étendre son autorité.

Benefices. Quant à ce qui regarde les affaires des Eglises particulieres, les Benefices & Abbayes

Bayes qui sont de Collation Royale, & où vous avez droit de nommer, vous devez sur tout prendre soin & tenir la main, à faire que ces places soient remplies par de bons Sujets, sçavans, experimentez, de bonne vie & mœurs, & que chacun ait les qualitez convenables à la qualité du Benefice auquel il sera nommé, afin qu'il puisse en remplir toutes les fonctions. Et comme c'est ici une affaire de grande importance, vous ne devez nommer personne à la recommandation de qui que ce soit, sans vous être bien informé de lui, autrement Dieu seroit mal servi, vôtre conscience en seroit chargée, les Peuples en seroient mal-contens, & il en pourroit arriver plusieurs scandales à l'Eglise, & plusieurs affaires dangereuses à l'Etat. Sur toutes choses vous devez avoir soin que ceux qui ont Cure d'ames, ne se dispensent pas de la résidence sans de grandes raisons.

Paix.

Mais puisque JESUS-CHRIST ne nous a rien recommandé dans son Evangile si expressément que la paix, que l'on ne peut être non seulement bon Prince, mais non pas même bon Chrêtien, sans l'avoir au cœur: & que celui qui a donné sa propre vie pour nous, nous ordonne si souvent de l'aimer, & nous déclare qu'il l'aime sur toute autre chose; étant d'ailleurs impossible que les Princes ni les Peuples puissent

 sans

sans elle servir Dieu comme il faut, & que la guerre est la source de tant de malheurs; vous devez, mon Fils, accoûtumer de bonne heure vôtre cœur aux pensées pacifiques, & éviter avec soin tout ce qui pourroit vous porter à la guerre, à moins qu'elle ne soit si nécessaire, que Dieu & le Monde voyent, que vous avez été contraint de la faire sans le pouvoir éviter. Vous avez d'autant plus de sujet de l'éviter, que nos Royaumes & nos Etats, étant épuisez par des grandes charges, que j'ai été obligé de mettre sur mes Peuples, sans quoi il ne m'auroit pas été possible de soûtenir tant de Guerres; & comme elles ne finiront pas encore, selon toute apparence, & que les Peuples seront par conséquent chargez de plus en plus, quand vous monterez sur le Thrône, vous ne serez jamais aimé de vos Sujets, qu'en leur donnant la paix.

Engagemens.

Pour cette guerre que j'ay entreprise, bien plus pour la défense de la Religion que pour mon propre interêt, j'ai été obligé, afin de ne pas ruiner entierement mon Peuple, d'engager non seulement beaucoup de Vases d'or, d'argent, & de pierreries, mais plusieurs Terres & Seigneuries dans le Royaume de Naples, de Sicile, & d'Espagne, ce qui m'a donné beaucoup de chagrin, parce que non seulement nos Peuples, mais encore nos Ennemis, concluent

de-là, que nos Revenus & nos Trésors sont épuisez : outre qu'il n'est pas de la gloire, ni de la Majesté d'un Prince, d'être obligé à faire un tel commerce. Ainsi je vous conjure de travailler avec soin à chercher les moyens de dégager, ce que la nécessité m'a forcé de mettre en gage; ce qui vous fera beaucoup d'honneur; & d'éviter par une paix continuelle, de tomber dans les inconveniens qui me sont arrivez, puis que je ne puis faire moi-même ce que je vous recommande.

Amitié avec son Oncle & son Cousin.

Quoi que vous deviez vivre en bonne intelligence avec les autres Princes, vous devez le faire particulierement avec le Roy Ferdinand mon Frere & vôtre Oncle, & avec le Prince Maximilien vôtre Cousin & mon Neveu. Il ne suffit pas même de vivre en bonne correspondance simplement avec ces deux Princes, il faut avoir une entiere confiance en eux; comme je suis assûré qu'ils vous en donneront toute sorte de sujet, je vous exhorte d'en faire le même envers eux. Vous ne devez pas seulement en user de la sorte, parce que la Religion Chrêtienne l'ordonne, & que la liaison d'un même sang vous y oblige, mais pour l'interêt reciproque de vôtre conservation. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour faire déclarer mon Frere Roy des Romains; j'en suis venu à bout, par la benediction

de Dieu ; & je l'ai fait afin de vous interesser l'un & l'autre, à soûtenir & à défendre nôtre Maison. Aprés ma mort, Ferdinand deviendra puissant par le moyen de l'Empire, vous le serez encore davantage, étant Maître de tant de Royaumes & d'Etats, en sorte que personne n'osera vous inquieter, quand on sçaura que vous serez soûtenu par les forces d'un si puissant Oncle, ni attaquer vôtre Oncle, quand on le verra appuyé des vôtres. C'est le grand fruit que produira l'étroite union, amitié, & confiance, d'un si grand Oncle avec un si puissant Neveu.

Deniers Ferdinand mon Frere aura soin de tenir en paix l'Allemagne, de hâter l'affaire du Concile, & de faire durer la Treve avec le Turc, & j'espere d'obtenir des Etats d'Allemagne, où j'irai bien-tôt, une bonne somme d'argent pour nous défendre, en cas que le Turc ou le Roy de France, ou autres viennent à nous attaquer, voyant qu'il est impossible que j'en puisse tirer de mes Royaumes & Etats, pour en secourir l'Allemagne, en cas qu'on vînt l'attaquer ; ce qui vous sera impossible à vous-même quand vous monterez sur le Trône, parce que vous les trouverez ruïnez ; de sorte que pour l'amour de vous je dois travailler, ce que je ne manquerai pas de faire, à maintenir la paix, afin que nos Peuples ayent le

temps

temps de se remettre en bon état, jusques à ce que l'Allemagne se puisse défendre par elle-même.

Il seroit de l'interêt de la Chrêtienté, de pouvoir faire la guerre au Turc, afin de l'empêcher de s'agrandir à nos dépens; mais il est devenu trop puissant, par le refus que les autres Princes ont fait de se liguer avec moi, comme je l'aurois souhaité; & comme on pourroit aujourd'huy lui faire la guerre, sans ruïner tous les Princes Chrêtiens, & avec peu d'esperance de le vaincre, il faut faire de necessité vertu. Ne pouvant trouver nos avantages à lui faire la guerre, il faut faire durer autant qu'il se pourra la Treve que j'ay faite avec lui, & éviter adroitement de rompre avec lui, à moins qu'il ne vous y oblige; & auquel cas, il ne faut épargner ni dépenses, ni fatigues pour secourir Ferdinand mon Frere, quand même vous auriez la guerre dans les Royaumes de Naples ou de Sicile. *Turcs.*

Outre l'étroite confiance que vous devez entretenir avec le Roi Ferdinand mon Frere & vôtre Oncle, vous ferez bien de vivre en bonne amitié avec tous les Electeurs de l'Empire, parce que ne faisant avec lui, & les autres Princes, qu'un même Corps, il n'est pas seulement convenable, mais d'une necessité absoluë, à cause des Païs-Bas, & du Duché de Milan, d'en user de la sor- *Electeurs. 1549.*

te envers vôtre Oncle, les Electeurs, & les autres Princes de l'Empire. Cela fera que vous pourrez tirer de grands avantages de l'Allemagne, sans quoi difficilement pourriez-vous conserver les Païs-Bas & la Duché de Milan. Au reste vous ne devez pas faire difficulté de faire largement des presens aux Princes, de qui vous pouvez esperer des services; car par ce moyen, il vous en reviendra des avantages à vous-même, & en même temps vous appuyerez l'autorité, & le credit de Ferdinand vôtre Oncle.

Suisses. Quant aux Suisses, il est bon de les avoir pour amis, mais non pas pour Confidens, sur tout aujourd'huy qu'ils ont embrassé une Religion differente. C'est une Nation mercenaire, & les Historiens nous apprennent qu'ils sçavent tourner casaque quand ils veulent; ainsi il est necessaire d'agir avec circonspection avec eux, comme j'ay fait, quand il s'agira de les prendre à vôtre service, & il ne le faut jamais faire, que faute d'Allemans. Il est pourtant necessaire que vous entreteniez un Ambassadeur en ce Païs-là, qui les assûre incessamment de vôtre plus étroite amitié, à cause de la Ligue perpetuelle que la Maison d'Austriche a faite avec eux pour la Conservation de la Franche-Comté; il leur faut aussi payer exactement tout ce qui leur a été promis par cette Ligue.

Pour

Pour ce qui regarde le Pape d'aujourd'hui, vous n'ignorez pas combien il m'a donné sujet d'être mal satisfait de lui, quoique pour acquerir son amitié je me sois laissé porter à marier ma Fille Marguerite avec Octave Farnese son petit Neveu, qui tout Neveu de Pape qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un simple Gentilhomme; & cependant il n'a pas laissé de traverser mes desseins en Allemagne, & de me donner du chagrin au sujet du Concile, auquel il a finalement consenti aprés tant d'oppositions, & uniquement parce qu'il ne l'a pû éviter. Cela n'empêche pas que je ne vous prie, mon cher Fils, que toute vôtre vie vous ne regardiez pas à ce que pourront faire les Papes, mais seulement à la Dignité de Vicaires de Jesus-Christ où ils sont élevez, de leur rendre en cette qualité le respect extraordinaire qu'ils meritent, & de souffrir plûtôt qu'ils vous fassent du tort, que de leur en faire. Je vous prie aussi d'entretenir une bonne amitié avec la Duchesse Marguerite ma Fille, d'avoir soin de ses Enfans pour l'amour de la Mere, & entre ses Enfans, du Duc Octavio, & de considerer qu'elle est mon sang, que je l'ai toûjours aimée, & que vous êtes obligé aussi par l'amour de Fils que vous me portez, de l'aimer.

Le Pape.

Pour ce qui regarde les affaires de Plaisance, il est certain, que j'ai eu beaucoup de

Plaisance. 1549.

de déplaisir de la mort du Duc de Castro fils du Pape, quoi qu'il ait été lui-même la cause de son malheur; cependant, à cause de la part qu'a pris en cette affaire Don Ferrante Gonzaga en qualité de mon Ministre, je suis obligé de soûtenir ce qu'il a fait, parce qu'il ne l'a entrepris que pour le bien de mes affaires, pour celui de toute l'Italie, & particulierement de l'Empire. J'ay cherché les expediens qu'on pourroit prendre pour contenter en cette affaire, & l'Empire & la Maison du Pape; je n'en ai pû trouver d'autre, que de lui rendre Plaisance; mais puisque nous en sommes Maîtres, je suis d'avis de la garder jusqu'en un autre temps.

Conclave. Quant à l'Election des Papes, je vous puis dire, que quoique mes Ministres à Rome, se soient quelquefois servis de mon autorité, pour en recommander quelques-uns, sur tout aprés la mort de Leon en faveur d'Adrien, cependant je vous assûre, mon Fils, que je n'ai jamais eu dessein d'interesser ma Conscience pour ou contre qui que ce soit, parce que j'ay consideré que cette haute dignité étoit d'une trop grande consequence pour le salut des Fidelles; ainsi j'ay toûjours crû qu'il falloit laisser le soin du Conclave à Dieu, dont le Pape est le Vicaire, & je vous conseille, mon cher Fils, d'en user toûjours de même,

me, d'autant plus que le Pape d'aujourd'hui est déja en decrépitude.

Nous avons trois differens à démêler avec le S. Siege, ou avec le Pape, qui demandent de nôtre part beaucoup de précaution, d'adresse, & de fermeté. Le premier regarde le Royaume de Naples, parce qu'étant Fief de l'Eglise, la Cour de Rome s'imagine d'être en droit, sur le moindre prétexte, d'en accorder ou d'en refuser l'Investiture comme il lui plaît, comme Clement VII. me l'a bien fait voir, quoi que les tentatives qu'il a faites pour cela, n'ayent réüssi qu'à sa confusion. Par cette même raison elle prétend encore d'affoiblir l'autorité temporelle de la Couronne dans ce Royaume, & d'augmenter la Spirituelle : ce qui rend aussi les Ecclesiastiques, & sur tout les Nonces du Pape, fiers & orgueilleux. Le 2. regarde la Puissance absoluë du Roy dans la Sicile sur le Spirituel, ce qui paroît insupportable à la Cour de Rome, de n'avoir aucune autorité dans un Royaume Catholique. Le 3. concerne la Pragmatique de Castille, que Rome ne souffre qu'avec chagrin. Il faut, mon Fils, vous préparer à avoir souvent des differens avec les Papes sur ces trois Chefs, lors que vous serez Maître, ce qui m'est souvent arrivé aussi; cependant je n'ay pas laissé de conserver inviolablement mes droits, sans perdre le

Difficultez avec Rome.

respect que je dois, comme fils de l'Eglise, au Vicaire de Jesus-Christ. Rome aime l'encens, il faut lui en donner.

Veni-tiens. Tâchez de vous entretenir en bonne intelligence avec les Princes d'Italie, & de dissiper par des caresses & des honnêtetez la jalousie qu'ils ont de la prosperité de la Maison d'Austriche. Il faut sur tout, quand vous serez monté sur le Trône, garder beaucoup de mesures avec les Venitiens, qui sont bons Amis quand ils veulent, mais si passionnez pour la conservation de leurs Etats, qu'ils joüent souvent deux Personages en une même Scene, & prennent le parti qui leur paroît le plus avantageux, sans s'informer d'autre chose. Je vous exhorte, d'observer ponctuellement les Traitez que j'ai faits avec eux au sujet des Royaumes de Naples, & de Sicile, & du Duché de Milan, tant pour ce qui regarde la Navigation & le Commerce, que les Frontieres: & comme il y a apparence qu'ils pourront souvent avoir des differens avec le Roi Ferdinand vôtre Oncle, au sujet des Limites, tâchez toûjours de vous en rendre le Mediateur pour les accorder.

Florence, Ferrare & Mantoüe. Le Duc de Florence ne peut qu'être de vos Amis par reconnoissance, depuis que je lui ay donné une si considerable Seigneurie, dans un temps où cette famille étoit errante, d'autant plus que j'ai dessein de gar-

der

der la Ville de Sienne en mon pouvoir, pour la lui rendre quelque jour, comme il est juste. Aprés tout, ou par raison d'Etat ou autrement, ce Duc sera toûjours bon Ami de la Maison d'Austriche, nonobstant ses alliances avec la France; ainsi il sera bon, de vôtre côté, de répondre à son amitié. Avec le Duc de Ferrare il faut temporiser, parce qu'à cause du Fief qu'il a en France, il semble qu'il ait de l'inclination pour Elle: il est vray qu'en consideration de la bonne Justice que je lui ai renduë dans les affaires de Modene, Regge, & Rovere, il a témoigné favoriser mes interêts dans tous les differens que j'ay eu avec Clement VII. quoi qu'il fût son Feudataire. Le Duc de Mantouë étant Vassal de l'Empire, & ayant ses Etats contigus à ceux du Roi Ferdinand vôtre Oncle d'un côté, & presque entourez du Duché de Milan de l'autre, ne peut qu'être de vos Amis; ainsi il faut être des siens; d'autant plus qu'étant Maître du Marquisat de Montferrat, s'il arrive que vous fassiez la guerre en Italie, comme cela ne manquera pas, à cause des prétentions des François sur le Milanés, le Montferrat est un Païs fort commode pour les Troupes, & ce Duc m'en a entierement l'obligation; puis que dans les differens survenus au sujet de ce Païs-là, j'ay decidé en sa faveur, & lui en ai donné l'investiture; c'est ce que vous

vous ne devez pas oublier.

Genes. LaRepublique de Genes ne peut manquer d'être toûjours à vôtre devotion, tant parce que j'y ai des amis qui m'ont beaucoup d'obligation, que parce que cette Republique ne pouvant se maintenir par sonPaïs, qui est de petite étenduë & sterile, ni autrement que par le commerce, & n'en pouvant faire de considerable que dans vos Etats & Royaumes, ils seront toûjours obligez d'être de vos amis, avec d'autant plus de raison, qu'ils sont mal satisfaits des François, & les François d'eux; outre que la Republique étant Fief de l'Empire, elle ne s'éloignera jamais de ses Interêts.

Duc de Savoye. Je ne vous ai encore rien dit du Duc de Savoye, ce n'est pas que je l'aye oublié, étant aussi considerable, & aussi allié avec nous qu'il l'est. Ce Prince a le malheur d'avoir été chassé de son Païs par les François tant deçà que delà les Monts. Ils s'en sont rendus Maîtres, sur ce qu'il a refusé le passage de l'Armée Françoise dans ses Etats, ce qu'il a fait, tant parce que ce n'étoit pas son interêt de le permettre, que parce qu'il ne vouloit ni me tromper, ni faire du tort à nôtre Parenté. Le Prince Emanuël Philibert son fils a eu recours à moy, & je suis plus que payé de l'avoir pris en ma protection par les bons services qu'il m'a rendus, & qu'il me rend encore; aprés ma mort vous devez

devez être fort content d'avoir à vôtre service un si grand Capitaine, qui ne vous servira pas seulement de l'Epée, mais de ses bons Conseils. J'ay résolu de n'entendre jamais à aucun Traité, à moins que la France n'ait restitué à ce Duc tous ses Etats, & si je ne puis en venir à bout, j'espere que vous le ferez. Les François prétendent de garder le Piémont, afin de troubler par leur inquiétude naturelle le repos de toute l'Italie, mais c'est à cause de cela même qu'il faut les en chasser; outre qu'il n'y a rien de plus juste que de soûtenir les Droits de ce Duc. Faites en sorte que les Pensions accordées au Duc & au Prince son Fils leur soient exactement payées, parce qu'il y va de vôtre honneur, & de vôtre interêt de n'y pas manquer, jusques à ce qu'ils soient rétablis dans leurs Etats. Il faut considerer, mon Fils, que la Savoye & le Piémont sont le seul rempart qu'il y ait contre la furie des François, qui muguettent toûjours l'Italie.

La France. Pour ce qui regarde la France, depuis que j'ay commencé à regner, comme j'ay toûjours eu l'inclination à la paix, j'ay fait aussi tout ce qui m'a été possible, pour vivre en bonne intelligence avec le feu François I. & j'ay tâché de m'accorder avec lui par des Treves & des suspensions d'Armes, afin de l'obliger à lier une étroite & sincere amitié

amitié avec moy, qui avoit résolu de me liguer avec lui contre Soliman & les Lutheriens, ce qui auroit été le moyen de ruïner & l'un & les autres, au grand avantage de la Chrêtienté & de l'Eglise; mais je n'ay jamais pû y réüssir, quoi que je l'aye souhaité avec passion, & que j'en aye facilité les moyens. Ce Prince n'a jamais gardé aucun Traité de Paix ni de Treve que j'aye fait avec lui, comme tout le Monde sçait, qu'autant qu'il ne pouvoit pas me faire la guerre, ou jusques à ce qu'il eût preparé les moyens de me tromper, n'ayant jamais usé que de dissimulation & de perfidie. Henri son Fils, qui lui a succedé, montre ouvertement qu'il veut suivre les traces de son Pere. Mais ce qui me console est, que si la conduite du Pere envers moy a été detestable à toute la Chrêtienté, celle du Fils ne le sera pas moins envers vous, & envers moy pour le temps qu'il me reste à vivre, car je ne croi pas qu'il soit d'humeur à demeurer long-temps en paix : mais nous devons aussi nous consoler en ce que si le Pere n'a rien gagné à soulever l'Europe & l'Asie contre moy, le Fils n'en retirera pas plus d'avantage contre vous : Ainsi il est bon de veiller toûjours sur ses actions.

Parole. *1549.* Faites tous vos efforts pour ne manquer jamais à vôtre parole. Rien n'est plus digne d'un Prince, & rien n'est plus scelerat

à

à un Chrêtien, que de la rompre. Quelque avantage que vous y puissiez trouver, n'ayez jamais la moindre pensée de suivre en quoi que ce soit la maxime du feu Roy Ferdinand mon Ayeul; duquel on a publié, au préjudice de sa glorieuse Memoire, qu'il ne signoit jamais aucun Traité, qu'il n'eût auparavant cherché les moyens de le rompre, avec quoi il trompoit sa propre Conscience, & se remplissoit la tête d'inquietudes. Je souhaite, mon Fils, que vous vous conduisiez en cela de telle sorte, que dans tout le cours de vôtre Regne vous vous puissiez vanter, comme moy dans le mien, de n'avoir jamais manqué de parole à personne, & de n'avoir jamais été le premier à rompre ni Traité, ni Promesse, ni Serment. Si vous avez envie de faire la guerre à la France dans quelque conjoncture favorable, perdez la plûtôt que de rompre la Paix ou la Treve: vous aurez toûjours assez d'occasion de vous satisfaire en cela, parce que les François aiment trop la guerre pour vivre long-temps en paix.

Tâchez pendant vôtre Regne d'entretenir une bonne union avec les Anglois, selon le Proverbe qui court sur ce sujet, *Que quand on auroit la guerre contre toute la Terre, il faut avoir la paix avec l'Angleterre.* Vous sçavez que j'ay en dernier lieu fait un Traité avec Henry VIII. Pere d'E- *Angleterre.*

doüard, aujourd'huy regnant, que vous devez exactement & inviolablement observer, non seulement à cause du Commerce de vos Sujets, qui en tireront de grands avantages, mais encore pour tenir toûjours en crainte & en jalousie l'esprit des François, qui ont sans cesse des differens avec les Anglois, en sorte qu'ils ne feront jamais une bonne alliance ensemble, à cause des prétentions que les Anglois ont sur la Normandie, qu'ils muguettent toûjours; & que les François voyent avec beaucoup de chagrin Calais, qui est une des Clefs de la France, entre les mains des Anglois: de sorte que ne pouvant y avoir d'amitié durable entre ces deux Nations, il vous sera facile d'entretenir une bonne & avantageuse alliance avec les derniers. Et comme il y a de l'apparence que le Roy Edoüard, qui n'est aujourd'huy qu'un enfant, réveillera quelque jour la prétention qui semble aujourd'huy oubliée, des Pensions que les François avoient promis à son Pere, & qui n'ont point été payées; quand cela arrivera, vous devez vous conduire selon l'état où seront alors vos affaires. Mais de quelque nature que soit l'alliance que vous aurez avec l'Angleterre, gardez-vous de jamais faire quoi que ce soit qui puisse préjudicier directement, ni indirectement à nôtre Religion, ni au S. Siege.

Je n'ay pas grand chose à vous dire au sujet du Roi d'Ecosse, parce que le plus que vous pouvez esperer de ce côté-là, c'est de faire avec lui quelque Traité pour la liberté du Commerce & de la Navigation, à quoi vous le trouverez disposé. Quant au Roy de Danemarc, vous pouvez bien entretenir amitié avec lui, non pour l'interêt de vos affaires, mais pour procurer quelque avantage au peu de Catholiques qui restent dans ses Etats, aujourd'hui que son Royaume est devenu presque tout Lutherien, & il sera bon d'avoir toûjours pour cela, un Ambassadeur à Coppenhaghen. En un mot, pour l'interêt & le repos des Païs-Bas, vous devez éviter d'avoir aucun different avec ce Prince, qui puisse causer la guerre. *L'Ecosse. Danemarc.*

Il vous est extrêmement important, mon cher Fils, de considerer avec soin que les Royaumes & les Etats que je vous laisserai, plûtôt peut-être que vous ne croyez, à cause de mes indispositions, sont en grand nombre, composez de differentes Nations & Langues, fort éloignez les uns des autres par des vastes mers, & que par Terre on n'y peut aller que par la France, ce qui n'en peut que rendre le Gouvernement difficile, étant impossible que vous soyiez present par tout. Le seul remede que vous pourrez apporter à cela, c'est de faire tout *Gouvernement.*

ce qui ſera poſſible pour y établir de bons Gouverneurs & Vice-Rois, dont vous ayiez auparavant éprouvé le zele & la fidelité inviolable; car un bon & fidelle Gouverneur eſt le bras droit du Prince, au lieu que n'étant pas tel, il peut faire beaucoup de tort à ſes affaires; ainſi on ne ſçauroit jamais uſer de trop de précaution là-deſſus. Pour moi je ne ferai pas difficulté de vous dire, que quoi que j'aye pris toutes les précautions poſſibles, tant à nommer qu'à établir des Gouverneurs dans mes Royaumes & mes Etats, afin de choiſir les perſonnes ſelon la nature de chaque Païs, cependant j'ay été trop bien ſervi, pour croire autrement, ſinon que Dieu m'a aſſiſté de ſa benediction, ce que j'eſpere qu'il fera auſſi à vôtre égard.

Miniſtres. Vous aurez cependant un grand avantage ſur moi, mon cher fils, c'eſt que depuis le premier jour que j'ay commencé à regner, non ſeulement dans mes Etats hereditaires, mais auſſi dans l'Empire, je me ſuis trouvé accablé d'affaires, de la plus grande importance, que jamais Prince ait eu. Affaires pour la plûpart difficiles, embroüillées, & qui m'ont obligé de me pourvoir d'un nombre infini d'Officiers & de Miniſtres: & comme ces affaires ſont toûjours allées en augmentant depuis déja 30. ans & plus, elles ont rendu l'experience de plu-

lusieurs d'entre eux grande & parfaite. 'ous aurez donc, mon fils, cet avantage, ue lors qu'il plaira à Dieu de vous faire nonter sur le Trône, vous recevrez de noi, avec les Royaumes & les Etats que e vous laisserai, un nombre infini de bons Officiers & Ministres, experimentez en toute sorte d'affaires, entre lesquels vous pourrez choisir selon vôtre inclination, & vôtre bon jugement ; ce qui assûrement n'est pas peu considerable, tant pour vous, que pour les Peuples ; aussi cela me donne autant de joye que de vous laisser mes Royaumes & mes Etats.

Touchant le Gouvernement des Indes, comme je trouve ce Païs-là d'une grande consequence, à cause du profit qui en revient, qui peut encore devenir plus grand, j'ay toûjours pris beaucoup de soin, & j'espere que vous en ferez de même, n'étant pas chargé des affaires de l'Empire comme moi, de vous bien informer de l'état des affaires de ce Païs-là, & de faire en sorte que tout s'y passe à la gloire de Dieu, & pour vôtre bien. Il faut toûjours se servir des moyens les plus propres à tenir ce Païs dans une exacte obeïssance, comme il est bien juste ; mais sur toutes choses, il faut tenir la main à ce que la Justice y soit bien administrée, parce que par-là on peut tenir en crainte ces peuples tout sauvages *Les Indes.*

qu'ils

qu'ils sont ; & faire respecter ceux qui ont le Gouvernement en main, ce qui est d'une absoluë necessité ; car si on perd une fois le respect à ces personnes là, tout est perdu. Et comme le grand éloignement ôte le moyen d'y apporter du remede, il faut faire des dépenses infinies pour recouvrer ce qu'on auroit une fois perdu. D'ailleurs comme c'est un Païs de Conquête, sans avoir égard à ceux qui pourroient avoir des prétentions, il sera bon d'y exercer toute l'autorité, le pouvoir & la souveraineté, que l'on pratique d'ordinaire dans les Païs Conquis.

Indiens Quoi que j'aye pris tous les soins possibles pour tenir en bride les Indiens, ce qui doit-être aussi vôtre plus grand soin, comme ç'a toûjours été le mien, je n'ay pas laissé de chercher plusieurs moyens, fait plusieurs desseins, & pris beaucoup de résolutions ; mais enfin j'y ay établi un Conseil tout composé de gens de merite, qui n'a autre chose à faire, que de pourvoir à ce qui est necessaire pour le Gouvernement de ce Païs-là. En dernier lieu, ayant été informé des desordres qui y étoient survenus, j'ay envoyé dans la nouvelle Espagne en qualité de Vice-Roi, D. Antonio di Mendozza, dont j'ay experimenté la sagesse, tant dans les affaires de la Guerre, que dans celles de mon Conseil, afin de lui donner

plus

plus d'autorité dans son emploi, & vous qui venez d'Espagne pouvez être mieux informé que moy, de la maniere dont les choses s'y sont passées. Enfin, mon cher Fils, quoi que j'aye été engagé à tant de Guerres, qui ont devoré mes Peuples jusqu'aux entrailles, & épuisé tous mes Tresors, je n'ay pas laissé, sans avoir égard aux grandes dépenses qu'il falloit faire, de m'ouvrir le chemin à cette grande conquête, qui a été benite de Dieu, qui connoissoit mes intentions, qui étoient principalement de porter l'Evangile dans ces Païs-là, & par tout ailleurs; & vous serez ainsi beni de Dieu sans doute, si vous avez un pareil dessein. Aujourd'huy, mon Fils, la porte en est ouverte, le chemin frayé, & la machine prête, il est de vôtre devoir, aussi-bien que de vôtre interêt, de la faire joüer. J'espere au reste, que vous pourrez établir de telle sorte vôtre domination en ce nouveau Monde, que vous en sçaurez tirer des richesses capables de vous rendre formidable à tous vos Ennemis, qui ne voudront pas vivre en Paix avec vous en Europe, & par les soins que vous prendrez de faire bien regler le Gouvernement en ce Païs-là, vous en retirerez cent pour un, qui avec le temps récompensera toutes vos peines. Je devois aller plus avant sur un Article aussi important que celui-ci, mais je

suis trop persuadé de vôtre zele, & de vôtre bon sens pour en dire davantage.

Mariage. 1549. Je passe maintenant à une des plus considerables choses que je pourrois vous recommander, & qui regarde la satisfaction d'un Peuple zelé pour son Prince, auquel il souhaite des Successeurs, afin d'éviter les desordres & les malheurs ordinaires aux changemens de Gouvernement. Je ne parle pas de la satisfaction particuliere que j'en recevrai, parce que vous ayant déja dit, que le Peuple en recevroit de la joye, vous pourrez juger vous-même quelle sera la mienne. Je croy qu'il est non seulement convenable, mais absolument necessaire, sur tout pour les affaires du Païs-Bas, où il pourroit en arriver de grands inconveniens, que vous pensiez tout de bon à vous remarier avec un parti qui vous convienne, autant que faire se pourra, puis qu'il s'agit du bien public de l'Etat, & en particulier d'une Maison qui a reçû tant de fois des effets extraordinaires & miraculeux de la Benediction de Dieu; ce qui me fait esperer, que cette même Benediction continuera à vous donner des Enfans. Vous le devez encore, pour me témoigner en cela l'amour & le respect qu'un Fils doit à son Pere.

Avec la France. Je ne prétens point gêner vôtre inclination à l'égard du choix de la Personne que vous

vous voudrez épouser. Je souhaite seulement, que vous ayiez principalement en vûë le Service de Dieu, & le Bien de l'Etat, aussi-bien que l'avantage de toute la Chrêtienté. Si on pouvoit negocier un mariage avec une Fille du Roy de France, & s'assûrer, que les Traitez que l'on fera avec lui, seroient inviolablement observez, & particulierement que le Duc de Savoye seroit rétabli dans ses Etats, & que l'on en donnât des assûrences suffisantes, je croy que ce seroit ce qui vous conviendroit le mieux. Que si le Roy de France ne vouloit pas donner sa Fille, il faudroit negocier vôtre mariage avec la Princesse d'Albret, à la charge que l'on mettroit fin à tous les differens & prétentions que l'on pourroit avoir sur le Royaume de Navarre, ce qui seroit un grand avantage. Mais il faudroit traiter cette affaire avec beaucoup d'habileté & de prudence, parce que le Roy de France, qui a cette Princesse dans sa Maison, & qui a une passion démesurée pour la Navarre, n'y consentiroit pas volontiers, sans y trouver quelque avantage pour lui-même, ce qui seroit difficile à negocier, parce que la France est en tel état, qu'il ne faut ni lui rien ôter, ni lui rien donner. On pourroit pourtant faire quelque chose en faveur d'une telle Epouse que cette Princesse, qui est fort belle, qui a de nobles

& la Navarre.

inclinations, & des manieres Royales.

Avec sa Cousine. Je ne voi pas d'autre parti dans l'Europe qui vous convienne, ou du moins qui puisse être utile à vôtre Maison, & à l'Etat en vous donnant des Enfans, ni servir à réünir des Familles divisées, & en tirer les avantages qui doivent être le principal motif du mariage des Princes. Il y a bien les filles du Roy des Romains mon Frere, au moins l'aînée, vôtre Cousine germaine; & la fille de l'Archiduchesse Doüairiere de France, mais comme ce ne sont point là des Mariages propres ni à aggrandir un Etat, ni à terminer des prétentions, ni à accorder des Familles ennemies, ils ne peuvent pas passer pour avantageux, à moins que dans une extrême necessité; ainsi il faut tâcher de faire un Mariage pour les raisons que j'ay dites. Cependant, mon Fils, je vous laisse l'entiere liberté de choisir telle Personne, qu'il vous plaira selon vôtre inclination, si vous n'en trouvez pas qui puisse se faire par raison d'Etat, & je prie Dieu, qu'il vous inspire là-dessus ce que vous devez faire.

La fille de Charles V. 1549. Pour ce qui regarde ma Fille, vôtre Sœur aînée & Infante, aprés y avoir mûrement pensé, je n'ay pû trouver de parti plus convenable pour elle, pour moy, pour vous, & pour toute nôtre Maison, que celui de l'Archiduc Maximilien vôtre Cousin & mon

mon Neveu. On a bien crû que je la voulois marier avec l'Infant de Portugal mon Cousin, mais l'âge ne le permet pas, & je ne puis manquer à ce que j'ai promis de lui donner ma seconde Fille vôtre Sœur, dont l'âge est proportionné au sien. En un mot, je souhaite fort de marier ma Fille Marguerite avec mon Neveu Maximilien, ce qui sera sans doute fort agréable au Roy Ferdinand son Pere, & mon Frere, & fera beaucoup de plaisir à l'Italie & aux Païs-Bas; d'ailleurs je serai bien-aise d'avoir égard en cela à la recommandation que m'en fit avant que de mourir l'Imperatrice mon Epouse d'heureuse memoire. Je vous dirai de plus, que par le Testament que je fis, la derniere fois que je me suis mis sur Mer, & que j'ay confirmé lors que j'entray en campagne contre les Lutheriens, j'ay reglé la Dot, que doivent avoir chacune de vos deux Sœurs.

Païs-Bas.

Quant à l'Article de mon testament qui regarde la succession des Païs-Bas, aprés y avoir bien pensé, j'ay trouvé qu'il valoit mieux les incorporer avec les autres Etats hereditaires, afin de rendre vôtre puissance plus grande, & vôtre Monarchie plus formidable. J'en avois autrement disposé, croyant qu'il seroit mieux pour vous de vous soulager du poids du Gouvernement de tant d'Etats; mais ayant été mieux in-

formé de vôtre bon ſens & prudente conduite; même dans vôtre plus grande jeuneſſe, j'ay crû faire du tort à ma memoire, à vos bonnes qualitez, & à nos Païs hereditaires, ſi je les diviſois : d'autant plus qu'ayant moy-même conquis la Gueldre, & l'ayant incorporée aux Païs-Bas, il ne la falloit pas ſeparer des autres Etats hereditaires. J'en avois encore une autre raiſon, c'eſt que Dieu vous pourra donner des Enfans, ce que je prie avec humilité ſa Miſericorde de faire, & que cela vous donnera moyen de donner à quelques-uns les Païs-Bas ou en proprieté, ou en qualité de Gouverneurs; ſelon que l'état de vos affaires le requerra, car il y a certaines choſes qui ſont avantageuſes en un temps, & préjudiciables en un autre. C'eſt ce qui m'oblige, mon cher & bien-aimé Fils, de vous réïterer l'avis que je vous ai donné, de penſer tout de bon de vous remarier, & quand je ſçaurai vôtre inclination là-deſſus, je contribuerai de tout mon pouvoir à vous ſatisfaire.

Seconde Fille. Pour ce qui regarde ma ſeconde Fille vôtre Sœur, j'ay reſolu de la marier en ſon temps avec le Prince de Portugal, comme je l'ai déja dit, qui eſt à peu prés de ſon âge. Nous ſommes déja convenus avec le Roi ſon Pere de la Dot que je dois donner à ma Fille, & autres circonſtances, & je lui veux

veux tenir la parole que je lui ai donnée, avec d'autant plus de plaisir, que je voi que c'est un avantage pour l'Espagne, que le Roi de Castille, & celui de Portugal entretiennent une bonne union ensemble; tant à cause du voisinage, de l'humeur & de la langue de ces deux Peuples, qu'à cause des affaires des Indes. Si jamais on a eu raison de le faire, c'est aujourd'huy que le Roy de Portugal mon Beau-frere, me témoigne non seulement de l'affection, mais beaucoup de considération & de respect, & qu'au sujet des differens survenus à l'occasion des limites, il a toûjours témoigné de l'inclination à consentir que ces affaires fussent reglées à la satisfaction des Castillans: outre que l'Infant Don Louis & le Cardinal n'ont rien oublié, pour me témoigner l'affection & le respect qu'ils ont pour moy & pour ma Maison; ainsi je vous prie, mon cher Fils, d'en avoir de la reconnoissance, & en cas que je vienne à mourir avant que ce mariage soit accompli, que vous teniez la main à ce qu'il soit consommé dés que vous serez monté sur le Trône.

Les deux Reines mes Sœurs & vos Tantes, veuves, l'une du Roy de France, & l'autre de celui de Hongrie, m'ont toûjours témoigné la plus grande amitié qu'on puisse avoir pour un Frere, & je ne doute pas qu'elles *Sœurs.*

n'en ayent autant pour vous. Je sçai qu'elles ont souvent fait des vœux particuliers pour yôtre santé, & pour vôtre prosperité, & m'ont souvent aussi parlé & écrit de vous avec beaucoup de tendresse; ainsi vous devez en avoir beaucoup pour elles, & les regardant comme vos bonnes Tantes, non seulement les favoriser, mais aller au devant des occasions de les proteger, & d'appuyer leurs droits.

La Cour.

Il me reste un Article sur lequel je ne vous dirai que peu de chose, quelque considerable qu'il soit, parce que vôtre prudence, qui croîtra tous les jours, vous inspirera mieux ce que vous devez faire, que les instructions que je pourrois vous donner. La diversité & le nombre des Etats, sur lesquels vous devez regner, vous oblige, mon fils, à avoir vôtre Cour composée de personnes de differens Païs, langues, & humeurs; comme sont, par exemple, les Espagnols, Napolitains, Siciliens, Milanois, Flamands, & pour marque de l'estime, & de la bonne union que vous voulez entretenir avec le Roy Ferdinand vôtre Oncle, de quelques Allemans d'entre ses Sujets; j'ajoûte même de François, en cas que vous vous mariez avec une Princesse de cette Nation. Il est vrai que cette grande diversité de Courtisans peut causer, sans doute, des jalousies, des envies, & des mesintel-

desintelligences, qui ne manquent jamais à telles occasions, comme je le sçai bien par experience. Mais si vôtre Cour n'est composée que d'Espagnols, vous vous attirerez l'aversion de tous vos autres Etats & Royaumes, comme si vous ne pouviez trouver chez eux des Sujets aussi capables de vous servir que les Espagnols, & cette conduite, qui ne paroît pas de grande consequence, fera avec le temps d'une mouche un élephant; parce que quand une fois les gens d'une Nation se mettront dans la tête que vous les méprisez, & que vous n'avez pas de confiance en eux, comme dans les autres, ils deviendront mécontens, & feront que les moindres charges leur paroîtront insupportables, ce qui devient souvent la source de plusieurs mauvaises résolutions capables de troubler l'Etat.

Courtisans. L'inconvenient, je veux bien l'appeller ainsi, d'avoir une Cour composée de gens de differentes Nations, quoi que ce soient de vos propres Sujets, semble pourtant nécessaire pour l'utilité qu'on en peut tirer. Un Prince qui est Maître d'un grand Roiaume, & encore plus grand, il a plusieurs Etats à gouverner, ne pouvant être partout, a besoin de mettre tout en usage, pour être informé non seulement des affaires les plus considerables, mais même de celles de la moindre consequence, que l'on

ne doit pas négliger ; un enfant de trois ans peut avec le temps devenir un Geant ; & il semble impossible, quelques mesures qu'un Prince puisse prendre, qu'il soit informé de tout ce qui se passe dans ses Etats. Mais si vous avez dans vôtre Cour des personnes de chacun de vos Etats, vous pourrez être informé jour par jour de tout ce qui s'y passera, en vous en entretenant à vôtre levé, & à vôtre couché, tantôt avec les uns, & tantôt avec les autres ; car leurs parens & leurs amis ne manqueront pas de leur écrire les nouvelles de tout ce qui se passera dans leurs païs. Par ce moyen vous serez peut-être informé de plusieurs choses, que vos Ministres & les Gouverneurs de ces Etats auront oubliées, ou qu'ils auront voulu vous cacher, pour quelque interêt particulier. Je me suis bien trouvé d'en user de la sorte, & j'espere qu'il en sera de même de vous.

Malthe Finalement, mon cher Fils, je ne vous recommanderai point la conservation de tout ce que j'ai reçû de mon Pere, de mon Ayeule, & de ma Mere d'heureuse memoire, ni de tout ce que j'ai conquis & joint à mes Païs hereditaires, parce que je suis assûré que vous y travaillerez, tant par inclination, que pour vôtre propre interêt : mais je vous recommande de maintenir ce que j'ai aliené, parce que je l'ai fait par

une

ne nécessité indispensable. J'entens par-là, mon Fils, que vous observiez inviolablement, & dans toutes ses circonstances, la donation & le traité que j'ai fait, avec les Chevaliers de Malthe, & non seulement cela, mais je vous exhorte, qu'en quelque occasion que cette Isle soit menacée de Siége, ou que les Turcs y envoyeroient des Troupes pour l'assiéger, que vous y envoyez les plus grands secours que l'Etat de vos affaires le pourra permettre, & de ne rien épargner pour sa défense. Je suis assûré que vous y envoyerez des secours fort considerables, si vous faites reflexion, que l'Isle de Malthe entre les mains des Chevaliers, est un rempart imprenable, & qui ne vous coûte rien, pour le salut de la Sicile.

les-Quint, & pourquoi : Jules lui envoye une Bulle tres-honnête : Edit sévere de l'Empereur contre ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique : Marguetite Duchesse de Parme va à Rome pour défendre les Droits du Duc son Epoux : Réponse qu'elle fit au Pape : Charles fait résolution d'assembler une Diete à Ausbourg : La mort de Granvelle son Favori l'afflige beaucoup : Il fait entrer dans le Ministere le Fils de ce Favori : Charles-Quint est en grand peine de ce qu'il doit faire : Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe pressent la liberté du Landgrave : Ils refusent de se trouver à la Diete : On travaille à faire évader le Landgrave : On en découvre le dessein, & il est plus étroitement gardé qu'auparavant : Grande audace des Lutheriens envers l'Empereur : Ses desseins contre eux : Il pretend faire élire Roy des Romains son Fils Philippe : Son Frere Ferdinand s'y oppose : Philippe part pour s'en retourner en Espagne : Comment il fut reçû à Trente par les Peres du Concile : Son voyage : Les François tâchent de le surprendre sur Mer

pour

Comment il est reçu de lui : Ses desseins, comment découverts : Le Vice-Roy dissimule son mécontentement : Charles informé de la maniere en laquelle le Prince avoit paru à Naples, en a du chagrin : Le Prince feint que sa femme est grosse, à quel dessein : Précautions inutiles qu'il prend ; On envoye des gens pour assister aux couches de la Princesse : On découvre que le Prince vouloit joüer l'Empereur : Combien cela le fit mépriser du Peuple : Son action est blâmée de tout le monde : On travaille à se vanger de lui : Le fisc lui demande des droits non payez : Charles-Quint veut faire la guerre au fameux Corsaire Dragut : Il envoye une Armée Navale pour assieger la Ville d'Afrique : On l'assiege : Plusieurs particularitez : On la met au pillage : Bonne Garnison Espagnole pour la garder : Munitions pour trois ans : Soliman extrêmement indigné de la prise de cette Place : Il en fait faire de grandes plaintes à Charles V. Demande qu'elle lui soit renduë : Réponse de l'Empereur à ses plaintes : Jules III. est élevé au Pontificat : Cela fait grand plaisir à Charles.

déclarer contre l'Empereur : Grande perplexité où il se trouve : Raisons pour l'obliger de prendre les armes contre Charles-Quint : Raisons contraires : Observations & particularitez remarquables là-dessus : Il se détermine à se déclarer contre lui : Il fait de grands préparatifs : Invite les Princes à se liguer avec lui : Manifeste de Maurice & de ses Alliez contre l'Empereur : Maurice ouvre la Campagne & prend Ausbourg : Charles effrayé se retire à Inspruck : On sollicite Maurice de le poursuivre : Ce qu'il répond là-dessus : Les Peres du Concile de Trente s'enfuyent précipitamment : Moyens que Maurice & ses Alliez employent pour surprendre Charles-Quint : Fuite de l'Empereur, avec plusieurs particularitez : Jean Frederic est mis en liberté ; Il veut suivre la fortune de l'Empereur : Inconstance de la fortune des Princes : Generosité de la Republique de Venise envers l'Empereur dans ses disgraces ; Combien leurs offres lui furent agréables : Plaintes du Peuple contre Maurice & ses Alliez ; Grandes précautions de l'Empereur. Il donne divers ordres pour

pour lever des Troupes : Mauvais exemple de l'Electeur de Brandebourg : On veut négocier la paix entre l'Empereur, l'Electeur Maurice & ses Alliez : On la conclud, & à quelles conditions : On met en liberté le Landgrave de Hesse : Plusieurs observations sur ce sujet : On tâche de faire entrer l'Electeur de Brandebourg dans ce Traité de paix : Il le refuse : Maurice fait Ligue avec l'Empereur contre Albert : Maurice gagne la Bataille contre lui, mais il y est tué.

Prince de Salerne.

DEja depuis la fin de l'année passée, l'Empereur qui avoit retenu presque comme prisonnier dans sa Cour, pendant plus d'un an, le Prince de Salerne, voyant les séditions de Naples appaisées, & qu'il n'avoit plus rien à craindre du pouvoir qu'il avoit en ce païs-là, lui donna permission de s'en retourner chez lui, avec ordre exprés pourtant, de sa propre bouche, de ne se plus mêler des affaires publiques de Naples, & d'obéir au Vice-Roy. Le Prince ne fut pas plûtôt arrivé à Naples, où il alla par le chemin de Rome, qu'étant indispensablement obligé de rendre visite au Vice-Roy, pour ne pas paroître dépendre de lui, quoi que ce fut son chemin

chemin de passer par Naples pour aller chez lui à Salerne, il en prit un autre, se détourna de plusieurs milles, & demeura quelques jours à Salerne, pour y donner les ordres necessaires aux affaires de ses Vassaux, & du Gouvernement, & satisfit ainsi en quelque maniere sa fierté naturelle.

Il va à Naples. Il partit ensuite de Salerne avec un Cortege de trois cens Persones aussi-bien mises qu'il se pouvoit. Comme il approchoit de Naples, le bruit de son arrivée s'étant déja répandu; plus de cinq cens Gentils-hommes ou principaux Bourgeois à Cheval, separez en plusieurs brigades, & un nombre infini de gens à pied de l'un & de l'autre Sexe, sortirent pour lui aller au devant; ce qui donna beaucoup de chagrin au Vice-Roy, qui ne laissa pourtant pas de le cacher. Il fut reçû avec un applaudissement presque égal à celui qu'on lui fit lors qu'en qualité de Syndic de la Ville, il accompagna Charles V. quand il fit son entrée à Naples. Quoi qu'il fût entré dans la Ville dés le matin, dans une saison où les jours sont fort grands, car c'étoit au commencement de Juin, la foule étoit si grande dans les ruës, qu'il ne put arriver qu'à quatre heures aprés midi dans la Maison de *Donna Francesca Sanseverino*, Sœur du Prince de Bisignano, où il fut loger. Il est vrai que depuis la porte par où il

entra

entra jusques au Palais de cette Dame, il y a deux bons milles de chemin, & que les ruës étoient pleines de monde, tant ce Prince étoit aimé. Il demeura trois jours dans le Palais de cette Princesse, sous pretexte de se reposer, recevant visite des plus considerables Bourgeois de la Ville, & même de presque toute la Noblesse.

Le quatriéme jour de son arrivée, il fut rendre visite au Vice-Roy, avec un faste & une pompe incroyable, car il affecta de se faire accompagner par un Cortege choisi & nombreux. Il avoit d'ailleurs à sa suite quatre cens Gentils-hommes, ou Bourgeois, qui manioient si bien leurs Chevaux, qu'ils les faisoient plûtôt danser que marcher dans les ruës. Il avoit trois raisons d'en user de la sorte, & une entre autres qui n'a peut-être jamais eu de semblable : Car dés le Palais où nous avons dit qu'il étoit logé, & qu'il avoit choisi, parce qu'il étoit fort éloigné, jusques à celui du Vice-Roy il y a deux mille de chemin, qu'il auroit pû faire commodément, même en se divertissant, en deux heures de temps, cependant il y employa trois jours. Tous les soirs il étoit magnifiquement logé, & ce n'étoit par tout que Musique, fanfares de Trompettes & Festins somptueux, ce qui ne contribua pas peu à sa ruine. La deuxiéme chose qui l'obligeoit

Il rend visite au Vice-Roy.

1549.

geoit à en user de la sorte, étoit sa vanité, son orgueil, & le desir qu'il avoit de se voir loüé, applaudi, & encensé. Enfin il vouloit par-là donner du chagrin au Vice-Roy, & lui faire voir, que tout ce qu'il avoit fait pour le décrediter & le perdre, n'avoit servi qu'à lui acquerir plus de gloire, & à lui faire gagner de plus en plus l'estime & l'amitié, tant du Peuple de Naples, que des Etrangers; que ses Amis & Partisans avoient fait venir ce jour-là des Païs d'alentour.

Comment reçû du Vice-Roy.

Au troisiéme jour, étant arrivé dans la place du Palais Royal, & mis pied à terre, les Gardes qui étoient à la porte ne firent autre chose que lui presenter les Armes, comme on a accoûtumé de faire aux Residens & Agens des Princes & des Villes. Le Vice-Roy le fut recevoir au bas de l'escalier, & lui donna la droite, comme il avoit accoûtumé de faire auparavant, & comme la civilité veut que l'on fasse chez soi. Ils furent ensemble dans la Salle d'audience, pendant une demi heure, assis sur des sieges égaux. Les Assistans qui sçavoient les affaires qu'ils avoient eu ensemble, avoient toûjours les yeux sur eux pour voir comment tout se passeroit; mais on remarqua que Tolede sçut mieux dissimuler que l'autre, & qu'il fit toûjours paroître un visage doux, qui marquoit un cœur

tran-

ranquille, quoi que ce ne fût rien moins que cela : il lui demanda des nouvelles de a ſanté de l'Empereur, & de ſon voyage, en des termes fort honnêtes. Quand il eut pris congé, le Vice-Roy l'accompagna juſqu'à la porte, comme il avoit accoûtumé, & le Prince ſe mit en chaiſe, s'en retourna au Palais de la Princeſſe Sanſeverino, & partit le lendemain matin pour Salerne, pour faire voir qu'il ſe ſoucioit peu que le Vice-Roy lui rendît ſa viſite.

L'Empereur mal ſatisfait.

Tolede ne manqua pas d'envoyer à l'Empereur une relation exacte de tout ce qui s'étoit paſſé dans *cette ſuperbe Rodomontade du Prince de Salerne*, car c'eſt ainſi qu'il la qualifioit dans ſa Lettre. Charles V. fut étonné d'apprendre ce qui s'étoit paſſé, mais comme il ſçavoit que le Vice-Roy n'aimoit pas le Prince, il crut que la paſſion lui avoit fait groſſir les objets ; cependant quand il eut vû une autre Lettre du Châtelain de ſaint Elme, qui n'étoit pas ami du Vice-Roy, & qui lui en diſoit encore plus que lui, quoi qu'avec beaucoup de modération, il ne put s'empêcher de changer d'avis, & de dire en liſant la Lettre, *Que quiere l'Ombre ? la Huerca ?* C'eſt-à-dire, cet homme cherche-t-il le Gibet ? Et cela le fâcha tellement, qu'il ne douta plus, que le Prince n'eût fait paroître tout ce faſte, pour ſe moquer de lui, & des

des ordres qu'il lui avoit expressément donné, comme nous l'avons dit, d'obéir au Vice-Roy, & de ne se mêler plus des affaires de Naples, ; en quoi Charles V. prétendoit, comme il s'en expliqua depuis, d'avoir tacitement banni ce Prince de Naples, croyant qu'il ne voudroit plus demeurer en un lieu, où il avoit eu part aux premiers Emplois, & où il n'en auroit plus aucun : & cependant il avoit entrepris ce que l'Empereur lui-même n'auroit sans doute pas voulu faire. Quoi qu'il en soit, Charles V. prit cela pour un grand affront, & dés-lors il ajoûta plus de foi, à ce que le Vice-Roy lui écrivoit au sujet de ce Prince.

Grossesse feinte. Il arriva encore une autre chose qui fit beaucoup de tort à ce Prince. C'est qu'il fit courir le bruit que la Princesse Donna Isabella Villa-Marina son Epouse étoit grosse, aprés avoir été mariée pendant quinze ans, sans qu'on en eût vû aucune apparence en elle. Il faut sçavoir, que le Prince mourant sans enfans, la Ville & l'Etat de Salerne devoit, comme il arriva ensuite, être réuni à la Couronne ; de sorte que le Prince se voyant sans enfans regardoit sa Principauté comme déja échûë au pouvoir de Charles V. Le Vice-Roy ayant oüi parler de cette grossesse, envoya un Courrier exprés à l'Empereur, pour l'en avertir, & lui écrivit, qu'attendu le mécontentement du

au Prince contre Sa Majesté Imperiale, il y avoit tout lieu de soupçonner qu'il n'y eût quelque tromperie cachée sous cette grossesse. Ainsi le ressentiment que l'Empereur avoit déja contre le Prince, & l'interêt qu'il avoit dans cette affaire, l'obligerent de donner ordre au Vice-Roy, de faire là-dessus toutes les diligences convenables, & informations néçessaires, à cause de l'importance de l'affaire, qui ne devoit pas être negligée, & ajoûta qu'il en laissoit la conduite à son zele, dans lequel il prenoit une entiere confiance.

Diligences & succez 1542.

Le Vice-Roy ne demandoit pas mieux que d'avoir cette occasion de se vanger du Prince. Ainsi quand il lui eût fait déclarer la grossesse de sa Femme, comme une chose dont on ne pouvoit plus douter; le Vice-Roy ayant appris qu'on la croyoit à la fin de son sixiéme mois, il y envoya deux Conseillers de grande probité, fidelité, & zele pour l'Empereur, & tels qu'ils ne se seroient pas laissez corrompre par le Prince. C'étoient *Francesco d'Aguira* Espagnol, & *Scipion d'Arezzo Napolitain*, ausquels on joignit une Sage-femme nommée *Luica Tassa*, tres-habile dans sa profession, avec ordre d'assister aux couches, & de veiller sur ce qui se feroit. Ces deux Messieurs & cette femme demeurerent deux mois dans le Palais du Prince de Salerne, en attendant

l'heure

l'heure de l'accouchement, au bout desquels le Prince déclara aux deux Conseillers, qu'ils pouvoient s'en retourner quand ils voudroient, que l'on avoit reconnu que sa femme n'étoit pas grosse, & que son ventre ne s'etoit enflé, qu'à cause de la rétention de ses mois, & que dés qu'il lui étoient venus, l'enflure avoit cessé. Cependant il n'y eut personne qui ne crût, que le Prince ne croyant pas que l'on useroit de tant de précaution, ne voulût par cette grossesse feinte supposer un Enfant à l'Empereur; de sorte que quand tout fut découvert, quelques-uns n'en firent que rire, mais la plûpart perdirent, même à sa Cour, tout ce qui leur restoit d'estime & de bonne opinion de lui.

On cherche à s'en vanger.

Cependant le Vice-Roy plus irrité que jamais, voyant qu'il se pouvoit vanger de lui, ne manqua pas de le faire. Par le moyen d'un Espagnol nommé Michel Gomez, President de la Chambre des Comptes, qui avoit été Maître d'Hôtel du Prince, & qui avoit emporté de chez lui beaucoup de papiers, il découvrit que le fisc Royal avoit plusieurs droits sur la Doüane de Salerne, dont la Couronne n'avoit pas été payée il y avoit déja cinquante ans, & que le Prince s'étoit appropriez; ainsi le fisc prétendit en être payé, avec l'interêt de l'interêt, que l'on fit monter à une somme qui excedoit

doit la valeur de la Principauté. L'affaire se plaida au Collateral, d'ailleurs on fit tant d'autres affaires au Prince, qu'il fut obligé d'abandonner le Royaume, & de se retirer en France. Nous en dirons les suites en son lieu. C'est une grande imprudence que de vouloir s'en prendre à son Souverain & à ses Ministres.

Charles V. se prépare à faire la guerre à Dragut.

Quelques grandes & innombrables affaires que Charles V. eût alors sur les bras, à cause de tant de Gouvernemens differens, il ne laissa pas sur la fin de l'année passée de faire la résolution, & de préparer les moyens de rendre à la Chrêtienté un des plus considerables services qu'il lui eut encore rendu; sçavoir d'abbaisser & de ruiner les forces audacieuses du Corsaire Dragut; tant parce qu'il croyoit y être obligé par la puissance où Dieu l'avoit élevé, qu'à cause des prieres, des sollicitations, & des plaintes que lui faisoient continuellement les Peuples contre ce Barbare; aussi-bien que les Marchands d'Espagne, de Naples, de Sicile & de Sardaigne, à cause des dommages qu'il leur causoit tous les jours. Pour abbattre entierement cet arbre qui portoit de si méchants fruits, il crut qu'il en falloit couper les racines, c'est-à-dire, lui enlever la Ville d'Afrique; & il envoya les dépêches & ordres necessaires pour l'execution de ce dessein. Il nomma pour commander

sur Mer dans cette entreprise Don Giovanni di Vega, Vice-Roy de Sicile avec les Galeres du Royaume : André Doria avec celles de Naples, Don Garcia de Tolede fut fait General sur terre aprés le débarquement. Le rendez-vous de ces Generaux fut à Messine, aussi-bien que celui des Galeres, au nombre de soixante, en y comprenant l'Escadre d'Espagne commandée par Don Pietro d'Arragona.

Afrique assiegée. Aprés avoir terminé quelques differens survenus entre les Chefs pour le pas, il fut résolu que sans perdre du temps, on courroit à cette entreprise selon l'ordre de l'Empereur, & ils trouverent un vent favorable à leurs intentions. L'Armée Navale Chrêtienne parut le vingt-quatre Juin à la vûë de *Monestro*, que d'autres appellent *Monastere*, qui est presque vis-à-vis de la Ville d'Afrique, & qui lui servoit de rempart. Ce lieu fut pris & saccagé au premier assaut, où furent tuez vingt Maures de la Garnison, & autant ou plus furent faits prisonniers, qui méritoient bien d'être ainsi traitez pour leur lâcheté à se défendre, & pour leur imprudence de s'être querellez entre eux, dés que les Chrêtiens parurent, au sujet de leur Reddition, & avant que de se battre ; de telle sorte qu'ayant pris les armes, ils se tuérent entre eux, & ne donnerent pas la peine aux Chrê-

tiens de tirer un seul coup sur eux. Ceux-ci s'étant approchez de la Ville, en un lieu où ils étoient à couvert du canon des Ennemis, débarquerent les gens de guerre. Incontinent Don Garcia fit dresser les batteries, & pour avoir plûtôt fait, les Officiers travaillerent aussi-bien que les Soldats, malgré les escarmourches que faisoient continuellement les Arabes pour empêcher les travaux. On voulut en user de la sorte, parce qu'on croyoit que Dragut étoit dans la Place, en quoi ils furent trompez; car à peine ce Corsaire avoit-il vû les Vaisseaux Chrêtiens, qu'il courut au Païs d'alentour pour y lever des Troupes, & venir au secours de la Place.

Les Batteries étant en état d'agir, on assiegea la Ville par Mer & par Terre. Dragut avoit laissé de si bons Commandans dans la Place, de si bons ordres pour sa défense, & qui lui réussirent si bien, qu'il sembloit que les Chrêtiens devoient perdre esperance de venir à bout de leur entreprise, voyant la vigueur & la résistance que faisoient les Arabes & les Maures, qui faisoient continuellement des sorties de jour & de nuit, & toûjours avec quelque avantage, quoi qu'ils y perdissent du monde. Enfin aprés deux mois de Siege, on fit la résolution de donner un assaut general; les Chrêtiens y perdirent beaucoup

Prise & saccagée. 1550.

coup de monde, mais ils furent Victorieux, & emporterent la Place, qui fut mise au pillage; il est vrai que le butin ne fut pas trouvé aussi considerable que les Soldats l'avoient esperé, d'une Ville riche & abondante, parce que les Marchands, dés qu'ils avoient vû les Ennemis sur Mer, transporterent leurs meilleurs effets dans les Montagnes voisines les plus inaccessibles. Six cens Chrêtiens y perdirent la vie, & entre autres dix-sept Chevaliers de Malthe. Il y fut tué plus de huit cens Maures ou Arabes & grand nombre de leurs meilleurs Officiers, les autres au nombre de huit mille furent faits Esclaves. On mit en liberté cent soixante dix Esclaves Chrêtiens. Pour ne pas entierement dépeupler la Ville, on y laissa quelques gens de service de l'un & de l'autre Sexe. On laissa aussi une bonne Garnison de douze cens Espagnols dans la Ville, commandez par *Don Antonio Queva*, avec quantité d'Artillerie, & des munitions de Guerre & de bouche pour trois ans. On répara avec toute la diligence possible la Brêche qui avoit été faite aux murailles, & à la fin de Septembre; toute l'Armée s'en retourna à Messine.

Plaintes de Soliman. Dragut aprés avoir perdu cette place, qui lui avoit fait concevoir de si grandes esperances, se retira avec seulement six

Galeres,

ialeres, & quatorze Galiotes à *Zerbi*, avec
: reste des Turcs qui avoient fui, car les
Chrêtiens prirent encore sept de ses Galeres
ui étoient au port d'Affrique ou dans la
Plage. Par un de ses amis il fit sçavoir à
Soliman tout ce qui s'étoit passé, lui dé-
peignant cette Action comme une des plus
barbares & perfides que les Chrêtiens eus-
sent jamais faites, & lui representant qu'il
y alloit de sa gloire d'en demander répara-
tion au plûtôt, & d'en faire la vengeance,
s'il ne la pouvoit obtenir. Soliman ne
manqua pas d'en être extrêmement irrité à
la premiere nouvelle qu'il en eut. Il en écri-
vit avec colere à Ferdinand Roy des Ro-
mains, & en même temps aussi à Charles
V. se plaignant à l'un & à l'autre, de ce
que nonobstant leur promesse & leur ser-
ment, ils avoient rompu la Treve qu'on
avoit faite en Hongrie, avec toutes les for-
malitez requises, & qu'ils avoient eux mê-
mes recherchée.

Non content de cela, il en écrivit une
seconde à Charles V. pleine de hauteur &
de menaces, par laquelle il lui faisoit sça-
voir, *Qu'il eût à donner ordre à ses Mi-
nistres de rendre incessamment la Ville d'A-
frique à Dragut, qui en étoit Seigneur sous
sa protection: Qu'à faute de cela, on répa-
reroit ce tort par une juste vengeance.* L'Em-
pereur & Ferdinand lui firent une répon-

se à peu prés semblable, *Qu'ils avoient plûtôt que Soliman sujet de se plaindre à lui de la rupture de la Treve, vû les insultes, & le Butin que Dragut avoit fait sur les côtes de Naples, de Sicile & autres Païs appartenans à l'Empereur. Qu'ils ne l'avoient pourtant pas fait, sçachant que sans rompre ni Paix ni Treve, il est permis de courir sus aux Corsaires, dont Dragut s'étoit déclaré Chef sur la Mediterranée, & de les chasser; outre que ce n'étoit pas son affaire, & que n'ayant rien à voir sur l'Afrique, ni sur les Païs des Maures, il n'avoit aucun sujet de prendre pour affront la prise qu'on avoit fait de cette Place.*

Jules III. Pape. Mais passons des choses profanes aux sacrées. L'Empereur eût un souverain plaisir d'apprendre que Jean Marie di Monte, Romain, qu'on appelloit le Cardinal de saint Vital, avoit été élevé au Pontificat, sous le nom de Jules III. le quinze Fevrier de cette année. Sa joye venoit de ce qu'il se souvenoit qu'ayant été envoyé en qualité de Legat *à latere* par Paul III. pour ouvrir le Concile à Trente, il avoit ensuite trouvé fort étrange, que ce Pape l'eût transferé à Bologne, & qu'il eût donné cette Commission à un autre Legat; qu'il avoit même pris cela pour un si grand affront, qu'il n'avoit cessé depuis de solliciter le Consistoire à donner satisfaction à

l'Empereur

Empereur en remettant le Concile à Tren-
te, en quoi il ne se trompa pas : car à peine
le Pape fut-il couronné le vingt-deux du
même mois, qu'il fit part de son élection
& de son avenement au Pontificat à l'Em-
pereur, par une Bulle fort honnête, lui
faisant sçavoir qu'il avoit résolu de ren-
voyer au plûtôt le Concile à Trente, &
d'ouvrir l'Année sainte, le jour de saint
Mathias, qui étoit celui de la Naissance
de l'Empereur, sçavoir le vingt-quatre Fe-
vrier, ne l'ayant pû faire à Noël, selon la
coûtume, parce que les Cardinaux étoient
alors dans le Conclave. L'Empereur tira de
fort heureux présages de ces deux avis du
Pape, leurs intentions se trouvant confor-
mes à procurer le bien de la Chrêtienté.
Ainsi au même moment il nomma pour
l'Ambassade d'obédience vers Sa Sainteté,
Don Louis d'Avila grand Commandeur
de Castille, & lui ordonna de partir au
plûtôt.

Pour mieux animer le zele du Pape en fa- *Edit.*
veur du Concile, il voulut lui faire voir le
sien pour l'Eglise, par la publication qu'il
fit faire d'un Edit severe, par lequel il abo-
lit celui de l'*Interim*, qu'il avoit fait aupa-
ravant. Cet Edit portoit de rigoureuses
peines contre tous ceux qui feroient profes-
sion d'autre Religion que de la Catholique
& Orthodoxe. Il porta encore son zele bien

plus loin ; car pour tenir la main à l'observation de cet Edit, il établit plusieurs Tribunaux fort approchans de ceux de l'Inquisition, choisissant des Juges rigides pour punir avec severité tous ceux qui auroient la hardiesse de contrevenir à cette Edit ; & même ne s'en voulant pas rapporter à la severité des Juges, il ordonna lui-même les peines qu'on leur devoit infliger. Cet Edit, qui fit un fort grand plaisir à la Cour de Rome, qui ne manqua pas de loüer le zele de l'Empereur, fut fort mal reçû des Lutheriens, qui en firent beaucoup de bruit, quoi qu'il ne regardoit que les Païs-Bas. Mais c'étoit au fonds établir une veritable Inquisition.

Marguerite va à Rome.

Marguerite Duchesse de Parme, fille de Charles V. comme nous l'avons dit en tant de lieux de cette Histoire, n'ayant pû obtenir jusques-là le rétablissement d'Octave son Epoux dans sa Duché, n'eût pas plûtôt appris l'Election du nouveau Pape, qu'elle courut à Rome, sous pretexte de l'année sainte, pour solliciter Sa Sainteté à lui en faire faire la restitution. Elle representa que l'Empereur son Pere l'ayant mariée avec Octave Farnese Duc de Parme, c'étoit une injustice de dépoüiller son mari de cette Duché, & de la réduire elle à l'état d'une simple Dame, pour quelques pointilles & differens. Le Pape lui répondit qu'il vouloit

oit bien rendre la Duché de Parme, qui toit en son pouvoir, à son Epoux, mais ue pour celle de Plaisance, qu'il falloit s'a-resser à l'Empereur qui en étoit le Maître; quoi la Duchesse répondit. *Qu'on n'a-voit qu'à lui rendre Parme, & que ce seroit uis aprés son affaire de se faire rendre Plai-sance.*

Cependant l'Empereur avoit toûjours les yeux & la pensée, sur tout ce qui pourroit contribuer à la gloire & à la satisfaction du Prince Philippe son Fils; car non content de lui avoir fait faire tant d'honneur dans les Païs-Bas, où il l'avoit fait reconnoître pour Seigneur avec tant de magnificence; il voulut encore le faire paroître, & admirer dans toute l'Empire. Pour cet effet il ordonna, plûtôt qu'il n'avoit resolu, la convocation d'une Diete generale à Ausbourg, pour le 26. Juillet de cette année. Charles V. s'y achemina avec le Prince Philippe dés le mois de Mai, tant pour avoir le temps de mettre en état les affaires qu'il vouloit faire traiter dans la Diete, que pour celles qui regardoient le Concile de Trente. *Diete d'Ausbourg.*

Pendant que l'Empereur étoit à Ausbourg, Granvelle son premier Ministre fut attaqué d'un fievre maligne, qui le mena le cinquiéme jour devant Dieu, pour y rendre compte d'un aussi long Ministere *Mort de Granvelle.*

qu'avoit été le sien : car il mourut le 13. Aoust, quoi que les uns disent que ce fut plûtôt, & les autres plus tard, selon la coûtume des Auteurs. Il est certain que la perte de ce Ministre causa une sensible affliction à l'Empereur ; aussi quand il apprit qu'il venoit de mourir, il se tourna vers son Fils, & lui dit. *Nous avons perdu vous & moy un bon lit de repos.* Déja depuis quelques années ce Ministre travailloit à mettre bien son Fils Antoine dans l'esprit de l'Empereur ; l'ayant toûjours gardé auprés de lui, pour le rendre capable de lui succeder dans le Ministere, & comme il l'avoit destiné à le faire Cardinal, afin de lui acquerir plus d'autorité, il lui avoit fait embrasser l'Etat Ecclesiastique, & lui avoit fait donner l'Evêché d'Arras. Aussi le Pere n'eut pas plûtôt fermé les yeux, que Charles V. donna au Fils la place que son Pere laissoit vuide dans le Ministere, & dans les autres Charges & honneurs qu'il avoit possedez ; & ce Fils devint ensuite encore plus habile que son Pere.

Perplexité de pensées

Charles V. partant de Bruxelles pour la Diete, se trouva agité de plusieurs pensées differentes ; car d'un côté il sçavoit fort bien que les Allemands souhaitoient avec passion la liberté du Landgrave Philippe, & qu'il seroit regardé de mauvais oeil par les Princes de l'Empire, s'il laissoit ce Prin-

ce

e prisonnier en Flandre ; mais d'un autre côté il craignoit de nuire à ses affaires & à ses desseins, s'il le mettoit en liberté. Aprés avoir assez combattu, il se determina à le laisser prisonnier à Malines, & emmener avec lui sous bonne escorte Jean Frederic, qui souffroit la prison avec autant de force d'esprit, que le Landgrave la souffroit avec chagrin ; & c'est ce qui faisoit, que l'Empereur ne vouloit pas ouïr parler de le mettre en liberté, quoi qu'il n'ignorât pas les bruits qui couroient de toutes parts, *que jamais personne n'avoit fait plus de peur à Charles V. que le Landgrave, tout prisonnier qu'il étoit* ; tant il est vray, qu'une puce entrée dans l'oreille d'un Lion est capable de le porter à se la déchirer avec ses griffes, pour l'en chasser, & quelquefois la moindre fumée peut incommoder un Argus.

Outre les Enfans du Landgrave, l'Electeur de Brandebourg, qui étoit son Beau-frere, & celui de Saxe qui étoit son Gendre, comme nous l'avons dit ailleurs, sollicitoient sa liberté ; & ils avoient crû l'un & l'autre, qu'au premier voyage que l'Empereur feroit en Allemagne, il y meneroit avec lui le Landgrave & Jean Frederic, & que là il les mettroit tous deux en liberté : mais ils en perdirent l'esperance lors qu'ils apprirent que l'Empereur étoit arrivé à

Electeurs de Brandebourg & de Saxe.

Ausbourg, & qu'il avoit laissé le Landgrave à Malines : ayant donc consulté ensemble sur ce qu'ils devoient faire, ils résolurent de ne pas aller à la Diete, ni l'un ni l'autre, quoi qu'ils eussent été fort sollicitez par des Lettres particulieres de l'Empereur de s'y trouver, parce qu'il s'y devoit traiter d'affaires de grande consequence : Mais ils firent réponse, *Que leur honneur ne leur pouvoit permettre d'aller conferer & traiter d'affaires publiques avec Sa Majesté Imperiale, tandis qu'Elle tenoit en prison, & dans un Païs éloigné, leur Beau-pere & leur Beau-frere, dont la détention étoit une offense manifeste à leur réputation.*

Instances & réponses.

Charles V. n'en demeura pas là, car il leur envoya des Gentilshommes, pour tâcher de les faire revenir de leur obstination, par des promesses generales, vagues & qui ne concluoient rien : ainsi ils demeurerent fermes à refuser, leur déclarant, qu'ils étoient prêts l'un & l'autre, à faire paroître leur devotion au service de l'Empereur toutes les fois qu'il lui plairoit de leur donner satisfaction sur leur demande, & les respectueuses sollicitations qu'ils lui faisoient pour la liberté du Landgrave : mais refusant il leur fit repliquer, *Qu'il les croyoit trop affectionnez au service public de l'Empire, pour y vouloir porter du préjudice par des interêts particuliers. Que la liberté*

berté du Landgrave viendroit en son tems, & que ses Fils la pouvoient faciliter par une bonne conduite, non seulement envers lui; mais à l'égard de la Religion Catholique, de laquelle ils se faisoient connoître grands Ennemis. Cependant ils ne voulurent pas aller à la Diete, se contentant d'y envoyer leurs Deputez.

Moyens pour faire évader le Landgrave.

Le Landgrave Philippe voyant donc qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour sa liberté, fin & rusé comme il étoit, se mit à machiner quelque mine sourde & secrete pour s'évader, & il y avoit déja si bien réussi, qu'il fut sur le point de venir à bout de son dessein. Voici comment. Comme il étoit naturellement liberal, genereux, & magnifique, il en donna encore plus de marques depuis qu'il avoit formé le dessein de s'évader. Il commença à régaler magnifiquement tous ceux qui le voyoient, & à se rendre de plus en plus ami & familier du Capitaine qui le gardoit, joüant, & se divertissant avec lui, & par ce moyen il rendit sa prison plus douce, & obtenoit plus de liberté que les ordres de l'Empereur ne permettoient qu'on lui en donnât, jusqu'à l'assûrer qu'il avoit tant de plaisir d'être son prisonnier, qu'il ne pensoit plus à sa liberté.

Suite.

Cependant il avoit communiqué son dessein à un de ses Neveux, qui le venoit

voir

voir souvent, avec lequel il disposa tout ce qu'il falloit faire au dehors pour faciliter son évasion. Le Neveu communiqua ce dessein aux Amis les plus particuliers de son Oncle, & quoi qu'il ne fût âgé que de 22. ans, & qu'il fût bâtard, on ne laissa pas d'ajoûter foi à ce qu'il disoit; en sorte que par un certain jour marqué pour sa sortie de la prison, on avoit mis de bons chevaux de poste en plusieurs lieux depuis Malines jusques à Cassel, avec bonne escorte. Le jour destiné à l'entreprise étant venu, le Landgrave fit semblant d'aller, où les Papes & les Empereurs sont obligez d'aller en personne, de sorte qu'ayant laissé sa Compagnie dans sa chambre, il descendit avec son Neveu bâtard, par un escalier dérobé, qui aboutissoit à la Cour de l'appartement, où étoit la Garde Espagnole, dont la plûpart étoient devenus ses Amis par sa liberalité, ainsi il esperoit se tirer d'affaires sans peine, & qu'ayant passé plus avant, il monteroit sur les chevaux qu'on lui tenoit prêts, & se sauveroit.

Il est découvert, & plus resserré.

Mais son malheur voulut qu'il rencontra le Capitaine des Gardes au milieu de l'escalier, qui surpris de trouver le Landgrave & ce jeune homme en ce lieu, où il n'avoit pas accoûtumé de passer, & ne sçachant quel pouvoit être le dessein du Prisonnier, l'arrêta par le bras, & se mit à crier, *à*

moy

moy Soldats, *à moy*. Le Landgrave fut fort étonné de la démarche de cet Officier, & son Neveu se mit en devoir de le tuer, avec un pistolet qu'il tenoit caché, & qu'il luy appuya contre l'estomac, mais qui fit faux feu, ce qui obligea le Capitaine à crier plus qu'il n'avoit fait, de sorte que les Gardes y accoururent, & tuerent du premier abord ce jeune Bâtard, dont on fit exposer le corps sur une potence, & le Landgrave fut gardé plus étroitement qu'auparavant. Cette entreprise déplût beaucoup à l'Empereur, qui en fut incontinent averti par un Courier, & il ordonna que le Landgrave fût traité avec plus de rigueur qu'auparavant, & de ne lui laisser plus voir personne; cette severité fut cause que ses Amis tramerent ensuite ce que nous dirons cy-aprés.

Hardiesse des Lutheriens

A l'ouverture de la Diete d'Ausbourg, les Princes & les Etats Lutheriens témoignerent un grand ressentiment contre Charles V. à cause de l'Edit qu'il avoit fait publier dans les Païs-Bas, & firent des protestations contre cet Edit, & même contre l'*Interim*, declarant qu'ils ne vouloient plus l'observer. Charles reconnut bien d'où venoit cette hardiesse des Lutheriens, qui témoignoient si peu de respect pour lui, & se repentit d'avoir licencié la plûpart de ses Troupes, & dispersé deçà & delà

delà celles qui restoient. Aussi est-il certain, que tandis que Charles V. avoit des Troupes sur pied & à ses côtez, il étoit craint comme un Lion, mais quand les Lutheriens le virent desarmé, d'agneaux qu'ils étoient auparavant, ils devinrent des Lions, pendant que Charles devint d'un Lion un Agneau, comme nous le verrons ci-aprés.

Dessein de Charles V. 1550.

Cependant il avoit fait venir à Ausbourg son Frere Ferdinand Roi des Romains, pour accorder avec lui quelques affaires de leur Maison qu'ils avoient ensemble, & qu'il croyoit pouvoir terminer dans la Diete, quoi qu'il ne fût guere possible à un Empereur desarmé d'en venir à bout. Charles fort clairvoyant dans ses interêts, se mit dans l'esprit, d'établir pour son Frere une Monarchie semblable à la sienne. Pour cet effet il vouloit rappeller les temps passez, où l'on a vû regner ensemble & en même-temps deux Empereurs, & dans l'Empire des Grecs, & dans celui des Romains, & pretendoit faire nommer Empereur Ferdinand son Frere, & qu'ils gouverneroient ensemble l'Empire. Il esperoit en obtenir le consentement des Electeurs à la pluralité des voix, & la confirmation du Pape: ensuite dequoi il avoit dessein de faire élire son Fils Philippe Roi des Romains, l'en ayant reconnu trés-digne, & trés-capable par sa

pru-

prudence, de gouverner l'Empire.

Ces propositions ayant été faites à Ferdinand, il consentit volontiers à la premiere qui étoit d'être fait Empereur par la Diete conjointement avec son Frere, pour lui aider à porter le fardeau de l'Empire, mais il ne vouloit pas oüir parler de la seconde, disant qu'il pretendoit que son Fils Maximilien fût élû Roi des Romains. Charles V. alleguoit pour ses raisons, qu'ayant l'un & l'autre un Fils, & l'un ou l'autre devant être créé Roi des Romains, il étoit juste de preferer celui de l'aîné, qu'autrement ce seroit lui faire affront. Ferdinand répondoit à cela, qu'il étoit encore plus convenable & plus juste, de preferer celui des deux Cousins qui étoit né en Allemagne, à celui qui étoit né en Espagne, parce que les Electeurs ne voudroient pas, sans doute, rompre la Bulle d'or en créant Roi des Romains un Etranger, & que si cela arrivoit, on ne manqueroit pas de dire qu'on l'avoit violée, & qu'il en naîtroit plusieurs contestations sur l'invalidité de l'Election. Enfin il conclud pour gagner du temps, & éviter toutes contestations avec son Frere, qu'il ne vouloit prendre aucune résolution, sans avoir Maximilien son Fils auprés de lui: ainsi Charles V. fut obligé de renvoyer son Fils en Espagne, & de lui ordonner d'y retourner au

Ferdinand s'y oppose.

plûtôt

plûtôt pour en reprendre le Gouvernement, & de rappeller son Cousin Maximilien en Allemagne. Quoi que l'Empereur eût fait paroître une fort grande joïe de voir un tel Fils, & de le faire voir dans tous les Païs-Bas, Ferdinand ne laissa pas de connoître, qu'il avoit été mortifié de voir évanoüir ses desseins; car au fond la principale raison que Charles V. avoit eu de faire faire ce voyage à son Fils Philippe, étoit le dessein de le faire créer Roi des Romains, en la maniere que je viens de le dire; ce qui ayant manqué, il ne pouvoit qu'en avoir du chagrin, quoi qu'il fût fort habile à moderer, & souvent à cacher & dissimuler ses passions.

Depart du Philippe. 1550.

Le jour même du départ de Philippe, on envoya un Courier exprés à Maximilien & à Marie son Epouse, qui leur portoit ordre de partir incessamment pour Barcelonne, & de s'embarquer sur la Flotte qui accompagnoit Philippe. Charles V. ne voulut pas même que son fils attendît l'Assemblée de la Diete (chose si digne d'être vûë) car il le fit partir au commencement de Juin, & lui ordonna de faire sçavoir par-tout où il passeroit, qu'il ne vouloit ni Complimens, ni Entrées, afin de ne pas retarder son voyage, hors les honneurs qu'il vouloit recevoir des Peres du Concile à Trente. De sçavoir pourquoi il

si

fut cette exception, c'est ce que je n'ay jamais trouvé en aucun Auteur ; il y a pourtant beaucoup d'apparence que ce fut, pour avoir l'occasion de se faire connoître avec pompe à ces Peres. Je croi qu'il ne sera pas inutile de faire ici en faveur des Curieux une petite description de la reception qui lui fut faite en cette occasion.

Reception qu'on lui fait à Trente.

Le Cardinal Crescentio de S. Marcel, premier President du Concile, & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente second President, & tous les deux Legats *à latere*, allerent une demi lieuë hors de la Ville au devant de Philippe, suivis de tous les autres Prelats à cheval deux à deux en fort bon ordre ; tous portoient, tant les Cardinaux, que les Archevêques, & les Evêques, le Surplis, le Rochet ouvert, & le Chapeau à cordons pendans. Crescentio lui fit compliment de la part du Concile, sans descendre de cheval, non plus que Madrucci ; que le Prince Philippe embrassa l'un & l'autre autant qu'il se pouvoit, étant à cheval les uns & les autres. Tous les autres Prelats mirent pied à terre, & baiserent la main du Prince, lui étant à cheval. Philippe offrit par compliment la place d'honneur à Crescentio, mais il ne l'accepta pas. Il se mit donc au milieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent dans la Ville, & jusques à la porte du Palais du Cardinal Evê-

Evêque, où il fût loger. Le lendemain matin le Prince fut rendre visite au Cardinal Crescentio, qui fut le recevoir à quelques pas hors de la porte de sa Maison, accompagné d'un grand nombre de Prelats. La visite ne dura qu'une demi-heure, aprés quoi Philippe sortit de la Ville à cheval au milieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent à trois cens pas de-là, dans une petite Isle, où Madrucci avoit fait preparer un magnifique Palais de bois, somptueusement meublé, & un superbe Festin. Philippe, les deux Cardinaux, & le Prince de Piémont, qui étoit à la suite du Prince, mangerent en une même Table, & les deux sieges égaux. Les autres Grands, Seigneurs & Prelats mangerent en une autre Table de quatre doigts plus basse. Aprés le repas les Cardinaux & les Prelats s'étant retirez, il y eut Bal, qui fût donné par la belle-Sœur, & la Niece du Cardinal Madrucci. Le lendemain le Cardinal Crescentio fut rendre visite au Prince, à qui il recommanda les interêts du Concile. Le soir même il partit, accompagné de beaucoup de Prelats & de Noblesse, un mille hors de la Ville, & il continua son voyage jusques à Genes sans recevoir d'autre compliment.

Les François tâ-

Le Pape envoya son Neveu à Genes pour le visiter de sa part, & ensuite il s'embarqua sur l'Escadre de Doria. En ce même temps

temps les François declarerent la guerre sur Mer, car le Prieur de Capoüe, Amiral de France, ayant appris que le Prince Doria étoit prêt à partir de Genes avec son Escadre, où il y avoit plusieurs grands Seigneurs, crût faire un coup considerable que de tenter une capture qu'il croyoit aisée, parceque ses Espions lui avoient rapporté, que la Flotte étoit inferieure en Vaisseaux à la Françoise. Il partit donc de Marseille avec vingt-trois Galeres, résolu d'attaquer vigoureusement Doria, & fut le rencontrer non loin de Toulon; il faisoit le voyage avec seulement dix-sept Galeres, & mal pourvûës, ne croyant pas, que l'on pensât à l'attaquer, ni que le Roy voulût rompre la paix: mais quand il vit approcher le Prieur, il ne douta pas qu'il n'eût un mauvais dessein, ainsi il se mit au large, & fut inutilement poursuivi des François, qui s'en allerent ensuite à Toulon, & Doria ayant renforcé sa Flotte de plusieurs autres Vaisseaux, continua son voyage, & arriva sans empêchement à Barcelonne, où il prit Maximilien, la Princesse son Epouse, leur Suite, & les conduisit heureusement à Genes.

chent d'enlever Philippe.

Cependant Charles travailla à affermir ses affaires en Allemagne par deux moyens. Le premier en confirmant de nouveau l'*Interim*, & ordonnant qu'il fût observé. L'au-

Il donne congé à la Diete.

L'autre, en promettant & assûrant les Etats, qu'il tiendroit la main à ce que toutes les affaires de la Religion fussent terminées par le Concile; donnant sa parole, que tant les Protestans que les Catholiques y auroient une entiere liberté de dire leurs sentimens. En quoi Charles tout habile qu'il étoit, se laissa tromper, car Albert de Brandebourg, & Maurice Duc de Saxe, qui étoient les principaux Chefs des Protestans, feignirent d'être contens des promesses que l'Empereur leur faisoit, afin que s'endormant sur leur bonne foy, il ne pensât pas à lever des Troupes, ce qu'il auroit fait, s'ils l'eussent trop aigri; ayant résolu entre eux, s'ils ne pouvoient l'obliger à mettre en liberté le Landgrave, de le surprendre, en lui declarant la guerre, comme nous le dirons ci-aprés; ainsi ils firent semblant d'être fort contens. Charles voyant, qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à craindre, résolut de congedier la Diete; il demeura pourtant encore quelque temps à Ausbourg, où il fut attaqué de sa goute ordinaire, & d'autres incommoditez, quoi qu'il estimât que l'air de ce Païs-là étoit meilleur que tout autre.

Malte attaquée.

Cependant Soliman, voulant vanger l'affront que Charles V. avoit fait à Dragut, en lui enlevant la Ville d'Afrique, & le peu de cas qu'il avoit fait de ses sollicitations

tions pour en obtenir la restitution, fit dessein de prendre Malte, & de la donner à Dragut en échange de la Ville d'Afrique, ne doutant pas que comme il avoit donné cette Isle aux Chevaliers en la place de celle de Rhodes, il ne voulût la conserver à quelque prix que ce fût ; d'autant plus que c'est la Clef de la Sicile. Pour cet effet il envoya au mois de Juin 1551. Sinam son Bacha de Mer avec soixante-dix Galeres bien armées, & 40. Galiotes, lequel ayant passé le Canal de Corfou, & côtoyant cette Mer, parut à la vûë de Malte, & s'étant approché, la batit terriblement pendant plusieurs jours. Mais les Chevaliers qui étoient en bon nombre dans la place pour la défendre, aprés lui avoir coulé à fond quelques Vaisseaux, & mis les autres en desordre avec perte de plus de 12. cens Turcs, l'obligerent à abandonner honteusement cette entreprise.

André Doria & Jeannetin son Neveu, résolus de faire tous leurs efforts pour prendre Dragut, aprés la prise d'Afrique, le poursuivirent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. André le rencontra enfin dans le détroit du Canal de Zerbi où il goudronnoit son Escadre, consistant en six Galeres & 14. Galiotes, & l'assiegea là : Mais pendant que Dragut s'attendoit de se battre contre Doria, en trois heures de temps il fit couper quelques brasses de Terrein, *Dragut assiegé, échape.*

&

& fit couler par ce moyen l'eau du Canal dans la Mer, & s'enfuit précipitamment de nuit, sans que Doria s'en apperçût. Par cette ouverture, il transporta sa Flotte dans la Mer, & s'échapa, au grand étonnement & confusion de Doria, qui ne doutoit pas que ce Barbare ne fût forcé de se rendre à lui, ou de mourir de faim; en quoi il fut bien trompé le lendemain au matin, quand il apprit qu'il s'en étoit enfuy. Pendant qu'il fuyoit, il eut le bonheur de rencontrer la Capitane de Sicile, qui venoit sans craindre aucun risque pour avoir part à un si grand butin, mais elle devint elle même la proye du Barbare, lequel en fit un present au grand Seigneur, qui lui donna à commander l'Armée qu'avoit commandée Sinam, avec ordre d'aller faire le dégât sur les Côtes des Terres de l'Empereur; mais n'ayant pû rien faire de considerable sur celles de Naples & de Sicile, il passa en Barbarie, où il assiegea la Ville de Tripoli, qui appartenoit aux Chevaliers de Malte, la prit par Capitulation le septiéme jour, faute de Vivres, & en s'en retournant il eut encore le bonheur de prendre sept Galeres de Doria.

Afrique. 1551. L'Empereur fut fort chagrin d'apprendre de si fâcheuses nouvelles; & las de tenir une si grosse Garnison à Afrique, qui lui coûtoit plus à entretenir que trois autres en

en Europe, il envoya ordre à Doria, de faire non seulement démolir les murailles de la Ville, mais encore toutes les maisons jusques aux fondemens, & d'emporter le Canon, & toute autre chose qu'on pourroit prendre. Ce qui trompa beaucoup non seulement les Juifs, mais aussi les Chrêtiens Portugais & Espagnols, qui voyant que cette Ville étoit tombée au pouvoir de l'Empereur, s'y étoient allez établir, croyant y faire bien leurs affaires; mais outre les dépenses qu'ils avoient faites, ces malheureux furent exposez à un pillage plus cruel, que s'ils eussent été pris par les Ennemis de l'Empereur, les Soldats n'ayant point de retenuë.

Charles V. va à Inspruck.

Déja Charles étoit allé à Inspruck depuis le mois de Novembre, dans la résolution d'y passer quelques mois, à cause du voisinage de Trente, & qu'il étoit à portée, pour donner de la vigueur & du courage au Concile dans ces premiers commencemens, & de plus aussi, pour mettre ordre aux choses necessaires pour la guerre de Parme contre Henri II. Roi de France, lequel avoit pris sous sa protection Octave Farnese, qui en étoit Seigneur, comme nous le verrons mieux ci-aprés. Je me contenterai de dire ici, que quoique Charles n'eût point dit aux Ambassadeurs de le suivre, ceux qui y avoient quelque interêt, comme ceux de

Danemarc, des Electeurs de Saxe, de Brandebourg, & du Landgrave de Hesse ne laisserent pas de le faire, aussi bien que d'autres qui avoient interêt à solliciter sa liberté, & particulierement celui de Danemarc, qui avoit été envoyé pour representer à l'Empereur, qu'il devoit considerer mûrement que de la prison, ou de la liberté du Landgrave dépendoit la tranquilité de l'Allemagne, & que de grands malheurs en pouvoient arriver. Les autres Envoyez en firent de même, & cherchoient toutes les occasions de lui en parler, que Charles V. évitoit de son côté tant qu'il pouvoit, & quand il ne pouvoit les éviter, il répondoit à ceux qui lui en parloient, qu'il vouloit bien mettre en liberté le Landgrave, mais qu'il n'en étoit pas encore temps. Il fit connoître enfin qu'il vouloit traiter des conditions de sa liberté avec l'Electeur Maurice, & pour cet effet il lui écrivit de le venir trouver à Inspruck; mais on reconnut bien tôt aprés qu'il ne pensoit qu'à gagner du temps, car non seulement il n'écrivit point à Maurice, mais celui-ci ayant cherché une occasion de lui écrire, il ne lui parla ni prés ni loin de ce voyage.

Ottavio Farnese sollicite la resti-

Je laisserai pour un moment les affaires d'Allemagne pour venir à celles d'Italie, qui ont beaucoup de liaison avec elles. Aprés qu'Ottavio Farnese eut été rétabli dans le

Duché

Duché de Parme par le Pape Jules III. il commença à solliciter l'Empereur son Beau-Pere, de lui restituer Plaisance ; pour cet effet il alla en personne à Ausbourg, avec des lettres pleines d'humbles prieres de la Duchesse Marguerite son Epouse, & Fille de Charles V. L'Empereur lui fit un bon accueil, & plus d'honneur qu'il n'auroit osé esperer ; mais quand il fallut venir à la restitution de Plaisance, il ne vit aucun jour à y réussir, & il eut occasion de reconnoître la verité de ce que disoient les Ambassadeurs qui sollicitoient la liberté du Landgrave. *Que le Duc Ottave ne seroit pas plus heureux à réussir dans l'affaire de Plaisance, qu'eux dans celle du Landgrave.* Enfin aprés l'avoir amusé pendant un mois par de vaines promesses, & des paroles ambiguës, il le renvoya avec cette réponse en Italien. *Vous n'avez qu'à vous en retourner à Parme, où vous recevrez dans peu de mes Lettres qui vous satisferont, & ma fille aussi.* *tution de Plaisance.* 1551.

Quand il fut de retour à Parme, il apprit que Don Ferrante Gonzague Gouverneur de Milan, faisoit travailler avec grande diligence & un plus grand nombre de gens qu'à l'ordinaire, aux fortifications de Plaisance, d'où il conclud que l'Empereur n'avoit aucun dessein de lui rendre cette place ; même par les avis qu'il reçut qu'on y *Il a recours au Pape.*

levoit des Troupes, il eut sujet de croire qu'on tramoit quelque chose contre lui, pour lui enlever Parme, loin de lui restituer Plaisance. Et comme il voyoit bien que seul il n'étoit pas en état de se défendre, il alla à Rome, prier instamment le Pape d'entreprendre sa défense, contre l'Empereur & ses Ministres, qui selon toutes les apparences cherchoient l'occasion de lui enlever Parme, le priant de vouloir considerer que s'il perdoit cette Ville, l'Eglise perdroit son droit de Fief, comme elle avoit perdu celui de Plaisance. Le Pape n'ignoroit pas cette raison, & il savoit bien qu'il y alloit encore de son honneur de le maintenir dans la possession de ce Duché dont il lui avoit donné l'Investiture, & declaré, qu'elle étoit Fief de l'Eglise. Mais il consideroit aussi qu'il étoit accablé de dettes, tant à cause des grandes dépenses qu'il avoit été obligé de faire, que des grandes liberalitez, qu'il n'avoit pû éviter dans ce commencement de son Pontificat; de sorte que ne se trouvant pas en état d'entreprendre la guerre contre l'Empereur, il ne fit que hausser les épaules en présence d'Ottavio, comme ont accoûtumé de faire les Italiens, pour marquer qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudroient, & lui dire pour toute réponse: *Qu'il fit du mieux qu'il lui seroit possible, que pour lui il ne pouvoit faire au-*

tre chose que ce qu'il avoit fait, qui étoit beaucoup, comme il le pouvoit bien connoître, & qu'il se souviendroit de faire davantage pour lui, quand le temps & les conjonctures seroient plus favorables.

Le Duc & le Cardinal Farnese son Frere conclurent enfin, que ne pouvant obtenir autre chose du Pape, il le falloit prier du moins d'agréer, que lui Duc eût recours à d'autres Princes : étant donc allez ensemble à l'audience de Sa Sainteté, & lui en ayant fait la demande, il répondit au Duc. *Qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux à ses affaires.* Sur cette parole du Pape, le Duc, de l'avis du Cardinal son Frere, envoya incontinent un homme en France, vers Horace Duc de Castro, son Frere naturel, qui avoit beaucoup de crédit auprés d'Henry II. qui devoit se marier avec une sienne Fille naturelle, & que ce Prince qui lui en avoit donné sa parole, aimoit si fort, qu'il n'avoit rien à lui refuser. Dés qu'il eût vû les lettres d'Ottavio, & reçû les instructions de son Ministre, il fut trouver le Roy, qu'il trouva en disposition de faire ce qu'il souhaitoit, tant par l'inclination qu'il avoit à faire plaisir à ce Prince, que parce qu'il trouvoit l'occasion de faire la guerre à Charles-Quint. Il fut donc convenu que le Duc Ottavio se mettroit sous la protection du

Au Roi de France.

Roy de France, aprés quoi on lui envoyeroit incessamment une Garnison de François, pour défendre Parme.

L'Empereur en avertit le Pape.

Il ne fut pas possible de négocier cette affaire avec tant de secret, qu'elle ne vînt ce même jour à la connoissance des Espions de Charles V. à Paris, qui ne manquerent pas de l'en avertir. Dés qu'il en eut reçû avis, il écrivit au Pape, *Qu'il se sentoit obligé de lui faire sçavoir que le Duc Ottavio étoit sur le point de livrer sa Ville de Parme aux François, & que si cela arrivoit, on verroit un grand feu s'allumer en Italie. Que Sa Sainteté y devoit donner ordre de bonne heure, ou lui laisser le soin d'y porter du remede, à quoi il ne manqueroit pas.* Le Pape, soit qu'il ne se souvînt pas de la parole qu'il avoit donnée au Duc, ou qu'il crût que la permission qu'il lui avoit donnée n'empêchoit pas qu'il ne fût obligé de rien conclurre sans le lui avoir auparavant communiqué, ou qu'il n'eût donné cette permission qu'en termes vagues & équivoques, fit réponse à l'Empereur, *qu'il ne pouvoit croire que le Duc en vînt à une si grande extrêmité à son insçu* : & comme ce Pape étoit naturellement sujet à oublier, même les affaires les plus importantes, il ne pensa plus à celle-ci ; jusques à ce qu'il fut averti que le Roy de France & le Duc Ottavio avoient eu l'adresse de

faire

faire entrer dans Parme une Garnison de deux mille François, qui devoient être entretenus & commandez par le Roy de France. Jules en fut sensiblement affligé, non seulement à cause que le Duc ne lui avoit point communiqué cette affaire, mais aussi à cause qu'il craignoit le ressentiment de l'Empereur, parce que l'ayant assuré, qu'il ne pouvoit croire que le Duc entreprît cela à son insçu, il auroit lieu de soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec lui pour le tromper, ce qui avoit d'autant plus d'apparence, que d'ordinaire dans les Cours, on donne beaucoup aux soupçons dans des affaires & des occasions semblables.

Le Pape contre Ottavio.

Le Pape naturellement négligent & timide, craignant de tomber en peu de temps dans une disgrace pareille à celle où tomba Clement VII. pour avoir voulu s'en prendre à l'Empereur, & lui manquer de parole, fit en même temps deux choses pour sa justification. Premierement il écrivit des Lettres fulminantes pleines de menaces, de guerre, & d'excommunication au Roy de France, & au Duc Ottavio, pour avoir mis une telle Garnison dans une Ville de l'état Ecclesiastique, sans lui en avoir donné aucun avis, & son dépit alla si loin, qu'il ordonna à son Legat à Paris, de quitter incessamment la Cour de France, si le

Roy refusoit de rappeller la Garnison. De plus il fit partir en toute diligence Dandino, Prélat qui a été depuis Cardinal, pour aller en Allemagne témoigner à l'Empereur, combien il desapprouvoit l'action du Duc Ottavio, qui avoit appellé les François en Italie, sans lui en avoir rien communiqué, & prier sa Majesté Imperiale, de vouloir joindre ses forces à celles de l'Eglise pour châtier l'insolence du Duc, & chasser les François d'Italie.

Réponse envoyée au Pape.

Dandino sçut si bien tourner cette affaire, que l'Empereur fut persuadé que le Pape étoit innocent. Ainsi il accepta son offre de faire la guerre ensemble contre le Duc, pour remettre Parme au pouvoir de l'Eglise, & la tirer des mains des François ses Ennemis, qu'il ne vouloit en aucune maniere avoir pour voisins, parce qu'étant d'un naturel boüillant & inquiet, *ils ne* pouvoient que troubler le repos du Milanez. Le Pape ayant donné un ample pouvoir à Dandino, de faire un Traité avec l'Empereur, sur cette affaire, il fut conclu entre eux. En consequence de ce Traité, Charles-Quint donna ordre à Gonzague Gouverneur de Milan, de faire les préparatifs nécessaires pour cette guerre : & le Pape pour faire les siens, n'attendoit plus que la réponse du Roy, & du Duc, qui fut telle : *Qu'il avoit accordé au Duc ce*

qu'il

qu'il lui avoit demandé, croyant, qu'il feroit plaisir à Sa Sainteté, & que ce seroit un bien pour l'Eglise, puisque déja par le secours qu'il donnoit au Duc, on rompoit les desseins de l'Empereur, qui vouloit s'emparer de Parme. Que pour lui, il n'avoit fait autre Traité avec le Duc, que de lui donner une Garnison, qu'il entretiendroit à ses dépens, afin qu'il pût défendre sa Ville, & la garder pour lui même, & qu'ainsi il avoit sujet d'être fort surpris de se voir si mal récompensé, & menacé par Sa Sainteté, dans le temps qu'il s'attendoit avec impatience d'en recevoir des remercimens. Le Roy ajoûtoit encore à cela dans sa Lettre, que le Duc Ottavio l'avoit assûré, qu'il avoit obtenu du Pape la permission d'en user de la sorte.

Le Duc de son côté fit la réponse suivante: *Que non seulement il n'avoit eu aucune pensée d'offenser Sa Sainteté, dans la démarche qu'il avoit faite, mais qu'au contraire, il avoit crû faire une chose qui lui seroit agréable, puisqu'il n'avoit d'autre dessein, en recourant au Roy de France, que de conserver sa Ville, contre les desseins manifestes, & les pieges que lui tendoient ouvertement les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs, que Sa Sainteté devoit se souvenir, que lui ayant demandé du secours, dans un si pressant danger, elle lui avoit répon-*

Réponse du Duc.

du qu'elle ne lui en pouvoit donner, & qu'ensuite lui ayant demandé si elle ne trouveroit pas bon, qu'il eût recours à quelque autre Prince, elle lui avoit répondu, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour ses affaires, & qu'en consequence de cette permission, il s'étoit mis sous la protection de la France : qu'ainsi Sa Sainteté ne devoit pas en être fâchée, & qu'il est permis à tout Soldat qui ne reçoit pas la paye de son Prince naturel, & qui a eu la permission de chercher un autre Maître, de se mettre à la solde de quiconque il lui plaira.

Le Pape leve des Troupes.

Là réponse du Duc étoit encore confirmée par les remontrances que firent au Pape sur ce sujet les Ambassadeurs, le Cardinal Farnese & les Cardinaux François; mais le Pape persista toûjours à nier d'avoir jamais donné une telle permission: Mais que faire contre un Pape qui nie? L'obliger au serment, & en quelle maniere? L'appeller en jugement; & où? Mais ce qui roidissoit le Pape, & l'empêchoit d'avoir égard à quoi que ce soit qu'on lui representât, c'étoit la parole qu'il avoit donnée, & le Traité qu'il avoit fait contre le Duc; engagement dont il ne se pouvoit tirer, sans donner lieu à l'Empereur de croire qu'il eût donné les mains à la conduite du Duc. Il donna donc des ordres pour lever six mille hommes de pied; &

trois cens chevaux, & de les faire marcher à Bologne, où se devoit faire la jonction des Troupes de l'Empereur, avec celles du Pape. Pendant que ces Troupes étoient en marche, le Pape afin de se pouvoir mieux disculper dans toute la Chrêtienté, & montrer qu'il avoit fait tout son possible pour éviter la guerre, envoya en poste en France, Ascanio della Cornia son Neveu, jeune homme de grand courage, & le fit passer à Parme, pour exhorter le Duc à remettre la Ville entre ses mains, & recevoir en échange le Duché de Camerino, qui lui seroit plus assûré, avec une Pension de quinze mille écus tous les ans, que le Pape promettoit de lui payer pour ce que ce Duché pouvoit moins valoir que celui de Parme, lui disant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de contenter l'Empereur.

Réponse pour gagner du tems.

Le Duc répondit à la proposition d'Ascanio, que les François étant déja dans Parme, il ne pouvoit pas les en chasser, parce que ce seroit faire une trahison au Roy de France. Mais que cependant pour l'amour du Pape, il étoit prêt de faire tout ce que le Roy trouveroit bon. Ascanio alla à Paris avec cette réponse; mais quand il en parla à Henry II. il lui répondit, qu'il feroit tout ce que voudroit le Duc. Ils étoient convenus ensemble de faire une semblable réponse, ce qui vouloit dire en

bon François, qu'ils ne vouloient rien faire de ce qu'on leur demandoit. Ascanio de retour ayant rapporté ces réponses, on ne douta plus que ce ne fût un artifice. Cependant le Roy ayant appris les préparatifs qui se faisoient à Bologne, pour empêcher qu'on ne commençât la guerre, écrivit au Pape, qu'il avoit envoyé prier le Duc de vouloir faire un voyage à Paris, pour conferer avec lui sur ce qu'il faudroit faire pour satisfaire aux demandes de Sa Sainteté; cependant il feignit, d'être attaqué de grandes incommoditez, & publia que ce qui lui faisoit le plus de peine étoit de ne pouvoir faire le voyage de Paris, pour conferer avec le Roy de France sur ce qu'il faudroit faire pour contenter le Pape; mais ce n'étoit encore qu'un artifice.

Siege de Parme. Le Pape cependant fit General de ses Troupes, pour le Siege de Parme, *Jean-Baptiste di Monte* son Neveu, & pour son Lieutenant *Alexandre Vitelli*, mais qui devoient être commandez l'un & l'autre par Don Ferrante Gonzague, qui avoit été fait Generalissime de l'Eglise, afin de faire voir, que Parme étant fief de l'Eglise, le Pape seul, & non pas l'Empereur, avoit interêt à cette guerre. Henry II. ayant sçû cette prise d'Armes, fit faire de grandes plaintes au Pape, de ce que pendant qu'il travailloit à disposer les affaires à une paix,

on

on attaquoit le Duc à force ouverte. Il ne laissoit pas pourtant d'avoir sollicité plusieurs Gentils-hommes & bons Capitaines de s'aller jetter dans Parme, de sorte que la Garnison étant forte, le Roy & le Duc croyoient qu'il n'y avoit rien à craindre pour la place. Gonzague entreprit le Siege avec les Troupes Imperiales, renforcées de celles du Pape, de deux mille hommes de pied Espagnols, & des vieilles Troupes qui étoient en Piemont. S'étant approché de Parme, il commença par se rendre Maître de *Borsello*, lieu qui appartenoit au Cardinal d'Este, mais qu'il jugea lui être nécessaire dans cette guerre, à cause qu'il est situé sur le bord du Po, à sept mille de Parme, du côté de Castel-maggiore, Terre de Crémone, par où tous les vivres devoient venir dans le Camp Imperial. A cette guerre se trouva avec le Gouverneur Gonzague, *Don Alvaro di Sande* Mestre de Camp Espagnol, par le genie, & la valeur duquel on fit plusieurs choses considerables. Dés que l'Armée fut devant Parme, on commença par faire le dégât, ruïner & brûler les Bleds & Vignes, (il faut remarquer que c'étoit au mois de Mai.) On prit ensuite plusieurs lieux du Parmesan, & entre autres *Colorno*, Terre de Jean François Sanseverino, à qui le Duc l'avoit ôtée, l'ayant mis en prison, sous pre-

texte

texte qu'il étoit Partisan de l'Empereur.

Continuation de la Guerr. 1551. Le Pape non content d'attaquer le Duc par les armes temporelles, se voulut encore servir des Spirituelles, déclarant qu'il avoit encouru une severe excommunication. Henry II. envoya Charles de Cossé, Seigneur de Brissac, au secours du Duc avec une bonne Armée : mais les Imperiaux & les Troupes du Pape attaquerent avec tant de furie, en même-temps, Parme & la Mirandole, & mirent tellement le Païs à feu & à sang, que Brisac ne put tenter autre chose qu'une diversion : ainsi il alla attaquer le Piemont, où pour se vanger il prit plusieurs places, & y fit un grand dégât. Pour plus grande sûreté dans cette guerre, le Roy de France fit passer en Italie, par la Suisse, Pierre Strozzi, avec un bon corps d'Infanterie, & un autre de Cavalerie commandé par Horace Duc de Castro, à qui il avoit déja donné en mariage Diane sa fille naturelle : ainsi les François étant renforcez, donnerent des affaires à Gonzague, qui ne voulant pas laisser perdre le Piemont au Duc de Savoye, si proche parent de l'Empereur, pour conserver Parme, leva le Siege pour courir à la défense du Piemont.

Remonstrances faites au Pape. Sur ces entrefaites le Pape mal conseillé avoit fait publier une rude excommunication, contre tous ceux qui oseroient prote-

proteger, soutenir, ou donner du secours au Duc Ottavio en quelque maniere que ce fût, ou avec de l'argent, ou par les armes, ou par des Conseils. Le Roy de France voyant que cet Anatheme tomboit sur lui & sur ses Sujets, pour mortifier le Pape, défendit à tous ses Sujets sous de rigoureuses peines, d'envoyer ou de porter de l'argent de France en Cour de Rome, sous quelque pretexte que ce fût. Strozzi & Horace en même-temps voyant qu'on avoit tellement ruiné le Duché de son Frere, qu'on ne reconnoissoit plus ce Païs, entrerent dans le Boulonnois & autres Terres du Pape, où ils n'épargnerent que les seules Vignes, & brûlerent & saccagerent tout le reste. Cependant le Cardinal Farneze & celui de Tournon furent trouver le Pape, & sans perdre le respect qui lui êst dû, lui firent le discours suivant.

« Saint Pere, si la presente Guerre qu'on « a entreprise contre le Duc de Parme, « ne produisoit pas d'autre effet, que de « donner sujet aux Lutheriens d'Allema- « gne, de rire scandaleusement, de voir « le Vicaire de Jesus-Christ, & « le Pere commun, détruire & ruiner ses « Enfans & ses Sujets, la chose ne seroit « pas fort considerable. Mais vôtre Sain- « teté doit considerer, que les Heretiques « pullulent beaucoup aujourd'hui en « France,

» France, où la Doctrine du scelerat &
» Chef de Secte Calvin, qui de Geneve
» souffle le venin de son heresie dans la
» France sa patrie, a pris déja beaucoup de
» racines, & Dieu sçait s'il ne lui sert pas
» de beaucoup à réussir dans son dessein,
» de voir que Vôtre Sainteté traite si mal
» le fils aîné de l'Eglise ? Faites réflexion,
» Saint Pere, que Clement VII. a obscurci
» la gloire de la plûpart des actions de son
» Pontificat, pour avoir fait perdre à l'E-
» glise le Royaume d'Angleterre, par la
» complaisance qu'il eut de prendre le par-
» ti de l'Empereur, contre Henry VIII.
» Quel chagrin ne seroit-ce pas à Vôtre
» Sainteté, s'il arrivoit quelque malheur
» semblable en France : au fond quelle
» bonne opinion peuvent avoir de vôtre
» zele les peuples désolez & ruinez du Par-
» mesan & du Boulonnois ?

Le Pape s'appaise.

Ce discours ne manqua pas de faire beaucoup d'impression sur l'esprit du Pape, naturellement timide, comme nous l'avons dit, & de lui faire craindre quelque malheur; de sorte qu'il pria sur tout le Cardinal de Tournon, qui étoit François, de vouloir assûrer le Roy Tres-Chrêtien de son amitié sincere, & de lui faire sçavoir qu'il n'avoit jamais eu dessein, ni aucune pensée de rien faire contre lui, mais seulement contre le Duc. Il donna de plus à ce Cardi-

Cardinal la commission de négocier la paix, jusques à lui dire ces propres paroles, *qu'il ne demandoit autre chose que de sauver l'honneur du Roy & le sien* : & pour mieux faciliter la paix, qui se fit bien-tôt aprés, il rappella ses Troupes. Le Roy de son côté leva la défense qu'il avoit faite, de ne point envoyer de l'argent à Rome pour l'expedition des Benefices ; c'étoit l'article qu'il regardoit comme le plus considerable, croyant que si le Peuple le prenoit à cœur, il en pourroit arriver beaucoup de mal, ainsi il voulut y remedier au plûtôt. D'ailleurs le Pape avoit raison d'être las de cette guerre, car outre les dépenses inutiles qu'il avoit faites, & la ruine du Boulonnois, il avoit perdu Jean-Baptiste de Monte son Neveu, qu'il aimoit avec passion, & Alexandre Vitelli, qui étoit un de ses meilleurs Officiers, ce qui l'affligea beaucoup.

Revenons aux affaires d'Allemagne. Maurice Electeur de Saxe, averti par les Ambassadeurs, qui sollicitoient à Inspruck la liberté du Landgrave, que c'étoit folie que de se fier davantage aux promesses de l'Empereur, qui ne servoient qu'à faire perdre du temps, crut qu'il y alloit de son honneur, de ne se laisser pas plus longtemps duper par Charles V. dans une affaire de cette importance, & qu'aprés quatre ans de sollicitations & de paroles inutiles,

Résolution de Maurice contre Charles V.

tiles, il étoit temps d'en venir aux effets. Il sçavoit que pour guerir une playe où les remedes ordinaires sont inutiles, il y falloit employer le fer & le feu. Plusieurs admiroient la patience de Maurice, de voir que s'étant déclaré si ouvertement le Défenseur de la liberté de son Beau-pere, il eût tant parlé & tant agi, sans que cela eût servi qu'à le faire resserrer davantage dans sa prison, & qu'il ne laissoit pas de souffrir en patience tant d'affronts & de refus qu'on lui avoit faits. Mais enfin ayant perdu patience, il se résolut à en venir à un moyen aussi extrême que celui d'une guerre, qui fût capable de forcer l'Empereur à mettre en liberté le Landgrave. Mais avant que d'executer sa résolution, en Prince sage il pesa toutes les consequences de cette affaire ; si jamais Prince fut irrésolu & en une grande perplexité, ce fut lui dans cette conjoncture.

Raisons diverses. D'un côté il consideroit les grandes obligations qu'il faisoit profession d'avoir à l'Empereur, & qui lui tenoient fort au cœur ; car un aussi grand bien-fait que celui de lui avoir donné un Electorat, & un Etat tel que celui de Saxe, méritoit pour le moins une reconnoissance éternelle. Il ne doutoit pas que tout le monde, jusqu'aux Nations les plus barbares, ne le traitassent d'ingrat, & de perfide, s'il prenoit

noit les armes contre un ſi grand Bien-faiteur, ſur tout en un temps où le ſouvenir des obligations qu'il lui avoit, étoit ſi récent. Il conſideroit d'ailleurs que la fortune des armes étant inconſtante, il pouvoit tomber dans une diſgrace ſemblable à celle de Jean Frederic, & que n'étant pas auſſi puiſſant que lui, s'il étoit mis au Ban de l'Empire, il ſe verroit abandonné de ceux-là même qui ſe liguoient avec lui pour cette entrepriſe. Il voyoit encore qu'il ſeroit accuſé d'imprudence, ſi l'évenement ne lui étoit pas favorable, & que ſi cela arrivoit, chacun jetteroit la pierre contre lui, pour avoir ſi mal ſçu conſerver ſes avantages, & s'être laiſſé échaper des mains ſa bonne fortune au lieu de s'y maintenir. C'en étoit déja trop pour ne le pas mettre en grande perplexité, & en état de ne ſçavoir à quoi ſe réſoudre; auſſi étoit-il difficile qu'il trouvât quelque moyen de mettre ſon eſprit en repos là-deſſus, ni de ſe laver de la tache d'ingratitude.

Mais ceux qui ont accoûtumé de lire les Hiſtoires, trouveront aſſez dequoi l'excuſer, car ce n'eſt pas une choſe ſi ſurprenante que de voir les gens tourner le dos à de ſemblables conſiderations; & prendre les armes contre leurs Bien-faiteurs. On ſçait que les femmes ſont capables par quelques careſſes, de faire tomber les hommes les plus

Raiſons contraires.

plus sages dans les plus grandes fautes ; & si une fille en dansant a été capable de porter un Roy à faire la plus grande injustice du monde, quelle force n'aura pas sur l'esprit de son Epoux l'amour legitime d'une Epouse ? Aussi celle de Maurice, qu'il aimoit avec passion, qui étoit toûjours à son côté, qu'il voyoit incessamment pleurer la prison si longue de son Pere, & qui ne trouvoit aucun autre moyen de soulager sa douleur, que de solliciter sans cesse son Epoux à travailler à sa liberté, le forçoit de tenter l'impossible pour la consoler, & l'experience fait voir que les larmes des femmes peuvent tout sur ceux qui les aiment. C'est de quoi nous fournissent beaucoup d'exemples non seulement les Histoires anciennes, mais aussi les modernes, pour ne pas parler des Romans.

Raisons prises de l'honneur. Plusieurs Historiens estiment que ce fut par des motifs d'honneur, que Maurice entreprit cette affaire. Il croyoit que son honneur y étoit engagé, puis qu'aprés avoir pris tant de peine & fait agir tant de ressorts pour obliger le Landgrave son Beau-pere, s'il faut ainsi dire malgré lui, à s'accommoder avec l'Empereur, par un Traité fort désavantageux, croyant rendre en cela un grand service à l'Empereur, il voyoit pour toute récompense de ce service, son Beau-pere arraché de ses mains

pour

être conduit en prison, (car du moins devoit-on avoir cet égard pour lui de chercher quelqu'autre prétexte, & quelqu'autre occasion de l'arrêter ailleurs que sous les yeux & en la compagnie de son gendre, qui venoit de le mener devant l'Empereur pour lui demander pardon:) & puis pourquoi fut il arrêté? Sous pretexte d'une parole mal expliquée ou mal entenduë. Ainsi Maurice étoit obligé par honneur & pour l'intérêt de la Societé Civile, en cela trompée, de travailler à mettre en liberté son Beau-pere, & de tout risquer pour cela, au prix même de son sang.

Le contraire est prouvé.

J'avouë que ce sont là de fortes considerations, quand on y pense serieusement; cependant les Historiens les plus habiles en Politique, ne croyent pas, que ce soient les plus fortes raisons qui ont porté Maurice à declarer la guerre à l'Empereur. On ne met pas en question s'il aimoit sa femme, on veut bien supposer cet amour plus grand qu'il n'étoit: mais une affection encore plus tendre & plus nouvelle ne fut pourtant pas assez puissante en 1547. en la personne d'Agnez Epouse du même Maurice, pour l'empêcher de prendre les Armes pour l'Empereur contre le Landgrave Beau-pere de Maurice & Pere de son Epouse Agnez, ni contre Jean Frederic son Cousin propre, & de la même Famille. Et comment peut-

on

on regarder comme une bonne Politique, *de plonger dans une Mer irritée un Beau-pere & un proche-parent, pour avoir la gloire de les en retirer, avec peril d'être soi-même submergé?* Le principal motif de cette entreprise ne fut pas aussi l'engagement de Maurice d'avoir donné sa parole, car l'Electeur de Brandebourg & l'Empereur avoient la réputation de l'avoir violée plus que lui, outre que le Landgrave n'étoit pas si mal-traité dans sa prison, quoi qu'il fût fort resserré, & qu'ayant eu patience pendant quatre ans, on pouvoit bien en avoir encore pour deux autres. Il paroît donc que le dessein de mettre en liberté le Landgrave, n'étoit pas une raison suffisante à Maurice pour prendre les armes contre un si grand Bien-faiteur, & qu'il en faut chercher une autre, que voici.

Raison secrete. Maurice étoit tres-bien informé, que sa conduite dans cette guere d'Allemagne étoit generalement condamnée, & qu'on parloit fort désavantageusement de lui, non seulement dans les Cours, mais jusques dans les Cabarets: que les Peuples de l'une & de l'autre communion, & sur tout les Lutheriens avoient conçû fort mauvaise opinion de lui, & que l'on disoit en tous lieux, *Que pour satisfaire à son ambition particuliere, il avoit risqué le Bien public. Que pour venir à bout de ses desseins*

seins il avoit miserablement sacrifié son Cousin Jean Frederic & le Landgrave son Beau-pere, qui avoit tant travaillé à l'établissement d'une salutaire réformation de l'Eglise. Que pour de semblables motifs d'ambition il négligeoit les moyens necessaires pour obtenir la liberté de l'un & de l'autre, & que par sa conduite il étoit la cause principale de tous les maux que Charles V. faisoit de jour en jour aux Protestans.

On disoit encore pis; car la plûpart des Lutheriens & Calvinistes soupçonnoient que Maurice étoit d'intelligence avec l'Empereur, pour extirper la Religion protestante; & ces bruits, qui venoient tous les jours à ses oreilles, faisoient des playes profondes dans son cœur; parce qu'au fond on lui faisoit tort, n'y ayant personne qui fût plus zelé que lui pour la Religion protestante, & que loin d'avoir voulu rien faire à son préjudice, il auroit donné son sang pour son service. Il étoit donc obligé d'effacer ces taches & ces calomnies generales par quelque moyen, & il n'y en avoit point d'autre pour ôter au Public ces mauvaises impressions contre lui, que de prendre une résolution vigoureuse & violente, ce qui ne se pouvoit faire sans risquer le tout pour le tout. Il ne falloit pas moins que de tirer l'épée contre l'Empereur, que les Protestans regardoient comme le grand Tyran *Suite.*

Tyran de leurs consciences, & de leur liberté. La résolution étoit périlleuse, je l'avouë; mais lors qu'il n'y a pas d'autre remede pour guerir une playe, il y faut employer le fer & le feu.

Preparatifs de Maurice pour la guerre. 1552.

Cette résolution prise, Maurice appliqua tous ses soins à trouver des moyens propres, seurs, & necessaires pour l'execution de son dessein, & pour ne pas tomber dans les fautes, qu'avoient faites son Beau-pere & son Cousin. Aussi est-il certain que quelque bonne opinion que l'on eût de la prudence & bonne conduite de ce Prince, aussi-bien que de son experience dans les armes, il en fit plus paroître dans cette occasion qu'en aucune autre de sa vie; car il conçut, délibera, & executa cette entreprise pendant que l'Empereur étoit désarmé, qu'en moins de trois mois, c'est-à-dire, au commencement de Mars de cette année 1552. il se trouva en état de faire la guerre au Monarque d'un si grand Empire, & Maître de tant de Royaumes, avant presque qu'il se fût apperçû du dessein. Par l'entremise & les bons offices d'Albert Marquis de Brandebourg, il fit ligue avec Henry II. Roy de France, au nom de tous les Lutheriens d'Allemagne, ayant eu procuration pour la faire lui & Albert, de tous les Princes & Villes protestantes. Henry II. s'étoit obligé d'en-

voyer

voyer contre l'Empereur en Allemagne, & aux Païs-Bas, une armée de trente-cinq mille hommes. Il retint à son service des Troupes Allemandes que Charles V. avoit licentiées, sans qu'il s'en apperçût. Il prit aussi celles qui avoient été employées au Siege de Magdebourg, & avec toute la diligence possible, il leva un corps d'Armée de tous ceux de ses Etats qui étoient capables de porter les armes.

Princes Confederez.

Les Princes Protestans, qui se liguerent avec lui, & dont il fut déclaré Chef, furent, Joachim Electeur de Brandebourg, avec les Marquis Jean & Albert, l'un Oncle & l'autre Frere de Joachim. Frederic Comte Palatin du Rhin, les Ducs de Wittemberg & de deux Ponts. Henry & Jean Ducs de Mekelbourg. Ernest Marquis de Bade, & plusieurs Comtes, Barons, & Villes. Et comme il s'agissoit d'une affaire de la derniere importance pour la Religion, chacun fit ses plus grands efforts dans cette occasion, sans qu'il fût necessaire de fixer le nombre des Troupes ou d'argent que chacun devoit fournir. Ainsi Maurice avant le quinze de Mars se vit à la tête d'une Armée de trente mille hommes, qui étoient plus que suffisans pour faire la guerre à un Empereur desarmé. Mais avant que de rien entreprendre, Maurice, de l'avis des autres Princes ses Alliez, quoi qu'il y en eût

plusieurs qui ne furent pas de ce sentiment, publia le Manifeste suivant contre l'Empereur.

Manifeste contre Charles V. 1552.

Qu'il étoit connu de tout le monde, ou que du moins les apparences en étoient trop claires pour être ignorées que de ceux qui ne vouloient pas les voir, que les desseins, les intentions, & les démarches de l'Empereur Charles-Quint, ne tendoient qu'à faire de la liberté Germanique un Gouvernement despotique pour lui-même, & une Monarchie absoluë pour sa Maison, au préjudice des Privileges des Princes de l'Empire & des Villes libres. Que la longue prison du Landgrave, qu'il s'obstinoit à ne vouloir pas mettre en liberté, quoi qu'il sçût qu'il le retenoit contre sa parole, faisoit voir clairement, qu'il vouloit se rendre indépendant; à quoi les Confederez, qui avoient signé ce Manifeste, étoient resolus de s'opposer. Qu'ils invitoient & prioient tous ceux qui y avoient le même interêt qu'eux, d'imiter leur zele, de se joindre à eux, & de réveiller leurs ressentimans assoupis par une vieille letargie, afin de chasser au plûtôt l'Ennemi de leurs portes, & avant qu'il se rendît maître de leurs Maisons, puisque le mal étoit devenu si grand, que pour le guerir il y falloit employer le fer & le feu.

Maurice

On étoit convenu par le Traité fait avec la France, qu'en même-temps que Mauri-

ce prendroit les armes contre l'Empereur en Allemagne, les François entreroient dans la Lorraine, qui appartenoit à Charles V. en qualité d'Empereur, & que l'on y feroit tous les progrés, dont nous parlerons, aprés que nous aurons vû ceux de Maurice. Il partit donc, accompagné du Marquis Albert de Brandebourg, & du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, avec un bon corps d'Armée, justement le premier jour d'Avril, qui lui avoit toûjours été heureux, & s'achemina vers Ausbourg; se rendant Maître de tous les lieux qu'il rencontra sur son passage. La Garnison & les Bourgeois se préparerent à une vigoureuse défense, se confians sur ce qu'ils esperoient d'être promptement secourus de l'Empereur; car du reste ils n'avoient ni vivres, ni munitions, que pour quinze jours. Avant que de former le Siege on les somma de se rendre, & on leur offrit des conditions fort avantageuses, qu'ils ne voulurent pas accepter. Ainsi on mit le Siege devant la Place, qui fut terriblement batuë pendant quatre jours (Monf. de Hels en met davantage) au cinquiéme elle capitula, & comme ils étoient tous d'une même Nation, on leur fit des conditions fort honorables.

prend Ausbourg.

Cet heureux commencement donna beaucoup de courage aux Chefs, & Officiers Protestans, qui dirent tous haute-

On marche contre l'Empereur.

ment, qu'il falloit ſans perdre du temps courir vers Inſpruck, où l'Empereur dépourvû tomberoit infailliblement entre leurs mains. Maurice, ſoit qu'il ne voulût pas pouſſer à toute extrêmité ſon Bienfaiteur, ou qu'il voulût railler, dit, *qu'il n'avoit pas d'aſſez grande cage pour y mettre un tel oiſeau*. On dit qu'Albert de Brandebourg lui repliqua ceci, ne perdons pas de temps, *allons ſeulement à la chaſſe de cet oiſeau, quand nous l'aurons pris, nous ne manquerons pas de cage pour le mettre*. Maurice ſçavoit bien, qu'on pouvoit & qu'on devoit même le faire, mais il ne laiſſoit pas d'avoir de la peine à s'y réſoudre: cependant quand il vit qu'en s'oppoſant à ce deſſein, il pourroit donner quelque ſoupçon de mauvaiſe intention dans cette guerre, il donna courageuſement dans cette réſolution. Il marcha donc à grands pas vers les Alpes, pour ſe rendre maître de l'Ecluſe, couper le paſſage aux Ennemis, & empêcher les Italiens & les Eſpagnols qui étoient en Italie de venir au ſecours de l'Empereur. Charles V. ayant eu nouvelle de la marche de cette Armée, envoya inceſſamment le peu de Soldats qui lui reſtoient, garder ce paſſage, mais les Troupes de Maurice l'attaquerent avec tant de furie, qu'ils tuerent la plûpart des gens de l'Empereur; & s'en rendirent maîtres.

Com-

Comme ce lieu n'est pas éloigné de la Ville de Trente, & qu'il en est le Rampart, au premier avis que l'on eut que les Lutheriens s'en étoient rendus maîtres, tous les Prelats du Concile furent saisis d'une des plus terribles consternations, dont on ait jamais vû d'exemple en pareille occasion. Les deux Cardinaux Legats congedierent d'abord le Concile, afin que chacun se sauvât où il pourroit ; il est vray, qu'ils declarerent qu'il se rassembleroient deux ans aprés en cas que la guerre fût finie & la paix faite. Quoi que la Ville fût bien fortifiée, & qu'il y eût une bonne Garnison dedans, cependant le seul bruit que l'Armée Lutherienne étoit à l'Ecluse, jetta tant de terreur dans l'esprit des Prelats, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne prît la fuite ; plusieurs même n'ayant pas le temps de faire seller leurs Mules s'enfuïrent à pied. Le Cardinal Crescentio tenant le Crucifix entre ses bras, le baisoit à tout moment, en disant, *Domine, in Nomine tuo salvum fac me, Seigneur, sauvez-moy pour l'amour de vôtre Nom*. Les autres levant les mains au Ciel s'écrioient : *Domine salva nos, perimus, Seigneur sauvez-nous, nous perissons*. Le Cardinal de Trente seul eut le courage & la generosité d'aller trouver l'Empereur à Inspruck, pour lui rendre tout le service, & lui donner le secours possible en une telle

Les Peres du Concile s'enfuïent.

conjoncture, en quoi il fit paroître beaucoup de zele pour lui; mais je ne dois pas oublier ici ce qui arriva auparavant.

Surprise qu'on veut faire à l'Empereur. Dés que Charles V. eut appris que Maurice marchoit vers Ausbourg, il envoya un Gentilhomme à Ferdinand son Frere Roy des Romains, pour le prier de venir incessamment le trouver à Inspruck, afin de conferer ensemble pour negocier un accommodement avec Maurice. Ferdinand aprés en avoir consulté avec les Confederez, témoigna qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui pour faire la paix: non que ce fût son intention, mais seulement pour rassûrer l'esprit de l'Empereur par cette negociation & le retenir plus long-temps à Inspruck, afin de le mieux prendre au dépourvû. Ferdinand & Maurice s'abboucherent donc à Lintz, où ils convinrent ensemble, que le 26. Mai suivant on feroit une Assemblée à Passau, des Deputez de l'Empereur & de ceux des Alliez, dans laquelle ils assisteroient en personne tous deux, & que ce même jour commenceroit une Treve de quinze jours. Maurice crut avoir assez fait, que d'avoir pû endormir & surprendre Charles-Quint.

Charles V. s'enfuit Ferdinand s'en retourna cependant aprés cette negociation, mais il fut bien surpris, d'apprendre le lendemain au soir, que Maurice marchoit à grands pas avec son

Armée vers Insprück, sur tout quand il apprit qu'il s'étoit emparé de l'Ecluse. L'Empereur le fut encore plus que lui, & n'ayant dans la Ville qu'une petite Garnison, composée d'environ cent Gardes, & n'étant pas en état de se défendre, il crut qu'il falloit mettre sa Personne en sûreté par la fuite, n'y ayant pas d'autre moyen de se sauver. Il s'enfuit donc à minuit avec tant de précipitation, qu'il mit son Baudrier sans Epée: & la goute l'empêchant d'aller à cheval, il se mit en Littiere. Il prit le chemin de Trente, & se fit porter à la clarté de quelques flambeaux, dans la petite place de Villach, dans la Carinthie, Païs de l'ancien Patrimoine de la Maison d'Autriche sur le Drave, accompagné de Ferdinand son Frere, & du Cardinal de Trente, qui ne faisoit que d'arriver en ce moment-là, & de quelques autres de ses meilleurs Amis. Ulloa dit que Charles V. s'enfuit à pied, parce que la Littiere n'alloit pas assez vîte à son gré: mais c'est une grande erreur, car quelque lentement que marchât la Littiere, elle alloit toûjours plus vîte que Charles-Quint à pied, qui estropié de la goute ne pouvoit seulement se tenir debout. Cet Auteur ajoûte, que l'Empereur marchoit aprés tous les autres, un bâton à la main, les pressant de doubler le pas, *sans avoir peur*, disoit-il, *d'un Trai-*

tre, qui a été aussi fou pour se revolter contre son Maître.

Jean Frederic,

Nous avons dit en son lieu, que par le Traité que Jean Frederic avoit fait avec l'Empereur, il étoit toûjours à la suite de Charles V. en qualité de prisonnier. Cette nuit-là, il le mit en pleine liberté, & lui dit, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & faire ce qu'il lui plairoit, hors d'embrasser le parti de ses Ennemis. Mais ce Prince qui étoit déja vieux, gros & valetudinaire, voulut suivre l'Empereur en Litiere, & depuis ce moment il ne fut plus traité comme prisonnier, mais comme Prince libre & ami. Je n'ay trouvé aucun Historien, qui dise clairement quelle raison pouvoit avoir eu Charles V. de mettre en liberté Jean Frederic en cette conjoncture. Quelques-uns disent que ce fut le fruit de sa politique profonde, d'autres que la necessité l'y obligea; mais on n'en donne aucune raison particuliere, ce que je ne ferai pas aussi.

Inconstance de la fortune

Voyez ici quels sont les évenemens de la guerre? Quelle l'inconstance de la fortune! Rien ne le prouve mieux que ce qui est arrivé à ces deux Princes Charles V. & Maurice; celui-là Victorieux & triomphant des Lutheriens aprés avoir remporté tant d'avantages sur eux, & celui-ci triomphant & victorieux à son tour de Charles V. Le premier nous découvre l'imprudence des Lu-

the-

theriens, qui pour s'être endormis sur de vaines esperances, donnerent lieu à Charles V. de remporter tant de Victoires sur eux. Dans l'autre de ces exemples nous voyons l'imprudence & la mauvaise conduite de Charles V. qui pour avoir trop compté sur la foiblesse de ses Ennemis, & avoir crû qu'ils n'étoient ni en volonté, ni en pouvoir de lui faire la guerre, desarma, & fut attaqué au dépourvû par les autres, qui ne pensoient qu'à le surprendre.

Republique de Venise. Les Venitiens fort éclairez à prévoir l'avenir, voyant que la guerre s'allumoit entre les Lutheriens & l'Empereur, & que le sort des Armes est si incertain, qu'on n'en peut prévoir avec certitude les évenemens, pour éviter toute surprise, firent des levées de troupes. Cependant l'Empereur, qui étoit à Villach, prit de grands ombrages de l'Armement de la Republique, & fut en grande perplexité, craignant qu'elle n'eût quelque intelligence secrete avec ses Ennemis. Il étoit d'autant plus confirmé dans ses soupçons, qu'il avoit depuis peu reçû avis de plusieurs endroits, que l'Ambassadeur de France avoit beaucoup sollicité la Republique, & lui avoit offert de grands avantages, si elle vouloit se liguer avec le Roi son Maître, & les Protestans, pour faire la guerre à l'Empereur.

Mais bien-tôt aprés il eut sujet de se-

Offres qu'elle fait à Charles V.

guerir de ses doutes, & de ses soup
car la Republique accoûtumée à p
de sages & genereuses résolutions, p
protection des Princes opprimez par
Ennemis, ou tombez dans les disgra
la fortune, n'eût pas plûtôt appri
Charles V. étoit arrivé à Villach, q
envoya ordre au Seigneur Dominiqu
rosini son Ambassadeur auprés de l'E
reur, d'offrir de la part de sa Serenit
Majesté Imperiale telle Ville de ses
qu'il lui plairoit pour la sûreté de sa pe
ne, & de l'assûrer qu'elle étoit prête à
ployer avec zele toutes ses forces pou
défense, & de faire de ses interêts les
propres. Ce compliment plut beaucou
Charles V. aussi dés le moment il env
un Gentilhomme pour en remercier la R
publique, aprés avoir répondu de bouc
à son Ambassadeur. *Qu'il* [illegible] *doutoit pa*
l'Amitié sincere que [illegible]
pour lui. Que par [illegible] *fait*

pour reparer son honneur, & humilier ses Ennemis, on apprit qu'il s'élevoit un grand murmure daus toute l'Empire contre Maurice & ses Alliez, non seulement parmi les Catholiques, mais encore dans les Villes libres Protestantes. Il déplaisoit à tous de voir qu'au deshonneur de la Nation, les propres Princes de l'Empire se fussent liguez avec un Prince étranger contre l'Empereur, comme si un Corps aussi puissant que celui d'Allemagne, n'étoit pas capable de maintenir sa liberté sans avoir besoin de recourir à un secours étranger. Ces plaintes produisirent cet effet, que les Princes, qui avoient demeuré jusques-là dans la neutralité, commencerent à prendre les Armes, & à se delarer pour l'Empereur, ce qui renforça beaucoup son parti. Enfin [illegible] Catholiques, & même plusieurs Protestans voyoient avec chagrin que Maurice, [illegible]lbert de Brandebourg, & leurs Confede-
[illegible] se contentant pas du bonheur qu'ils
[illegible]u, d'êtr[illegible]orieux, en étoient
[illegible]venus[illegible]. Maurice toûjours
[illegible]voy[illegible]ue de telles impres-
[illegible] l'e[illegible]ns étoient capables
[illegible]bea[illegible]éjudice à leurs af-
[illegible]iss[illegible]andement de l'Ar-
[illegible]lb[illegible] alla à Passau avec
[illegible]s[illegible] assister à la Diete qu[illegible]
[illegible]e, selon qu'il l'avoi[illegible]

L 6 pro-

promis. Le Roy des Romains s'y étant aussi rendu, on commença à parler d'affaires.

Précaution de Charles V. Charles-Quint étoit toûjours à Inspruck avec beaucoup de mortification, de l'affront qu'il y avoit reçû, pour n'avoir pas prévû ce que pouvoient faire les mécontens, qui faisoient des menaces, si on ne mettoit en liberté le Landgrave, & de s'être laissé prendre au dépourvû. Il prenoit cependant toutes les précautions possibles, & consultoit sans cesse avec son grand Favori l'Evêque d'Arras, sur les moyens de rétablir sa réputation, sans tenter la fortune une seconde fois ; & comme ses forces étoient inferieures à celles de ses Ennemis, il écrivit à son Frere Ferdinand à Passau, de travailler adroitement à quelque accommodement avec ses Ennemis, & cependant il pressoit la Reine Marie sa Sœur, Gouvernante des Païs-Bas, & Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan : celle-là, de tâcher d'envoyer une Armée en France pour faire diversion, & celui-ci de lui envoyer incessamment les Regimens de Naples & de Milan.

Difficultez. A Passau, plus on pressoit la conclusion des affaires, & moins il sembloit que l'on avançât. Deux choses y faisoient obstacle, l'Article de la liberté du Landgrave. Pour celui de la Religion, il y avoit en-

core

core apparence d'accommodement par le moyen d'un *Interim*, en attendant la décision du Concile; mais il n'y avoit aucune apparence qu'on pût convenir du premier, parce que l'Empereur demeuroit obstiné, à ne vouloir oüir parler de la liberté du Landgrave, qu'après que les Confederez auroient quitté les armes. Disant qu'il ne feroit jamais rien qui pût faire du tort à la Majesté de l'Empire, & qu'il y alloit de son honneur propre, de ne mettre point en liberté le Landgrave par force & par des menaces, pendant que ses Ennemis seroient armez, ni autrement que par grace & par un mouvement de Clemenee.

Pendant que l'on negocioit ces affaires à Passau, Albert qui seul avoit le Commandement de l'Armée, moins prudent, mais plus avide que Maurice, crut qu'il devoit profiter de l'occasion, & que sans s'amuser à faire le grand Capitaine, il se devoit contenter de faire le métier de Corsaire de Terre, & de s'enrichir du pillage qu'il feroit, sans distinction d'Amis, ni d'Ennemis. Pour executer sa resolution, il se mit à faire des courses avec son armée, sans autre dessein qne de piller & saccager, se souciant peu de s'attirer la haine de ses Compatriotes: Il n'y a point de furie d'Enfer, plus dangereuse, qu'un homme de guerre, lors que l'avidité du gain s'est emparée de son cœur. *Mauvais desseins d'Albert.*

Albert

Dommages. Albert se jetta avec impetuosité sur les terres de Wolfang grand Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il livra sans aucun sujet à la discretion du Soldat, & quand il l'eut ravagé, il n'en voulut point sortir, qu'on ne lui eût donné cent mille florins. De-là il fondit sur le Territoire de Nuremberg, Ville qui étoit fort attachée aux interêts de Charles-Quint, où il détruisit, ruïna, & saccagea plus de cent cinquante Villages, ou Maisons Seigneuriales, & brûla plusieurs Bois & Forêts. Il y a des Auteurs qui le traitent de scelerat & d'inhumain ; mais d'autres disent, qu'il en usa de la sorte, plûtôt pour plaire aux Soldats, & pour gagner leur affection, que par inclination ; quand une Armée a le consentement du General, les Soldats ne sont plus des hommes, mais des Loups.

Autres. Il se rendit si terrible & si redontable par les rigueurs qu'il exerçoit, que non seulement les lieux voisins, mais les plus éloignez, venoient lui offrir des Contributions à sa discretion. Les Evêques de Bamberg & de Vitemberg, pour éviter les dommages que leurs Sujets en pouvoient souffrir, furent obligez de se racheter par de grosses sommes, particulierement le dernier, qui aprés avoir donné deux cens mille écus, fut forcé de donner encore la paye aux Soldats, que l'on fit monter à trois cens mille écus.

Il

Il força la Ville de Sueve à envoyer des Deputez à Nuremberg, pour les obliger à entrer dans la Ligue, & les Bourgeois ayant fait réponse, qu'ils ne pouvoient renoncer à la sujetion, & à l'obéïssance qu'ils devoient à l'Empereur, il se mit en colere contre eux, les attaqua une seconde fois, & les força pour se retirer de l'oppression, de lui payer deux cens mille écus, ou Tallers, de lui donner douze grosses pieces d'Artillerie, accompagnées de tout ce qui est necessaire pour servir à la guerre, & de plus de signer la Ligue. Il crût en faire autant de la Ville d'Ulme, mais il n'y réüssit pas, car les Bourgeois qui s'étoient pourvûs de bonne heure de toutes choses necessaires, lui firent passer l'envie de les attaquer. Ainsi il tourna ses Armes du côté du Rhin, où il fit des ravages incroïables.

Il se résout à faire la paix.

Ces desordres affligeoient sensiblement l'Empereur, & ne donnoient pas moins de chagrin à Maurice, à qui l'on imputoit tous les malheurs de la guerre, en quoi on ne se trompoit pas. Ainsi Charles V. voyant d'un côté les menaces, & les dommages même que causoit le Turc en Hongrie, & de l'autre les progrés que faisoit le Roi de France, & ne pouvant se tirer d'affaires que par une paix, écrivit à Ferdinand son Frere, de conclure un accommodement, & de faire de necessité vertu. Les Princes, sur-

sur tout les plus puissans, lors qu'ils croyent pouvoir faire tout ce qu'ils veulent, sont le plus souvent obligez de mettre en usage cette maxime, qui semble n'être faite que pour les plus miserables d'entre le vulgaire; mais aussi ont-ils besoin qu'il leur arrive de temps en temps quelque mortification, qui les empêche d'oublier qu'ils sont hommes comme les autres. Voici les Articles du Traité qui fut fait à Passau.

ARTICLES

Du Traité fait entre l'Empereur Charles-Quint, & l'Electeur Maurice avec ses Alliez.

I. QUe le Duc Maurice Electeur du S. Empire & ses Alliez, qui voudront être compris en ce Traité, seront obligez entre-ci & le 6. Aoust prochain, de licentier toutes leurs Troupes, & de leur permettre d'aller servir dans la Guerre contre les Turcs.

II. Que Philippe Landgrave de Hesse seroit mis en liberté au 22. du mois courant au plus tard, à condition qu'il demeureroit toûjours dans l'obéïssance qu'il doit à Sa Majesté Imperiale, con-

forme-

formement au Traité fait à Hall en Saxe, & qu'on declareroit nul le Ban de l'Empire publié contre lui.

III. Que Sa Majesté Imperiale ne pourroit empêcher, sous quelque pretexte que ce soit, ledit Seigneur Landgrave de Hesse, de fortifier sa Ville de Cassel & autres Places de ses Etats.

IV. Que Sa Majesté Imperiale s'engageoit trés-sincerement, de ne se servir des Armées qu'elle a presentement sur pied, ni de celles qu'elle pourroit avoir à l'avenir, contre aucun de ceux qui sont compris dans ce Traité, sous quelque pretexte que ce soit, non pas même pour cause de Religion.

V. Que pour ce qui regarde la Religion, chacun en useroit avec justice, équité, & vivroit en paix. Que pour la bien établir, Sa Majesté Imperiale executeroit la parole qu'elle a donnée, & feroit publier à Lintz, sçavoir, que dans l'espace de six mois il seroit convoqué une Diete generale ou Nationale, ou Conference, composée de Personnes doctes & pacifiques, tant du côté des Catholiques, que des Lutheriens, qui auront plein pouvoir de conclurre une bonne paix dans la Religion, par laquelle non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entiere pût joüir du repos tant souhaité.

VI.

VI. Qu'en attendant que cela fut executé, les Païs, Principautez, & Personnes qui suivent la Confession d'Ausbourg, ou Lutheriens, ne pourroient être troublez, ni inquietez pour cause de Religion, ni par les Armes, ni par les ordres de l'Empereur, ni par quelque autre moyen que ce soit. Que les Lutheriens aussi, ou autrement Protestans, seroient obligez de ne point empêcher les Catholiques de joüir du libre exercice de leur Culte, Ceremonies, & Religion, & de ne leur donner aucun trouble ni empêchement là-dessus.

VII. Que tout ce qui avoit été ordonné par Sa Majesté Imperiale, ou par les Etats Generaux dans les Dietes, seroit ponctuellement observé, & tout ce qui pourroit être un obstacle à l'union & à la concorde, & empêcher les Protestans de vivre en toute sûreté, cassé & annullé. Que pour cet effet Sa Majesté Imperiale donneroit les ordres necessaires à la Chambre Imperiale, en telle sorte que les Protestans auroient tout sujet d'être contens.

VIII. Que quant à l'étenduë de la liberté Germanique, dont on avoit déja convenu des principaux Articles, l'entiere résolution en seroit remise à une Diete, ou à une Assemblée particuliere: & qu'en attendant on acceptoit l'offre que Sa

Majesté

Majesté Imperiale avoit faite de se servir en ces affaires de Conseillers & Juges de la Nation Allemande.

IX. Quant à l'égalité des voix dans la Diete, & dans l'Administration de la Justice dans la Chambre Imperiale, & autres Tribunaux, qu'on en conviendroit dans la prochaine Diete ; sur tout en ce qui regarde la Religion, en telle sorte, qu'aucun des Partis n'eût sujet de se plaindre, qu'il lui fût fait du tort par le nombre inégal des voix.

X. Quant à ce qui concerne le Roy de France en particulier, que l'Electeur Maurice feroit ses diligences pour en apprendre les particularitez, & en informer le Roy des Romains, qui le rapporteroit à l'Empereur, touchant les résolutions qu'il faudroit prendre sur ce sujet dans la Diete, où elles devoient être proposées en la maniere accoûtumée, conformement à l'état present des affaires.

XI. Que Sa Majesté Imperiale voulant exercer son auguste Clemence, promettoit de pardonner à tous ceux qui avoient porté les Armes contre elle dans les Guerres passées, depuis 1546. jusques à present : & particulierement au Comte Albert de Mansfeldt, & ses Fils, au Rhingrave, à Christophle Comte d'Oldemburg, au Baron de Nasdech, à Rechental,

tal, & à Sebaſtien Scheſtel; que le Duc Olderic, le Prince d'Anhalt, & le Baron de Brunſwick ſeroient rétablis dans la poſſeſſion de leurs Etats; & que ceux-ci & tous autres qui étoient compris dans cette Amniſtie, par la clemence de l'Empereur, & remis en poſſeſſion de leurs Etats, ſeroient obligez de promettre & declarer dans l'eſpace de ſix ſemaïnes, de ne plus ſervir ni porter les Armes pour les Ennemis de Sa Majeſté Imperiale, & particulierement pour le Roy de France. Qu'ils ſeroient encore obligez de revenir en Allemagne dans l'eſpace de deux mois, faute de quoi, ils ne ſeroient point compris dans le preſent Traité.

XII. Que tous changemens & innovations cauſées par la guerre preſente ceſſeroient, & que toutes choſes ſeroient rétablies dans leur premier état, autant que faire ſe pourroit. Que les Païs & Etats occupez par d'autres ſeroient rendus à leurs Maîtres legitimes, Sa Majeſté Imperiale s'engageant genereuſement de caſſer & rendre nulles les raiſons de ceux qui ont ſouffert des dommages, juſques à la prochaine Diete, où l'on conviendroit des voyes qu'il faut prendre pour ſatisfaire chacun, ſinon entierement, du moins autant qu'il ſeroit poſſible; ſans toutefois charger aucun des Alliez, contre

lesquels personne ne pourroit avoir action publique ni particuliere.

XIII. Que le Comte de Solms, qui étoit fait prisonnier au service de Sa Majesté Imperiale, seroit mis en liberté, aussi-bien que tous autres Prisonniers de part & d'autre.

XIV. Qu'il seroit en la liberté du Marquis Albert de Brandebourg, d'être compris dans ce Traité, & d'avoir part à ses avantages comme les autres, pendant l'espace de quarante jours, lequel terme expiré, il n'y seroit plus reçû; que d'ailleurs il seroit obligé avant cela de quitter les Armes.

XV. Quant aux Gentilshommes de Brunswick, qui doivent être rétablis dans la possession de leurs biens; qu'il seroit élû des Commissaires pour convenir des moyens qu'il faut tenir pour cela, & qu'en attendant, Sa Majesté Imperiale défendroit expressément au Seigneur Duc de Brunsvvick, de donner aucun sujet de mécontentement ausdits Gentilshommes. Qu'on nommeroit aussi des Commissaires pour regler les affaires de ce Duc avec Gustar; & que cependant ledit Seigneur Duc de Brunsvvick seroit obligé de quitter les Armes.

XVI. Que Sa Majesté Imperiale seroit obligée, comme Elle y engagera sa parole &

sa Dignité Imperiale, tant pour Elle que pour ses Successeurs, de faire executer tout ce que dessus, sans aucune feinte ni reservation, & qu'il y puisse arriver de changement, ni *ex plenitudine potestatis, neque ex alio quovis pratextu*, *c'est à-dire*, ni par la plenitude de sa puissance, ni sous quelque autre pretexte que ce soit, & sans qu'on puisse y opposer quelque sorte d'ordre émané de l'Empire que ce puisse être.

Landgrave delivré 1552

APrès la conclusion de ce Traité, & que les Princes, qui devoient avoir audience de l'Empereur à Ausbourg, y eurent été admis, Sa Majesté Imperiale s'en retourna à Inspruck, pour être plus proche du Païs de Baviere, où se devoit faire par son ordre le rendez-vous des Troupes qu'on avoit fait venir d'Espagne, d'Italie & d'autres lieux pour employer contre la France. Cependant il écrivit à la Reine Marie à Bruxelles, de mettre le Landgrave en liberté; mais comme il n'avoit pas été averti d'envoyer au Gouverneur qui le gardoit, les enseignes, sans lesquelles il lui étoit défendu de le relâcher, il ne voulut pas obéir à l'ordre de la Reine, lui faisant sçavoir que Sa Majesté Imperiale lui avoit défendu de le mettre en liberté, quand même il lui en envoyeroit l'ordre par écrit, à moins

moins qu'on ne lui apportât les enseignes qu'il lui avoit données. Ainsi on fut obligé d'envoyer un Gentil-homme exprés à l'Empereur pour les lui demander, au grand regret du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, & des Gentils-hommes & Seigneurs qui étoient allez avec lui pour recevoir son pere, & l'accompagner dans ses Etats, & qui commençoient à croire, qu'il y avoit là encore quelque anguille sous roche; mais ils furent bien-tôt aprés détrompez, car on n'eut pas plûtôt apporté les enseignes, qu'on le mit incontinent en liberté. En partant il donna beaucoup de marques de sa liberalité, & s'en alla à Cassel plein de joye. Ce qui est contraire à ce que dit Adriani, qui prétend que le Landgrave ne fut pas mis en liberté, mais qu'il fut seulement remis entre les mains de l'Electeur de Cologne, & du Duc de Cleves, jusques à ce que l'Empereur se fût assuré du repos de l'Allemagne.

On tâche de gagner Albert. 1552.

Bien que le Traité précedent eût pacifié toutes choses, le Marquis Albert de Brandebourg n'en voulut pas oüir parler, ni renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France. Maurice & ses Alliez aprés la conclusion de la paix, ou lors qu'elle étoit sur le point d'être concluë avec l'Empereur, écrivirent des lettres fort honnêtes à Henry II. par lesquelles ils le remercioient de

tout

tout ce qu'il avoit fait pour eux, & de leur avoir procuré un accommodement honorable avec l'Empereur, de l'obéïssance duquel ils ne pouvoient plus se séparer. Henry leur fit une réponse fort honnête, par laquelle il leur declaroit, qu'il n'avoit pris les armes que pour leur interêt, & que puis qu'ils n'avoient plus besoin de son secours, qu'il prendroit d'autres mesures. Ensuite Maurice fit ses derniers efforts pour obliger Albert de Brandebourg à signer le Traité avec ses Alliez, n'ayaut pû rien obtenir de lui jusques-là. L'Empereur, qui ne souhaitoit rien avec tant de passion que de voir toute l'Allemagne en paix, afin de pouvoir porter ses Armes en Hongrie contre le Turc, & contre la France, écrivit plusieurs lettres fortes honnêtes au Marquis, pour l'obliger à cesser de desoler, comme il avoit fait jusques-là, l'Allemagne, à renoncer à la France, & accepter le pardon qu'il lui offroit sincerement. Mais il demeura toujours obstiné dans son sentiment, & refusa même avec mépris les offres de l'Empereur, qui voyant cela, le mit comme Rebelle, & traître, au plus severe Ban de l'Empire que l'on eût publié contre personne.

Maurice & Charles V. Cependant l'Electeur Maurice, croyant qu'il étoit fort difficile que l'Empereur n'eût conservé quelque ressentiment des offen-

offenses qu'il avoit reçûës de lui, quoi qu'il eût fait sa paix, crût qu'il devoit tâcher de guerir entierement son cœur. Il fut donc le trouver, & lui offrit de le servir en personne avec toutes ses forces contre le Marquis Albert. Cette offre faite avec tant de bonne volonté & de zele, fit un si grand plaisir à Charles V. qu'il l'accepta, aprés l'avoir embrassé avec beaucoup d'affection. Maurice avoit d'ailleurs amené avec lui le jeune Duc de Brunswick, qu'il avoit gagné par ses persuasions, & qui fit les mêmes offres à l'Empereur. Ainsi ils firent sur le champ ensemble leur traité avec lui, se liguerent tous contre Albert, & Maurice fut declaré Chef de l'Armée Imperiale, à laquelle il avoit joint ses Troupes & celles du Duc de Brunswick. Plusieurs Gentils-hommes volontaires allerent aussi servir sous Maurice.

contre Albert.

Albert ne perdit pourtant pas courage, quoique ses forces fussent inferieures à celles de ses ennemis, parce qu'il se voyoit soûtenu par le Roy de France. Ainsi s'étant mis en Campagne le premier avec son courage ordinaire, qui alloit jusques à la temerité, loin d'attendre l'Ennemi, & de se tenir sur la deffensive, il s'approcha de lui pour l'attaquer, le poursuivre, & le harceler par des escarmouches continuel-

Maurice & Albert se preparent à la bataille. 1552.

les, qui étoient pourtant vigoureusement repoussées par les Ennemis, avec perte à peu prés égale des deux côtez, mais peu considerable. Maurice naturellement prudent & habile gagnoit toujours du temps en attendant une occasion favorable, & l'arrivée de 2000. hommes de pied qu'il devoit recevoir. Mais Albert naturellement impatient, poussé par cette hardiesse, qui lui faisoit risquer toutes choses sans y penser meurement, lui presenta la Bataille, que Maurice, qui marchoit à pas de plomb, avoit resolu de lui donner le lendemain au matin. Soit donc qu'Albert ne voulût pas donner le temps à Maurice de recevoir le secours qu'il attendoit ce soir là, ou que son impatience le lui fit faire, il livra la Bataille à son Ennemi avec tant de furie, & remporta d'abord tant d'avantage, qu'il sembloit que la Victoire s'alloit declarer pour lui.

Fuite d'Albert, mort de Maurice. 1553.

La Bataille fut donnée dans une large campagne, qui s'étend jusques aux bords du fleuve Usser, & peut-être que de long-temps on n'avoit vû deux Generaux & deux Armées faire si bien leur devoir qu'en cette occasion. Mais enfin Albert, qui étoit en un Poste desavantageux, & qui n'avoit plus à commander que des monceaux de morts de ses gens, parmi lesquels il y avoit plus de 4000. Chevaux tuez, & son Ar-

mée perduë, crut qu'il falloit sauver sa vie par la fuite, ainsi il se retira, avec la honte d'avoir commencé la Bataille sans jugement, & la gloire d'avoir combattu en Heros, & d'avoir donné beaucoup de peine à l'Ennemi, auquel il laissa le Bagage, les dépoüilles, & le païs. Maurice sollicité des siens de ne pas tant risquer sa vie, aprés avoir combattu pendant plus de deux heures à pied & à cheval, & fait la fonction de Capitaine & de Soldat, acquis beaucoup de gloire pour lui, & remporté des avantages considerables pour l'Empereur, fut blessé mortellement d'un coup d'Arquebuse, dont il mourut trois jours aprés, au grand déplaisir de l'Empereur, qui avoit resolu de l'employer dans la guerre qu'il alloit entreprendre contre la France, dont nous parlerons dans le premier Livre du quatriéme Volume de cette Histoire. Je me contenterai pour la fin de celui-ci, de dire que par la mort de l'Electeur Maurice, l'Allemagne perdit un grand Prince, l'Empire un grand Capitaine, les Armes un modele de valeur, & la Maison de Saxe un grand Heros. Il ne laissa point d'Heritier, & Auguste son Frere, qui fut un exemple parfait de zele & d'attachement au Bien public de l'Allemagne, lui succeda, comme nous le dirons en son lieu.

La mort de cet Electeur causa beaucoup

de déplaisir à Charles V. qui avoit dessein de se servir de lui contre la France, voyant qu'Henry II. avoit résolu, pour suivre son courage Martial, *de tondre*, comme il avoit accoûtumé de dire, *& de couper la laine superfluë de la Brebis d'Austriche*. Mais au fond Charles V. n'avoit pas tant de sujet de plaindre Maurice, parce que quelque affectionné qu'il parût à son service, par reconnoissance des obligations qu'il lui avoit, il est pourtant vrai, qu'il n'y avoit personne qui fut plus que lui sur ses gardes pour empêcher que la Maison d'Austriche, qui étoit fort voisine de ses Etats, ne devînt trop puissante. Aussi avoit-il accoûtumé de dire, *Que la Maison d'Austriche seroit plus aimée des Allemans, si elle étoit moins puissante en Allemagne, & qu'elle le fût davantage en Espagne*. Politique pourtant mal entenduë, & mal digerée; car si cette Maison, je dirai même la branche qui est en Allemagne, n'y avoit été fort puissante, le Turc seroit aussi maître de l'Allemagne qu'il l'est de l'Asie. Les Allemans ont bien contribué à chasser les armes Ottomanes de leur Païs, qui en a été tant de fois inondé, mais c'est la Maison d'Austriche, l'Espagne, & l'Italie, qui par leurs travaux & leurs facultez ont bâti les digues qui ont arrêté les inondations & les entreprises de la Maison Ottomane,

Obser-vation.

&

& soûtenu la liberté Germanique.

Si l'Empereur veut tenir sa puissance, & empêcher les Guerres Civiles en Allemagne, il doit composer ses Armeés de Soldats de la Nation, mais de Chefs étrangers : car les gens de cette Nation ne se conduisent pas d'eux-mêmes, comme font presque toûjours les François, & encore plus les Italiens, mais ils obéissent à qui on veut. D'ailleurs les grands Capitaines Allemans ne travaillent qu'à leur interêt propre, de sorte que l'Empereur, quelque puissant qu'il soit, est obligé de dépendre d'eux, sans quoi ces Chefs ayant toûjours le Peuple à leur dévotion, on ne verroit que guerres & divisions intestines dans le Païs. Charles V. l'a éprouvé plus que tout autre. Ce fut un malheur pour lui qu'il y eût de son temps tant de grands Capitaines de cette Nation, & si la fortune n'eût fait naître en même-temps les plus grands Capitaines du Siecle dans ses propres Etats d'Espagne, d'Italie, & de Flandres, Jean Frederic, Maurice, Albert de Brandebourg, Philippe Landgrave de Hesse l'auroient dévoré, ou du moins ils l'auroient soûmis à leur puissance : déja même ils en avoient formé le dessein, & en étoient venus bien prés de l'execution. Gualdi a remarqué que la réformation de l'Eglise, ou l'heresie, comme il parle, n'a pas été

Autre remarque.

introduite en Allemagne par des Princes pieux & zelez, mais par des Capitaines, & des Guerriers hardis & courageux ; mais comme il ne s'explique pas davantage, je crois qu'il a entendu par-là les quatre Princes dont je viens de parler.

Pourquoi Charles V ne devint pas Maître absolu de l'Allemagne. 1552.

Plusieurs Historiens ont dit, que c'étoit un miracle que Dieu avoit fait en faveur des Allemans, que Charles V. ne se fût rendu Maître absolu de l'Allemagne. Il est vrai qu'un Empereur belliqueux comme lui, qui possedoit tant d'Etats & de Royaumes en Allemagne & en tant d'autres païs de l'Europe, qui avoit de si nombreuses & si aguerries Armées, & tant de Chefs & de bons Capitaines, auroit été capable, je ne dirai pas de subjuguer, mais d'englontir toute l'Allemagne quand elle auroit été deux fois plus grande qu'elle n'est, ce qu'il ne fit pourtant pas. La Theologie qui juge toûjours charitablement, dira sans doute que ce fut un effet de moderation de cet Auguste Empereur : mais les Politiques qui raisonnent en Medecins diront que ce Prince sage & sobre n'ignoroit pas, que souvent pour trop manger on gâte son estomac, & que l'on est obligé de rejetter ce qu'on a pris de trop, avec peril de s'attirer quelque fâcheuse maladie : Qu'ainsi ce Prince voulant profiter de cette experience & l'appliquer à la politique, ne voulant pas

pas se charger d'un trop grand poids, par l'ambition de posseder trop d'Etats ; de peur d'être obligé à succomber sous leur pesanteur.

Mais pour dire la verité, les Princes ne sont moderez sur ce sujet, que quand ils n'ont ni forces, ni occasions, ni moyens de s'agrandir & d'ajoûter de nouveaux Etats à ceux qu'ils possedent déja. Tant qu'Alexandre trouva de païs, il ne fut jamais las de faire des conquêtes, il mourut même en en faisant : & Charles-Quint ne fut jamais rassasié d'acquerir des Terres & des Païs, que lors que le morceau étoit trop dur pour le pouvoir avaler. Que cet Empereur n'ait pas eu dans l'esprit le dessein de faire l'Empire une Monarchie pour sa Maison, il en a donné trop de marques dans sa conduite, pour qu'on en puisse douter, & il est certain qu'il l'auroit fait, si ses desseins n'avoient été arrêtez par la valeur & le courage des Allemans, sçavoir des deux Ducs de Saxe Jean Frederic & Maurice, du Marquis Albert de Brandebourg, & de Philippe Landgrave de Hesse. Disons de Luther lui-même, qui lui donna des coups mortels, si ce n'est avec l'épée, du moins avec la plume, qui ne fit pas moins d'effet que l'épée. Tels furent ceux qui démonterent la grande machine que Charles V. avoit préparée pour établir sa Monar- Suite.

Monarchie en Allemagne. Pour qu'un Empereur d'un courage martial & qui est déja puissant par des Etats hereditaires, devienne Maître de l'Allemagne, il suffit que cette Nation se trouve sans Capitaines, & que l'Empereur ait de bonnes Armées. Les Allemands se laissent volontiers conduire aux autres à l'égard de la guerre, du Gouvernement, & de la Religion; mais malheur aux Princes qui les commandent s'ils ne sont capables de les bien commander, car ils ont accoûtumé de se donner au plus fort. Aussi les Lutheriens attribuënt tout le succez de leur Religion au bonheur qu'elle eut de paroître en un temps où il y a eû tant de Princes courageux pour les défendre, sans quoi elle auroit été éteinte dans son berceau.

Prétentions de la Cour de Rome. 1552. Je finirai ce troisiéme volume de mon Histoire, par le récit de quelques évenemens arrivez au Royaume de Naples. La Cour de Rome, qui ne manque jamais de planter le piquet où elle peut, voyant l'Empereur Charles-Quint si embarassé dans la guerre, voulut profiter de l'occasion, & tâcher d'amplifier la Jurisdiction Ecclesiastique dans ce Royaume, croyant qu'étant fief de l'Eglise, l'Empereur en qualité de Roy de Naples se devoit contenter de la Jurisdiction temporelle, sans se mêler des affaires des Ecclesiastiques, ce

qui

qui ne vouloit dire autre chose, sinon qu'il vouloit établir deux souveraînetez dans ce Royaume, l'une pour le Pape sur tous les ordres du Clergé; & l'autre pour l'Empereur en qualité de Roy de Naples sur les Seculiers : en quoi le Pape avoit la plus considerable part, sinon à l'égard du nombre, au moins à l'égard des richesses, & de la puissance.

Fabrique de Saint Pierre.

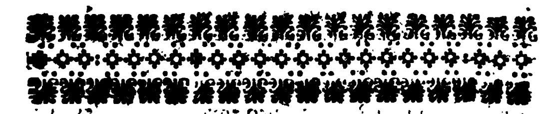
Pour venir à bout de ce dessein, le Pape Jules III. commença par tâcher d'y établir un Tribunal appellé *della Fabrica di San Pietro, la Fabrique de Saint Pierre.* Il en fit dresser la Bulle, & en nomma les Magistrats sans en donner aucune connoissance à l'Empereur. Mais Don Pietro de Tolede son Vice-Roy s'y opposa vigoureusement, & défendit à peine de la vie, de porter, ni lire cette Bulle dans le Royaume, ni de tenir la main à l'établissement de ce Tribunal. Et à qui que ce fût d'accepter, ou d'exercer ces charges, à peine d'être emprisonnez jusques à ce que Sa Majesté Imperiale en eût été informée, & qu'elle en eût autrement ordonné. Et comme le Vice-Roy fut menacé par le Nonce d'être excommunié par le Pape, il lui répondit avec sa hardiesse accoûtumée, tout Catholique zelé qu'il étoit, du moins en apparence. *J'ai un bon Maître, & qui a les mains assez longues pour me donner l'absolution.*

Résolution.

Cette entreprise du Pape donna beaucoup de chagrin à l'Empereur. Ayant tenu conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture, & en quels termes de ressentiment il en devoit écrire au Pape, aprés plusieurs avis differens, il fut conclu qu'il falloit approuver ce qu'avoit fait le Vice-Roy, & loüer le zele qu'il avoit témoigné en cette occasion pour les interêts, & la gloire de cette Couronne. Le charger de continuer; & de proceder rigoureusement contre tous ceux qui contreviendroient aux ordres qu'il avoit donnez. On fit informer de tout cela le Nonce qui résidoit auprés de Sa Majesté Imperiale, sans en faire la moindre plainte au Pape, lequel voyant le préjudice que cela faisoit à son honneur & à son autorité, en écrivit des lettres fort honnêtes à l'Empereur, qui consentit à l'établissement de ce Tribunal.

Fin de la troisiéme Partie.

TABLE



TABLE

Des Noms propres, & des principales matieres contenuës dans cette troisiéme Partie de la Vie de Charles-Quint.

A

mer

B

C

F.

Blâmé

G

H

I

L

P

R

T

Fin de la Table de la Troisiéme Partie de la Vie de Charles V.



